

Revue française d'histoire du livre

N° 141 – Nouvelle série



SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
DE GUYENNE
Bibliothèque de Bordeaux
7, rue Corps-Franc-Pommiès
F-33075 BORDEAUX CEDEX
www.rfhl.org



LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot
CH – 1211 GENÈVE 12
www.droz.org

2020

LE LIVRE DANS LES ÉCHANGES
CULTURELS ENTRE EUROPÉENS
DE L'EST ET DE L'OUEST,
DU XVIII^e SIÈCLE À NOS JOURS

Études réunies par Éric Suire
et Olga Gille-Belova



Éric SUIRE*

(eric.suire@u-bordeaux-montaigne.fr)

Avant-propos

De *L'Encyclopédie* (1751-1772) à *L'Archipel du Goulag*, dont la première édition fut une impression française, parue en 1973, le livre n'a cessé de circuler entre les bornes occidentales et orientales de l'Europe, s'affranchissant des barrières linguistiques et des frontières étatiques. Ses déplacements ont parfois bénéficié du soutien des pouvoirs institutionnels ; parfois, au contraire, affronté leur censure. Il a contribué à la diffusion des « modes » littéraires, culinaires et vestimentaires, voire religieuses, comme l'atteste l'acculturation des idées des jansénistes français en Bohême ou en Hongrie¹. Il a pu accréditer des mythes : sarmates et cosaques... ; renforcer l'attrait d'une contrée lointaine, ou, à rebours, décourager le voyage.

En 2005, les presses universitaires de Leipzig publiaient les actes d'une rencontre pionnière, intitulés *Est-Ouest : Transferts et réception dans le monde du livre en Europe (xvii^e-xx^e siècle)*, et placés sous la direction de Frédéric Barbier². Ce dernier a accepté de parrainer le colloque, tenu les 14 et 15 novembre à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine et à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, dont les contributions, rassemblées dans ce numéro, sont le fruit³. Qu'il reçoive, ici, l'expression de notre gratitude, que

* Université Bordeaux Montaigne.

¹ Raymond BAUSTERT (dir.), *Le Jansénisme et l'Europe*, Tübingen, Narr Verlag, 2010 ; Gábor TÜSKÉS, « Une exégèse janséniste oubliée de la fin du xvii^e siècle (un chapitre de l'histoire de la littérature française traduite en hongrois) », *Nohelicon* 29, 2002, p. 39-62 ; Béla ZOLNAI, « L'état actuel des recherches sur le jansénisme en Europe centrale », *Actes du Congrès des Sciences historiques (Zurich, 1938)*, Paris, Presses universitaires de France, 1938, t. I, p. 276-281.

² Frédéric BARBIER (éd.), *Est-ouest : Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (xvii^e-xx^e siècle). L'Europe en réseaux, Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650-1918 – Vernetztes Europa, Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2005.

³ « Le livre dans les échanges culturels entre Européens de l'Est et de l'Ouest du xviii^e siècle à nos jours », dir. Olga GILLE-BELOVA et Éric SUIRE, colloque organisé dans le cadre de l'axe Europe centrale et orientale (AXECO) du Centre d'études des mondes moderne et contemporain (CEMMC), avec le concours de l'Université Bordeaux Montaigne, du conseil régional de Nouvelle-Aquitaine, de l'Agence

nous témoignons en outre à l'ensemble des membres réunis dans le comité scientifique⁴. Nous avons eu le plaisir de retrouver en Gironde István Monok et Claire Madl, qui avaient participé aux rencontres de Leipzig, et d'accueillir d'autres spécialistes éminents venus de Russie, de Biélorussie, de Pologne, de Hongrie et de République tchèque.

Plusieurs pistes de recherche avaient été proposées aux intervenants :

Les outils de l'échange culturel : nous pensions en particulier aux récits de voyage, aux livres de géographie et d'histoire, aux essais sur les mœurs et les institutions, aux dictionnaires, mais aussi aux livres de cuisine, aux ouvrages religieux destinés aux missions et à la controverse, aux manuels scolaires et universitaires.

Les supports structurels de la circulation du livre : le rôle des foires internationales, des grands libraires et éditeurs internationaux, de la presse savante, des catalogues en réseaux des bibliothèques contemporaines.

Les médiateurs de l'échange, autrement dit les écrivains et traducteurs, les bibliophiles et collectionneurs, les diplomates, émigrés et réfugiés ayant contribué à la circulation des imprimés et des manuscrits.

Les effets de l'échange : entre diffusion des connaissances, influence culturelle et propagande d'État ?

L'objectif du colloque était double. Il s'agissait, d'une part, d'analyser les déplacements physiques des ouvrages, manuscrits et imprimés, entre les espaces concernés, mais aussi, d'autre part, de mieux cerner les caractéristiques des publications culturelles qui parlent de « l'autre Europe ». Au terme de « transferts », retenu dans le titre de la publication de Leipzig en 2005, nous avons préféré celui d'« échanges », à la fois parce que nous

universitaire de la francophonie, du programme PARCECO du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche.

⁴ En dehors de Frédéric Barbier, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, le Comité scientifique associait : Fabienne Henryot, ancienne conservatrice de la bibliothèque de Lausanne, maître de conférences à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques ; Dzianis Kandakou, professeur à l'Université de Polotsk (Biélorussie) ; Philippe Martin, professeur à l'Université Lumière – Lyon 2, directeur de l'Institut supérieur d'études des religions et de la laïcité ; et Jean-Paul Pittion, professeur émérite des universités, membre du Centre d'études supérieures de la Renaissance de l'Université de Tours et du Trinity College de Dublin.

sommes moins dépendants, aujourd’hui, du concept de « transfert culturel » théorisé par Michel Espagne⁵ ; et parce que le mot « échanges », par sa plasticité, nous offrait davantage de liberté. En revanche, dans la mesure où nous restreignons le champ de l’étude aux mentalités, représentations et courants intellectuels, qui se déploient sur plusieurs générations, nous avons fait le choix d’un temps long, en couvrant plus de trois siècles, du XVIII^e siècle à nos jours.

La période des Lumières, qui a vu l’intensification des échanges intellectuels entre les Européens, constitue le point de départ du colloque. Le rôle joué par la diaspora huguenote postérieure à 1685, ainsi que celui de la librairie francophone des Provinces-Unies, ont été mis en évidence au cours de ces dernières années, notamment à travers l’exportation des livres français vers l’Europe centrale⁶, et les routes terrestres et maritimes de ces échanges ont été délimitées. En contrepartie, les conséquences de l’émigration cléricale et nobiliaire, provoquée par les révolutions des années 1780, puis par les guerres napoléoniennes, restent toujours à approfondir⁷. Le colloque n’avait pas de véritable *terminus ad quem*, mais ce dernier se trouve balisé par la contribution d’Olga Konkka sur la réception du *Livre noir* d’Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossman, en Russie et en Occident, au milieu et à la fin du XX^e siècle. Entre les deux limites chronologiques, fixées de manière souple pour tenir compte des évolutions propres à chaque pays, la majorité des travaux présentés portent sur la seconde moitié du XVIII^e siècle, et sur le XIX^e siècle. Un article balaie l’ensemble de la période envisagée, celui de Maciej Forycki et d’Aleksander Małecki, consacré à l’histoire mouvementée de la riche collection rassemblée, à Varsovie, par les frères Załuski.

⁵ Michel ESPAGNE, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

⁶ Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *La Communication en Europe de l’âge classique aux Lumières*, Paris, Belin, 2014 ; pour un exemple précis, Id., « “Je vous prie très humblement de nous trouver un libraire” . Les relations entre les pasteurs huguenots de Prusse et la librairie hollandaise à travers la correspondance de Jacques Pérard et Prosper Marchand (1736-1746) », dans *Liberté de conscience et arts de penser (XVI^e-XVIII^e siècle)*. *Mélanges en l’honneur d’Antony McKenna*, dir. Chr. Bahier-Porte, P.-Fr. Moreau et D. Reguig, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 671-688.

⁷ Des éléments de réponse sont à attendre de la publication des actes du colloque *Noblesses en exil. Les migrations nobiliaires entre la France, l’Empire et l’Europe centrale XV^e-XIX^e siècle*, dir. L. Bourquin, O. Chaline, M. Figeac et M. Wrede, 7^e colloque international d’histoire de la fondation d’Arenberg, Le Mans Université, 5 et 6 juin 2018.

Disons-le d'emblée : les quatorze interventions publiées dans cette 141^e livraison de la *Revue française d'histoire du livre* sont loin d'épuiser toutes les questions posées, et nous espérons que l'histoire du livre, de même que celle des échanges culturels, continueront de nourrir, dans les prochaines années, de nombreuses autres manifestations scientifiques. Celles-ci permettront peut-être de rapprocher des pays que les aléas de la politique internationale, anciens et récents, ont longtemps tenus éloignés les uns des autres.

Conséquence lointaine des critères de domination linguistique, théorisés dans la seconde moitié du xviii^e siècle⁸, les circulations de l'Ouest vers l'Est ont été privilégiées, au détriment des mouvements inverses, par les intervenants du colloque de Bordeaux. Nous suivons donc le cheminement de textes produits en Italie, en France et en Angleterre, et leur utilisation par des lecteurs polonais, russes, hongrois et tchèques. Quoi de plus emblématique de cette hégémonie culturelle que l'attitude des aristocrates de Hongrie, qui, dès la fin du xvii^e siècle, dotaient leurs bibliothèques de titres en français (cf. István Monok), ou que celle du tsar Pierre I^{er}, commanditaire d'une traduction en russe du livre d'un humaniste italien du xvi^e siècle, destinée à appuyer l'œuvre de rénovation pétroviennne (cf. Ekaterina Domnina) ?

La contribution de Claire Madl sur la réception en Bohême des livres traitant du jardin anglais rappelle, toutefois, que celle-ci s'est généralement accompagnée d'une réappropriation, adaptée aux besoins de l'aristocratie tchèque. Irina Khruleva établit le même constat à partir des ouvrages des penseurs politiques anglais, largement revisités par le clergé orthodoxe russe du xviii^e siècle. Par ailleurs, le succès des traductions destinées aux peuples d'Europe centrale et orientale s'est avéré fort inégal, selon les pays et les périodes, comme l'illustre le contraste mis en lumière par les articles d'Agnieszka Wiczorek et de Milena Lenderova. Enfin, Stanisław Roszak et Dzianis Kandakou montrent comment le regard de certains occidentaux a pu, lui aussi, se modifier, au terme de l'expérience personnelle d'un long séjour, volontaire ou contraint, à la périphérie de l'Europe.

Les trois siècles envisagés ont produit des échanges significatifs, et favorisé une meilleure connaissance des marges européennes. Ont-ils, pour autant, contribué à l'unification culturelle des

⁸ Martine JACQUES, « Louis-Antoine Caraccioli, une certaine vision de l'Europe française », *Revue d'histoire littéraire de la France* 114/4, 2014, p. 829-842.

Européens, comme le souhaitaient les philosophes des Lumières, offrant à Catherine II des œuvres radicales qu'ils tentaient, dans le même temps, de répandre parmi leurs compatriotes (cf. Sergueï Karp)? N'ont-ils pas, à rebours, renforcé les stéréotypes nationaux, et muré les peuples dans la défiance et l'incompréhension de leurs lointains voisins? L'article de János Kalmár, tiré des *Voyages* de Montesquieu dans les États de la monarchie des Habsbourgs, conforte ce dernier constat. Celui de Ferenc Tóth, sur les diplomates hongrois François de Tott et Charles Émeric de Reviczky, invite, en revanche, à le nuancer. Quant à l'analyse du contenu des bibliothèques des élites du XVIII^e siècle, elle révèle des différences de perception notables, entre ceux qui ne s'intéressent qu'à ce qui relève d'une culture mondaine générale, et ceux qui entendent réellement s'ouvrir à une réalité méconnue. Assurément, la perméabilité des lecteurs français à l'actualité et à l'histoire de la Pologne, de la Hongrie et de la Russie (cf. Éric Suire) fut très inférieure à l'intérêt porté, à la même période, à la civilisation occidentale par les frères Załuski (cf. Maciej Forycki et Aleksander Małcki), dont la collection se situait, il est vrai, à l'échelle des plus belles bibliothèques européennes de son temps, même si elle devait souffrir ensuite de pillages et de destructions.

Aujourd'hui encore, les pays de l'est et de l'ouest du Vieux continent, séparés par quelques milliers de kilomètres à peine, restent largement méconnus ou fantasmés dans les États voisins, et trop souvent caricaturés par leurs médias écrits et audiovisuels. Alors que le colloque de 2019 coïncidait, de la manière la plus fortuite, avec le trentième anniversaire des événements berlinois du 9 novembre 1989, les débats qu'il a suscités, scientifiques et amicaux, ont apporté la preuve, s'il en était besoin, que des murs étaient vraiment tombés entre les deux Europes, et que l'histoire du livre pouvait leur servir de trait d'union.



Agnieszka WIECZOREK*

(akraj@umk.pl)

Les ouvrages religieux français et leur rôle dans l'activité missionnaire de la Congrégation de la Mission de saint Vincent de Paul en Pologne aux XVII^e et XVIII^e siècles

RÉSUMÉ. – En 1651, la reine Louise Marie fit venir en Pologne la Congrégation de la Mission fondée par Vincent de Paul, marquant ainsi le début de l'installation des lazaristes sur ce territoire. Parmi les différentes activités qu'ils exerçaient dans les domaines de l'instruction et de l'édition, les missions ont toujours occupé une place primordiale. Pour mener à bien celles-ci, les prêtres avaient besoin de livres (manuels, catéchismes et prières) qu'ils faisaient venir de France, et traduisaient ensuite en polonais. Parmi les catéchismes les plus fréquemment utilisés se trouve un livre de prières français, traduit en polonais sous le titre *Powinności chrześcijańskie, to jest co każdy chrześcijanin wiedzieć i czynić powinien, aby być zbawionym* (Varsovie, 1687). À la fin du XVIII^e siècle, prenant en considération les besoins des lecteurs, on demanda à l'imprimerie de la Congrégation à Varsovie de publier une version lituanienne de ce livre. L'article s'attache à restituer le rôle des publications religieuses françaises dans l'activité missionnaire de la Congrégation en Pologne.

ABSTRACT. – The settlement of Lazarists in Poland started in 1651, when the Queen of Poland, Marie Louise Gonzaga, brought the Congregation of the Mission, founded by Saint Vincent de Paul, to this country. The Lazarists deployed various activities in the domains of education and publishing, which served their central activity: their missions. These largely depended on their printed texts in the form of textbooks, catechisms and prayer books the missionaries brought from France and translated into Polish. Popular catechisms included a prayer book entitled *Christian duties: what every Christian should know and do in order to be redeemed*, translated from French and published in Warsaw in 1687. Responding to a growing demand at the end of the eighteenth century, the Warsaw-based publishing house of the missionary priests received a request to publish this book in Lithuanian. This is one of the elements pointing to the importance of Polish receptions of French religious texts during missionary activities of the Congregation.

DOI: 10.47421/rfh1141_17-30

Avant de préciser le rôle des ouvrages religieux dans l'activité missionnaire de la Congrégation de la Mission de saint Vincent de Paul en Pologne aux XVII^e et XVIII^e siècles, il convient de commencer par évoquer les missions populaires qui, à côté de l'activité d'enseignement et du ministère paroissial, constituaient l'un des principaux objectifs de l'institut. Pour mieux comprendre l'influence des lazaristes français en Pologne, nous allons présenter les circonstances

* Université Nicolas Copernic de Toruń (Pologne).

de leur arrivée sur le territoire polonais et le processus d'installation des structures de la Congrégation dans ce nouvel endroit.

L'arrivée des missionnaires en Pologne dans la deuxième moitié du XVII^e siècle est liée au personnage de la reine Louise Marie de Gonzague, épouse de deux rois polonais : Ladislas IV (1632-1648) et, après la mort de ce dernier, son frère Jean Kazimir (1648-1668). Ce fut à l'initiative de la reine – qui était elle-même membre de la Congrégation des Dames à Paris, et avait personnellement connu Monsieur Vincent, fondateur de la Mission – que le premier groupe de missionnaires arriva en Pologne, en novembre 1651. Parmi les cinq lazarisites, dirigés par Lambert aux Couteaux¹, l'un des collaborateurs les plus proches de Vincent, se trouvaient Guillaume Desdames, qui joua un rôle particulièrement important dans la traduction des ouvrages français en polonais, Nicolas Guillot², Stanisław Kazimierz Żelazowski³ et le frère Jacques Posny⁴. En dehors de Żelazowski, qui quittera la Congrégation dès 1655, aucun des missionnaires ne parlait polonais, ce qui rendit les débuts de leur

¹ Lambert aux Couteaux naquit en 1606 à Fossemanant. Il entra dans la Congrégation de la Mission en août 1629 et fut ordonné prêtre deux ans plus tard. Le 17 septembre 1642, il prononça ses vœux de missionnaire. Dans les années 1635-1637, il séjourna à Toul, pour se rendre ensuite à Richelieu au bord de l'Atlantique (1638-1642 et 1645, 1650 et 1651). Collaborateur de Vincent de Paul, il devint son assistant en 1642. Pendant trois ans, il exerça la fonction du supérieur du Collège des Bons-Enfants à Paris (1646-1649), et devint ensuite supérieur de Saint-Charles en 1650. Après son arrivée en Pologne, il vécut à Varsovie, puis à Cracovie où il soigna des malades pendant l'épidémie de choléra. Rentré à Varsovie avec la reine, il séjourna au palais royal. Pendant l'hiver de 1652, il voyagea avec la cour à Sokółka, près de Grodno, où habitait Guillaume Desdames. Il y mourut le 31 janvier 1653. Cf. Jan DUKAŁA, « Lambert aux Couteaux (1606-1653) », dans *Misjonarze św. Wincentego a Paulo w Polsce (1651-2001)*, vol. II-1 : *Biografie*, éd. J. Dukala, Cracovie, Instytut Wydawniczy Księży Misjonarzy « Nasza Przeszłość », 2001, p. 11-12.

² Nicolas Guillot naquit le 6 janvier 1627 à Auxerre. Il entra dans la Congrégation de la Mission le 12 juin 1648 et prononça ses vœux le 12 juin 1651. Il fut ordonné prêtre le 24 décembre 1651. Après la mort de Lambert aux Couteaux en mai 1654, il rentra en France pour repartir en Pologne en juillet de la même année. Il quitta de nouveau la Pologne en novembre 1655 pour travailler à Montmirail, et ensuite à la maison Saint-Lazare à Paris. Dans les années 1662-1667, Guillot fut supérieur de la maison d'Amiens. Cf. *Misja polska w pismach Wincentego a Paulo i Ludwiki de Marillac 1651-1660*, vol. 1, éd. J. Górny, trad. J. Dukala, Cracovie, Instytut Teologiczny, 2010, p. 120.

³ Stanisław Kazimierz Żelazowski naquit à Varsovie. Il entra dans la Congrégation de la Mission à Paris le 19 octobre 1647. Cf. *Misja polska w pismach Wincentego a Paulo i Ludwiki de Marillac*, op. cit. [n. 2], p. 120.

⁴ Jacques Posny naquit à Vendôme et entra dans la Congrégation de la Mission le 16 mai 1649, *ibid.*, p. 138.

activité à Varsovie vraiment difficiles⁵. Dans sa lettre à Louise Marie de Gonzague du 6 septembre 1651, Vincent de Paul mentionne l'arrivée des lazaristes en Pologne, en précisant également leurs tâches :

Ils ne sont que 3 ou 4, Madame, bien que le dessein fût de vous en envoyer huit ou neuf. Nous avons pensé que ceux-ci suffiront pour un commencement, attendant que Votre Majesté nous fasse l'honneur de nous commander de lui en envoyer d'autres. Ils ne savent pas la langue du pays ; mais, comme ils parlent latin, ils peuvent dès à présent s'occuper à élever de jeunes ecclésiastiques tant à la piété et à l'usage des vertus qu'à toutes les autres choses qu'ils sont obligés de savoir et de faire. Votre Majesté, Madame, leur en pourra faire avoir une douzaine pour commencer, et au bout d'un an ce seront des ouvriers faits, que les nôtres pourront mener en mission pour instruire les peuples de la campagne [...]⁶.

Ainsi, pendant les premiers mois de leur séjour en Pologne, les missionnaires français se concentrèrent, entre autres, sur le ministère religieux destiné aux habitants francophones de Varsovie et la création de la maison des Filles de la Charité venues en Pologne en 1652, quelques mois après leur arrivée⁷. Durant les années suivantes, les lazaristes déployèrent des efforts pour créer d'autres maisons au-delà de Varsovie : celles de Chełmno (1676), de Cracovie (1682), de Vilnius (1685), et d'autres encore. Avec le temps, les missionnaires commencèrent à diriger des séminaires diocésains et à créer leurs propres séminaires : à Cracovie, à Varsovie et à Vilnius. Leurs actions contribuèrent à la création de la province polonaise de la Mission, en 1685, qui devint la septième province de la Congrégation en Europe, après les cinq provinces françaises et celle d'Italie⁸. Elles facilitèrent aussi l'organisation des missions populaires, qui s'étendaient sur des territoires de plus en plus vastes de la Pologne. Jusqu'à la fin du xvii^e siècle, sept maisons furent créées sur le territoire

⁵ *Ibid.*, p. 120.

⁶ À Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne, 6 septembre 1651, *ibid.*, lettre 1401, p. 90.

⁷ Stanisław Rospond, « Rola kościoła św. Krzyża w Warszawie w dziejach Polskiej Prowincji Zgromadzenia Księża Misjonarzy w xvii i xviii-wiecznej Polsce », dans *Księga pamiątkowa. Kościół Świętego Krzyża w Warszawie w trzechsetną rocznicę konsekracji 1696-1996*, éd. T. Chachulski, Varsovie, Instytut Teologiczny Księża Misjonarzy, 1996, p. 30.

⁸ La Province polonaise de la Congrégation de la Mission fut créée pendant la IV^e Convention générale de la Mission qui eut lieu à Paris en 1685. Michał Bartłomiej Tarło (1685-1710) devint le premier visiteur de la province.

polonais. Outre les quatre mentionnées plus haut, on érigea celles de Cracovie (1686), de Przemyśl (1687) et Łowicz (1689). En 1772, au moment du premier partage de la Pologne, la Congrégation y comptait trente maisons et 295 missionnaires. Leurs activités englobaient plusieurs domaines. Les lazaristes étaient présents dans l'enseignement (avec la création et la gestion des séminaires, des écoles, etc.), ils s'occupaient des pauvres et des malades, publiaient des ouvrages et organisaient des missions. Remarquons que, jusqu'en 1772, parmi les trente établissements de la Congrégation, vingt-trois organisaient des missions, dix-huit géraient des séminaires et deux – ce qui est particulièrement important pour notre sujet – possédaient leurs propres maisons d'édition. L'activité de la Congrégation se caractérisait aussi par la grande fréquence des missions organisées. Les livres de mission, préservés jusqu'à nos jours, permettent de mieux se représenter leur nombre. Ainsi, la maison de Varsovie, qui fut la première à les mettre en pratique, fut celle qui en mena le plus dans les années 1654-1844 (506 missions). Les missions furent les plus nombreuses dans les années 1741-1750 (71 missions) et 1761-1770 (60 missions). D'autres maisons faisaient preuve d'un dynamisme missionnaire tout aussi remarquable. Il suffit de mentionner l'établissement des lazaristes à Cracovie qui, dans les années 1682-1788, organisa 461 missions, dont la plupart (68) eurent lieu entre 1751 et 1760, ou celui de Siemiatycze, avec 324 missions menées entre 1720-1785, dont 66 furent accomplies dans les seules années 1741-1750 et 1751-1760⁹. Ces quelques chiffres permettent d'expliquer la nécessité d'imprimer des catéchismes et des livres de prières pour les besoins des activités missionnaires.

En raison de l'ampleur des activités déployées, et des sources qui ont été préservées, nous disposons de plusieurs informations sur le nombre et la portée des missions, ainsi que sur l'équipement des missionnaires. Les missions duraient, d'habitude, entre deux et trois semaines, c'est pourquoi les lazaristes devaient voyager avec un équipement complet, qui comprenait des objets quotidiens tels qu'une cafetière, un poêle à café, une boîte à œufs, un rasoir, ainsi que des sucriers et des tasses¹⁰. Cependant, pour organiser la caté-

⁹ Agnieszka WICZOREK, *Misje ludowe Zgromadzenia Księży Misjonarzy św. Wincentego a Paulo na terenie Rzeczypospolitej od połowy XVII do początku XIX wieku*, Toruń, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 2014, p. 157-158.

¹⁰ Pour en savoir davantage sur l'équipement des missionnaires, cf. A. WICZOREK, *ibid.*, p. 187-188.

chèse et enseigner les articles de la foi, les missionnaires avaient aussi besoin d'ouvrages religieux, tels que des manuels, des catéchismes et des livres de prières.

Avant de passer à l'analyse du rôle des ouvrages religieux dans l'activité missionnaire de la Congrégation, il convient de souligner un aspect essentiel. Il est clair que le livre a joué un rôle crucial dans la vie de la Congrégation de la Mission en Pologne. Une preuve en est apportée par l'existence du fonds, exceptionnellement riche, de la Bibliothèque des Lazaristes à Varsovie au XVIII^e siècle. À cette époque, elle faisait partie des plus grandes bibliothèques de la ville. Il est probable que les premiers ouvrages qui figurèrent dans ses collections avaient été apportés par les missionnaires eux-mêmes. On peut également penser qu'une partie des fonds avait été envoyée par la maison générale de Paris. Cette hypothèse se fonde sur le fait que, au XVIII^e siècle, les membres de la Congrégation disposaient d'un budget particulier, dont une partie était consacrée aux achats de livres, envoyés, par la suite à des maisons différentes de l'institut¹¹. Remarquons aussi que les efforts des missionnaires, cherchant à compléter et à mettre à jour leurs collections de livres, découlèrent naturellement de leur activité pédagogique et missionnaire. En dehors des exemplaires achetés en Pologne, les répertoires des livres de mission englobent aussi des ouvrages traduits du français, tels que *Religia chrześcijańska dowiedziona przez uczynki* [La Religion chrétienne prouvée par des actes] (1783), de Claude François Houtteville¹², *Mowy na konferencjach duchownych...* [Les Discours des conférences ecclésiastiques] (1788-1789), de Jean Baptiste Massillon¹³, ou encore *Kazania w osobliwszych materiach z sławniejszych autorów francuskich...* [Les Sermons portant sur des sujets extraordinaires, par des auteurs français] (1784-1785)¹⁴, rassemblés chez plusieurs auteurs.

¹¹ D'après Krzysztof GONET, « Biblioteka księży misjonarzy u św. Krzyża w Warszawie. Zarys problematyki », *Nasza Przeszłość* 86, 1996, p. 78-79.

¹² Claude François HOUTTEVILLE, *Religia chrześcijańska dowiedziona przez uczynki*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1783.

¹³ Jean Baptiste MASSILLON, *Mowy...na konferencjach duchownych i synodach diecezjalnych miane o szczególniejszych obowiązkach stanu duchownego z francuskiego na ojczysty język przełożone przez ks. Józefa Łopacińskiego*, vol. 1-2, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1788-1789.

¹⁴ *Kazania w osobliwszych materiach z sławniejszych autorów francuskich zebrane i na ojczysty język przełożone za pozwoleniem zwierzchności*, vol. I-IV, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1784-1785.

La diffusion et l'impression de ces ouvrages religieux étaient possibles grâce à l'imprimerie des missionnaires, qui continua ses activités après avoir déménagé de Chełmno¹⁵ à Varsovie. En effet, après le premier partage de la Pologne, en 1772, la maison de Chełmno ne se trouvait plus en territoire polonais. La décision du déménagement fut prise par le visiteur de la province polonaise de l'époque, Mikołaj Siemieński (1774-1789). Après la fermeture de l'imprimerie de Chełmno, l'ouverture de celle de Varsovie était devenue nécessaire, compte tenu de la forte demande en ouvrages religieux, tels que manuels, catéchismes pour adultes, enfants et adolescents, ou encore sermons. En outre, les livres étaient indispensables pour les cours donnés aux séminaires et les missions populaires. L'imprimerie des missionnaires, installée à proximité de l'église de la Sainte-Croix, fonctionna à Varsovie pendant 84 ans, de 1780 jusqu'à 1864, date à laquelle la Congrégation cessa d'exister. Àuprès d'elle gravitaient aussi un atelier de reliure et une librairie¹⁶.

Le registre du bilan comptable de l'imprimerie pour les années 1780-1839, qui fait partie des collections des Archives de l'Archidiocèse de Varsovie, nous procure des informations cruciales sur ses activités éditoriales¹⁷. Le registre des dépenses et revenus de l'imprimerie des lazaristes nous renseigne sur les processus d'édition, ainsi que sur le tirage des différents ouvrages utilisés dans le travail d'enseignement et les missions. Parmi les publications de la maison de Varsovie se trouvent des manuels, des sermons – qui englobent ceux prêchés par les missionnaires polonais, ainsi que des textes traduits du français – des catéchismes traduits du

¹⁵ Il faut noter que l'imprimerie de Chełmno, établie en 1764, avait été créée à l'initiative des lazaristes de Chełmno et de leur supérieur, Michał Barszczewski.

¹⁶ Alfons SCHLETZ, *Współpraca misjonarzy z Komisją Edukacji Narodowej (1773-1794). Przyczynek do historii kultury i oświaty w Polsce*, Cracovie, imprimerie Powściągliwość i Praca, 1946, p. 46. Pour en savoir davantage sur les livres imprimés par des missionnaires, voir *Katalog książek wydanych w drukarni Zgromadzenia xx. Misjonarzy w Warszawie (1780-1794)*, cité dans A. SCHLETZ, *ibid.*, p. 167-170 ; Archives de la province polonaise de la Congrégation de la Mission, Michał CHORZEPA, *Wydawnictwa Drukarni Świętokrzyskiej w Warszawie*, sign. VIII/6 (manuscrit dactylographié).

¹⁷ Archives de l'Archidiocèse de Varsovie (AAW), *Percepta i ekspensa Drukarni xx. Misjonarzy*, sign. 73. Ce manuscrit, si important pour l'histoire de la maison d'édition, fut analysé en détail par J. Krauze-Karpińska, dont l'article abonde en informations intéressantes sur l'histoire de la maison et de ses publications (voir Joanna KRAUZE-KARPIŃSKA, « Warszawska Drukarnia Księży Misjonarzy w księdze przychodów i wydatków 1780-1839 », dans *Księga pamiątkowa. Kościół Świętego Krzyża w Warszawie*, op. cit. [n. 7], p. 57-66).

français, ainsi que les traductions polonaises des ouvrages français portant sur l'éthique, la philosophie et la morale¹⁸. Dans la masse des ouvrages imprimés à Varsovie, il faut noter certains travaux religieux traduits du français, notamment *Najlepszy sposób do kazań* [La Meilleure Méthode de prêcher des sermons]¹⁹ ou *Nowenna do św. Wincentego a Paulo* [La Neuvaine à Saint Vincent de Paul]...²⁰, tirés à environ 1000 exemplaires. Comme le remarque Józef Szczepaniec, les catéchismes et les livrets de prières y étaient également en très grand nombre. Remarquons, par exemple, *Zbiór codziennego nabożeństwa* [Le Catéchisme quotidien] de 1780²¹, avec un tirage à 2000 exemplaires, et *Nauki powszechne w sposób katechizmowy...* [Le Catéchisme universel] de M^{gr} Charles-Joachim Colbert de Croissy, évêque de Montpellier, publié en quatre volumes, enrichi, entre autres, de sermons traduits par le lazariste Józef Jakubowski et publiés avec le même tirage²². Il convient de noter que le même Józef Jakubowski avait traduit en polonais plusieurs manuels français, dont le *Cours complet de mathématique* (1780) de Stéphane Bézout (en polonais, *Nauka matematyki...*), portant sur les disciplines mathématiques : l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, ainsi que la mécanique et l'hydrostatique²³.

¹⁸ Pour en savoir davantage sur ce point, voir Dorota PIETRZKIEWICZ, « Książki z warszawskiej drukarni księży misjonarzy w ogłoszeniach prasowych (1780-1792) », dans *Analecta. Studia i materiały z dziejów nauki* 1-2, 2003, p. 210.

¹⁹ René ALMÉRAS, *Najlepszy sposób do kazań*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1785.

²⁰ *Nowenna do św. Wincentego a Paulo congregationis missionis i siostr miłosierdzia fundatora [...]* z francuskiego języka na polski przetłumaczona, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1781.

²¹ *Zbiór codziennego nabożeństwa*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1780.

²² Karol Joachim COLBERT, *Nauki powszechne w sposób katechizmowy, w którym tłumaczą się krótko z Pisma i z historii i tradycji fundamenta religii, obyczajność chrześcijańska, sakramenta, modlitwy, ceremonie i zwyczaje Kościoła*, vol. 1-4, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1790-1791. Cf. Józef SZCZEPANIEC, « Rola drukarstwa w życiu literackim polskiego oświecenia. Zarys wybranych zagadnień », dans *Problemy literatury polskiej okresu oświecenia*, dir. Zb. Goliński, Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1973, p. 92-93 ; Alfons SCHLETZ, *Józef Jakubowski, żołnierz i kapłan (1743-1814)*, Cracovie, imprimerie Powściągliwość i Praca, 1945, p. 123.

²³ Stanisław BÉZOUT, *Nauka matematyki do użytku artylerii francuskiej napisana przez... towarzysza Akademii Nauk i marynarskiej etc. a dla pożytku pospolitego, osobliwiej dla Korpusu Artylerii Narodowej na polski język przełożona z rozkazu i nakładem Jego Królewskiej Mci Pana naszego miłościwego do druku podana*, vol. 1-4, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1781-1782. D'autres traductions furent réalisées par Jakubowski, dont celle de Louis COTTE, *Lekcje elementarne fizyki, hydrostatyki*,

Le personnage de Guillaume Desdames²⁴, mentionné plus haut, joua un rôle crucial dans le développement de cette littérature religieuse en Pologne, car ce fut lui qui traduisit en polonais le catéchisme français destiné à être utilisé pendant les missions, *Powinności chrześcijańskie, to jest co każdy chrześcijanin wiedzieć i czynić powinien, aby być zbawionym* [Les Devoirs chrétiens, ou ce que chaque chrétien doit savoir et faire pour être sauvé]²⁵. Les circonstances de la création de cet ouvrage nous échappent. Il est également impossible de déterminer exactement sur quel catéchisme s'appuyait la traduction de Desdames. Nous savons seulement que le livre fut produit après 1654, à un moment où Guillaume Desdames avait commencé à mener des missions populaires, à Varsovie et dans les villages voisins. À cette époque-là, le lazariste parlait déjà assez bien le polonais, qu'il avait appris très vite. Les sources historiques suggèrent que le catéchisme était prêt à être traduit en polonais en 1655²⁶. Ce qui est certain, c'est que le catéchisme de mission parut pour la première fois à Varsovie en 1678, et que sa dernière version fut imprimée à Cracovie en 1947²⁷.

astronomii i meteorologii z traktatem o sferze przez pytania i odpowiedzi, wydane po francusku w Paryżu 1798, a teraz na polski język przetłumaczone, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1809. Pour en savoir plus sur ses traductions, voir A. SCHLETZ, *Józef Jakubowski, op. cit.* [n. 22], 1945, p. 215-217.

²⁴ Guillaume Desdames naquit en 1622 à Rouen. Il entra dans la Congrégation de la Mission le 10 juin 1645 à Paris et prononça ses vœux de missionnaire le 10 mars 1648. Il fut ordonné prêtre en 1648 à Paris. Pendant les trois premières années (1648-1651) il s'occupa des missions. Desdames vint à Varsovie à l'automne de 1651. Dans les années 1651-1653, il fut le curé de la première paroisse de la Congrégation en Pologne, dans le village de Sokółka, qui faisait partie du diocèse de Vilnius. Il exerça ensuite la fonction de supérieur de la maison de Varsovie (1658-1668) et devint curé dans les années 1658-1670. En 1667, il assista à la mort de la reine Louise Marie. Il voyagea en France deux ans plus tard, pour ensuite rentrer en Pologne en 1680 et commencer le travail à Chełmno, où il devint supérieur de la maison, curé de la paroisse et recteur du séminaire diocésain. Il quitta Chełmno en 1685 pour devenir supérieur de la maison de Cracovie et recteur du séminaire de cette ville. Desdames mourut le 1^{er} juin 1692, voir Jan DUKAŁA, « Desdames Wilhelm (1622-1692) », dans *Misjonarze św. Wincentego a Paulo w Polsce, op. cit.* [n. 1], p. 133-134.

²⁵ *Powinności chrześcijańskie, to jest co każdy chrześcijanin wiedzieć i czynić powinien, aby być zbawionym*, Varsovie, 1678.

²⁶ Luigi MEZZADRI et José Maria ROMÁN, *Historia Zgromadzenia Misji*, vol. 1: *Od założenia do końca XVII wieku (1625-1697)*, éd. J. Dukala, Cracovie, trad. Władysław BOMBA, Instytut Wydawniczy Księży Misjonarzy « Nasza Przeszłość », 1995, p. 381.

²⁷ J. DUKAŁA, « Desdames Wilhelm », art. cit. [n. 24], p. 133-135 ; Stanisław JANACZEK et Stanisław RESPOND, *Bibliografia misjonarska 1651-1988*, Cracovie, s. n., 1988, p. 47

Il est également difficile de préciser le nombre d'éditions des *Devoirs chrétiens* en polonais. L'historiographie, ainsi que nos recherches menées à la Bibliothèque de la Congrégation de la Mission à Cracovie, à la Bibliothèque Jagellonne à Cracovie, à la Bibliothèque nationale à Varsovie, à la Bibliothèque de l'Université de Varsovie et à la Bibliothèque du Séminaire métropolitain de Lublin, montrent qu'il en existait sept éditions différentes au XVIII^e siècle (Cracovie, 1716; Cracovie, 1755; Cracovie, 1779; Varsovie, 1780; Varsovie, 1781; Varsovie, 1793 et Varsovie, 1795). Sept rééditions en furent données au XIX^e siècle (Varsovie, 1831; Varsovie, 1835; Varsovie, 1851; Cracovie, 1867; Cracovie, 1882; ainsi que deux éditions à Cracovie en 1900, l'une à l'imprimerie de Józef Roman Łakociński et l'autre à l'imprimerie d'Antoni Koziański), puis deux éditions, à nouveau, au début du XX^e siècle (Cracovie, 1906 et Cracovie, 1914). Pourtant, ces chiffres ne reflètent pas complètement l'importance du tirage de cet ouvrage. Nous savons grâce aux travaux de Stanisław Janeczek et de Stanisław Rospond que les *Devoirs chrétiens* connurent davantage de rééditions. Ces auteurs mentionnent également les éditions de Supraśl en 1797, de Cracovie en 1800, de Vilnius en 1801, de Varsovie en 1823, 1827 et 1829, et de Cracovie en 1947²⁸. Des recherches futures aboutiront sans doute à la découverte d'autres exemplaires.

Il convient aussi d'évoquer l'aspect matériel de ce catéchisme. Tous les exemplaires des *Devoirs chrétiens* des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles sont très similaires dans leur apparence. L'ouvrage fut publié sous la forme d'un petit livre, relié ou non, dont les dimensions ne varient pas considérablement, allant de 14 cm x 8 cm, le format le plus répandu, à 13 cm x 9 cm, 14 cm x 9 cm, 15 cm x 9 cm, 15 cm x 10 cm, et jusqu'à 16 cm x 11 cm. Au cours des années, les éditions des *Devoirs chrétiens* subirent toutefois quelques modifications. Étant donné l'absence d'exemplaire datant de 1678, il est impossible de comparer le contenu de l'ouvrage paru au XVII^e siècle avec ses éditions plus tardives, datant des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Nous pouvons, en revanche, confronter l'édition du XVIII^e siècle avec celles qui suivirent. Outre les articles de la foi, l'ouvrage contenait aussi des cantiques, présents ou absents en fonction de l'édition. Ainsi, celle de 1716 se distingue principalement des éditions plus

(manuscrit dactylographié provenant de la Bibliothèque de la Congrégation de la Mission à Cracovie).

²⁸ St. JANACZEK et St. ROSPOND, *ibid.*, p. 47.

tardives par l'absence de ces chants²⁹. Les éditions parues dans les années suivantes furent augmentées. Elles contiennent, entre autres, des prières du matin et du soir, et des litanies³⁰. Celle de 1867 fut aussi complétée par des vêpres en latin³¹.

La désignation de l'ouvrage a également connu des variations. Les éditions de 1716 et 1755 comportent le même titre : *Powinności chrześcijańskie, to jest co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, czynić, i wiedzieć, aby był zbawiony* [fig. 1]. Cependant, l'intitulé des versions plus tardives, provenant de la deuxième moitié du XVIII^e et du XIX^e siècles, a été complété pour inclure aussi la mention du catéchisme (*katechizm missyjny*) et des cantiques (z przydatkiem nabożnych pieśni). C'est le cas des *Powinności chrześcijańskie albo katechizm missyjny nauczający co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, wiedzieć, czynić, aby był zbawiony: z przydatkiem nabożnych pieśni, które się podczas missyi śpiewać będą i Mszy śpiewanej*³². À la fin du XIX^e siècle, le titre fut encore complété pour contenir l'expression *livre de mission* (*książeczka misyjna*), comme le montre l'exemplaire *Książeczka misyjna zawierająca krótki zbiór katechizmu i powinności chrześcijańskich z przydaniem sposobu słuchania Mszy św., modlitw przy spowiedzi i komunii św., tudzież pieśni i nabożeństw pospolicie używanych*³³ [fig. 2].

²⁹ *Powinności chrześcijańskie, to jest co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, czynić, i wiedzieć, aby był zbawiony*, Cracovie, imprimerie de Jan Domański, 1716.

³⁰ *Powinności chrześcijańskie czyli katechizm missyjny nauczający co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, wiedzieć i czynić, aby mógł być zbawionym: z przydatkiem sposobu słuchania Mszy świętej i różnych pieśni*, Cracovie, nakładem misjonarzy, czcionkami drukarni związkowej pod zarządem Andrzeja Szyjewskiego, 1882.

³¹ *Powinności chrześcijańskie czyli katechizm missyjny nauczający co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, wiedzieć i czynić, aby mógł być zbawionym: z przydatkiem sposobu słuchania i śpiewania Mszy świętej i rozmaitych pieśni*, Cracovie, imprimerie de Franciszek Ksawery Pobudkiewicz, 1867.

³² *Powinności chrześcijańskie albo katechizm missyjny nauczający co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, wiedzieć, czynić, aby był zbawiony: z przydatkiem nabożnych pieśni, które się podczas missyi śpiewać będą i Mszy śpiewanej*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1780; *Powinności chrześcijańskie czyli katechizm missyjny nauczający co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, wiedzieć i czynić, aby mógł być zbawionym: z przydatkiem sposobu słuchania, śpiewania Mszy świętej i różnych pieśni*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1835.

³³ *Książeczka misyjna zawierająca krótki zbiór katechizmu i powinności chrześcijańskich z przydaniem sposobu słuchania Mszy św., modlitw przy spowiedzi i komunii św., tudzież pieśni i nabożeństw pospolicie używanych*, Cracovie, imprimerie de Józef Roman Łakociński, 1900.

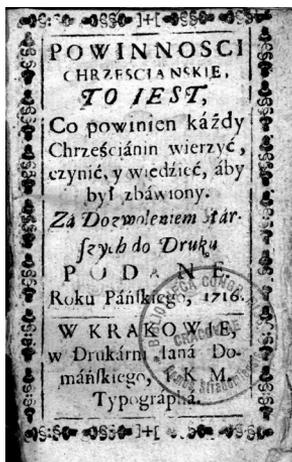


Fig. 1. Page de titre des *Devoirs chrétiens* (*Powinności chrześcijańskie, to jest co powinien każdy chrześcijanin wierzyć, czynić, i wiedzieć, aby był zbawiony*, Cracovie, imprimerie de Jan Domański, 1716, exemplaire de la collection de la Bibliothèque de la Congrégation de la Mission à Cracovie).

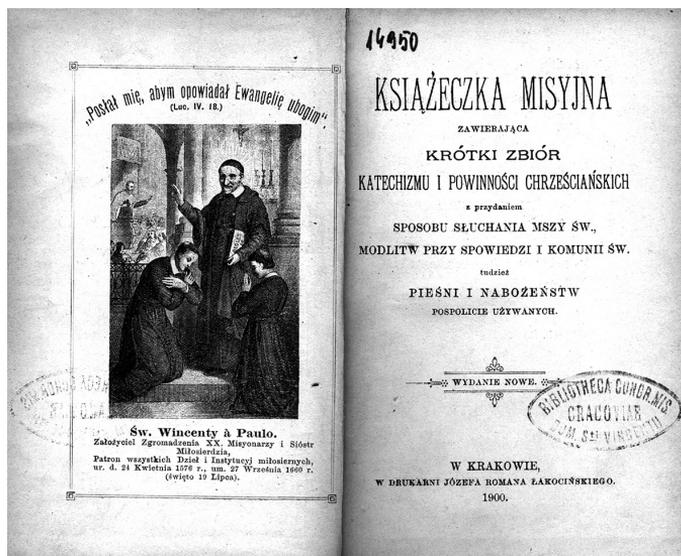


Fig. 2. Page de titre des *Devoirs chrétiens* (*Książeczka misyjna zawierająca krótki zbiór katechizmu i powinności chrześcijańskich z przydaniem sposobu słuchania Mszy św., modlitw przy spowiedzi i komunii św., tudzież pieśni i nabożeństw pospolicie używanych*, Cracovie, imprimerie de Józef Roman Łakociński, 1900, exemplaire de la collection de la Bibliothèque de la Congrégation de la Mission à Cracovie).

Il importe, par ailleurs, d'estimer la masse des exemplaires imprimés des *Devoirs chrétiens*. Au regard du grand nombre de missions pratiquées, comme l'illustre le dynamisme de la maison de Varsovie, et du type de publications sortant de l'imprimerie des Lazaristes, il est facile de remarquer que cette dernière eut pour objectif principal l'impression des livres indispensables pour mener les missions. Ces ouvrages, imprimés en 1 000 ou 2 000 exemplaires, n'étaient pourtant pas les seuls livres importants dans la production éditoriale des missionnaires. Les catéchismes et manuels de prières sortant de l'imprimerie de Varsovie se caractérisaient, en règle générale, par un grand nombre d'exemplaires publiés, ce qui est aussi confirmé par le tirage important des *Devoirs chrétiens*. Les nombreuses rééditions de cet ouvrage soulignent sa forte demande et sa popularité parmi le peuple qui participait aux missions populaires. Le Catéchisme de Desdames occupait une place à part parmi les ouvrages imprimés à Varsovie. Il est clair que son tirage était lié au nombre de missions organisées par la Congrégation. Dans le cas de ce livre, nous pouvons même parler d'un phénomène d'édition, car il prend rang parmi les ouvrages les plus souvent imprimés par la maison de Varsovie. Dans les années 1780-1790, un nouveau tirage était commandé presque chaque mois³⁴. Pour avoir une idée de la réputation de ce catéchisme, il suffit d'apprécier les chiffres de l'année 1780. 10 000 exemplaires ont été tirés, ce qui constitue sans doute un record, comparé à d'autres ouvrages imprimés à Varsovie, qui ne dépassaient pas les 1 000 ou 2 000 exemplaires. Ces chiffres permettent de vérifier l'impact de l'activité missionnaire sur le tirage du catéchisme. Au cours de l'année 1781, 1647 exemplaires en furent vendus³⁵.

En décrivant la demande énorme pour le catéchisme de mission, il convient de considérer un autre fait intéressant. Dans le bilan comptable de 1781 se trouve un fragment concernant une commande de 4 000 exemplaires du catéchisme en lituanien intitulé *Pawinastis krykscionyszkas arba Pamokštas...*, pour un prix de 220 złoty³⁶. Compte tenu du nombre de missions que les prêtres

³⁴ AAW, *Percepta i ekspensa*, op. cit., [n. 17], p. 1-99.

³⁵ J. SZCZEPANIEC, op. cit., [n. 22], p. 93 ; J. KRAUZE-KARPIŃSKA, op. cit., [n. 17], p. 64.

³⁶ *Pawinastis krykscionyszkas arba Pamokštas trumpas ape tay ką pawinas kožnas katalykas žinoty...*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1781. L'imprimerie des Lazaristes a enregistré une commande de l'édition des *Devoirs chrétiens* « po žmudzku »

effectuaient, entre autres, dans les diocèses de Vilnius et de Samogitie, et du fait que, très souvent, les habitants de ces territoires ne parlaient pas le polonais et que les missionnaires qui s'y rendaient s'exprimaient en lituanien, ce type de commande nous paraît logique. De même que pour les *Devoirs chrétiens*, il est difficile de déterminer le nombre d'éditions du livre de prières en lituanien. Les recherches menées dans la Bibliothèque de l'Université de Vilnius permettent de constater l'existence des éditions suivantes : Varsovie, 1781 – de l'imprimerie des missionnaires ; Vilnius, 1803 – de l'imprimerie des prêtres basiliens ; Vilnius, 1830 – de l'imprimerie des prêtres basiliens.

En dernier lieu, examinons les prix des ouvrages religieux parus à Varsovie. En analysant la partie du bilan comptable pour le mois de juillet 1782, relative à la publication des deux exemplaires du *Catéchisme* de Desdames, nous voyons un montant total de 15 grosz, ce qui donne 7,5 grosz par exemplaire³⁷. Les prix des autres livres destinés au travail missionnaire étaient comparables. Ainsi, en avril de l'année 1783, le manuel pour les filles coûtait 10 grosz³⁸. Comparés à d'autres types d'ouvrages, les prix des livres utilisés pendant les missions s'avèrent très bas. Par exemple, en septembre 1782, un exemplaire de *Sztuka pisania w trzech rozdziałach...* (*L'Art d'écrire en trois chapitres*), écrit par Dominik Szybiński³⁹, datant de 1781 et décrivant, par exemple, la façon de se servir d'une plume, ainsi que la posture correcte pendant l'action d'écrire, coûtait 4 złoty et 50 grosz. *Pamiętnik moralny z różnych polskich autorów zebrany* [Mémoires moraux par différents auteurs polonais], datant de 1782 et contenant des anecdotes et des leçons de morale, coûtait 1 złoty et 15 grosz⁴⁰.

(« à la samogitienne »), c'est-à-dire en lituanien. Voir AAW, *Percepta i ekspensa*, op. cit. [n. 17], p. 9. La version lituanienne des *Devoirs chrétiens* est mentionnée par J. KRAUZE-KARPIŃSKA, op. cit. [n. 17], p. 64 et par St. JANACZEK et St. ROSPOND, op. cit. [n. 27], p. 47.

³⁷ AAW, *Percepta i ekspensa*, op. cit. [n. 17], p. 15.

³⁸ *Ibid.*, p. 21.

³⁹ Dominik SZYBIŃSKI, *Sztuka pisania w trzech rozdziałach wyjęta z Encyklopedii i pożytecznymi przydatkami pomnożona*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1781. L'imprimerie des Lazaristes a réalisé une commande de dix exemplaires du livre à 45 złoty, AAW, *Percepta i ekspensa*, op.cit. [n. 17], p. 16.

⁴⁰ *Pamiętnik moralny z różnych polskich autorów zebrany*, Varsovie, imprimerie des Missionnaires, 1782 ; AAW, *Percepta i ekspensa*, op. cit. [n. 17], p. 16.

Les ouvrages religieux français jouèrent incontestablement un rôle crucial dans l'activité missionnaire de la Congrégation de la Mission sur le territoire polonais aux xvii^e et xviii^e siècles. L'exemple des *Devoirs chrétiens* permet en particulier de constater l'importance du tirage des catéchismes utilisés pendant les missions. Le grand nombre d'éditions et d'exemplaires de cet ouvrage que nous avons retrouvés incitent à poursuivre les recherches sur le rôle du livre dans la vie missionnaire des lazaristes en Pologne.

István MONOK*

(monok@mtak.hu)

Le livre français dans les bibliothèques des aristocrates hongrois au XVIII^e siècle

RÉSUMÉ. – À partir du milieu du XVII^e siècle, le livre de langue française commence à occuper une place de plus en plus importante dans les collections de l'aristocratie hongroise. Il s'agit, en premier lieu, d'ouvrages historiques et de belles-lettres mais, au milieu du XVIII^e siècle, des titres théoriques – théorie politique, philosophie – s'y rencontrent aussi en nombre croissant. Les aristocrates hongrois complètent quelquefois leurs connaissances en théologie en ayant recours à des publications de langue française. Il convient de souligner que les résultats des recherches dans le domaine de la présence du livre français paraissent confirmer l'intuition de ceux qui ont mis en valeur l'élargissement de l'abîme culturel séparant les différentes couches de la société hongroise. Les aristocrates – surtout ceux qui vivent non loin de Vienne – s'éloignent dans leur goût et dans leurs choix culturels, non seulement des intellectuels bourgeois, mais aussi de la majorité de la société nobiliaire.

ABSTRACT. – From the end of the seventeenth century on French books slowly appeared among the readings of the Hungarian aristocracy. While, at first, there was mainly an interest for works belonging to the genres of history and belles-lettres, around the middle of the eighteenth century there was also an increasing interest for philosophy in general, and more specifically for philosophical theory and philosophy of history. Occasionally, too, aristocrats had recourse to theological works in French. Analysis of the French book's presence within aristocrats' libraries confirms the cultural discrepancy between the different social classes within Hungarian society. The aristocracy, especially those living near the Vienna royal Court, distinguished themselves culturally not only from bourgeois intellectuals, but also from the majority of nobiliary society.

DOI: 10.47421/rfh141_31-39

Que doit-on entendre par « livre français » ? Cette question – que le chercheur étudiant la réception hongroise des courants intellectuels français doit impérativement se poser – n'est pas seulement théorique. Étant donné qu'en Hongrie et en Pologne, le livre latin a gardé ses positions dans la vie scientifique et dans l'édition des ouvrages savants jusqu'au milieu du XIX^e siècle, nous devons aussi considérer les ouvrages parus en latin, mais rédigés par des auteurs français¹. En dehors du rôle de la langue latine

* Professeur des universités de Szeged et d'Eger (Hongrie).

¹ Pour une récapitulation générale, voir: István MONOK, *Les Bibliothèques et la lecture dans le Bassin des Carpates 1526-1750*, Paris, Bibliothèque d'Études de l'Europe Centrale, 4, 2011 ; Id., « La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise entre 1526 et 1671 », *Cahiers d'études hongroises* 7, 1995, p. 38-50 ;

comme intermédiaire, il convient aussi de s'intéresser aux traductions allemandes et italiennes d'ouvrages français, puisque l'aristocratie et la bourgeoisie, en Hongrie, lisaient prioritairement en ces deux langues, pratiquement jusqu'au xx^e siècle².

Retournons un instant aux livres latins : il n'est pas illégitime de considérer comme la marque d'une « influence française » les éditions parisiennes et lyonnaises d'auteurs non-français³. Nous pensons au corpus antique, patristique ou médiéval, publié à Paris, ou encore à l'édition d'ouvrages de droit canonique à Lyon. Celui ou celle qui veut écrire une histoire de la réception des courants intellectuels dans le but de mener quelques grandes études, comme « L'esprit français en Hongrie »⁴, doit donc prendre en considération un certain retard. Les ouvrages français écrits en latin aux xvi^e et xvii^e siècles ont été largement utilisés jusqu'au tournant des xviii-xix^e siècles. Qu'il me soit permis de fournir quelques exemples : des aristocrates francophones, tels que Boldizsár (Balthasar) Batthyány⁵

Id., « Influences françaises dans les lectures hongroises 1660-1760 », dans *Est-ouest : Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (xvii^e-xx^e siècle), L'Europe en réseaux, Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650-1918 – Vernetzes Europa, Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918*, éd. Fr. Barbier, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, t. 2, 2005, p. 235-245 ; Id., « La présence du livre français dans les lectures en Hongrie (xvi^e-xviii^e siècles) », *Cahiers d'études hongroises* 14/2, 2007-2008 : *Temps, espaces, langages, La Hongrie à la croisée des disciplines, Actes du Colloque organisé pour le 21^e anniversaire du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises* (2006), p. 297-305. Sur les bourgeois vivant au Royaume de Hongrie, lecteurs d'auteurs français (en langue latine et allemande, parfois en français), voir : Viliam CICAJ, « Das französische Buch und der mitteleuropäische Leser in der Periode der Neuzeit », dans *Est-ouest : Transferts et réceptions...*, *op. cit.* dans cette note, p. 143-150.

² István MONOK, « Lecteurs et lectures en Hongrie : quelques aspects d'une histoire originale », *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale* 1, 2005, p. 267-276. ; Id., « Les langues de la lecture dans la Hongrie moderne (1526-milieu xviii^e siècle) », *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale* 4, 2008, p. 137-148.

³ Cf. István MONOK, « Le livre parisien en Hongrie et en Europe centrale (xv^e-xvii^e siècles) », *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale* 8, 2012, p. 251-267.

⁴ Voir par exemple : István SÓTÉR, *Francia szellem a régi Magyarországon* [L'Esprit français dans la Hongrie médiévale], Budapest, Officina, 1943. Sur une analyse du concept d'« esprit français », voir : Sándor ECKHARDT, *A francia szellem* [L'Esprit français], Budapest, A Magyar Szemle könyvei, 14, 1938 (Budapest, Historia Incognita, 4, 2003²).

⁵ István MONOK, « Boldizsár (Balthasar) Batthyány, un homme de culture française », dans *Travaux du symposium international Le livre, La Roumanie, L'Europe. Troisième édition. 20-24 septembre 2010. 300 ans après l'intronisation de l'érudite roumain Dimitrie Cantemir en Moldavie*, Tome I, rééd. M. Nencescu, I. Macarie et C. Radu, Bucarest, Bibliothèque de Bucarest, 2011, p. 348-366.

ou le comte Miklós Pázmány⁶, ex-jésuite, grand connaisseur de Paris, n'ont en rien négligé les éditions latines sorties des presses françaises. Quelques ouvrages de philosophie et de théologie morales sont souvent cités dans le discours politique. Certes, il s'agit, dans la plupart des cas, des citations empruntées aux auteurs hongrois les plus illustres du XVII^e siècle, tels Miklós Zrínyi, ou Miklós Bethlen, autorités indiscutables⁷. Cependant, l'influence que tel ou tel auteur français a pu exercer sur les milieux intellectuels hongrois, ainsi que sur quelques individus, a déjà fait couler beaucoup d'encre⁸. La source principale de ces études est celle des inventaires contemporains de livres, ainsi que l'étude des provenances des exemplaires disponibles⁹. Dans le présent article, je me limiterai aux catalogues et registres de quelques collections privées du XVIII^e siècle.

Bien entendu, je ne suis pas le premier à m'engager sur ce chemin. Olga Granasztói a déjà exposé une méthodologie de recherche et d'interprétation dans ce domaine¹⁰. Les résultats de

⁶ István MONOK, « Les livres de Miklós Pázmány », dans *K výskumu zámockých, meštianskych a cirkevných knižníc, Európske cesty románskych kníh v 16.-18. storočí* [La Recherche des livres en langue néo-romane dans les bibliothèques privées et ecclésiastiques aux 16-18^e siècles], éd. K. Komorová, Martin, Slovenská národná knižnica, Opera Romanica, 13, p. 191-201.

⁷ Parmi tant d'autres possibles, je me limite ici à Jacques Auguste de Thou et à Jean de Silhon. Quant aux connaissances de Zrínyi au sujet de la pensée politique française, voir Tibor KLANICZAY, « Korszerű politikai gondolkodás és nemzetközi látókör Zrínyi műveiben » [Pensée moderne et horizon international dans l'œuvre de Zrínyi], dans *Irodalom és ideológia a 16-17. században* [Littérature et idéologie aux 16-17^e siècles], éd. B. Varjas, Budapest, Memoria Saeculorum Hungariae, 5, 1987, p. 337-400, et I. MONOK, « La présence des auteurs [...] », art. cit. [n. 1]; Bethlen Miklósról legújabbán : Gábor FÖRKÖLI, « A taláros francia és az erdélyi főúr: Jacques Auguste de Thou *Commentarii de vita sua* ja mint Bethlen Miklós Önéletírásának előképe » [Le robin français et le grand-seigneur transylvain : les *Commentarii de vita sua* de de Thou comme antécédent de l'*Autobiographie* de Bethlen], dans *Epika: Fiatal kutatók konferenciája, Tanulmánykötet* [Épique : Acta iuvenum], éd. D. Dobozy, Budapest, Arianna könyvek, 3, 2010, p. 23-36.

⁸ Un exemple : Ignác KONT, *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie 1772-1896*, Paris, Leroux, 1902. Après lui, plusieurs autres chercheurs se sont intéressés à la question : Sándor Eckhardt, István Sótér, László Sziklay, Béla Köpeczi et Olga Penke.

⁹ Voir par exemple : Sándor ECKHARDT, *Az aradi közművelődési palota francia könyvei* [Les livres français du Palais de la culture de la ville d'Arad], Arad, Réthy, 1917. Vö. Sándor ECKHARDT, *De Sicambria à Sans Souci : histoire et légendes franco-hongroises*, Paris, Presses universitaires de France, 1943, p. 265-281.

¹⁰ Olga GRANASZTÓI, « Diffusion du livre en français en Hongrie : bilan et perspectives des recherches sur les bibliothèques privées de l'aristocratie (1770-1810) », *Histoire*

ses analyses sont représentatifs¹¹. Quant à moi, je me propose d'étudier et d'interpréter la présence des livres français dans le contexte de quelques autres phénomènes qui relèvent de l'histoire des bibliothèques dans le royaume de Hongrie. Je m'appuierai sur quelques exemples représentatifs, puisés dans les collections de l'aristocratie hongroise¹².

Le premier changement, progressif, qui retient notre attention, n'est autre que l'importance croissante de la langue française dans la vie diplomatique internationale. Dans la seconde moitié du xvii^e siècle et au début du xviii^e siècle, l'intérêt de l'aristocratie hongroise pour le français s'accroît. Cela s'explique, sans doute, par le fait que de plus en plus d'aristocrates autrichiens, bavarois et italiens du nord concluent des alliances matrimoniales avec des familles hongroises. À l'occasion de la guerre de la Succession

et civilisation du livre. Revue internationale 10, 2014, p. 181-205; EAD., « Diffusion du livre en français en Hongrie : bilan et perspectives des recherches sur les bibliothèques privées de l'aristocratie (1770-1810) », dans *K výskumu zámockých...*, op. cit. [n. 6], p. 183-190.

¹¹ Olga GRANASZTÓI, « Lecteurs hongrois de livres français. Diffusion et réception de la littérature française en Hongrie vers la fin du xvii^e siècle », *Est-ouest : Transferts et réceptions...*, op. cit. [n. 1], p. 247-254; EAD., *Francia könyvek magyar olvasói, A tiltott irodalom fogadtatása Magyarországon 1770-1810* [Lecteurs hongrois de livres français, Réception de la littérature française interdite en Hongrie (1770-1810)], Budapest, Res libraria, 3, 2009; EAD., « Se divertir : les enseignements de la bibliothèque d'une femme aristocrate hongroise à la fin du xviii^e siècle », dans *Les Bibliothèques et l'économie des connaissances – Bibliotheken und die Ökonomie des Wissens, 1450-1850, Colloque international – Internationale Tagung, 9-13 avril/April 2019 Sárospatak (Hongrie/Ungarn)*, éd. Fr. Barbier et I. Monok, Budapest, *L'Europe en réseaux, Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650-1918 – Vernetztes Europa, Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918*, 8, 2020, p. 302-313.

¹² Certes, on pourrait donner quelques exemples étonnants du milieu de la bourgeoisie urbaine ou des pasteurs protestants. Dans le catalogue de la collection d'Ignaz Sautersheim (1738-1767), mort très jeune, ami de Rousseau, membre de la Gesellschaft der Freunde der Wissenschaft, on trouve uniquement des livres français (cf. László SZELESTEI NAGY, *Tanulmányok a 17-18. századi magyarországi művelődésről*, [Études sur la culture en Hongrie aux 17-18^e siècles] Budapest, Szent István Társulat, 2019, p. 100. – Le catalogue sera publié par Ágnes Dobek). La bibliothèque de József Péczeli (1750-1792) est aussi remarquable, mais ce n'est nullement étonnant, étant donné qu'il s'agit d'un traducteur de Voltaire (cf. Olga PENKE, « Le discours historico-philosophique français dans une bibliothèque hongroise du xviii^e siècle », *Acta Romanica (Szeged)* 19, 1999, p. 52-74; EAD., « Lectures et traductions hongroises de Montesquieu entre 1779 et 1789 », *Revue française d'histoire du livre* 134, 2013, p. 130-131; EAD., « La réception polémique de l'Essai sur les Mœurs en Hongrie au xviii^e siècle », *Revue Voltaire* 5, 2005, p. 267-282; EAD., « La fortune des œuvres de Voltaire en Hongrie au xviii^e siècle », *Cahiers d'études hongroises* 14/2, 2007-2008, p. 313-323).

d'Espagne, les forces hongroises menant une politique anti-Habsbourg ont également pu trouver un appui quasi naturel dans la monarchie française : le personnel actif dans la chancellerie et dans la cour diplomatique de François II Rákóczi n'a pas manqué d'établir des rapports étroits avec la cour française et d'en pratiquer la langue.

Prenons l'exemple de Pál Ráday (1677-1733), descendant d'une grande famille nobiliaire, chancelier du prince Ferenc II Rákóczi, et qui se trouve à l'origine¹³, pour ainsi dire, de la grande transformation que la recherche consacrée à l'analyse de la bibliothèque de son fils, Gedeon Ráday (1713-1792), a mise en évidence¹⁴. Ce grand seigneur, ayant reçu le titre de comte, a obtenu – lors de la vente aux enchères de la bibliothèque d'Imre Esterházy (1711-1764) en 1764 – trente-trois ouvrages de langue française. Il s'agit de pièces de théâtre, et de titres de théorie politique et de philosophie proprement dite¹⁵. De même, il me semble remarquable – j'ai l'impression que ce phénomène caractérise fidèlement l'attitude de l'aristocratie du royaume de Hongrie – que le *Du contrat social ou principes du droit politique* de Jean-Jacques Rousseau ait été consulté parallèlement à l'ouvrage de Jean de Silhon, *Le Ministre d'État, avec le véritable usage de la politique moderne*, un texte qui date de la première partie du XVIII^e siècle. C'est Imre Esterházy, francophone par tradition familiale et ambassadeur des Habsbourg à Saint-Petersbourg, qui a acheté ces deux titres à l'occasion d'une vente aux enchères¹⁶. Le catalogue de la vente de sa bibliothèque¹⁷ témoigne qu'elle représente une collection très notable dans

¹³ Borvölgyi Györgyi, *Ráday Pál (1677-1733) könyvtára* [La Bibliothèque de Pál Ráday], Budapest-Szeged, A Kárpát-medence korai könyvtárai – Bibliotheken im Karpatenbecken der frühen Neuzeit, VII, 2004.

¹⁴ Ágnes Berez, « A janzenizmus hatása Magyarországon Ráday Gedeon könyvtárának teológiai állománya tükrében » [L'influence du jansénisme en Hongrie au miroir des ouvrages théologiques de Gedeon Ráday], *A Ráday Gyűjtemény Évkönyve* 10, 2002, p. 105-132.

¹⁵ Ágnes Berez, « Ráday Gedeon aukciós könyvvásárlásai I.: Az Esterházy-aukció » [Les acquisitions de Gedeon Ráday à l'occasion des ventes aux enchères. I : la vente Esterházy], *A Ráday Gyűjtemény Évkönyve* 8, 1999, p. 191-204.

¹⁶ Olga Khavanova, « Búcsú Szentpétervártól, Gróf Esterházy Miklós elhagyja az orosz fővárost » [Adieu à Saint-Petersbourg – le comte Miklós Esterházy quitte la capitale russe], *Aetas (Szeged)* 31, 2016, 4, p. 188-199.

¹⁷ *Bibliotheca exc. D. E. M. Nic. Com. Esterhasy Horis consuetis, pro auctione publicabitur Viennae Austriae D. 19 Febr. MDCCLXVI ...* Gedruckt mit Jahnischen Schriften [Wien].

les domaines de la théorie politique, du droit et de l'histoire. La présence notable d'auteurs antiques est un phénomène qu'on peut qualifier de naturel. Quant à la composition linguistique, presque la moitié des livres est en français, mais des ouvrages en latin et en allemand y sont également représentés.

Dans les collections aristocratiques de Hongrie occidentale – proches de Vienne – on peut relever des phénomènes semblables. J'évoquerai ici deux membres de la famille Batthyány pour illustrer la transformation qui se manifeste dans les goûts et dans les choix. Le comte Ádám III Batthyány (1697-1782), vice-chancelier à la cour, fit préparer, autour de 1750, un registre catalogue complet de ses livres. Le titre même en est écrit en français : « Catalogue des livres qui se trouvent dans l'armoire de Msr le comte Adam ». Il ressort de ce document, composé de 118 titres, que le comte a lu les auteurs antiques en traduction française, ce qui est assez étonnant, étant donné que la plupart des nobles qui étaient ses contemporains maîtrisaient encore bien la langue latine. Il disposait aussi des éditions françaises, complètes ou partielles, de la *Bible*, ainsi que de *l'Imitatio Christi*. On peut donc dire qu'il a sans doute pratiqué sa foi chrétienne par l'intermédiaire du français. Au total, 80 % des 188 ouvrages figurant dans le catalogue sont en français. Le reste est en langue allemande, et aucun livre en hongrois ou en latin ne s'y rencontre. On peut légitimement supposer que « l'armoire » de livres accompagnait le comte partout dans ses déplacements, et que les livres peu utilisés par lui, écrits en d'autres langues, ont été conservés dans la bibliothèque du château familial de Batthyány.

Passons maintenant à l'analyse du catalogue du palatin Lajos Batthyány (1696-1765), dressé en 1743, un document qui illustre le plus clairement l'importance accrue du livre français dans les collections hongroises¹⁸. À en croire le chercheur ayant découvert la source, Szabolcs Hursán, la répartition linguistique des livres de la collection est la suivante : 39,1 % en latin, 38,3 % en français, 18,3 % en allemand, 2,4 % en italien, et, pour finir, 0,7 % en hongrois. Fait particulièrement remarquable, le français dépasse l'allemand dans une bibliothèque cataloguée avant le milieu du

¹⁸ Szabolcs HURSÁN, « Batthyány Lajos (1696-1765) katalógusa I. különös tekintettel a *Theologici*, *Geographici*, a *Miscellanea* szakokra a magyar vonatkozású és antik anyagra » [Le catalogue de Lajos Batthyány], *Magyar Könyvszemle*, 2019, p. 201-235. Le même chercheur travaille actuellement sur une monographie consacrée à l'histoire de la bibliothèque, et sur l'édition du catalogue.

XVIII^e siècle. Ces proportions sont grossièrement valables pour les livres de théologie, d'histoire et de géographie. Il semble naturel¹⁹ que les livres en latin représentent plus de 80 % de la section juridique, puisque la langue officielle de l'administration du pays est le latin, jusqu'en 1844. Hursán souligne également l'importance de la proportion (46,1 %) des ouvrages français dans la section de théorie politique. Il convient de noter que la plupart sont des titres relativement récents.

Quelques exemples peuvent être proposés à titre de comparaison. Dans le catalogue, datant de 1739, des livres du comte Pál Balassa (1721-1770), échanson royal, qui comprend 57 ouvrages, on ne découvre aucun titre français. Trois livres sont écrits en allemand, un seul en hongrois, le reste en latin. Quant à la répartition thématique des titres, elle met en évidence, surtout, des ouvrages historiques, comme dans la plupart des collections nobiliaires du temps²⁰, mais encore des manuels juridiques relatifs au royaume, et, enfin, quelques sermons conformes à la confession de Balassa.

Essayons maintenant d'illustrer les transformations en question à l'intérieur d'une seule et même famille. Dans le catalogue du legs du comte János Ferenc Reviczky (?-1742), de Kassa, on trouve un total de 439 livres²¹. La plus grande partie des ouvrages ayant appartenu à ce polyglotte était encore publiée en latin. Le célèbre diplomate Károly Imre Reviczky (1736-1793) appartient à la génération familiale suivante. Ses dons de polyglotte lui ont permis de poursuivre une brillante carrière, diplomatique et curiale²². En dehors de plusieurs langues modernes, il lisait en effet

¹⁹ Néanmoins, certains doutent toujours de l'efficacité des compétences linguistiques de la noblesse hongroise. Voir notamment István György Tóth, «How many Hungarian noblemen could read in the eighteenth century?», *CEU History Department yearbook (Budapest)* 1, 1993, p. 67-79.

²⁰ Pour une synthèse, voir : István MONOK, *The Cultural Horizon of Aristocrats in the Hungarian Kingdom: Their Libraries and Erudition in the 16th and 17th Centuries*, Vienne, Verflechtungen und Interferenzen. Studien zu den Literaturen und Kulturen im zentraleuropäischen Raum, 3, 2019.

²¹ ADATTÁR 13/5, n° 19, p. 20-34.

²² Károly Imre Reviczky (1736-1793), après avoir mis fin à sa carrière diplomatique – il avait été ambassadeur de l'empereur à Constantinople, à Varsovie, à Berlin et à Baden – fut nommé précepteur, puis ministre de Joseph II. Voir : Ferenc Tóth, «Charles Émeric de Reviczky, diplomate, penseur militaire et bibliophile de l'époque des Lumières», dans *Expériences de la guerre et pratiques de la paix de l'Antiquité au XX^e siècle*, dir. G. Saupin et É. Schnakenbourg, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 169-180.

l'hébreu, le turc, l'arabe et le perse. Il se trouve en outre à l'origine de plusieurs traductions importantes en latin. Dans ce même volume, Ferenc Tóth présente en détail ses activités. Après avoir dressé le catalogue, Reviczky a lui-même vendu sa bibliothèque en 1790, à Londres. Les héritiers de l'acheteur, Lord Althorp, l'ont à leur tour vendue à John Ryland, de Manchester. La collection renferme d'ailleurs quelques livres en anglais aussi, ce qui permet de conclure à l'intérêt prudent, mais croissant, de l'aristocratie hongroise pour l'Angleterre. Si la proportion des livres français n'y est pas particulièrement élevée, c'est parce que le possesseur, Reviczky, connu pour comprendre plusieurs langues, a lui-même sélectionné les livres qu'il souhaitait lire.

La bibliothèque de József Eszterházy (1682-1748) à Cseklész renferme 881 volumes, catalogués en 1749. Il s'agit d'un ensemble constitué par le possesseur lui-même. Sur le plan linguistique, la collection s'avère assez diverse. La majorité des titres est en latin, mais le nombre des livres allemands et français est considérable²³. Passons maintenant à la présentation rapide de la bibliothèque ayant appartenu à János Nepomuk Kázmér Esterházy (1774-1829) à Lajtakáta – il s'agit de l'autre branche, celle de Zólyom, de la famille. Le catalogue en a été dressé en 1805²⁴. Il renferme 740 titres. Ceux-ci révèlent une bibliothèque moderne, réunie par un officier dont la culture générale était française. Les deux tiers des livres qui s'y trouvent ont été publiés après la naissance du possesseur, tandis que seuls 21 titres sont antérieurs à 1750. La répartition linguistique est également remarquable. On remarque peu d'ouvrages en latin : quelques traités juridiques, des histoires de la Hongrie et des éditions d'auteurs antiques. Un seul livre est écrit en italien, et il n'y en a aucun en langue hongroise. Au total, les deux tiers des livres sont en français, et le reste est en allemand.

À l'occasion du colloque organisé à Sárospatak, en 2019, Olga Granasztói a présenté la bibliothèque ayant appartenu à István Csáky (1741-1810) et à son épouse, Júlia Erdődy (?-1809)²⁵ à Homonna, bibliothèque aujourd'hui conservée à la bibliothèque

²³ ADATTÁR 13/5, *op. cit.* [n. 21], p. 115-145.

²⁴ « Catalogue des livres de la Bibliothèque de Gattendorff, écrit en 1805 », Szegedi Tudományegyetem, Egyetemi Könyvtár MS 1826 (Esterházy LIV/2394).

²⁵ O. GRANASZTÓI, *Se divertir...*, *op. cit.*, [n. 11] ; *Id.*, *Francia könyvek...*, *op. cit.* [n. 11], p. 121-227.

départementale d'Arad²⁶. Elle montre que les premières manifestations d'une littérature libertine – interdite – ont désormais fait leur apparition parmi les lectures de quelques aristocrates non-conformistes.

* *
*

On constate ainsi qu'à partir du milieu du XVII^e siècle, le livre de langue française commence à occuper une place de plus en plus importante dans les collections de l'aristocratie hongroise. Il s'agit, en premier lieu, d'ouvrages historiques et de belles-lettres mais, à partir du milieu du XVIII^e siècle, des titres théoriques – pensée politique, philosophie – s'y rencontrent aussi en nombre croissant. De même, les magnats hongrois complètent quelquefois leurs connaissances en théologie en ayant recours à des publications de langue française. Il convient de souligner que les résultats des recherches accomplies dans le domaine de la présence du livre français paraissent confirmer l'intuition de ceux qui ont mis en valeur l'élargissement de l'abîme culturel qui sépare les différentes couches de la société hongroise. Les grands aristocrates – surtout ceux qui vivent non loin de Vienne – s'éloignent, à la fois dans leur goût et dans leurs choix culturels, non seulement des intellectuels bourgeois, mais aussi de la majorité de la société nobiliaire.

²⁶ S. ECKHARDT, *Az aradi...* [n. 9]; S. ECKHARDT, *De Sicambria...*, *op. cit.* [n. 9].



Éric SUIRE*

(eric.suire@u-bordeaux-montaigne.fr)

Le voyage immobile. L'Europe centrale et orientale dans les bibliothèques des élites françaises au XVIII^e siècle

RÉSUMÉ. – Les usages de la bibliophilie se codifient au XVIII^e siècle. La recherche d'ouvrages rares passe désormais par l'utilisation de catalogues, généralement rédigés par des libraires, consacrés à des bibliothèques prestigieuses destinées à la vente. La consultation de 28 catalogues, imprimés entre 1701 et 1799, a fourni la matière de cet article. Quelle était la place de l'Europe centrale et orientale dans les cabinets des élites laïques françaises du temps ? Les 364 titres retrouvés représentent *a priori* peu de chose au regard des 97 345 entrées recensées ! Les orientations chronologiques et thématiques (voyage, géographie, histoire, politique) qu'ils dessinent révèlent néanmoins une curiosité indéniable. Celle-ci se décline de manière inégale en fonction des trois pays retenus dans l'étude : Hongrie, Pologne et Russie.

ABSTRACT. – The eighteenth century saw a strong codification of the practices of bibliophily. From then on, the search for rare books inevitably involved the use of catalogues, usually put together by booksellers listing the contents of prestigious libraries for sale. This article is based on a study of twenty-eight catalogues printed between 1701 and 1799. What place occupied Central and Eastern Europe in the libraries of French secular elites of the time? Out of a total of 97.345 entries, 364 titles do not seem to represent much. However, the chronological and thematic orientations they exhibit (travels, geography, history, politics) reveal a curiosity that unmistakably leans towards those regions. While focusing on Hungary, Poland and Russia, the article demonstrates how uneven this curiosity is distributed between those countries.

DOI: 10.47421/rfh141_41-54

Grâce à leurs livres rares, les élites d'Ancien Régime pouvaient s'offrir un luxe inaccessible à leurs contemporains : celui de voyager à travers le monde, sans avoir à quitter le confort de leurs appartements. Les relations d'ambassade et les lettres édifiantes des missionnaires fascinaient les curieux, même si la réalité décrite s'éloignait parfois de la vérité : traducteurs et éditeurs s'attachaient à fournir au public la dose d'exotisme qu'il attendait¹. Quel intérêt l'Europe centrale et orientale a-t-elle

* Université Bordeaux Montaigne.

¹ La sœur Marie Fiat TRAN THI TUYET MAI a récemment montré comment Jacques de Bourges avait déformé le manuscrit du voyage de M^{sr} Lambert de La Motte au Siam pour le transformer en récit exotique dans sa *Relation du Voyage de*

revêtu pour les lecteurs français du xviii^e siècle ? L'ancienneté des relations entre la France et la Pologne, le soutien apporté par Louis XIV aux Mécontents de Hongrie, la modernisation de la Russie sous Pierre le Grand eurent-ils une traduction dans les cabinets de lecture ?

Pour répondre à ces questions, nous avons exploré les catalogues de vente de bibliothèques, qui se multiplient au xviii^e siècle. Eux-mêmes vendus à bon prix², ils permettaient aux bibliophiles de repérer les titres qui manquaient à leurs collections. Dressés par des libraires spécialisés, ils étaient recherchés par les grands collectionneurs, comme Pierre Adamoli, qui s'efforçaient d'acquérir les exemplaires comportant, en notes manuscrites, les prix d'acquisition³. La Bibliothèque de Lyon conserve 193 catalogues rédigés entre 1700 et 1800. Nous en avons consulté vingt-huit, soit un peu moins de 15 %, ce qui représente approximativement 100 000 entrées⁴. Notre échantillon se répartit en deux séries égales de quatorze catalogues. La première porte sur les années 1701 à 1749 (47 379 entrées), la seconde sur les années 1754 à 1799 (49 966 entrées). L'ensemble est relativement homogène : un tiers de bibliothèques compte plus de 5 000 entrées, un second tiers rassemble entre 1 500 et 5 000 entrées, un dernier tiers réunit des collections inférieures à 1 500 titres.

Monseigneur l'Évêque de Beryte, éditée à Paris en 1666, *La Mission continue de Jésus selon Mgr Lambert de la Motte (1624-1679) et le renouveau de l'évangélisation en Asie*, Paris, Cerf, 2016, p. 115.

² Le *Catalogue des livres de la bibliothèque de M.****, Paris, Piget, 1744, 514 p. [BM Lyon 371 198] est vendu trois livres ; le *Catalogue des livres rares et singuliers du cabinet de M. Filheul* [= nom de l'épouse de Charles Chardin], Paris, Dessain junior, 1779, 503 p. [BM Lyon 371 165], dressé par le vendeur, le libraire Charles Chardin (1742-1826) valait, simplement broché, 3 l.t. 12 sous.

³ Gabriel Martin rédigea 148 catalogues de cet ordre entre 1705 et 1761 (Yann SORDET, *L'Amour des livres au siècle des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des chartes, 2001, p. 207).

⁴ Nous comptons exactement 97 345 entrées à partir de 26 catalogues. Deux catalogues sont dépourvus de numérotation : le *Catalogue de la bibliothèque de defunt M. Du Pont de Carles ancien avocat*, Paris, Thomas Moette, 1701, 100 p. [BM Lyon 368 355] et le *Catalogue de la bibliothèque de M. Couvray*, Paris, s.n., 1728, 176 p. [BM Lyon 24 504]. Une entrée peut correspondre à plusieurs titres regroupés par affinité, ce qui nuit à un comptage précis des exemplaires.

Ventilation des catalogues	1701-1749	1754-1799
Moins de 1 500 entrées	2	6
Entre 1 500 et 5 000	4	5
Plus de 5 000	6	3

Tableau n° 1. **Importance des collections**⁵.

Les propriétaires, généralement décédés lors du catalogage des fonds⁶, sont représentatifs des élites laïques de la fin de l'Ancien Régime, dominées par la noblesse et la bourgeoisie officière. Sur 23 fonctions identifiées, nous rencontrons dix professions juridiques (4 magistrats, 4 avocats, 2 officiers de chancellerie), cinq métiers de santé (3 médecins, 2 apothicaires), trois militaires, deux académiciens, deux marchands⁷, un financier. Quelques collections reflètent avant tout l'activité de leurs détenteurs. Les « devoirs de sa profession » n'ont pas permis à l'avocat lyonnais Benoît Goy de se constituer « une Bibliothèque tout à la fois nombreuse et bien choisie »⁸ : le Droit y éclipse les autres matières. Même orientation chez François Magueux, ancien avocat devenu inspecteur général du Domaine. Les ouvrages de « Jurisprudence »

⁵ Pas d'informations pour deux catalogues de la période 1701-1749 (voir note précédente).

⁶ Trois exceptions, dont la vente Chardin de 1779, évoquée *supra* [n. 2]. Le *Catalogue des livres du cabinet de M.**** [Jean-Pierre Imbert Châtre de Cangé], Paris, Jacques Guérin, 1733, 450 p. [BM Lyon 371 169] fut dressé au cours de l'été 1733, à l'occasion du transfert des livres à la Bibliothèque du roi, qui les avait achetés pour la somme de 40 000 l.t., montant jugé modique au regard de l'attrait de la collection. L'ancien possesseur, apothicaire-adjoint puis secrétaire du Régent, mourut en 1746. Voir Jean-Marc CHATELAIN, « Une collection pour mémoire : le cabinet des livres de Châtre de Cangé », dans *La Bibliothèque de l'honnête homme. Livres, lectures et collections en France à l'âge classique*, Paris, Éd. de la BnF, 2003, p. 161-197. Le *Catalogue des livres du cabinet de Mr G... D... P...* [Girardot de Préfond], Paris, Guillaume François De Bure le jeune, 1757, 207 p. [BM Lyon 390 449] fut établi par G.-F. De Bure à l'occasion de la vente publique, en avril 1757, de la bibliothèque. Son propriétaire, Paul Girardot de Préfond (1722-1785), souhaitait se dessaisir d'une collection jugée trop hétérogène. <http://bibale.irht.cnrs.fr/28297>

⁷ Paul Girardot de Préfond est issu d'une famille protestante de marchands de bois du Nivernais, mais ses activités précises sont inconnues. Charles Chardin, dont le catalogue fut publié sous le nom de son épouse, M^{me} Filheul, était l'un des principaux marchands libraires français.

⁸ *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Goy, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats*, Lyon, imprimerie de la ville, 1785, VIII-99-1 p., « Avertissement », p. IV [BM Lyon 371 371].

forment 40 % du fonds⁹. Certains catalogues trahissent toutefois les goûts personnels de leurs propriétaires. L'histoire de France est prisee de l'académicien Lancelot¹⁰, tandis que Jean-Baptiste Denis Guyon de Sardièrre apprécie, outre l'histoire, la poésie ancienne et moderne, et les romans de chevalerie¹¹.

Pris au hasard, les inventaires étudiés ne sont pas centrés sur les marges orientales de l'Europe, et trois collections délaissent même totalement cet espace géographique. Aucun titre n'a été relevé parmi les 4 414 entrées de la célèbre *Bibliotheca Fayana*¹², inventaire des livres du capitaine des gardes françaises Charles Jérôme de Cisternay du Fay, propriétaire d'ouvrages précieux, mis en vente à Paris le 25 juin 1725. Même absence dans le modeste *Catalogue des livres de M. Deschamps*¹³, et dans le *Catalogue des livres provenans de la bibliothèque de feu M. de Boze*. Dans ce dernier cas, cependant, nous savons que plusieurs ouvrages de l'académicien Claude Gros de Boze avaient été distraits – par ses héritiers ? – avant la mise en adjudication des « livres rares, bonnes éditions, et belles reliures »¹⁴.

Vingt-cinq catalogues, sur vingt-huit, nous parlent donc de l'Europe centrale et orientale. Mais en quels termes ? Les libraires qui ont inventorié les collections ont adopté, pour la plupart¹⁵, la classification des libraires de Paris, en cinq grandes rubriques : *Religion*,

⁹ *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. Magueux*, Paris, J. Barrois, 1741, 179 p. [BM Lyon 371 227].

¹⁰ *Catalogue des livres de feu M. Lancelot, de l'Académie royale des Belles-Lettres*, Paris, G. Martin, 1741, « Avertissement », n.p. [BM Lyon 341 454].

¹¹ *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. J.B. Denis Guyon, chev. Seigneur de Sardièrre*, Paris, Barrois, 1759, 270 p., « Avertissement », n.p. [BM Lyon 371 321].

¹² *Bibliotheca Fayana, seu catalogus librorum bibliothecae ill. viri D. C. Hieronymi de Cisternay Du Fay [...] digestus et descriptus à Gabriele Martin, bibliopola parisiensi*, Paris, Gabriel Martin, 1725 [BM Lyon 808 723] (avec prix) ; [Bnf 8°H25.008] (avec *marginalia*).

¹³ *Catalogue des livres de M. Deschamps*, s.l., s.n., 1745, 40 p. [BM Lyon 358 574] (445 entrées).

¹⁴ *Catalogue des livres provenans de la bibliothèque de feu M. de Boze, dont la vente se fera par affiches*, Paris, Gabriel Martin, 1754, 192 p. [BM Lyon 371 152] (1 319 entrées). « Avis », n.p.

¹⁵ Le classement par format se rencontre surtout au début du xviii^e siècle, par exemple dans le *Catalogue de la bibliothèque de defunt M. Du Pont de Carle*, op. cit. [n. 4], en 1701, ou dans le *Catalogue de la Bibliothèque de feu Monsieur Leschassier, conseiller au Grand-Conseil*, Paris, Charles Moette, 1738, 166 p. [BM Lyon 368350], mais il est encore employé pour le *Catalogue d'une bibliothèque de livres choisis... délaissés par*

Jurisprudence, Sciences & Arts, Belles-Lettres, Histoire. Les ouvrages portant sur l'est de l'Europe figurent, pour l'essentiel, dans la dernière catégorie, qui réunit à la fois la géographie, la littérature de voyage et la production historique au sens strict. Cependant, on découvre quelques autres titres dans les *Sciences & Arts* et les *Belles-Lettres*, relevant de l'histoire naturelle ou de la production romanesque. L'auditeur des comptes Jean-Louis Barré¹⁶ possédait ainsi la *Relation curieuse d'une fontaine découverte en Pologne, laquelle entre autres propriétés, a celle de suivre le mouvement de la lune* (Paris, 1687)¹⁷, les *Particularités des Sauterelles venues en Russie* (Paris, 1690), et, tout aussi intrigante, la *Meditatio de Insectis quibusdam Hungaricis prodigiosis... ex aere delapsis... anno 1673*, du savant Daniel Guillaume Mollerus, de Presbourg (Francfort, s.d.). Sur un mode plus récréatif, le trésorier des états de Languedoc, Joseph II Bonnier de La Mosson, pouvait revivre les aventures du fils du comte Waliski avec *Le Beau Polonois, nouvelle galante*, par Préchac (Paris, rééd. 1734)¹⁸. Du même ordre, *Casimir, Roy de Pologne* (Paris, 1679), figure dans la rubrique « Romans par ordre alphabétique » du catalogue du sénéchal de Rouergue, Louis-Victor Dufaure¹⁹.

Les professionnels du livre tâtonnent lorsqu'il s'agit de situer sur une carte les pays auxquels se réfèrent les titres inventoriés. Le *Catalogue des livres de feu M. Lancelot* range les *Rerum Ungaricarum Decades quatuor* d'Antonio Bonfini et l'*Orbis Polonus* de Szymon Okolski dans l'*Histoire d'Allemagne et du Nord*²⁰. Pologne, Hongrie et Russie restent longtemps associées aux *Pays Septentrionaux*²¹, en

le trépas de M. Nicole, Lille, F. J. Van Costenoble, [1767], 112 + 29 p. [BM Lyon SJ AK086/4].

¹⁶ *Catalogue des livres de feu M. Barré, auditeur des comptes*, Paris, Gabriel Martin, 1743, 2 t., 882 p. [BM Lyon 371 075], n^{os} 2379, 2529, 2530.

¹⁷ Ouvrage également présent, dans la même catégorie « Sciences & Arts », dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque de M.*** [Benacé]*, Paris, Gabriel Martin, 1757, 80 p. [BM Lyon A 493 800], p. 18.

¹⁸ *Catalogue des livres de M. Bonnier de La Mosson... dont la vente commencera lundi 26 avril 1745*, Paris, Jacques Barrois, 1745, 118 p. [BM Lyon 398119] n^o 1299.

¹⁹ *Catalogue des livres de feu M. Dufaure. Gouverneur et sénéchal de Rouergue*, Paris, Barrois, 1767, 203 p. [BM Lyon 371 199], n^o 2403.

²⁰ Lancelot, *op. cit.* [n. 10], n^{os} 475 et 556.

²¹ Par exemple, dans le *Catalogue des livres choisis ou Bibliothèque de M.*** [Gaignet] qui se vendra à l'amiable Mardy premier septembre 1739*, Paris, Piget, 1739, p. 97 [BM Lyon 368339], ou dans celui de *Guyon de Sardière, op. cit.* [n. 11], n^{os} 2233 à 2249.

compagnie du Danemark et de la Suède. Cette géographie approximative correspond à celle que les alliances de la première guerre du Nord (1655-1660) ont dessinée. Elle s'affine, néanmoins, dans le courant du XVIII^e siècle. Le prêtre Louis-Gabriel Guéret, qui inventorie, en 1742, la bibliothèque du chevalier de Malte Louis-Basile de Charost, distingue l'*Histoire septentrionale* dédiée aux pays scandinaves, de l'*Histoire de Moscovie* (6 titres), l'*Histoire de Pologne* (20 titres) et l'*Histoire de Hongrie* (5 titres)²². Procédant par grands ensembles géopolitiques, le catalogue du médecin normand Adrien Larchevesque sépare l'*Historia Moscoviae* ; l'*Historia Poloniae, Lituanae et Prussiae Regiae* ; de l'*Historia Hungariae*²³. Ces trois États sont réunis au sein d'une même rubrique dans l'inventaire des livres de l'apothicaire du roi, François Imbert de Chastres²⁴. Toutefois, le dernier catalogue étudié, celui de l'avocat Pierre-Antoine de Milly, reprend le découpage traditionnel. Les ouvrages concernant la Hongrie y sont placés dans l'*Histoire d'Allemagne*, tandis que ceux portant sur la Pologne et la Russie relèvent de l'*Histoire des pays septentrionaux*²⁵.

La connaissance imparfaite de l'Europe centrale suscite quelques classements hasardeux. Le rayon « Histoire » du second tome du *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet*, qui restitue la plus belle collection de notre corpus, se subdivise entre l'*Histoire de Pologne* (p. 342), l'*Histoire de Moscovie et de Russie* (p. 344), et l'*Histoire de Hongrie* (p. 345). Cependant, l'*Histoire de Pologne* contient deux ouvrages qui regardent en réalité la Hongrie : l'*Histoire du ministère du cardinal Martinusius* (Paris, 1715), par le chanoine d'Uzès Antoine Béchet, et la *Relation du siège et de la prise de Strigonie ou Gran* (Besançon, s.d.), actuelle Esztergom²⁶. Dans le *Catalogue des livres de feu M. Dufaure*, l'*Histoire du prince*

²² *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu Monsieur le chevalier de Charost*, Paris, J. Barrois, 1742, 450 p. [BM Lyon 344 447], n°4322-4327 ; 4328-4347 ; 4348-4352.

²³ *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu Monsieur Larchevesque*, Rouen, N. Le Boucher, Paris, J. Barrois, 1749, 368 p. + index [BM Lyon 371 079], p. 328.

²⁴ *Catalogue des livres de feu M. Imbert, écuyer, et premier apothicaire du corps du roi*, Paris, Davidts, 1763, 149 p. [BM Lyon 371158], « Histoire de Pologne, de Moscovie & Hongrie », p. 112.

²⁵ *Catalogue des livres rares et curieux, manuscrits et imprimés, composant la bibliothèque de feu le citoyen de Milly*, Paris, Jannet, an VII, 512 p. [BM Lyon 371 197], n°s 1890-1891, 1960-1968 bis.

²⁶ *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet, médecin consultant du roi, et doyen des médecins de la faculté de Paris*, Paris, Barrois, 1763, tome II [BM Lyon 371 168], n°s 17188 et 17196.

Rakoczi est mentionnée avec « Cracovie » pour lieu d'édition²⁷, lue pour « Cassovie », c'est-à-dire Kassa, en Hongrie. Ces maladroites incitent à penser que les libraires français étaient plus familiers de la culture polonaise que de l'onomastique hongroise... Des erreurs sont également commises dans l'identification des ouvrages, mais elles s'avèrent assez rares, compte tenu de l'ampleur du travail fourni dans des délais rapides. La plus courante consiste à confondre le nom de l'auteur avec celui de l'éditeur. Le rédacteur du *Catalogue des livres de la bibliothèque de M.***[Benacé]* mentionne ainsi une *Description de la Livonie* « par Poolsum » qui doit être restituée à Karl Johann von Blomberg, l'éditeur, Willem van Poolsum, n'en étant que le traducteur en français²⁸.

Nous avons recherché tous les livres impliquant la Hongrie, la Pologne et la Russie dans les 25 collections dont un titre, au moins, se rattachait à l'Europe centrale et orientale. Nous en avons dénombré 364. L'intérêt des lecteurs français semble croître, mais faiblement, au cours de la période, avec une moyenne de 11 entrées par catalogue entre 1701 et 1749 (157 titres), proche de 15 entrées entre 1754 et 1799 (207 titres). Certes, en pourcentage des collections, les chiffres demeurent dérisoires : à peine 0,37 % des fonds sur l'ensemble du XVIII^e siècle ! La « percée » de l'Europe centrale et orientale doit être nuancée, passant de 0,33 % des fonds au cours de la première moitié du siècle, à 0,41 % dans la seconde moitié²⁹.

À première vue, les similitudes entre les trois pays considérés semblent fortes. La Hongrie est présente dans 19 catalogues, contre 20 dans les cas de la Pologne et de la Russie. Toutefois, des différences ressortent si l'on raisonne à partir des exemplaires. Avec 76 mentions, la Hongrie ne rassemble que 22,40 % des occurrences (36) sur la période 1701-1749, et 19,20 % (40) sur la période 1754-1799. Avec 171 mentions, la Pologne est, de loin, le pays le plus représenté. Toutefois, les livres qui la concernent passent de 52,20 %

²⁷ Dufaure, *op. cit.* [n. 20], n° 4883.

²⁸ [Benacé], *op. cit.* [n. 17], p. 54. *Description de la Livonie. Avec une relation de l'origine, du progrès et de la décadence de l'ordre teutonique*, Utrecht, W. van Poolsum, 1705.

²⁹ La signification de ces statistiques doit être relativisée. Comptabilisant les récits de voyage sur la Pologne publiés au XVII^e siècle, Daniel TOLLET en recense 79, soit moins de 1 % de la production littéraire française du temps... Ce qui n'empêche pas le public français d'être informé des « affaires polonaises » (« Les comptes rendus de voyage et commentaires des Français sur la Pologne, au XVII^e siècle, auteurs et éditions », *Revue du Nord* 225, 1975, p. 133, 136, 144).

du total entre 1701 et 1749 (84 occurrences dans 12 catalogues), à 41,80 % entre 1754 et 1799 (87 occurrences dans 8 catalogues). Sur les six catalogues postérieurs au premier partage de 1772, la Pologne n'apparaît plus qu'à deux reprises, comme si les bibliophiles français s'étaient alors éloignés de la république nobiliaire³⁰. En contrepartie, l'émergence de la Russie sur la scène internationale, au moment de la Succession d'Autriche³¹, se traduit par sa présence accrue dans les cabinets de lecture des élites françaises. L'ancienne Moscovie, devenue l'Empire russe, passe de 41 mentions (25,40 %) entre 1701 et 1749 à 81 mentions (39 %) entre 1754 et 1799.

Cette évolution s'accompagne d'un rajeunissement des collections. Entre le début et la fin de la période étudiée, la part des livres édités au xvi^e siècle reste identique, autour de 7 % des fonds. Il s'agit, pour l'essentiel, d'ouvrages remontant au règne polonais de Henri III, comme les *Chroniques et annales de Pologne* (Paris, 1573), de Blaise de Vigenère (2 occurrences) ou *l'Histoire des rois et princes de Pologne* (Paris, 1573), de Jean Herbut de Fulstin (4 occurrences). Leur intérêt historique et patrimonial ne se dément pas. Les livres publiés au xvii^e siècle constituent le socle des bibliothèques des années 1701-1749, avec près de 60 % des exemplaires identifiés. Toutefois, leur domination s'effrite au cours de la période suivante, cette proportion s'abaissant à 48 %. Les ouvrages récents, parus au xviii^e siècle, voient leur poids croître dans le même rapport, passant d'un tiers à 45 % des collections. Ce phénomène traduit le renouvellement de l'offre de livres sur l'Europe centrale et orientale, avec l'apparition de nouveaux titres marquants, comme *l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* (Genève, 1759) de Voltaire³² (3 occurrences),

³⁰ Contre quatre mentions de la Hongrie et de la Russie. Les six catalogues en question sont le *Catalogue des livres de M. Mariette*, Paris, Pissot, 1775, 64 p. [BM Lyon 344 830], le *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. Deloynes*, Orléans, J.-P. Jacob, 1777, 71 p. [BM Lyon SJ AK 086/8], *Filheul, op. cit.* [n. 2]; *Goy, op. cit.* [n. 8], le *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Baron*, Paris, Née de La Rochelle, 1788, 142 p. [BM Lyon 344 830] et celui de *Milly, op. cit.* [n. 26].

³¹ Francine-Dominique LIECHTENHAN, *La Russie entre en Europe. Élisabeth I^{re} et la Succession d'Autriche (1740-1750)*, Paris, CNRS éditions, 1997. Victorieuse des Suédois, des Polonais et des Turcs, la Russie s'affirme pour la première fois comme une puissance européenne.

³² Cette œuvre de Voltaire a fait l'objet de plusieurs études, alors qu'elle reste relativement discrète dans les catalogues étudiés. Voir, notamment, E. ŠMURLO, *Voltaire et son œuvre « Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand »*, Prague, Orbis, 1929 ;

ou *l'Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne* (Paris, 1761) de l'abbé Coyer (5 occurrences).

En revanche, la provenance des livres se caractérise par une stabilité remarquable sur l'ensemble du siècle. Certes, la multiplication des fausses adresses typographiques incite à relativiser les statistiques que l'on peut déduire des catalogues, et incite à corriger, à la hausse, la part des livres édités en France (44 %). La majorité des ouvrages concernant l'Europe centrale et orientale provient néanmoins de l'étranger, principalement des Provinces-Unies (Amsterdam) et d'Allemagne, et de quelques autres pays d'Europe occidentale, à hauteur de 48 % des fonds. Ajoutons que 8 % des exemplaires mentionnés dans les catalogues ont été publiés en Pologne (à Cracovie, Varsovie, Gdansk, Dubromil...), en Russie (Saint-Pétersbourg) et, dans une moindre mesure, en Hongrie. Ils sont surtout repérables dans les cabinets de cinq grands bibliophiles : Antoine Lancelot, Louis-Basile de Charost, Camille Falconet, Victor-Louis Dufaure et Pierre-Antoine de Milly³³.

Ces ouvrages étaient difficiles à trouver en France, et d'ailleurs, lors du décès de Falconet, survenu le 8 février 1762, 26 titres portant sur l'Europe orientale furent transférés à la Bibliothèque du roi. En décembre 1742, le médecin avait promis à Louis XV de lui léguer ses livres qui ne se trouveraient pas dans sa bibliothèque. Les onze mille volumes cédés au souverain sont indiqués entre crochets dans le catalogue de 1763, n'ayant pas été proposés à la vente. Ils atteignent 22 % du fonds, évalué à 50 000 volumes. Les ouvrages relatifs à la Hongrie, la Pologne et la Russie donnés au roi représentent 36 % des 72 exemplaires détenus par le doyen de la Faculté de médecine de Paris sur cet espace géographique. L'écart entre ces pourcentages suggère que les collections royales de la rue de Richelieu étaient médiocrement fournies dans ce domaine, mais il souligne également l'intérêt de ce proche de la famille de Lorraine pour la *Mitteleuropa*.

La présence de livres édités en Pologne et en Hongrie explique en partie le poids des ouvrages latins : ces derniers cumulent près de 30 % des titres sur la période 1701-1749, et encore plus de 19 %

Jean BREUILLARD, « À propos de la culture russe du XVIII^e siècle. Quelques publications », *Revue des Études slaves* 74/4, 2002, p. 877-883.

³³ Tous détiennent entre 37 et 72 titres sur la Hongrie, la Pologne et la Russie, qui représentent entre 0,36 et 0,91 % de leurs collections.

entre 1754 et 1799. L'italien n'ayant qu'une présence anecdotique³⁴, le français renforce sa position majoritaire au sein des collections, avec plus de 80 % des titres inventoriés sur la période 1754-1799. Reflet de cette « Europe française », vantée notamment par Louis-Antoine Caraccioli³⁵, cette hégémonie linguistique soulève des interrogations sur le contenu des livres. Ne signifie-t-elle pas que la vulgarisation l'emportait désormais, dans les cabinets des élites françaises, sur l'érudition ? Les *Avertissements* qui ouvrent certains catalogues sont ambigus sur la question. Les cabinets de nos bibliophiles reflèteraient les lectures de l'« homme du monde », amateur de beaux livres, « qui veut se délasser et s'instruire »³⁶.

Formats	1701-1749 : 153 exemplaires	1754-1799 : 200 exemplaires
In-folio	21 (13,72 %)	11 (5,5 %)
In-quarto	41 (26,80 %)	45 (22,5 %)
In-8°, in-12°, in-16°	91 (59,48 %)	144 (72 %)

Tableau n° 2. **Les formats des ouvrages dédiés à l'Europe centrale et orientale.**

L'étude des formats fournit un premier élément de réponse. Les formats académiques, in-folio et in-quarto, qui servent aux livres illustrés, aux dictionnaires et aux ouvrages savants, pèsent d'un grand poids dans la première moitié du XVIII^e siècle. Avec près de 41 % des exemplaires, ils rivalisent avec les formats de poche. Nos collectionneurs, sont, il est vrai, des amateurs fortunés, adeptes des reliures précieuses et des gravures coloriées. Paul Girardot de Préfond possédait par exemple un exemplaire des *Voyages* d'Olearius dans la réédition d'Amsterdam de 1727, en deux volumes in-folio, dont les figures étaient « enluminées ». Ce bel ouvrage fut vendu 16 l.t. 1 sol lors des enchères publiques

³⁴ Le seul livre en italien retrouvé s'intitule *Discorsi di Guerra di Transylvania, del Signor Ascanio Centorio*, Venezia, Giolito, 1567, dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque de M.****, *op. cit.* [n. 2], 1744, n° 4519.

³⁵ Jacques MARTINE, « Louis-Antoine Caraccioli, une certaine vision de l'Europe française », *Revue d'histoire littéraire de la France* 114/4, 2014, p. 829-842.

³⁶ Guyon, *op. cit.* [n. 11], « Avertissement », n.p.

ouvertes, en avril 1757, dans une salle du couvent des Grands Augustins de Paris³⁷. Toutefois, dans la seconde moitié du siècle, les grands formats s'effacent devant la montée des livres de poche, in-octavo, in-douze et in-seize, qui regroupent 72 % des exemplaires catalogués. Indice que le lecteur se détournait des livres savants et des riches iconographies, pour privilégier des contenus plus frivoles et accessibles ?

Genres	VOYAGE	POLITIQUE	HISTOIRE	CURIOSITÉ
Sous-genres		Institutions Diplomatie	Annales Chroniques Vies des grands hommes	Histoire naturelle Romans Religion
1701-1749	27 (18 %)	45 (30 %)	57 (38 %)	20 (14 %)
1754-1799	32 (15,50 %)	44 (21,40 %)	87 (42,20 %)	43 (20,90 %)
Total	59 (16,60 %)	89 (25,10 %)	144 (40,60 %)	63 (17,70 %)

Tableau n° 3. **La distribution thématique des livres sur l'Europe centrale et orientale.**

Malheureusement, le contenu thématique des collections ne peut être cerné avec toute la précision souhaitée. Nous sommes tributaires des catalogues, surtout soucieux de l'état des ouvrages et de la qualité de leurs reliures. La bibliothèque de Pierre-Nicolas Couvray contient ainsi un in-folio manuscrit, intitulé *Affaires de Pologne, Suède et Danemark*³⁸, qui a probablement trait aux guerres du Nord, ou à d'autres questions diplomatiques. En l'absence de datation, il est impossible d'en savoir davantage.

À partir des informations disponibles, nous avons ventilé les 364 entrées recensées en quatre genres principaux : Voyage, Politique, Histoire, Curiosité. La littérature produite par les voyageurs forme la matrice des fonds consacrés à l'est de l'Europe. Les relations de voyage rassemblent près de 17 % des titres

³⁷ Girardot de Préfond, *op. cit.* [n. 6], n° 1068. Les éditions de Leyde de 1719 et d'Amsterdam de 1727, par Michel Charles Le Cène, étaient les plus recherchées en raison de leurs illustrations : 59 figures en taille-douce dans le texte, et 42 planches gravées sur titre, dont 11 cartes et 27 vues de villes.

³⁸ Couvray, *op. cit.* [n. 4], p. 175.

sur la période. Elles comprennent, par ailleurs, les principaux best-sellers du temps. La *Relation du Voyage de Moscovie* (Paris, 1656) d'Adam Olearius³⁹, traduite en français par le résident de Brandebourg Abraham de Wicquefort, est le livre le plus courant dans nos fonds, avec douze occurrences, dans différentes éditions. La *Relation du voyage de la reine de Pologne, par Jean le Laboureur* (Paris, 1647), gentilhomme de la cour qui accompagna en Pologne la maréchale de Guébriant et Louise-Marie de Gonzague, est citée à neuf reprises. Les *Voyages de Jean Struys*⁴⁰ en *Moscovie, en Tartarie, en Perse...* (Amsterdam, 1681) sont mentionnés dans sept catalogues. Si la Hongrie apparaît un peu en retrait, la *Relation de plusieurs voyages faits en Hongrie. Servie. Bulgarie...* (Paris, 1674) du docteur Édouard Brown, tirée d'un périple accompli en 1668, figure, malgré tout, dans cinq bibliothèques.

Quand l'exotisme du voyage en des terres enneigées ne suffit plus, le lecteur mis en appétit cherche à connaître les institutions et les vicissitudes politiques d'États qui apparaissent, parfois, dans le cercle des alliances du roi de France. Ce désir fait le succès des *Anecdotes de Pologne* (Amsterdam, 1699) de François-Paulin Dalairac, présentes dans dix catalogues, également auteur des *Mémoires du chevalier de Beaujeu* (Paris, 1698), où il emprunte l'identité de Paul-Antoine Quiqueran de Beaujeu (5 occurrences), ou des *Mémoires sur les Dernières Révolutions de la Pologne* (Rotterdam, 1710) de Piotr Henryk Przebendowski (6 occurrences). Ces livres, publiés à la charnière des xvii^e et xviii^e siècle, attestent « que des informations relativement fiables sont disponibles en France au sujet de la Pologne, ainsi qu'un véritable intérêt pour le sujet »⁴¹.

Le goût pour l'histoire des élites françaises est connu. Le siècle des Lumières est le dernier où cette discipline est demeurée

³⁹ Adam Ölschläger (1603-1671), mathématicien et géographe allemand, secrétaire d'un ambassadeur envoyé par Frédéric III de Holstein-Gottorp au Chah de Perse, qui séjourna quatre mois à Moscou en 1634.

⁴⁰ Jan Janszoon Struys (1629 ?-1694), marin hollandais, se rend en Russie en 1668 pour servir le tsar Alexis I^{er}. Il voyage à Riga, Novgorod, et Moscou. Ses *Voyages*, publiés en néerlandais en 1676, ont eu un énorme succès, la traduction française de 1681 ayant été rééditée au moins à douze reprises, la dernière fois en 1838. Voir Willem FLOOR, « Struys, Jan Janszoon », *Encyclopedia Iranica*, online edition, 2016, <https://www.iranicaonline.org/articles/struys-jan>

⁴¹ Damien MALLET, « L'État actuel de la Pologne, par l'abbé Jean-Baptiste de Chévremont (1702) : un regard surprenant sur la Pologne après l'élection d'Auguste II », *Klio* 35/4, 2015, p. 122.

l'apanage d'amateurs éclairés : magistrats, officiers en retraite, rentiers aux longs loisirs⁴²... Déjà dominante avant 1749, l'histoire accroît encore son emprise dans les catalogues de 1754 à 1799. Vulgarisée et distrayante, elle s'incarne dans les *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand, Empereur de Russie* (La Haye, 1725-1726), de Jean Rousset de Missy (8 occurrences), qui « relate essentiellement les hauts faits guerriers du tsar »⁴³, l'*Histoire des Rois de Pologne, & du gouvernement de ce Royaume* (Amsterdam, 1733), de Pierre Massuet (6 occurrences), ou l'*Histoire des Troubles de Hongrie* (Paris, 1685) du conseiller à la Chambre des comptes de Montpellier Claude Vanel (5 occurrences). Ces historiens à la mode sont au mieux des compilateurs, tel l'abbé Desfontaines, qui, à l'instar de ses devanciers du xv^e siècle, Vigenère et Herbut de Fulstin, réutilise les travaux du chanoine de Cracovie Jan Dlugosz, « le premier historien moderne polonais »⁴⁴, dans son *Histoire des Révolutions de Pologne* (Amsterdam, 1735), mentionnée à cinq reprises. Les récits de sièges de ville (Buda, Thorn, autrement dit Toruń...), ou les biographies d'hommes d'État sont également appréciés, comme la *Vie du cardinal Jean-François Commendon* (Paris, 1671), nonce en Pologne et ambassadeur auprès des cours de Vienne et de Varsovie, traduite du latin d'Antonio Maria Graziani par Esprit Fléchier (6 occurrences).

À mesure qu'on s'avance dans le siècle, les centres d'intérêt des lecteurs se diversifient. La curiosité s'aiguise, et l'on ne se contente plus des descriptions romancées des anciens voyageurs. Le *Voyage de Moscou* (Paris, 1727) de Pierre Deschizeaux (2 occurrences), et les *Mémoires* qu'il publie en 1725 pour la création du jardin botanique de Saint-Pétersbourg, figurent dans la collection d'Antoine Lancelot en 1741. L'approche comparée des religions amène à la relecture de la *Religion ancienne et moderne des Moscovites* (Cologne et Amsterdam, 1698), condamnée en raison des tendances protestantes de son auteur, Georg Adam Schleissing⁴⁵ (3 occurrences).

⁴² Philippe ARIÈS, *Le Temps de l'histoire*, Paris, Seuil, rééd. 1986.

⁴³ Ewa BÉRARD, « Saint-Pétersbourg et l'Europe des Lumières », dans *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, dir. K. Dimitrieva et M. Espagne, Paris, Éd. MSH, 1996, p. 24.

⁴⁴ Jerzy KŁOCZOWSKI et Muriel WOZNIEWSKI, « Les premières histoires de la Pologne », dans *Henri III et son temps*, Actes du colloque international du Centre de la Renaissance de Tours, dir. R. Sauzet, Paris, Vrin, 1992, p. 104.

⁴⁵ Anne SAUVY, *Livres saisis à Paris entre 1678 et 1701*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1972, n° 624.

Les livres sur le climat et la formation des paysages font leur apparition dans la seconde moitié du siècle. La *Description [...] de la maison de glace* édiflée dans la capitale du tsar en janvier 1740, « avec des remarques sur le froid qu'on a senti cette année dans toute l'Europe » (Saint-Pétersbourg, 1741), trouve place dans la rubrique *Sciences & Arts* du catalogue de Girardot de Préfond en 1757. La monumentale *Description du Danube* (La Haye, 1744) du comte Marsigli, naturaliste italien, en six volumes in-folio, intègre le cabinet de François Imbert de Chastres (1763) et celui de M. Mariette (1775)⁴⁶. Ce dernier exemplaire est vendu aux enchères 108 l.t., somme fabuleuse au regard de la valeur moyenne des prix d'acquisition constatés, qui, dans plus de 75 % des cas, ne dépasse pas 1 à 2 l.t. sur l'ensemble du XVIII^e siècle⁴⁷.

* *
*

Cette analyse superficielle mériterait d'être approfondie, une véritable archéologie des bibliothèques, s'attachant à l'origine des collections, étant désormais facilitée par la numérisation et la constitution de banques de données sur les ex-libris. Quelques éléments ressortent des prestigieuses collections des élites laïques du XVIII^e siècle : la moindre connaissance de la Hongrie, le primat accordé aux affaires polonaises, et l'intérêt croissant porté à la Russie. Naturellement, les bibliothèques consultées sont le produit d'une sédimentation qui les éloigne de l'actualité. Les ouvrages traitant de la Russie, dans les catalogues des années 1754 à 1799, renvoient au règne de Pierre le Grand, pas à celui de Catherine II, que nous n'avons jamais rencontrée. Malgré ces réserves, ces livres ne permettent-ils pas de délimiter les contours d'une « opinion publique » encore balbutiante, confinée aux cercles éclairés, dont les attentes interagissent avec les enjeux de la politique française ?

⁴⁶ Imbert de Chastres, *op. cit.* [n. 25], n° 1422 ; Mariette, *op. cit.* [n. 31], n° 572. Dans ce dernier cas, il s'agit de l'édition latine parue à Amsterdam en 1726.

⁴⁷ Soit 86 mentions sur 113 prix d'adjudication manuscrits, notés dans les marges des catalogues consultés.

Stanisław ROSZAK*

(sroszak@umk.pl)

Le Véritable Mentor de Louis-Antoine Caraccioli: le guide français sur la façon de voyager en Europe

RÉSUMÉ. – Louis-Antoine Caraccioli, né en 1719 et mort 1803 à Paris, était un écrivain français, auteur d'ouvrages littéraires, historiques, politiques et théologiques, et auteur d'un guide français de voyage, *Le Véritable Mentor, ou l'éducation de la noblesse* (1755). Il a également écrit sur l'histoire de la Pologne: *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps* (1770), *La Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle est, telle qu'elle sera* (1775). En Pologne, il fut le gouverneur des enfants du prince Waclaw Rzewuski, grand général et premier sénateur du royaume. *Le Véritable Mentor* était destiné à l'élite de la noblesse. Il comporte des conseils sur la façon de voyager en toute sécurité, quels endroits visiter, quelle compagnie fréquenter. Grâce aux lettres de l'auteur au prince Rzewuski – Caraccioli accompagnait ses fils à travers l'Europe – nous avons pu en apprendre davantage sur les détails du voyage. Nous pouvons confronter les directives contenues dans le livre à la réalité des déplacements à Vienne, Rome et Paris grâce aux lettres et au livre de dépenses conservés aux Archives nationales de Cracovie et à la Bibliothèque nationale de Varsovie. Cet ouvrage offre un excellent exemple de l'influence de la pensée française sur l'éducation de la noblesse en Pologne, mais il est davantage marqué par la tendance du « catholicisme éclairé » que par le courant des philosophes.

ABSTRACT. – Louis-Antoine Caraccioli (1719-1803, Paris) was a French writer and traveler. Caraccioli wrote books on history, politics and theology, but also a travel-guide entitled *Le Véritable Mentor, ou l'éducation de la noblesse* (1755). Moreover, he authored works on the history of Poland, such as the *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps* (1770) and *La Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle est, telle qu'elle sera* (1775). In Poland he was tutor to the sons of Waclaw Rzewuski, hetman. His *Véritable Mentor* was a travel guide written for rich noblemen. The author explains how to travel around Europe safely, which places to visit, and what company to frequent during travels. Thanks to Caraccioli's letters to hetman Rzewuski written during his journeys throughout Europe with the latter's sons, we learn about the details of these journeys. We can compare the travel programme presented in the book with the real travels undertaken by Carracioli and his pupils, from Vienna to Rome and Paris. The manuscripts of these letters and a book of travel expenses are preserved at the National Library in Warsaw and the Krakow State Archives. *Le Véritable Mentor* testifies in an exemplary way to the influence of French thought on the Polish nobility's education of the time, however more marked by "enlightened Catholicism" than by the Enlightenment of the French philosophes.

DOI: 10.47421/rfh1141_55-69

* Institut d'Histoire de l'Université Nicolas Copernic à Toruń (Pologne).

Le Grand Tour était perçu au xviii^e siècle comme un élément important de l'éducation de la noblesse. Dans la République des Deux Nations, il existait des règles, établies au milieu du xvii^e siècle par Andrzej Maksymilian Fredro – homme politique, philosophe, écrivain – selon lesquelles l'éducation d'un noble devrait se faire en quatre étapes : l'instruction dans la maison familiale ; puis à l'école (dans un collège jésuite ou piariste) ; le voyage à travers l'Europe et, enfin, le service à la cour d'un magnat ou d'un roi. Le voyage avait pour objectif d'apprendre à un jeune noble les langues étrangères et les bonnes manières, mais également de l'introduire dans les cercles de l'aristocratie européenne. Le voyage devait durer deux ou trois ans et commencer par Vienne, avant de faire étape à Rome et de s'achever à Paris¹. Ce n'est pas un hasard si on laissait la capitale française pour la fin du voyage, compte tenu des dangers qui y attendaient les jeunes voyageurs, notamment le risque de perdre de l'argent à cause de la cherté de la vie, et celui d'avoir de mauvaises fréquentations poussant à l'ivrognerie et aux jeux d'argent. Pendant l'existence de l'union polono-saxonne, la capitale de la Saxe, Dresde, devint également une halte obligatoire lors d'un Grand Tour².

Écrit en latin au milieu du xvii^e siècle, le traité éducatif d'Andrzej Maksymilian Fredro est resté, pendant longtemps, le seul guide de voyage imprimé destiné à la noblesse de la République des Deux Nations. Dans les faits, les pères envoyant leurs fils à l'étranger préparaient leurs propres recommandations, dans lesquelles se trouvaient des conseils adressés aux enfants, comme le comportement à adopter lors du voyage, les choses à apprendre, à visiter, et les gens à fréquenter. En général, il s'agissait de notes manuscrites, contenant quelques pages, que l'on transmettait aux précepteurs. Le livre *Le Véritable Mentor, ou l'éducation de la noblesse*, publié en français à Wrocław (Breslau) et écrit par Louis-Antoine Caraccioli, constitua donc une nouveauté sur le marché de l'édition en Pologne. Ce traité éducatif, en version imprimée, contenait, tout comme les recommandations manuscrites des pères adressées aux fils, un ensemble de conseils

¹ Henryk BARYCZ, « Andrzej Maksymilian Fredro wobec zagadnień wychowawczych », *Archiwum do dziejów oświaty i szkolnictwa w Polsce* 6, 1948, p. 33-38.

² Pour davantage de détails, voir Jacek STASZEWSKI, *Die Polen im Dresden des 18. Jahrhunderts*, Osnabrück, Fibre Verlag, 2019, p. 133-168.

destinés aux voyageurs, et il indiquait directement les endroits à visiter et ce qu'il fallait y voir.

Qui était Louis-Antoine Caraccioli, l'auteur de ce guide destiné aux adolescents issus de la noblesse ? Il est né à Paris en 1719, même si, dans la riche historiographie qui le concerne, on peut également trouver les dates de 1721 et de 1723. Il descendait d'une famille napolitaine dont les représentants s'étaient installés en France³. C'est peut-être la raison pour laquelle, dans les salons parisiens, on confondait parfois Louis-Antoine avec l'ambassadeur de Naples, Domenico Caraccioli, en poste à la cour de Louis XV. Après avoir complété sa scolarité au Mans, où s'était implantée sa famille, il entra au collège de l'Oratoire de Jésus, qui constituait l'un des piliers de la Contre-Réforme française, mais était en même temps un vivier pour les esprits brillants de l'époque, comme Malebranche et Condren. Le jeune clerc perfectionna ses compétences en tant que pédagogue et prédicateur, en enseignant au collège des oratoriens de Vendôme. En 1753, sa carrière franchit une nouvelle étape. On l'envoya à Rome, où il gagna la confiance de la Curie pontificale. C'est ainsi qu'il commença un voyage à travers l'Europe qui dura plusieurs années. En 1754, il arriva à Varsovie et il entra ensuite à la cour de l'hetman de la Couronne Waclaw Rzewuski, qui le chargea de l'instruction de ses trois fils, Stanisław, Józef et Seweryn. Après avoir quitté la cour des Rzewuski et la République des Deux Nations en 1761, il revint en France et séjourna principalement à Paris, en menant de grands débats avec le milieu des philosophes. Cependant, il gardait toujours le contact avec les Rzewuskis, et bénéficiait de leur générosité en recevant, chaque année, une pension de la part de l'hetman. En France, il se consacra principalement à ses travaux littéraires, en publiant, entre autres, une série de petits livres pleins de couleur, inspirés par les expériences dans le domaine de l'optique, et, surtout, des traités moraux de nature polémique, adressés aux philosophes pour défendre le catholicisme. Dans son célèbre livre *L'Europe française*, publié en 1776, il louait les vertus civilisatrices de l'hégémonie française, l'attractivité de la langue française et, ce qui comptait

³ Helena WANICZKOWNA, *Caraccioli Ludwik Antoni*, disponible en ligne : <http://ipsb.nina.gov.pl/a/biografia/ludwik-antoni-de-caraccioli> (consulté le 20.12.2019).

le plus à ses yeux, la primauté des valeurs morales découlant du christianisme⁴.

Dans l'œuvre de Caraccioli, l'histoire et la situation présente de la République des Deux Nations, le pays qui, pendant plusieurs années, l'avait accueilli avec bienveillance et lui avait garanti un revenu décent, constitue un élément très important. Il convient, avant tout, de mentionner à cet égard le discours intitulé *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps*, publié à Paris en 1770, ainsi que *La Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle est, telle qu'elle sera*, publié en 1775. En 1782 paraît la biographie de Waclaw Rzewuski, dans laquelle il dépeint, de manière dithyrambique, son protecteur, mais en le situant dans le contexte plus large de la République des Deux Nations : *La Vie du comte Wenceslas Rzewuski, grand-général et premier sénateur de Pologne*. Caraccioli publiait beaucoup, souvent, en réponse à des événements contemporains, et en se lançant volontiers dans la polémique avec les adeptes des conceptions philosophiques. Il mourut à Paris en 1803.

1. Caraccioli, pédagogue chrétien

Louis-Antoine Caraccioli est surtout connu comme homme de lettres et voyageur. Pourtant, sa contribution au développement de la pensée éducative est tout aussi intéressante. D'un côté, celle-ci est inspirée par les conceptions chrétiennes de l'époque des Lumières ; de l'autre, elle résulte de ses expériences personnelles en tant que précepteur des fils de magnats. Les premières se retrouvent dans son traité *Le Véritable Mentor, ou l'éducation de la noblesse* (1755), qui décrit le profil d'un précepteur idéal et tient, dans le même temps, un discours sur l'éducation qui convient à la jeunesse. Les secondes doivent beaucoup aux voyages éducatifs des fils de Waclaw Rzewuski.

Un véritable enseignant, selon Caraccioli, c'est avant tout un bon chrétien qui transmet à ses élèves les principes de la foi, et protège les jeunes esprits contre la dépravation. Dans le traité qui est aussi, en réalité, un memento du voyage à travers l'Europe et un guide des lieux qu'il faut visiter, nous retrouvons constamment des références concernant la nécessité de mener une vie pieuse, et la formation de la personnalité. Toutes les villes visitées par

⁴ Marc FUMAROLI, *Gdy Europa mówiła po francusku*, Varsovie, Muzeum Łazienki Królewskie w Warszawie, 2017, p. 461.

le précepteur et ses élèves représentaient un défi éducatif. La nécessité de visiter Rome, chez Caraccioli, ne s'éplique pas seulement par l'histoire et les monuments de la ville, mais avant tout par les activités qu'elle propose à un voyageur catholique. En résumant cette partie de sa réflexion, l'auteur constate :

Quel vaste champ pour le vrai Mentor, qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le cœur de son Élève et à l'y établir par principes !⁵

En décrivant d'autres villes, Caraccioli souligne la nécessité de se renseigner sur leur histoire et leur patrimoine, mais aussi de visiter leurs lieux de culte. L'éxemple de Paris semble significatif. Pour les voyageurs polonais et leurs accompagnateurs qui réalisaient le programme du Grand Tour, la capitale de la France constituait un défi et un problème. D'une part, elle imposait de fortes contraintes financières. Le séjour exigeait la participation à la vie mondaine, la visite de la cour à Versailles, le maintien du niveau de vie d'un aristocrate. D'autre part, les séjours à Paris inquiétaient, en raison de la mauvaise réputation des mœurs, de la dépravation libertine bien connue et des nouvelles idées philosophiques à la mode, dangereuses pour les jeunes esprits. Tout cela ne restait pas sans écho en Pologne.

Le Véritable Mentor propose une solution pour résoudre le problème. Dans la description de Paris, l'auteur énumère directement tous les dangers que présente la vie dans une grande ville, une capitale envahie, comme il le dit explicitement, par des « petits-maîtres ». Cependant, on peut les éviter en suivant les indications du précepteur. Caraccioli décrit un autre Paris, plein d'églises, de couvents, de maisons et de gens pieux⁶. En telle compagnie, soigneusement sélectionnée, le séjour, même s'il dure une année entière, ne causera aucun préjudice moral.

Le traité éducatif de Caraccioli a probablement été rédigé à Podhorce, et son auteur y a inséré non seulement un cours théorique portant sur un bon voyage éducatif, mais également des conseils pour les futures pérégrinations des fils de l'hetman Waław Rzewuski. Tout cela est indiqué par la description détaillée du trajet d'un voyage possible, mais aussi, par des estimations

⁵ Louis-Antoine CARACCIOLI, *Le Véritable Mentor, ou l'éducation de la noblesse*, Liège, de l'Imprimerie de J. F. Bassompierre, 1759, p. 139.

⁶ *Ibid.*, p. 180-184.

concernant la durée du séjour dans les différents pays et villes. Le traité apportait une réponse précise aux craintes liées à la sécurité spirituelle des élèves partant en voyage, un sujet auquel les écrits de l'époque accordaient le plus souvent leur attention. Il s'inscrivait, en outre, dans un débat plus large, portant sur la nécessité de voyager, et les dangers que cela impliquait. Il convient de souligner ici que les avertissements inclus dans *Le Véritable Mentor* font penser au contenu des instructions éducatives adressées à ses fils, écrites par le protecteur de Caraccioli, l'hetman Waclaw Rzewuski, précisément en 1755, c'est-à-dire au moment où était rédigé *Le Véritable Mentor*.

En août 1755, l'hetman Rzewuski établit une instruction en douze points destinée à guider le voyage de son fils Józef. Les extraits portant sur la moralité, la foi chrétienne, la prudence lors du voyage font immédiatement penser aux passages insérés dans *Le Véritable mentor*. Quatre points concernent notamment le souci de renforcer la foi :

Jadąc do cudzych krajów, daleko od rodziców i krewnych, trzeba tym mocniej sercem i myślą przywiązać się do Ojca Powszechnego, Pana Boga, trzeba miłość i bojaźń Boską w serce i w myśl swoją wkorzenić, bo z Panem Bogiem i w życiu, i w wieczności zawsze nam być trzeba, a ze wszystkimi stworzeniami często nam się rozstawać potrzeba⁷.

« En se rendant aux pays étrangers, loin de la famille et des proches, il faut s'attacher avec tout notre cœur et pensée à Dieu, puisqu'on doit toujours être avec Dieu, dans la vie et dans l'éternité, même si on se sépare d'autres êtres »⁸.

Cinq remarques se rapportent aux dangers qui peuvent apparaître dans les pays étrangers. Il faut, en particulier, éviter les jeux d'argent, la consommation du vin sans eau – « que le ciel te préserve de l'habitude de boire de l'alcool parce que l'homme qui aime l'alcool n'est pas un homme, mais un animal » – et il convient de fuir les gens dont les mœurs sont corrompues⁹. Les conseils suivants concernent les compétences que le jeune magnat

⁷ Małgorzata E. KOWALCZYK et Dorota ŻOŁĄDZ-STRZELCZYK (dir.), *Przestrogi i nauki dla dzieci. Instrukcje rodzicielskie (XVIII w.)*, Wrocław, Wydawnictwo Chronicon, 2017, p. 165-168.

⁸ Traduction par Marta Ściesińska.

⁹ *Przestrogi i nauki, op. cit.* [n. 7], p. 166.

doit acquérir à l'étranger : l'apprentissage de la langue française, de la danse, de la géographie, de l'histoire et du dessin. Waclaw Rzewuski attribue un rôle important au précepteur, Louis-Antoine Caraccioli, qui, pendant le voyage, devra remplacer le père : « J'ordonne d'obéir à M. Caraccioli comme si c'était votre père »¹⁰.

Nous retrouvons tous ces conseils dans le traité de Caraccioli, notamment le souci de cultiver sa foi, mais, également, la mise en valeur du rôle particulier du précepteur/père, responsable tout au long du voyage. Un seul point du *Véritable mentor* s'écarte de la liste des instructions du magnat. Ce sont les mises en garde de l'hetman Waclaw Rzewuski contre l'apprentissage de la musique. Peut-être avait-il lui-même, pendant son Grand Tour, fait l'expérience d'une désillusion dans ce domaine. Désormais, il déconseillait à son fils d'apprendre à jouer des instruments :

Co się tycze muzyki, nie bronię się jej uczyć, ale przestrzegam z doświadczenia, że kilkadziesiąt lat trzeba, nim się z dystynkcyją doskonałość jej nabędzie, i to talentu jeśli nie masz, nigdy się dobrze człek nie nauczy, jeśli tedy muzyki uczyć się zechce, to chyba dla rozrywki uczyć się jej trochę można..., bo zabiera wszystek czas, który by należało trawić na przystojniejszych naukach i zabawach¹¹.

« Tout ce qui a trait à la musique, je ne l'interdis pas, mais je te mets en garde parce que, par expérience, si l'on n'est pas doué, on n'apprendra jamais bien et cela prend tellement de temps qu'il vaut mieux le consacrer à d'autres apprentissages »¹².

2. Caraccioli en tant que véritable mentor, ou le voyage à travers l'Europe

Dans ses lettres adressées à l'hetman, le précepteur relate les différentes étapes du voyage en décrivant le comportement des jeunes magnats, leurs progrès éducatifs, et en rendant scrupuleusement compte de toutes les dépenses effectuées¹³. Stanislaw et Joseph Rzewuski, plus âgés, ont été introduits dans le milieu de la haute société de Vienne. Ils ont visité la cour impériale, séjourné

¹⁰ *Ibid.*, p. 166.

¹¹ *Ibid.*, p. 166.

¹² Traduction par Marta Ściesińska.

¹³ Voir l'annexe : *Liste des lettres de voyage écrites à Waclaw (Wenceslas) et à son fils Seweryn (en 1755-1757 et en 1759-1761)*.

chez le nonce apostolique, des cardinaux et des ministres. L'étape suivante – un séjour de trois semaines à Venise – se déroule toujours sous le signe d'audiences accordées, entre autres, au palais des doges, et de participations à la vie culturelle, de visite à l'opéra et de bals masqués. Après Venise, Caraccioli a prévu un séjour à Rome avec de courtes escales à Bologne et à Lorette. Il s'est avéré que l'étape de Bologne, qui devait initialement durer trois jours, a finalement duré beaucoup plus longtemps. Józef Potkański, un compagnon de voyage, est tombé malade, et il a fallu changer les plans. C'est une période du Grand Tour vraiment exaltante. Le précepteur doit, d'un côté, prendre soin de Potkański, et de l'autre, réaliser le programme éducatif de Stanislas et Józef Rzewuski. Il a l'occasion de mettre en pratique les conseils qu'il a lui-même consignés dans *Le Véritable Mentor*, relatifs aux maladies durant un voyage. Il a merveilleusement bien assumé ses responsabilités. Pendant le séjour à Bologne, qui a duré finalement cinquante-six jours, Potkański a suivi un traitement médical et adopté un régime alimentaire spécial et coûteux, ce que Caraccioli n'a pas manqué de signaler à l'hetman en rendant compte des dépenses¹⁴. Les Rzewuski, en attendant, participent à la vie religieuse et académique de la ville. Ils rencontrent le cardinal Serbelloni, le théatin Asti et les érudits de l'Académie bolonaise. Le précepteur, avec fierté, informait le père des progrès de l'éducation de ses fils. Sur l'une des enveloppes, on retrouve la preuve de la correspondance continue entre ces derniers et leur père. Caraccioli y a rédigé de courtes excuses de la part de Joseph, qui s'était trompé d'heure de départ du courrier, et n'avait pas pu finir à temps la lettre pour l'hetman.

La ville de Rome, où ils arrivent en février 1756, constitue l'étape suivante de leur voyage. Le séjour à Rome consiste avant tout en audiences chez le pape et des cardinaux – entre autres, avec le cardinal Archinto, ancien nonce apostolique à Varsovie – et chez Jacques François Stuart, le prétendant au trône d'Écosse et d'Angleterre, qui les invite à lui rendre visite dans sa résidence d'été, à Albano Laziale¹⁵. Ici, la correspondance, malheureusement, s'interrompt, et on ne peut désormais compter que sur les

¹⁴ Louis Antoine CARACCIOLI à Waclaw RZEWUSKI, Bologne 11.02.1756, Archives nationales de Cracovie (ANC), coll. APodh I 1/48d.

¹⁵ Louis Antoine CARACCIOLI à Waclaw RZEWUSKI, Rome 4.04.1756, Archives nationales de Cracovie (ANC), coll. APodh IV/LXIX/ 45.

notes inscrites dans le livre des dépenses pour suivre la suite du périple¹⁶. Grâce à cette source, nous pouvons reconstituer l'itinéraire suivi pendant le reste du voyage. D'abord, les fils du magnat effectuèrent une courte escapade à Naples, puis, en repassant par Rome, ils prirent la direction du Nord pour arriver à Turin, et celle de l'Ouest, pour rejoindre Lyon, Paris où ils arrivent le 21 février 1757. Ils y séjournent jusqu'au 8 mai 1757, avant de rallier Lunéville. Lors du voyage de retour à Cracovie, qu'ils atteignent tous le 22 juin, ils traversent Ulm et Vienne.

Dans le cas du Grand Tour accompli par le plus jeune des Rzewuski, Seweryn, les lettres de la période 1759-1760 n'ont pas été conservées. La correspondance datant de 1757 éclaire quelque peu la période des préparatifs. En revanche, sur le voyage lui-même, nous ne pouvons retrouver que des fragments datant de 1761¹⁷. En se déplaçant à nouveau à travers l'Europe avec Andrzej Tarło, le fils du castellan¹⁸ de Lublin, Caraccioli écrit à son ancien protégé Seweryn en lui rappelant son Grand Tour, et en lui transmettant les amitiés de la part de connaissances communes rencontrées à Vienne et à Paris. Seul le livre des dépenses, scrupuleusement tenu à jour du 19 mars 1759 au 19 mars 1761, permet de reconstruire les détails du voyage.

Les deux voyages éducatifs des Rzewuski, au cours des années 1755-1756 et 1759-1760, prouvent à quel point le rôle du précepteur était important pendant le Grand Tour, aussi bien dans le domaine pédagogique que dans celui de la logistique. Grâce aux contacts de Caraccioli dans les milieux aristocratiques et ecclésiastiques, les jeunes magnats pouvaient non seulement réaliser le programme éducatif qu'il avait conçu à leur intention, prendre des leçons dans les meilleures académies de Vienne et de Paris, mais aussi participer à la vie mondaine des grandes capitales d'Europe, en y apprenant le savoir-vivre, les bonnes manéres, et en se perfectionnant dans la langue française. Le précepteur français faisait office d'intermédiaire dans la transmission des salutations, et des informations sur l'actualité dans les différentes villes, destinées à l'hetman Waclaw Rzewuski. Il accomplissait

¹⁶ Księga wydatków podróżnych, Archives nationales de Cracovie (ANC), coll. I, 104.

¹⁷ Louis Antoine CARACCIOLI à Waclaw RZEWUSKI, Paris 15. 11. [1761], ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 44.

¹⁸ Au Moyen Âge, le gouverneur de la province, au xviiième sécle, était un sénateur ; son pouvoir était limité.

également sa mission consistant à acheter des livres, mais aussi à répandre, dans les cours visitées, des publications de Rzewuski, en particulier un recueil de tragédies qu'il put remettre personnellement à la reine de France Marie Leszczyńska. Caraccioli sut profiter de l'occasion pour faire, en même temps, la promotion de ses propres œuvres, comme, par exemple, *La Grandeur d'âme*, le livre dédié à l'impératrice Marie-Thérèse, qu'il lui remit lui-même lors d'une audience, à Vienne, en 1761.

3. *Le Véritable Mentor fut-il un ouvrage populaire ?*

Le traité *Le Véritable Mentor* a joui d'une réelle renommée. Ce sont les inventaires des livres des nobles qui le montrent, puisqu'on y retrouve des mentions qui parlent de son acquisition. La lettre de Caraccioli adressée à Józef Andrzej Załuski, le fondateur de la célèbre bibliothèque de Varsovie, constitue un autre témoignage instructif sur sa popularité. Le précepteur français y explique qu'il envoie des exemplaires non reliés, parce qu'en raison du grand nombre de commandes, il n'y avait pas assez d'argent pour relier chaque exemplaire. On trouve également, dans cette lettre, une information concernant le tirage de la première édition, réalisée dans l'imprimerie des jésuites de Wrocław (Breslau). 250 exemplaires furent envoyés à Varsovie, 400 exemplaires restèrent à Wrocław, d'où l'on devait les envoyer aux libraires de Berlin, de Dresde et de Leipzig¹⁹.

Quatre ans plus tard, à Leipzig, fut publiée la deuxième édition. Dans l'introduction, Caraccioli explique lui-même les raisons de la réédition du traité. D'une part, il évoque la popularité qu'il avait acquise parmi les lecteurs, de l'autre, le fait que beaucoup d'exemplaires de la première édition étaient restés dans l'imprimerie, les opérations militaires de la Guerre de Sept Ans ayant empêché la distribution du livre :

Le Public ayant paru désirer cet Ouvrage, imprimé à Breslaw en 1756, j'ai cru devoir le faire réimprimer. Je me serois dispensé de donner cette seconde Édition, si tous les exemplaires de la première se fussent répandus ; mais la guerre empêchant, depuis deux ans, le commerce de la Librairie de Breslaw, ils y sont en captivité, [sous réserve] qu'ils n'aient pas servi à bourrer quelques fusils²⁰.

¹⁹ Louis Antoine CARACCIOLI à Józef ZAŁUSKI, Podhorce, 7.07.1755, Bibliothèque nationale de Varsovie, coll. BN III 3255.

²⁰ L. A. CARACCIOLI, *op. cit.* [n. 5], p. 2.

4. En guise de conclusion

Les recherches sur le rôle des précepteurs au XVIII^e siècle vont au-delà de la réflexion sur leur activité éducative. D'un côté, ils étaient effectivement des enseignants, engagés dans le processus d'apprentissage et d'éducation, des compagnons de voyage des jeunes nobles. De l'autre, ils jouaient un rôle essentiel en tant qu'intermédiaires dans le transfert culturel. Ce phénomène, profondément analysé par Michel Espagne, consistait dans l'interaction de deux cultures qui avait pour effet l'engendrement d'une nouvelle force²¹. Dans le processus du transfert culturel s'effectue, en outre, l'intégration de plusieurs éléments, grâce à laquelle l'introduction des phénomènes issus d'un milieu différent ne sert pas seulement d'ornement, de forme extérieure, mais devient une composante chargée d'un nouveau contenu, dans des conditions géographiques et culturelles différentes. Comme exemple d'un tel transfert, nous pouvons évoquer le processus d'adaptation de la nouvelle conception de la citoyenneté fondée sur l'éthique bourgeoise et protestante, sur la tradition du caméralisme au sein de la culture économique transférée à Varsovie par des immigrants germanophones, y compris des enseignants²².

La notion d'intermédiaire est essentielle dans la théorie du transfert culturel. Michel Vovelle, en dessinant des portraits d'intermédiaires culturels en Europe au XVIII^e siècle, en indique deux types bien distincts, qui sont loin d'être exhaustifs dans le cas de l'analyse du transfert. Il s'agit des figures du prêtre et de l'officier civil²³. La figure du précepteur pourrait certainement constituer un troisième type d'intermédiaire, dans le domaine du transfert et de l'adaptation des codes culturels. Il assumait parfois aussi l'une des deux autres fonctions, en arrivant, en tant que prêtre ou officier civil de la cour, chez les nobles et les magnats.

Comme illustration d'un tel double rôle, et, dans le même temps, comme exemple du phénomène de la diffusion culturelle et de l'importance des intermédiaires dans ce processus, on peut retracer la carrière et l'activité de Louis-Antoine Caraccioli, pédagogue chargé de l'éducation des fils de l'hetman de la Couronne Waław

²¹ Michel ESPAGNE, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

²² Voir la thèse doctorale de Marta KUC-CZERP, *Niemieckojęzyczni mieszkańcy osiemnastowiecznej Warszawy*, Instytut Historii im. Tadeusza Manteuffla, Varsovie, 2017.

²³ Michel VOVELLE (dir.), *Człowiek oświecenia*, Varsovie, Volumen, 2001, p. 30.

Rzewuski, qui a séjourné, entre 1754-1761, à la cour de Podhorce, et a organisé des voyages éducatifs à travers l'Europe. Caraccioli, en tant que précepteur des fils de l'hetman Rzewuski, offre un exemple original de mise en œuvre d'une conception éducative préalablement élaborée et réfléchie. Les remarques contenues dans *Le Véritable Mentor*, avec leur exigence première d'élever les enfants dans un esprit catholique, s'inscrivait parfaitement dans la tradition éducative des nobles de la République des Deux Nations.

Ce cas montre l'interpénétration de la pensée catholique du Siècle des Lumières et du traditionalisme sarmate. Il renvoie également une image différente de celle qui domine dans l'historiographie, et qui consiste à se concentrer sur le rayonnement des conceptions françaises, politiques et éducatives, véhiculées par les philosophes. Nous voyons plutôt, ici, une adaptation des idées relatives à la morale et à la vie spirituelle d'un représentant du courant français des Lumières catholiques, qui devait rencontrer un terrain propice en Pologne, compte tenu de la situation de la République des Deux nations au milieu du XVIII^e siècle.

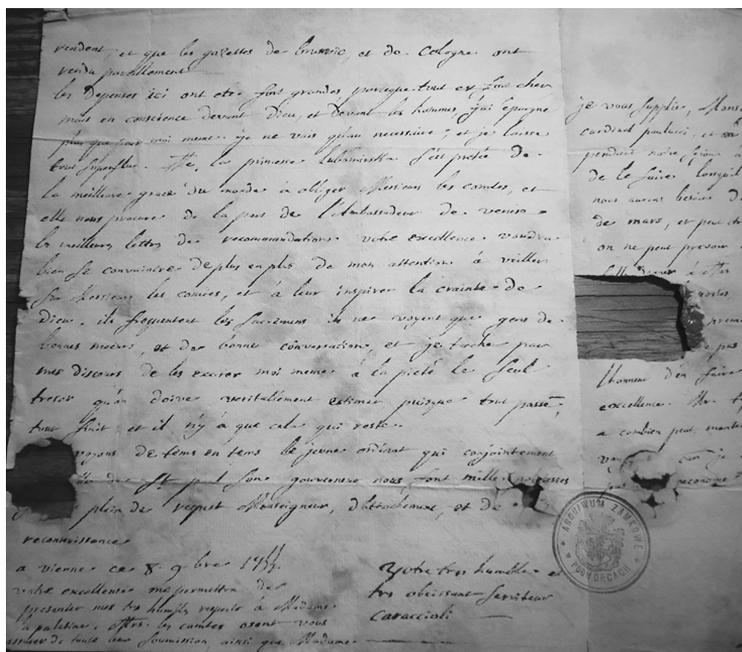


Fig. 1. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Vienne 3.12.1755, ANC, coll. APodh IV/LXIX/47. [Cliché St. Roszak].

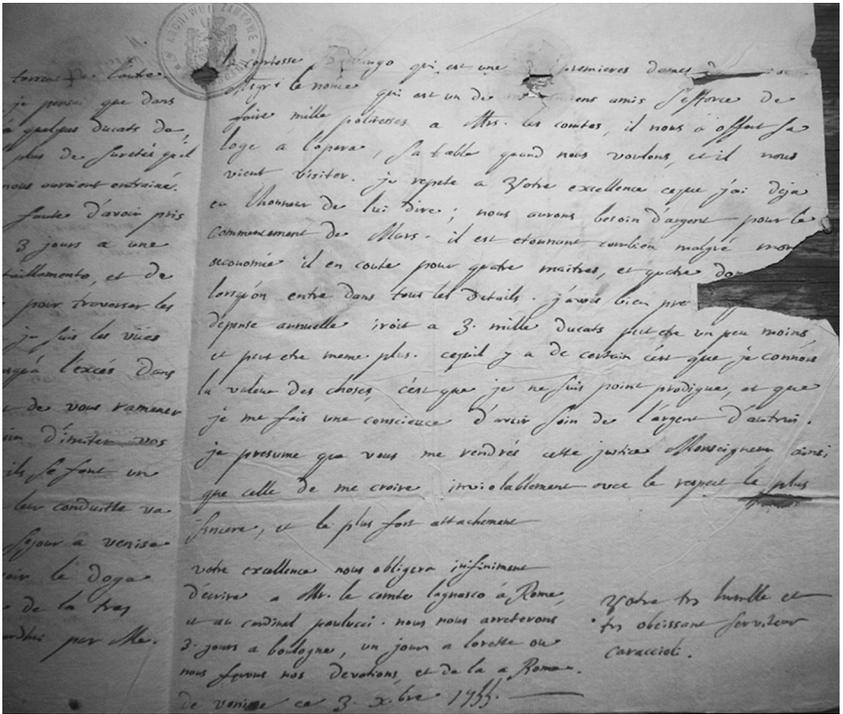


Fig. 2. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Vienne 8.11.1755, ANC, coll. APodh IV/LXIX/47. [Cliché St. Roszak].

pour nourriture - feu, lumieres, enfin depense	23 Ducats
D'ailleurs pendant 23 jours	23 Ducats
a l'Academie de nuit	6 limph
pour notre embarras de mettre a terre	2 Ducats
pour transport, et embarras du carrosse	1 Ducat
et des coffres	1 Demiducat
pour une gîte remplie de courses	1 Demiducat
pour reparations faites au cours de la voye	2 Ducats 1 limph
la robe	
total 158 Ducats 4 limph	
Article de Venise depuis le 23	
octobre jusqu'au 23 Decembre jour	
ou nous arrivames a Bologne	
pour la perroyer	2 Ducats
pour donner au garçon perroyer	4 limph
pour blanchissage de chemises, et bas de	3 Ducats
soye	1 Ducat
pour gaudres, et pommade	
pour tabac us l'usage de Mr. le comte	1 Ducat
Stanislas	
pour habits de marque, et depense de	109 Ducats
spetacles	7 Ducats
pour le feu dans quatre chambres	3 Ducats
pour lumieres	41 Ducats
pour nourriture	
pour logement pendant 23 jours	18 Ducats

Fig. 3. Księga wydatków podróży (Livre de dépenses en voyage), Archives Nationales de Cracovie (ANC), coll. I, 104. [Cliché St. Roszak].

ANNEXE

Louis-Antoine Caraccioli, *Liste des lettres de voyage écrites à Waclaw (Wenceslas) et à son fils Seweryn (en 1755-1757 et en 1759-1761)*

1. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Bologne 11.02.1756, Archives nationales de Cracovie (ANC), coll. APodh I 1/48d.
2. Caraccioli à Seweryn Rzewuski, Vienne 5.11.1761, ANC, coll. APodh IV/LXIX/40.
3. Caraccioli à Seweryn Rzewuski, Varsovie 2.07.[1761], ANC, coll. APodh IV/LXIX/41.
4. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Varsovie 22.09.1757, ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 42.
5. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Warszawa 28.09.1757, ANC, coll. APodh IV/LXIX/43.
6. Caraccioli à Seweryn Rzewuski, Paris 15.11.[1761], ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 44.
7. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Rome 4.04.1756, ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 45.
8. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Vienne 13.10.1755, ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 46.
9. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Vienne 3. 12. 1755, ANC, coll. APodh IV/LXIX/47,
10. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Vienne 8.11.1755, ANC, coll. APodh IV/LXIX / 48.
11. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Brussels 18.11.1758, ANC, coll. APodh IV/LXIX/ 79.
12. Caraccioli à Waclaw Rzewuski, Opatów 16.07.1761, ANC, coll. APodh IV/LXIX/80.



Ekaterina DOMNINA*

(ekaterina.domnina@gmail.com)

L'humanisme italien et les Lumières pétroviennes: le cas de Polydore Virgile d'Urbino**

RÉSUMÉ. – Grâce à son *Historia Anglica*, l'humaniste italien Polydore Virgile d'Urbino (1470-1555) est connu comme l'un des fondateurs de l'historiographie scientifique en Angleterre au XVI^e siècle. Cependant, la contribution de Polydore au patrimoine culturel de l'Europe ne se limite pas à cette œuvre. En 1449, lorsqu'il publia son traité encyclopédique *De inventoribus rerum*, il n'imaginait pas que ce livre allait devenir un instrument de la promotion de la nouvelle politique culturelle russe de Pierre I^{er} (1689-1725). Jusqu'au début du XIX^e siècle, cet ouvrage connut le succès auprès des lecteurs, et semble avoir été largement diffusé. L'article offre un aperçu des causes et des circonstances de la traduction du livre en russe, et présente ses traducteurs. Il s'intéresse enfin à ses lecteurs, appréhendés à travers l'étude de plusieurs exemplaires conservés à la Bibliothèque d'État de Russie et à la Bibliothèque de l'Université d'État de Moscou Lomonossov.

ABSTRACT. – The Italian humanist Polydor Vergil of Urbino (1470-1555) made his fame as one of the founding fathers of English historiography thanks to his *Historia Anglica*. However, Polydor's role in European culture reaches far beyond this work. When, in 1449, Vergil composed his encyclopaedic treatise *De inventoribus rerum*, he could hardly have imagined this book to become an instrument for Russia's new cultural policies Peter the Great (1689-1725) tried to implement. Widely circulated, this work had a large readership until the beginnings of the nineteenth century. This article studies the reasons and context that gave rise to the Russian versions of this work, while enquiring into the identity of its translators. It also traces some of Vergil's Russian readers by examining surviving copies held by the Russian State Library and the Lomonosov Moscow State University Library.

DOI: 10.47421/rfhl141_71-87

En septembre 1718, le comte Ivan A. Moussine-Pouchkine (c. 1660-1730), qui dirigeait le *Prikaz* des Monastères, informa le chef de l'Imprimerie, Fedor P. Polikarpov (c. 1670-1731), des délais trop longs de la traduction en russe d'un « lexique », de traités de géographie, ainsi que d'un « petit livre » de « Virgile d'Urbino »¹. Il s'agissait d'une œuvre en huit parties, consacrée à l'histoire du

* Université d'État de Moscou Lomonossov, Russie.

** Le présent article a été traduit du russe par M^{me} Olga Konkka.

¹ Ivan GOLIKOV, *Dopolnenie k Dejanijam Petra Velikago* [Supplément aux Actes de Pierre le Grand], Moscou, Imprimerie de l'Université, par V. Okorokov, 1790-1797, t. 1-18 (ici t. 12, 1794, p. 105).

savoir : le *De inventoribus rerum*, écrit par l'humaniste Polydore Virgile au tournant du xvr^e siècle². Manifestement, le fait que l'ouvrage soit ancien ne troublait guère le tsar russe : il estimait que, par sa valeur et son actualité, il pouvait contribuer à instruire ses compatriotes. Consciemment ou non – nous aurons l'occasion d'évoquer cette question – Pierre I^{er} avait brillamment choisi l'un des livres les plus remarquables dans l'histoire de l'humanisme ouest-européen³.

Polydore Virgile, également connu sous le nom de *Polydorus Vergilius Urbinatis* et de *Polydorus Castellensis* (c. 1470-1555) provenait de la famille d'un pharmacien, proche de la cour des ducs d'Urbino, les Montefeltro⁴. Federico da Montefeltro (1422-1482) et son fils Guidobaldo (1472-1508) étaient réputés pour l'intérêt qu'ils portaient à la science et aux arts, ainsi que pour leur activité de mécénat. Ils avaient créé, dans leur duché, une cour exemplaire de la Renaissance. Le duc Federico était un grand collectionneur de livres, et il n'hésitait pas à faire appel aux humanistes comme Vespasiano da Bisticci (1421-1498), Federico Veterani (c. 1450-post 1526) et Ludovico Odasio (1455-1509). La famille de Virgile fut très probablement remarquée par le duc Federico grâce à son grand-père, Antoine Virgile, médecin et astrologue, qui enseignait la philosophie à la Sorbonne. Quant à Polydore, il étudia la littérature, l'histoire, la philosophie et la théologie à l'université de Padoue et à celle de Bologne. En 1496, il reçut l'ordination sacerdotale. Benjamin de quatre frères, il se destinait certainement à une carrière ecclésiastique. De cette période datent ses deux premières

² Il n'en existe que deux éditions critiques contemporaines : *Beginnings and Discoveries: Polydore Vergil's De inventoribus rerum. An unabridged translation and edition with introduction, notes and glossary*, edd. B. Weiss et L. C. Pérez, Leyde, Brill, 1997 ; Polydore VERGIL, *On Discovery*, ed. Br. P. Copenhaver, Cambridge [Mass.]-Londres, Harvard University Press, 2002.

³ Pour un aperçu des recherches, voir Aron Ja. ČERNJAK, « Pervaja kniga po istorii nauki i tehniki v Rossii » [Le premier livre sur l'histoire de la science et de la technologie en Russie], *Voprosy istorii, estestvoznaniija i tehniki* 4, 1981, p. 74-79 ; *Polidoro Virgili e la cultura umanistica europea, atti del convegno internazionale di studi e celebrazioni, Urbino, 28 settembre-1° ottobre 2000*, dir. R. Bacchielli, Urbino, l'Accademia Raffaello, 2003 ; Catherine ATKINSON, *Inventing Inventors in Renaissance Europe: Polydore Vergil's De Inventoribus Rerum*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2007.

⁴ Denis HAY, *Polydore Vergil, Renaissance Historian and man of letters*, Oxford, Oxford University Press, 1952 ; Romano RUGGERI, *Un amico di Erasmo: Polidoro Virgili, Urbino, Quattro Venti*, 1992, p. 11-24 ; Ekaterina DOMNINA, « Vergilij, Polidor (1470-1555) » [Virgile et Polydore (1470-1555)], *v Kul'tura Vozroždenija. Enciklopedija*, dir. N. V. Revjakina et al., Moscou, Rosspen, t. 1-2, 2007-2011, ici t. 1, 2007, p. 317-319.

œuvres. D'abord, un dictionnaire de latin classique, *Cornu Copiae* (1496), fondé sur la lecture commentée des *Épigrammes* de Martial par l'humaniste Niccolo Perotti, que Virgile a éditée et préfacée. Ensuite, un recueil de proverbes latins, *Proverbiorum Libellus* (1498). Cet ouvrage était dédié au duc Guidobaldo, celui-là même qui commanda à Virgile son œuvre la plus célèbre, le *De inventoribus rerum* (1499).

La tutelle du cardinal et collecteur du Denier de Saint-Pierre en Angleterre, Adriano Castellesi (c. 1461-c. 1521), a déterminé le lien unissant Virgile à ce pays. Il y obtint des bénéfices ecclésiastiques et jouit de la protection du roi Henri VII Tudor (1485-1509). En 1505, il commença à rédiger son *Historia Anglica*, à laquelle il consacra presque trente ans. L'*Historia Anglica* de Virgile constitue le premier traité académique consacré à l'histoire de l'Angleterre. Il couvre la période depuis l'Antiquité jusqu'en 1537. En Angleterre, Polydore entretint des relations amicales avec les humanistes, comme John Colet (1467-1519), Thomas More (1478-1535) et William Lily (c. 1468-1522). Il correspondit avec Érasme (1469 [1466?]-1536), Guillaume Budé (1467-1540) et Jérôme Aléandre (1480-1542). Les réformes religieuses et politiques de Henri VIII Tudor (1509-1547), ainsi que les relations compliquées que Polydore entretenait avec le favori du roi, le cardinal Thomas Wolsey (1473-1530), l'incitèrent à s'éloigner de la cour pour se consacrer à la littérature. La collection des dialogues *De patientia*, *De vita perfecta*, *De veritate et mendatio* (1545) représente l'un de ses derniers ouvrages majeurs.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, le traité de Polydore *De inventoribus rerum* resta un livre d'histoire des sciences naturelles parmi les plus lus. Il a été traduit en français, en italien, en allemand, en espagnol, en polonais, en hollandais et en russe⁵. Du vivant même de l'auteur, il fut réédité trente fois. Le nombre de rééditions ultérieures et de copies conservées reste inconnu⁶. La version complète de l'ouvrage de Virgile est composée de huit livres qui racontent l'apparition du monde, de l'homme, de la société et de ses institutions, des religions, des sciences et des arts.

⁵ Un aperçu de quelques éditions des XVI^e et XVII^e siècles est disponible sur le site : Helmut ZEDELMAIER, *Polydorus Vergilius, De inventoribus rerum*, ed. U. J. Schneider, consulté le 13 janvier 2020. URL : http://dbs.hab.de/Polydorusvergilius/portal-texte/text_11_e.htm

⁶ C. ATKINSON, *op. cit.* [n. 3], p. 118-119.

Les trois premiers livres exposent l'histoire des découvertes et des inventions faites avant l'ère chrétienne. Les cinq autres sont consacrés à la période de la propagation du christianisme. Le livre contient plusieurs remarques critiques à l'égard de l'Église catholique. Pour cette raison, le texte de Virgile fut à plusieurs reprises censuré par celle-ci dans la seconde moitié du xvi^e et au xvii^e siècles⁷.

Parmi les principales sources sur lesquelles s'appuyait Virgile, on trouve la Bible, les Pères de l'Église, et les écrits d'une centaine d'auteurs de l'Antiquité. À travers son livre, Virgile cherchait à prouver que la plupart des découvertes et des inventions attribuées aux Grecs et aux Romains appartenaient en réalité aux Hébreux et aux peuples d'Asie. Le traité n'évoque presque pas de découvertes de l'époque de Virgile, ce qui s'explique par sa vision ambivalente du progrès et de l'évolution du savoir. D'un côté, le fait que l'humanité s'était écartée de son état naturel et de la sagesse des anciens avait, selon lui, des conséquences négatives. De l'autre, il exposait avec admiration les fruits du progrès technique, tels que l'imprimerie. Virgile concevait le travail comme le principal moteur du progrès du savoir. Il fut l'un des premiers savants du début des temps modernes à avoir introduit dans son traité des éléments de l'analyse critique des sources, et tenté d'établir leur expertise philologique et historique⁸.

Ainsi, compte tenu du succès du livre, on peut considérer que l'intérêt de Pierre I^{er} pour l'œuvre de Virgile était tout à fait légitime. En même temps, on ignore comment le tsar russe en a eu connaissance. Nous ne disposons pas de témoignages directs à ce sujet. Cependant, nous pouvons avancer quelques hypothèses.

Avant même l'époque de Pierre I^{er}, le texte de Virgile était connu dans certains milieux en Russie. Nous trouvons des références au texte et des extraits dans les chroniques russes du début et du milieu du xvii^e siècle. Cependant, la question des auteurs et

⁷ Cf. Viktor V. DANILEVSKIJ, *Russkaja tehničeskaja literatura pervoj četverti xviii veka* [La Littérature technique russe du premier quart du xviii^e siècle], Moscou-Leningrad, Éd. de l'Académie des sciences de l'URSS, 1954, p. 137-142; Michele LODONE, « Traduzioni, censure, riscritture: sul "De inventoribus" di Polidoro Virgilio », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, Serie 5, 2, 1, 2010, p. 143-177; C. ATKINSON, *op. cit.* [n. 3], p. 119-120; Jonathan ARNOLD, « Polydore Vergil and Ecclesiastical Historiography in his *De Inventoribus Rerum* IV-VIII », *Studies in church history* 49, 2013, p. 144-155.

⁸ Polydore VIRGILE, *op. cit.* [n. 2], p. viii-xxix.

des circonstances de ces ajouts, ainsi que des éditions ayant servi de source, n'a pas encore été étudiée⁹. On sait également qu'en 1684, l'œuvre de Virgile est citée parmi les livres étrangers confiés au *Prikaz* de Ambassades après la fermeture de l'imprimerie de Siméon de Polotsk (1629-1680). Ce dernier était un grand représentant du baroque slave de l'Est, et précepteur des aînés du tsar Alexis I^{er} Mikhaïlovitch (1645-1676). Dans l'inventaire, l'intitulé du livre apparaît en russe : *Kniga Polidora Vergilija o obretateleh veščej i o čudeseh, v os' mušku* [Le livre de Polydore Virgile sur les inventeurs des choses et des miracles, in-8°]. Cependant, on ne sait pas s'il s'agit d'une édition en latin, ou bien d'une traduction¹⁰. Il faut dire qu'à cette époque, Virgile était bien connu en Europe de l'Est, au sein de la République des Deux Nations. C'est là qu'avait paru la version du livre en polonais, mise en vers par l'écrivain Jan Protasowicz († c. 1608)¹¹.

Parmi les livres de la collection personnelle de Pierre I^{er}, on ne trouve que l'édition traduite en russe, et le sort de cet exemplaire reste inconnu¹². L'œuvre de Virgile n'est pas mentionnée parmi les livres du *Prikaz* des pharmacies, qui comportait une

⁹ Arsenij N. NASONOV, *Istorija russkogo letopisanija XI-načala XVIII veka: Očerki i issledovanija* [Histoire des chroniques russes du XI^e-début du XVIII^e siècle : essais et études], Moscou, Nauka, 1969, p. 420, 426-435, 474-475.

¹⁰ Sergej A. BELOKUROV, *O biblioteke moskovskih gosudarej v XVI stoletii* [Sur la bibliothèque des souverains de Moscou au XVI^e siècle], Moscou, Imprimerie de G. Lissner et A. Gechel, 1899, p. 77. Sur Siméon de Polotsk, voir Aleksandr M. PANČENKO, « Simeon Polockij », dans *Slovar' knižnikov i knižnosti Drevnej Rusi*, ed. D. M. Bulanin, t. 3/3, Saint-Petersbourg, Dmitrij Bulanin, 1998, p. 362-379; Max J. OKENFUSS, *The Rise and Fall of Latin humanism in Early-Modern Russia. Pagan authors, Ukrainians, and the resiliency of Muscovy*, Leyde, Brill, 1995, p. 58-62.

¹¹ R. RUGGERI, *op. cit.* [n. 4], p. 125; Jan PROTASOWICZ, *Inventores rerum albo krótkie opisanie kto co wynalazł i do używania ludziom podał*, Wilnie, Druk. Bárcaná, 1608 [repr.: Wyd. Ksawery ŚWIERKOWSKI, Wrocław, Ossolineum, 1973]; Hendryk LULEWICZ, « Jan Protasowicz h. Jastrzębiec », dans *Internetowy Polski Słownik Biograficzny*, Internet, consulté le 13 janvier 2020. URL : <https://www.ipsb.nina.gov.pl/a/biografia/jan-protasowicz-h-jastrzebiec-1608?print>

¹² Polidor VERGILIJ, *Osm'knig o izobretateleh veščej. Prevedeny s latinskago na slaveno-rossijskij jazyk v Moskve, i napečatany povelieniem Velikago Gosudarja Carja, i Velikago Knjazja Petra Pervoago Vserossijskago Imperatora* [Les huit livres sur les inventeurs des choses. Traduit du latin en langue russe slave à Moscou, et imprimé par l'ordre du grand Tsar Souverain et du Grand Prince Pierre I^{er}, Empereur de Russie], Moscou, [s. n.], 5 mai 1720, dans *Biblioteka Petra I. Ukazatel'-spravočnik, sostavitel' Elizaveta I. Bobrova*, red. Dmitrij S. Lihačev [Bibliothèque de Pierre I^{er}. Index, compilé par Elizaveta I. Bobrova, éd. Dmitrij S. Lihačev], Leningrad, Bibliothèque de l'Académie des sciences, 1978, p. 61, n. 354.

partie de la bibliothèque familiale des tsars avant Pierre I^{er}. De même, elle n'apparaît pas dans les bibliothèques dites « des ducs de Holstein-Gottorp et des ducs de Courlande », qui ont été transférées à Saint-Pétersbourg dans les années 1710, sur l'ordre du tsar, et qui ont, par la suite, constitué la base de la Bibliothèque de l'Académie des sciences de Russie¹³. Cependant, une copie du texte de Virgile traduit en hollandais se trouvait dans la bibliothèque d'un homme d'État et traducteur du tsar, Andreas Winus, ou Andrei Vinus (1641-1716). Il s'agit d'une édition des trois premiers livres, publiée en 1612 à Amsterdam par l'imprimeur Jan Evertsen Cloppenburgh¹⁴. En 1703, lorsque Winus tomba en disgrâce, ses biens, y compris sa riche bibliothèque, furent confisqués par le trésor. En 1708, Winus fut gracié, et une partie de ses livres lui fut restituée. Toutefois, après sa mort, sa bibliothèque a été définitivement récupérée par l'État, pour ensuite intégrer la bibliothèque de l'Académie des sciences de Russie. Pierre I^{er} aurait-il pu consulter l'édition en question dans la bibliothèque de Winus ? À ce jour, il est impossible de répondre à cette question, mais il est certain qu'une trace « hollandaise » est présente dans la traduction du livre en russe. En effet, celle-ci est l'œuvre de Feofilakt Lopatinskij (c. 1680-1741), évêque de Tver' et Kachira,

¹³ Irina BELJAEVA et Irina LEBEDEVA, « L'histoire de la bibliothèque de Pierre le Grand et de ses catalogues », *Cahiers du monde russe* [En ligne] 47/3, 2006, mis en ligne le 1^{er} janvier 2007, consulté le 13 janvier 2020. URL: <http://journals.openedition.org/monderusse/8833> ; Sirkka HAVU et Irina LEBEDEVA, *Collections donated by the Academy of Sciences of St. Petersburg to the Alexander University of Finland in 1829: an annotated catalogue*, Helsinki, Helsinki University Library, 1997 ; Elena A. SAVEL'JEVA (éd.), *Knigi iz biblioteki Aptekarskogo prikaza v sobranii BAN. Katalog*, [Les Livres de la bibliothèque du Prikaz des pharmacies de la collection du BAS], Saint-Pétersbourg, Bibliothèque de l'Académie des sciences, Alpharet, 2006 ; Irina V. HMELEVSKIH et Aleksandr E. KARNAČEV (éd.), *Biblioteka Petra Velikogo: zapadnoevropejskie pečatnye knigi* [Bibliothèque de Pierre le Grand : livres imprimés en Europe occidentale], Saint-Pétersbourg, Bibliothèque de l'Académie des sciences, t. 1-2, 2016 ; Olga MEDVEDKOVA (dir.), *Pierre Le Grand et ses livres : les arts et les sciences de l'Europe dans la bibliothèque du tsar*, Paris, CNRS – Alain Baudry et C^{ie}, 2016.

¹⁴ Polydorus VERGILIUS, *Waerachtige Beschryvinghe, Inhoudende wie de eerste Autheuren ende vindere aller verscheyden Consten, Invention ende Hantwercken zijn gheweest. Door den selven met groorter vijdt ende neersticheydt in drie Boecken begrepen. Ende nu van nieuws uyt de Latijnsche in onse Nederlandsche tale ghetrouwelijck overgheset, door E. M. G.*, Amsterdam, by Jan Evertsz Cloppenburch, boeckvercooper, op't Water, in de vergulden Bybel, Anno 1612, in-8°, dans *Knigi iz sobranija Andreja Andreeviča Vinusa: katalog* [Les Livres de la collection d'Andrej Andrejevič Winus : catalogue], dir. E. A. Savel'jeva, Saint-Pétersbourg, Bibliothèque de l'Académie des sciences, Alpharet, 2008, p. 208, n. 271 ; Kees BOTERBLOEM, *Moderniser of Russia: Andrei Vinus, 1641-1716*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

traducteur et écrivain. Dans sa bibliothèque, il possédait la version complète du *De inventoribus rerum*, composée des huit livres. Cette édition en latin a été conçue en 1671 à Nimègue, dans les imprimeries de Reiner Smetius¹⁵. La gravure qui orne la page de titre a été réalisée par le célèbre peintre hollandais Romeyn de Hooghe (1645-1708). Il est intéressant de remarquer que la publication chez Smetius eut lieu la même année que la publication du même texte chez Daniel Elzevir. Il s'agit des deux dernières rééditions de cette œuvre de Virgile en latin¹⁶.

Peut-on supposer que ce livre appartient d'abord au tsar, avant d'être confié à Lopatinskij pour la traduction ? C'est tout à fait possible, et cette hypothèse est indirectement confirmée par la correspondance de 1718 entre Moussine-Pouchkine et Polikarpov. Dans l'une des lettres, le premier demande au second que Lopatinskij et ses collaborateurs achèvent au plus vite la traduction du « lexique » et des autres livres. Le tsar a même menacé de suspendre leurs salaires, tant que la traduction n'était pas terminée¹⁷. Compte tenu de la présence d'un exemplaire de Virgile dans la bibliothèque de Lopatinskij, le *De inventoribus rerum* pourrait parfaitement faire partie de ces livres inconnus, dont la traduction était tant attendue par le tsar.

La présente recherche n'a pas pour objectif de fournir une comparaison textologique de l'édition en latin publiée en 1671 par Reiner Smetius avec la traduction russe faite par Lopatinskij, afin d'établir si la première a servi de source à la seconde. Cela exigerait une étude complémentaire. Cependant, même l'aspect extérieur de cette édition permet de l'associer à la traduction de Lopatinskij. L'exemplaire de Virgile provenant de la collection de Lopatinskij porte des annotations en latin et en grec de la main de la même personne, mais on ignore si elles ont été faites par Lopatinskij lui-même, lorsqu'il travaillait sur la traduction¹⁸.

¹⁵ Polydorus VERGILIUS et Alexander SARDUS, *De rerum inventoribus in quibus omnium scientiarum, omniumque; ferè rerum principium quoddam quam brevissime continetur*, Noviomagi Batavorum, ex Typographia Reineri Smetii, 1671, in-12°, dans Dmitrij D. GAL'GIN et Galina N. PITUL'KO (éd.), *Biblioteka Feofilakta Lopatinskogo (ok. 1680-1741)*. Katalog [Bibliothèque de Feofilakt Lopatinskij (circa 1680-1741). Catalogue], Saint-Pétersbourg, Maison Pouchkine, 2016, p. 124, n. 160.

¹⁶ C. ATKINSON, *op. cit.* [n. 3], p. 119.

¹⁷ I. GOLIKOV, *op. cit.* [n. 1], p. 105.

¹⁸ *Biblioteka Feofilakta Lopatinskogo, op. cit.* [n. 15], p. 124.

On sait toutefois qu'il maîtrisait parfaitement ces deux langues¹⁹. Lopatinskij appartenait à une lignée de la noblesse ukrainienne. Après avoir étudié à l'Académie de théologie de Kiev, et probablement dans une université polonaise, il enseigna la théologie et la philosophie à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, dont il fut le recteur à partir de 1706. Dans les années 1710-1720, Lopatinskij fut maintes fois sollicité pour la traduction des livres étrangers, ainsi que pour la correction des traductions russes de la littérature religieuse, dont la nouvelle traduction de la Bible. Ce dernier projet ne fut achevé qu'après sa mort, sous Élisabeth Petrovna (1740-1765). Au début des années 1730, Lopatinskij tomba en disgrâce et fut emprisonné, notamment à cause de sa polémique avec l'archevêque de Novgorod et second vice-président du Saint-Synode, Feofan Prokopovič (1681-1736). Ce dernier était un réformateur de l'Église, et un écrivain dont le talent était égal à celui de Lopatinskij, qui ne partageait pas son engagement politique. En effet, l'archevêque de Novgorod soutenait la politique de « l'absolutisme éclairé » de Pierre I^{er}, et prônait le rapprochement de l'orthodoxie et du protestantisme, encouragé par le renforcement de l'influence étrangère en Russie et par le règne d'Anna Ivanovna (1730-1740)²⁰.

Il est d'autant plus intéressant de considérer la façon dont Lopatinskij percevait l'œuvre de Virgile, qu'il a été chargé de le traduire, sans que son nom apparaisse dans l'édition. Dans sa traduction, il omet l'avant-propos de Virgile adressé à l'humaniste Lodovico Odasio (1455-1509), précepteur de Guidobaldo da Montefeltro, probablement parce que ni Odasio, ni le duc d'Urbino n'étaient connus en Russie au début du XVIII^e siècle. Le contenu du message n'intéressait pas le traducteur. Lopatinskij choisit de remplacer ce texte par la lettre de Virgile à son frère

¹⁹ Pour d'autres informations sur Lopatinskij, voir Feofilakt LOPATINSKIJ, *Izbrannyye filosofskie proizvedeniya* [Œuvres philosophiques, une sélection], éd. Aleksandr V. Panibratcev, Moscou, RAN, Institut de philosophie, 1997, p. 3-18.

²⁰ Pour des informations plus détaillées sur les débats religieux, voir Simone BLANC, « L'Église russe à l'aube du "siècle des Lumières" », *Annales. Économies, sociétés, civilisations* 20/3, 1965, p. 442-464 ; Michel MERVAUD, « Jacques Jubé et l'union des Églises », *Revue des études slaves* 70/2, 1998, p. 377-398 ; Andrej V. PANIBRATCEV, *Prosvetšenie razuma. Stanovlenie akademičeskoj nauki v Rossii* [L'Éveil de l'esprit. La formation de la science académique en Russie], Saint-Petersbourg, Maison d'édition de l'Institut humanitaire chrétien russe, 2002 ; Robert COLLIS, *The Petrine instauration: religion, esotericism and science at the court of Peter the Great, 1689-1725*, Leyde, Brill, 2012, p. 271-356.

Jean Matthieu, écrite le 5 décembre 1517. Dans d'autres éditions, cette « seconde » lettre de Polydore à Jean Matthieu est placée avant la quatrième partie, introduisant les livres cinq à huit. C'est à cet endroit qu'elle apparaît dans l'édition de Reiner Smetius (1671). De même, la « première lettre » à Jean Matthieu, avec la même date, suit habituellement le mot adressé à Odassio au début du livre. Or, on ne la trouve pas dans l'édition de Reiner Smetius, et par conséquent, elle est également absente de la traduction de Lopatinskij.

Lopatinskij a inséré sa propre préface, adressée aux lecteurs orthodoxes, à la suite de la « seconde » lettre de Polydore à son frère [fig. 1]. Dans ce texte, il exhorte les lecteurs à ne pas s'offusquer de la description des croyances religieuses, des coutumes et des traditions des autres peuples. Il souligne que cela n'a pas pour objectif d'inciter les lecteurs à les adopter. Au contraire, cela doit permettre de mieux connaître ces peuples et de s'appuyer sur ces connaissances, ainsi que sur le bon sens, afin de préserver sa propre identité : « Nous lisons bien des livres différents : non seulement ceux écrits par des chrétiens, mais aussi des histoires des Grecs, des Égyptiens, des Persans et d'autres.



Fig. 1. La préface du traducteur Feofilakt Lopatinskij et le début de la table des matières de l'édition du *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1720 [Bibliothèque d'État de Russie].

Nous le faisons non pour adopter leur foi, mais pour savoir ce qui se passe chez eux, et pour apprendre à communiquer avec eux... Ainsi tu seras capable d'agir avec raison, droiture et sagesse »²¹. Cet avant-propos écrit par Lopatinskij permet de conclure que non seulement il partageait la foi de Virgile en l'importance de l'instruction de tout homme, mais qu'il considérait également que l'instruction faisait partie intégrante de la prise de conscience de sa propre identité, et de la valeur de la culture à laquelle on appartient.

Abordons maintenant les informations dont nous disposons sur les lecteurs et les propriétaires du livre de Virgile au XVIII^e siècle. Pour les rassembler, nous avons fait appel à la collection de la Bibliothèque d'État de Russie, qui conserve neuf copies de l'édition de 1720²². L'analyse de ces copies révèle que le livre de Virgile traduit par Lopatinskij a été imprimé au format in-folio sur du papier hollandais, ce dont témoigne la présence des filigranes, telles que les *Armes d'Amsterdam*²³. Le livre ne contient pas d'illustrations, mais simplement des vignettes représentant les fruits ouverts d'un grenadier. Notons, par ailleurs, que la traduction de l'œuvre de Virgile était le premier livre en écriture civile qui contenait des *errata*. Les neuf exemplaires contiennent soit des annotations des lecteurs, soit des mentions relatives à leurs propriétaires. Ces dernières sont particulièrement nombreuses dans le quatrième et le septième exemplaires.

Le quatrième exemplaire de la traduction de Virgile²⁴ provient de la bibliothèque de l'Académie de théologie de Moscou. Sa reliure d'origine, en cuir, a été préservée. Au recto de la dernière page, on trouve deux titres de donation, témoignant que le livre appartenait au prince Ivan Borjatinskij, qui l'avait offert à l'abbé Iona [fig. 2]. Il s'agit très probablement de Jonas, né Joasaph Salnikejev (?-après 1733), un noble originaire de Smolensk, abbé du Monastère de la Transfiguration à Kazan (1706-1726) et membre du Saint Synode (1721-1726). Salnikejev est présenté par ses contemporains comme quelqu'un d'intelligent et d'aimable,

²¹ VERGILIJ, *op. cit.* [n. 12], p. ii.

²² Bibliothèque d'État de Russie, Cote MK Си-2/20-B.

²³ Voir ce filigrane sur les exemplaires n^{os} 5 et 7 (n^{os} d'inventaire 1852 et 2890); cf. William A. CHURCHILL, *Watermarks in paper in Holland, England, France, etc. in the XVII and XVIII centuries and their interconnection*, Amsterdam, M. Hertzberger, 1967, n. 69.

²⁴ Numéro d'inventaire : 1428.

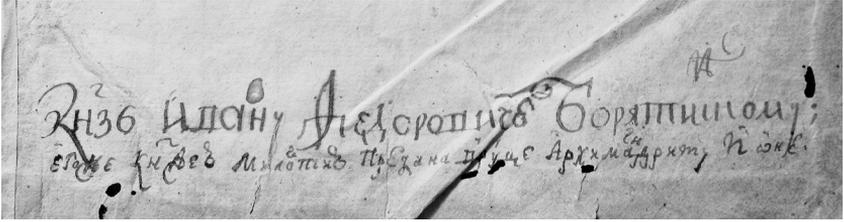


Fig. 2. Titres de donation d'Ivan Borjatinskij et de l'abbé Iona
[Bibliothèque d'État de Russie].

et qui, tout en étant un homme d'Église, menait grand train. Cela lui attira les accusations de ses ennemis, qui le soupçonnaient de s'être approprié les biens de l'Église, ce qui n'a jamais été prouvé. Malgré cela, en 1729, il fut exclu de la cléricature et mis en prison, où il mourut²⁵. Quant au Prince Ivan Fedorovič Borjatinskij, ou Barjatinskij (1689-1738 ?), il faisait partie des compagnons d'armes de Pierre I^{er}. Il a excellé dans le service militaire comme dans le service civil, et était favorable à la politique d'absolutisme. Sa biographie détaillée n'a pas été établie, mais sa grande culture est connue²⁶.

Il est intéressant de remarquer que la sœur d'Ivan Borjatinskij, Marfa (c. 1686-1720) fut la seconde femme de l'homme politique et diplomate Andrei Artamonovič Matvejev (1666-1728). Marfa a accompagné Matvejev lors de ses missions diplomatiques aux Pays-Bas, en France, en Angleterre et en Autriche (1699-1715), devenant ainsi la première femme russe ayant séjourné à l'étranger avec son mari ambassadeur. Les contemporains notaient la culture intellectuelle des Matvejev, ainsi que la beauté de Marfa, qui lui a valu le surnom de la « belle ambassadrice moscovite »²⁷. Matvejev collectionna les livres pendant toute sa vie, ayant réuni l'une des plus grandes bibliothèques privées de Russie du début

²⁵ Illarion A. ČISTOVIČ, « Iona Sal'nikeev », *Čtenija v Imperatorskom Obščestve Istorii i Drevnostej Rossijskikh pri Moskovskom Universitete*, 3, V (1868), p. 1-125.

²⁶ Irina V. BABIČ et Marina V. BABIČ (éd.), *Oblastnye praviteli Rossii, 1719-1739 gg.* [Les Gouverneurs provinciaux de la Russie, 1719-1739], Moscou, Rosspen, 2008, p. 195-196.

²⁷ Pour une biographie plus détaillée de Marfa Borjatinskij, voir Ekaterina DOMNINA, « Count Andrei Matveev and his wives in Petrine diplomatic practice », dans *Gender and diplomacy: women and men in European embassies from the 15th to the 18th century*, éd. R. Anderson, L. Oliván Santaliestra et S. Suner (Vienne, Hollitzer, 2020).

du XVIII^e siècle²⁸. Notons cependant que l'œuvre de Virgile n'est pas mentionnée dans le répertoire des livres de Matvejev. On peut également présumer que ce dernier connaissait l'abbé Salnikejev, puisque tous les deux sont mentionnés parmi les auteurs du Règlement du Saint-Synode de 1721. Compte tenu des particularités culturelles des familles Borjatinskij et Matvejev, on peut supposer qu'Ivan Borjatinskij a offert le livre de Virgile à Salnikejev, non seulement pour souligner ses sentiments amicaux, mais aussi pour marquer l'appartenance de Salnikejev à son cercle de personnes cultivées. Toutefois, en dehors du livre de Virgile, nous ne disposons d'aucun autre témoignage sur leurs relations. Parmi les autres propriétaires de cet exemplaire, nous trouvons également un certain Ivan Roztin. L'inscription, informant que ce dernier a acheté le livre le 22 août 1751 dans la ville de Ielets, est découpée en syllabes et en mots placés séparément sur les bords de plusieurs pages²⁹. Nous n'avons malheureusement pas réussi à reconstituer la biographie de cette personne.

Le septième exemplaire de la traduction de Virgile³⁰ appartenait à un militaire, Fedor Pouchtchine († après 1762). Non seulement il consultait le livre, mais il l'utilisait également pour noter des événements importants de sa vie, et pour faire ses comptes [fig. 3]. Comme Ivan Roztin, Pouchtchine découpait ses notes en syllabes et en mots, les plaçant en bas de pages. L'une de ces inscriptions, doublée sur la page de garde arrière, permet d'apprendre que Pouchtchine a acquis le livre de Virgile à Saint-Pétersbourg, en 1723, pour 130 kopecks [fig. 4]. À cette époque, il avait le grade de sous-officier d'artillerie à pied³¹. En 1743, il a noté qu'il avait été promu commandant d'artillerie de la garnison de Narva³².

²⁸ Irina A. POLONSKAJA, Sirkka HAVU *et al.* (éd.), *Biblioteka A. A. Matveeva (1666-1728): katalog*, [Bibliothèque de A. A. Matvejev (1666-1728): catalogue], Moscou, Bibliothèque d'État V.I. Lénine d'URSS, 1985.

²⁹ VERGILIJ, *op. cit.* [n. 12], p. 1, 5, 7, 13, 19, 25, 30, 37, 43, 49, 55, 59, 65, 71, 77, 83, 89, 97, 103, 109, 115, 121, 127, 133, 135, 141, 147, 153, 169, 177, 183, 191, 195, 203, 209, 215, 225, 229, 241.

³⁰ Numéro d'inventaire 2890.

³¹ VERGILIJ, *op. cit.* [n. 12], p. 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 30, 33, 35, 37, 39, 41, 43, 45, 47, 49, 52, 53, 55, 57, 59, 61, 63, 65, 67, 69, 71, 73.

³² *Ibid.*, p. 127, 131, 133, 135, 137, 139, 141, 143, 145, 147, 149, 151, 153, 155, 157, 159, 161.

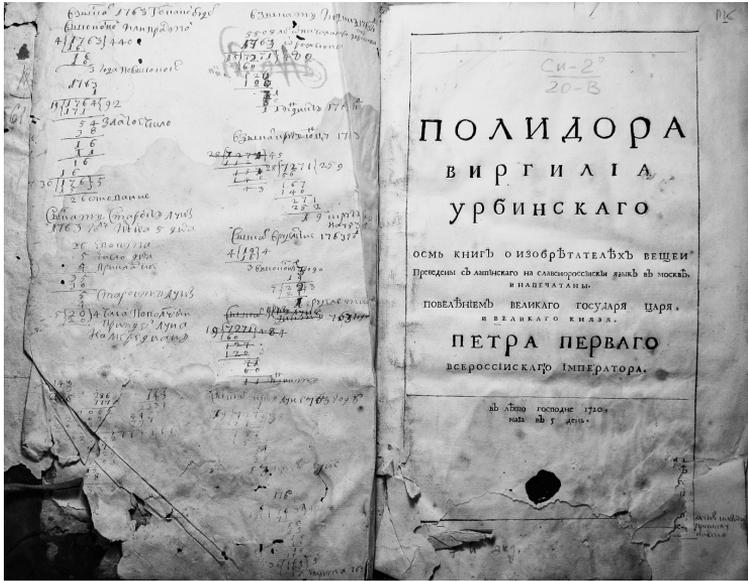


Fig. 3. Page de titre de l'édition du *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1720, avec les annotations des propriétaires [Bibliothèque d'État de Russie].

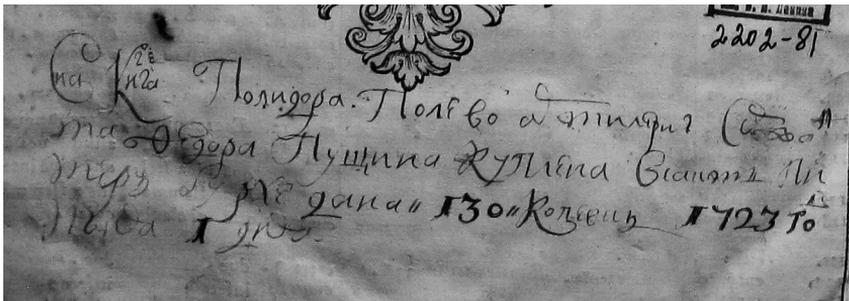


Fig. 4. Signature de Fedor Pouchtchine au verso de la page d'errata du *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1720 [Bibliothèque d'État de Russie].

Manifestement, à un moment de sa vie, Pouchtchine avait étudié la navigation, ce qui expliquerait la présence d'une sorte de limbe gradué sur la page de garde avant [fig. 5]. La dernière inscription faite par l'officier date de 1762³³. Il est possible de reconstituer

³³ *Ibid.*, p. 60v.

la vie de cet homme en s'appuyant sur les archives. C'est de lui qu'il est question dans la gazette *Sanktpetersbourgskije Vedomosty* du 4 décembre 1758 : le périodique annonce sa promotion au poste de commandant en second au Bataillon de Moscou du Régiment de la Garde de Préobrajensky³⁴. Ce bataillon, qui a existé entre 1726 et 1763, était composé des officiers-invalides du régiment. Le Régiment de la Garde de Préobrajensky jouissait de la protection spéciale de la dynastie Romanov. Il a pris une part active dans le coup d'État de 1740, ayant placé Élisabeth Petrovna sur le trône. On peut conclure que les mérites militaires de Pouchtchine ont été reconnus et appréciés, et, qu'à la fin de sa vie, il n'a pas été laissé sans moyens de subsistance.

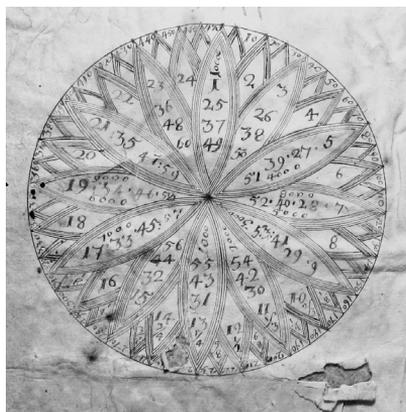


Fig. 5. Limbe gradué de Fedor Pouchtchine dans le *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1720 [Bibliothèque d'État de Russie].

Le succès du livre de Virgile dans la Russie pétroviennne explique l'intérêt qu'il continua à susciter par la suite, et sa réédition à la fin du XVIII^e siècle à l'initiative de Nikolaj Novikov (1744-1818), philanthrope et éditeur [fig. 6]. La nouvelle traduction, qui témoigne de l'évolution de la langue russe littéraire de l'époque, a été effectuée par les soins d'Ivan Trediakovskij (1747-après 1800). Trediakovskij était le fils d'un sacristain de la région (gouvernement) de Toula. Après ses études à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, il commença à faire des traductions, tout en

³⁴ *Sanktpetersbourgskije Vedomosty*, 4 décembre 1758, p. 11, consulté le 13 janvier 2020. URL : https://books.google.cz/books?id=_G9IAAAcAAJ&hl=ru&pg=PT998#v=onepage&q&f=false

travaillant à l'imprimerie de l'Université de Moscou, que Novikov cherchait à développer. Plus tard, Trediakovskij a créé sa propre imprimerie, devenue une entreprise à succès. Cependant, par la suite, elle causa sa ruine en raison des restrictions de la censure et de l'annulation des commandes du gouvernement. Tout comme Lopatinskij, Trediakovskij mourut dans la misère³⁵.

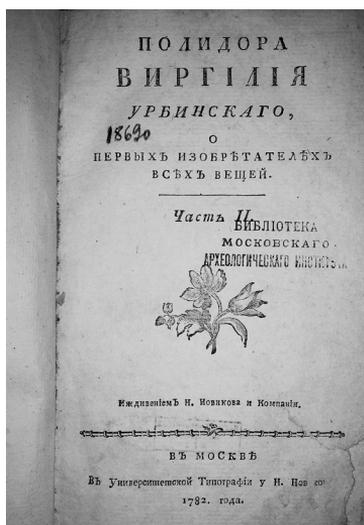


Fig. 6. Page de titre de l'édition du *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1782, traduit par Ivan Trediakovskij [Bibliothèque de l'Université d'État de Moscou Lomonossov].

La traduction du livre de Virgile par Trediakovskij, tout comme la traduction de Lopatinskij, a été publiée sans indication du nom du traducteur³⁶. Cette édition a été imprimée au format in-8°, en deux parties, et ornée de vignettes en forme de fleurs [fig. 7]. La question de l'original latin ayant servi de base à cette traduction n'a pas été élucidée, tout comme la question de la réception

³⁵ Ivan F. MARTYNOV, « Zabytyj tipograf XVIII stoletija Ivan Nikitič Trediakovskij » [Typographe oublié du XVIII^e siècle], dans *XVIII vek. Problemy istorizma v russkoj literature, konec XVIII – načalo XIX v.* [Le XVIII^e siècle. Les problèmes de l'historicisme dans la littérature russe de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle], dir. G. P. Makogonenko, et A. M. Pančenko, Leningrad, Nauka, 1981, p. 262-274.

³⁶ Polidor VIRGILIJ URBIŃSKIJ, *O pervyh izobretateleh vseh veščej* [Polydore VIRGILE D'URBINO, *Sur les inventeurs des toutes les choses*], Moscou, Imprimerie de L'Université, par N. NOVIKOV, p. 1-2, 1782.

des lecteurs, car personne n'a établi le nombre d'exemplaires préservés, ni répertorié ses citations. Ce problème peut être partiellement résolu grâce à la collection de la Bibliothèque de l'Université d'État de Moscou Lomonossov, qui a conservé deux exemplaires complets de la traduction de Tredijkovskij, et un exemplaire incomplet. Seule l'une de ces copies garde les traces de l'attention que lui a portée son lecteur, ainsi qu'une mention indiquant ses propriétaires. L'exemplaire appartient d'abord à un certain Vasilij Denisov, puis à Ivan Aničkov, étudiant de l'Académie de théologie de Moscou³⁷. Il s'agit très probablement d'Ivan Nikolajevič Aničkov-Platonov (†1864), théologien et professeur de cette académie, réputé pour son érudition³⁸. Ses travaux n'ont jamais fait l'objet d'une analyse, et, par conséquent, on ignore s'il citait Virgile dans ses œuvres.



Fig. 7. Première page de l'édition du *De inventoribus rerum* de Polydore Virgile, 1782
[Bibliothèque de l'Université d'État de Moscou Lomonossov].

³⁷ Bibliothèque de l'Université d'État de Moscou Lomonossov, Cote 5 Qa 509, numéros d'inventaire : t. 1 – 249949, редк. 1962, t. 2 – 4383673, редк. 3725.

³⁸ Sergej K. SMIRNOV, *Istorija Moskovskoj duhovnoj akademii do ee preobrazovanija (1814-1870)* [Histoire de l'Académie théologique de Moscou avant sa transformation (1814-1870)], Moscou, Imprimerie de L'Université, par M. Katkov, 1879, p. 37-48.

* *
*

On peut conclure qu'en Russie, l'ouvrage encyclopédique de Polydore Virgile *De inventoribus rerum*, traduit en russe sur l'ordre de Pierre I^{er}, a rencontré le succès auprès de lecteurs dont l'éducation et le statut social pouvaient être très différents. Les exemplaires des éditions de 1720 et de 1782 qui sont parvenus jusqu'à nous montrent que, parmi les lecteurs du livre, figurent non seulement des grands dignitaires et des membres du clergé très éduqués, mais aussi des « hommes de terrain », tels que l'officier Fedor Pouchtchine. Cela répondait aux objectifs de la modernisation de la Russie, et de l'élévation du niveau de l'éducation de tous les groupes sociaux, fixés par le tsar. À côté des informations sur les découvertes des époques précédentes, le lecteur russe se familiarisait avec les idées de la valeur de la personne humaine et de la diversité culturelle, qui distinguent l'humanisme italien. Ce n'est pas un hasard si le titre du livre parle des « inventeurs des choses », dans lesquels Virgile inclut non seulement les dieux et les peuples, mais aussi les personnes. Notons également que le triste sort des traducteurs du livre de Virgile en russe, Feofilakt Lopatinskij et Ivan Trediakovskij, témoigne d'une autre caractéristique de l'époque : la lutte du pouvoir contre la dissidence, qui résultait, pourtant, de sa propre politique en faveur de l'éducation.



János KALMÁR*
(jankalmar@freemail.hu)

La Monarchie des Habsbourg et le Saint-Empire d'après les *Voyages* de Montesquieu

RÉSUMÉ. – Dans ses récits de voyage, Montesquieu écrivit peu d'observations sur les États de la Maison de Habsbourg. Ils ne lui servirent pas de modèle pour sa réflexion sur les systèmes politiques. Il goûta pourtant les charmes de son séjour à Vienne. Mais, arrivé à Venise, il y critiqua le poids de la domination autrichienne, avant que la découverte du système prussien ne le conduisît à reconsidérer la « douceur » du gouvernement des Habsbourg.

ABSTRACT. – In his travel accounts, Montesquieu wrote few observations about the states of the House of Habsburg. They did not serve as a model for his reflection on political systems. He tasted, however, the charms of his stay in Vienna. However, when he arrived in Venice, he criticized the weight of Austrian domination, before the discovery of the Prussian system led him to reconsider the “gentleness” of the Habsburg government.

DOI: 10.47421/rfhl141_89-100

À l'époque de Montesquieu, la monarchie des Habsbourg arriva à sa plus grande extension territoriale. Sans compter les pays héréditaires d'Autriche, ainsi que ceux de la Couronne de Bohême et de la Hongrie, elle comprenait, en conséquence de la guerre de Succession d'Espagne, les Pays-Bas méridionaux (dits « autrichiens »), le duché de Milan et, jusqu'en 1738, le royaume de Naples ; mais également, à partir de cette année, la Toscane, et, pour une décennie encore, le duché de Parme et Plaisance.

Malgré l'importance qu'elle avait acquise, l'ancien président du parlement de Bordeaux écrivit peu de choses sur cette monarchie, surtout si l'on prend en considération le fait qu'il séjourna plusieurs mois dans certaines provinces des différents pays qui la composaient. L'explication de ce fait se cache, peut-être, dans l'hétérogénéité de cette vaste association d'États. Les différents droits et traditions de ses éléments constitutifs ne permettaient pas qu'elle pût lui servir de modèle à sa théorie concernant les formes du gouvernement. Au sein de la région centre-européenne, ce furent la Suisse, et surtout le Saint-Empire romain germanique,

* Université ELTE, Budapest – Université EKE, Eger.

dont le droit constitutionnel l'intéressa avant tout. Le président du Conseil de l'Empire, Johann Wilhelm Wurmbrand, un savant converti au catholicisme, initia en effet Montesquieu au droit public allemand pendant le séjour viennois que ce dernier effectua en 1728. Le comte lui expliqua, entre autres choses, que « [...] l'Autriche n'a jamais relevé de la Bavière »¹. Malgré cela, Montesquieu utilisa souvent l'expression « Allemagne » ou « allemand » dans ses écrits, parfois pour désigner les territoires autrichiens et leurs peuples², bien que la différence concernant le statut de ces deux territoires paraisse tout à fait claire pour lui.

Du point de vue politique, pour notre auteur, la monarchie des Habsbourg n'avait pas une importance comparable à celle de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, ou de quelques pays asiatiques, comme la Chine. Elle ne lui servit pas de modèle pour ses catégories de gouvernement. Exception faite, peut-être, de la Hongrie, considérée par lui avec intérêt, comme il l'avoua dans ses *Pensées* avec une sorte de réserve, à cause de sa constitution traditionnelle : « [...] je voulais voir la Hongrie, parce que tous les États d'Europe avaient été comme est la Hongrie à présent, et que je voulais voir les mœurs de nos pères »³. Il s'exprime dans le même sens dans ses *Considérations sur les richesses d'Espagne* : « Nous avons encore dans la Hongrie et la Pologne une idée juste de l'Europe d'autrefois »⁴. Il écrivit un peu plus tard, à la suite de son expérience acquise à la diète hongroise, à Presbourg (Bratislava), en 1728, ainsi que dans *l'Esprit des lois*, et dans les *Pensées*, en exprimant une vibrante sympathie pour les « libertés » de ce pays, c'est-à-dire pour les libertés nobiliaires, à propos de la Guerre de Succession d'Autriche (1741-1748) :

¹ Montesquieu, « Voyages/Autriche », dans *Œuvres complètes*, éd. D. Oster, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 2, 1990, p. 214. Les autres ouvrages de Montesquieu seront cités, par la suite, également dans cette édition.

² *Ibid.*, « Voyages/Italie » (Venise), p. 217.

³ « Pensées » (51), p. 856-857. Selon Béla KÖPECZI, « Montesquieu et la Hongrie », dans *L'Europe de Montesquieu. Actes du colloque de Gênes, 26-29 mai 1993*, dir. A. Postigliola et M. G. Bottaro Palumbo, Naples-Paris-Oxford, Liguori, 1995, p. 129-130 ; et *id.*, « Montesquieu et le féodalisme hongrois » dans B. KÖPECZI, *Hongrois et Français. De Louis XIV à la Révolution française*, Budapest, Corvina, 1983, p. 288, ce serait le *Grand dictionnaire historique* de Louis MORÉRI, édité pour la première fois en 1674, qui a pu servir de source principale, concernant la Hongrie, aux connaissances antérieures de notre auteur.

⁴ « Considérations sur les richesses d'Espagne », p. 208 (Art. I).

[...] on a vu la Maison d'Autriche travailler continuellement à opprimer la liberté hongroise. Elle ne savait pas de quel prix lui serait quelque jour cette liberté. Lorsqu'on partageait et envahissait tous ses États, toutes les pièces de sa monarchie, immobiles et sans action, tombèrent, pour ainsi dire, les unes sur les autres. Il n'y avait de vie que dans cette noblesse qui oublia tout sitôt qu'elle crut la couronne insultée et qu'il était de sa gloire de servir et de pardonner⁵.

Du reste, concernant la Hongrie, Montesquieu s'intéresse surtout à sa situation militaire⁶, et, plus encore, à la question des sciences naturelles. La preuve de sa curiosité pour ces dernières réside dans son *Premier mémoire sur les mines*, dans lequel ses expériences sont liées à sa visite de plusieurs mines de la Basse-Hongrie, où il observe la conversion du cuivre et du fer avec l'aide de Neffzer, principal « officier » (chef-mineur) impérial à Neusohl (Banská Bystrica)⁷.

Pourtant, en 1728, sa curiosité l'amène d'abord à Vienne, en compagnie de son ami Lord Waldegrave, nouvel ambassadeur du roi britannique George II auprès de l'Empereur. Dans la capitale impériale aux allures cosmopolites, il n'éprouve pas de difficultés à communiquer, et il remarque que le français se répand de plus en plus parmi la société de cour⁸. Suivant le conseil de ses hôtes, celui du comte de Wurmbrand et de Christian August von Berkentin, envoyé du Danemark, Montesquieu se procure à Vienne l'ouvrage *De statu imperii Germanici* (1665, 1714) de Samuel Pufendorf, dont il s'inspira plus tard pour écrire *L'Esprit des lois*.

L'auteur des *Lettres persanes* (1721) fut reçu par les ministres et les diplomates de la capitale d'une façon fort flatteuse, et, parmi eux, par le prince Eugène de Savoie, dont il écrivait, déjà, en 1725, que son brillant « [...] a relevé des trois quarts le mérite d'un

⁵ « Pensées », p. 1027 (1689). Avec peu de modifications, voir aussi l'« Esprit des lois », VIII/9, p. 573.

⁶ « Voyages/Italie » (Rome, second séjour), p. 282.

⁷ « Mémoires sur les mines », Premier mémoire, p. 334-335. Pour son séjour en Hongrie, voir encore Anton VANTUCH, « Le voyage en Slovaquie de Montesquieu et l'expérience hongroise dans *L'Esprit des lois* », *Studia Historica Slovaca* 1, 1963, p. 96-116.

⁸ Grete KLINGENSTEIN, « "Jede Macht ist relativ." Montesquieu und die Habsburger Monarchie », *Festschrift Othmar Pickl zum 60. Geburtstag*, dir. H. Ebner et alii, Graz, Leykam, 1987, p. 311.

général de l'Empereur »⁹. Encouragé par cet accueil, Montesquieu songea un moment à entrer dans la diplomatie, et il écrivit à cette fin au cardinal de Fleury, qui se contenta de lui répondre par de vagues promesses. En 1730, il devait à nouveau solliciter cette faveur¹⁰. Il n'est pas surprenant, donc, que Montesquieu s'exprime sur la simplicité du palais de l'Empereur, la *Hofburg*, avec beaucoup d'indulgence, en disant qu'« [...] on aime assez à voir un vilain palais d'un prince dont les maisons des sujets sont belles »¹¹. Il fait mention, également, du couple impérial d'une façon très favorable : « Il [c'est-à-dire l'empereur Charles VI] a la physiologie et toutes les manières d'un bon prince, et l'Impératrice, le reste des agréments de la plus belle princesse du monde »¹². Le comportement des ministres lui plaît également. Il leur dit qu'ils seraient des ministres le matin et des hommes le soir¹³. Pourtant, il n'a pas une opinion très favorable de leur activité dans ses *Pensées* : « Les Allemands sont trop indolents pour être si rompus aux affaires. C'est pour cela qu'ils en ont moins. Ils laissent la plupart des choses comme elles sont. À Vienne, un ministre qui a travaillé deux heures le matin, va dîner et jouer le reste de la journée. Les affaires restent dans les tribunaux ordinaires, et personne ne songe à les en ôter, ni à les déranger »¹⁴.

Le mode de vie viennois le séduit : « Il n'est beau de vieillir qu'à Vienne. Les femmes de soixante ans y avaient des amants ; les laides y avaient des amants. Enfin, on meurt à Vienne ; mais on n'y vieillit jamais » se souvient-il, avec un peu de nostalgie¹⁵. Après un séjour de trois mois dans la capitale impériale, interrompu par le voyage en Hongrie, Montesquieu, suivant la cour de l'Empereur, se rendit, au début du mois d'août 1728, à Graz. L'Empereur Charles VI, en tant que souverain des pays héréditaires autrichiens, portant le titre d'archiduc, faisait alors un voyage dans

⁹ « De la considération et de la réputation », p. 183.

¹⁰ « Voyages/Autriche », *Introduction*, p. 211.

¹¹ « Pensées », p. 856 (47).

¹² « Voyages/Autriche », p. 211.

¹³ « Pensées », p. 856 (49) et p. 1027 (1685).

¹⁴ *Ibid.*, p. 1006 (1438).

¹⁵ *Ibid.*, p. 856 (50). Pour le séjour viennois de Montesquieu, voir encore Jeremy BLACK et John LOUGH, « Montesquieu in Vienna in 1728 », *French Studies Bulletin. A quarterly supplement* 13/Winter, 1984-1985, p. 8-9.

les pays de l'Autriche intérieure pour y agréer l'hommage de ses États. C'était un acte traditionnel, formel, qui ne se rattachait plus au changement de la personne du prince, et par lequel les États et le souverain confirmaient leur règne commun. Les premiers, par leur serment d'hommage, promirent de soutenir le prince par leurs conseils, tandis que le second s'engagea à garder leurs droits et la paix intérieure, ainsi qu'à assurer leur défense contre l'ennemi¹⁶. Après la Styrie, cette cérémonie se répéta quelques semaines plus tard à Klagenfurt, capitale de la Carinthie, à Laibach (Ljubljana), à Görz (Gorizia), à Gradisca, à Trieste et à Fiume (Rijeka). Il est surprenant que Montesquieu, qui s'était montré tellement curieux à la diète hongroise, ne s'y intéressa, cette fois-ci, pas du tout. Il n'alla même pas y assister. Peut-être regardait-il l'acte d'agrégation de l'hommage comme une simple justification de son idée sur le pouvoir intermédiaire, déjà établie, et qu'il formulerait dans le chapitre 4 du livre II de *l'Esprit des lois* de la manière suivante : « Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui de la noblesse. Elle entre en quelque façon dans l'essence de la monarchie, dont la maxime fondamentale est : point de monarchie, point de noblesse ; point de noblesse, point de monarchie »¹⁷.

En passant de Vienne à Graz, puis, de cette ville, vers l'Italie, et traversant Trieste, Montesquieu fit compliment aux routes neuves, qu'il trouva très bien entretenues¹⁸. En arrivant à Venise, notre auteur changea brusquement de ton dans son journal de voyage, au sujet de la monarchie des Habsbourg : « L'Empereur veut un port : Trieste ne vaut rien ; Fiume non plus », considère-t-il de façon catégorique. Il reconnaît, dans le même temps, que Charles VI dispose de deux merveilleux ports en Sicile, Syracuse et Messine, mais, n'étant pas sur l'Adriatique, la flotte impériale, en temps de guerre, pouvait être coupée en deux facilement. « Il faut donc que sa flotte soit en quelque port de l'Adriatique, et non pas en Sicile »¹⁹. Plus tard, dans ses *Pensées*, Montesquieu critiquera Trieste, cette fois-ci, à cause de la faiblesse économique de son arrière-pays :

¹⁶ G. KLINGENSTEIN, *op. cit.* [n. 8], p. 312.

¹⁷ « *Pensées* » et l'« *Esprit des lois* », p. 535.

¹⁸ « *Voyages/Autriche* », p. 213-214.

¹⁹ *Ibid.*, p. 217.

Dans l'entrepôt qui serait choisi deçà ou delà du détroit, il y aurait des petits vaisseaux toujours occupés d'aller de la mer Rouge aux Indes et revenir des Indes à la mer Rouge, comme aussi pour aller du lieu de l'entrepôt à Suez et de Suez au lieu de l'entrepôt. Je ne dis pas que ceci fût impossible pour quelque autre puissance ; mais cela l'est pour l'Empereur, à qui Trieste est absolument inutile. Il n'y a ni hommes ni marchandises à Trieste, ni dans tous ces pays-là, et il faudrait faire un trajet immense par terre pour mener les marchandises et en rapporter d'autres²⁰.

Pendant le séjour à Venise, l'opinion du philosophe, qui est devenue défavorable à la Monarchie des Habsbourg, ne se borne pas uniquement à la situation de Trieste. Ultérieurement, Montesquieu dépréciera la cour de Vienne en général, en regrettant qu'il « [...] n'y ait pas un seul sujet propre aux affaires. [...] La [...] raison en est que cette cour n'a jamais joué le premier rôle. L'empereur Léopold était conduit par Guillaume ; Joseph par la reine Anne²¹. Toute leur providence était renfermée dans le sein de l'Allemagne, et il leur suffisait de l'habileté de gagner des suffrages ou de les acheter »²². À propos de la guerre, perdue, de 1733-1734, il s'exprimera de façon semblable :

Ce qui fait la vraie faiblesse de l'Empereur, c'est que cette cour n'est pas accoutumée à jouer un premier rôle, ni en politique, ni en guerre. Du temps de la monarchie d'Espagne, c'était elle qui le jouait en Italie et aux Pays-Bas ; ensuite, les Hollandais ; ensuite, le roi Guillaume ; ensuite, la reine Anne. Ils ont été bien embarrassés quand il a fallu jouer un premier rôle. Sa monarchie a été faite tout à coup de pièces et de morceaux ; la nôtre est une monarchie faite peu à peu. À mesure qu'on a vu un inconvénient, on l'a réparé. Mais la monarchie de Vienne n'a pas eu les établissements nécessaires pour conserver sa puissance. N'ayant pas eu d'établissement d'ingénieurs, elle n'a pas su défendre les places. Elle a eu d'assez bon ordre pour l'artillerie. Elle a regardé les États d'Italie comme les ruisseaux qui devaient lui apporter de l'argent, et a consommé les revenus de ces pays-là à les maintenir ; avoir toujours une armée de 30 000 hommes complète en Lombardie ; vers les frontières du Pape, 10 000 hommes ; dans le royaume de Naples,

²⁰ « Pensées », p. 1056 (1986).

²¹ Il s'agit de l'Empereur Léopold I^{er} (1658-1705) et du roi d'Angleterre Guillaume III (1689-1702), de la maison d'Orange, deux alliés contre la France dans le cadre de la Ligue d'Augsbourg, et de l'Empereur Joseph I^{er} (1705-1711), soutenu par les aides financières anglaises sous le règne de la reine Anne Stuart (1702-1714) pendant la Guerre de la Succession d'Espagne.

²² Allusion à l'élection impériale, à Francfort, par les électeurs germaniques.

aussi (vers les frontières du Pape) ; et 10 autres mille hommes, partie à califourchon sur le détroit. Cela aurait joint en quelque façon toutes ses forces, et il les aurait avancées là où il aurait voulu. Autrefois, la providence des Empereurs était dans l'Empire et du côté de la Hongrie ; le reste n'était presque pas de leur bail²³.

À cause de cela, Montesquieu plaint la famille impériale qui, selon lui, « [...] depuis Ferdinand, a produit de si bons princes »²⁴. Le souverain régnant sera quand même, cette fois-ci, moqué par l'ancien magistrat, en raison de son entourage : « l'Empereur a une très vaste ambition : ne pouvant avoir l'Espagne, il a des Espagnols »²⁵.

Mais comment expliquer ce rapide changement d'opinion de Montesquieu, par rapport à celle qu'il avait antérieurement émise, au sujet de la politique du gouvernement de Vienne ? Le *genius loci* de Venise, où il séjournait à ce moment²⁶, a pu l'influencer. Charles VI était « extraordinairement craint et extraordinairement haï » dans cette République²⁷, parce que la Sérénissime était désormais, après l'acquisition du Duché de Milan, presque complètement enfermée du côté de la Terre ferme par les Habsbourg qui, en plus, compromettaient ses intérêts commerciaux par des projets de création d'une compagnie de commerce maritime. Peut-être, aussi, le rôle du comte Claude-Alexandre de Bonneval, son informateur à Venise, a-t-il compté dans l'évolution de l'opinion de notre auteur sur la Monarchie autrichienne. Cet aventurier limousin avait appartenu, pendant un certain temps, au cercle le plus intime du prince Eugène de Savoie, qui lui avait donné, en 1716, le commandement de l'aile gauche à la bataille de Pétervaradin/Péterwardein contre les Ottomans. À cause de quelques ambitions avortées dans les Pays-Bas, Bonneval avait été emprisonné pendant deux ans dans le *Spielberg*, à Brünn (Brno). Après en être

²³ « Pensées », p. 1027 (1686).

²⁴ *Ibid.*, p. 1027 (1688).

²⁵ « Voyages/Italie » (Venise), p. 217.

²⁶ Pour le séjour de Montesquieu en Italie, voir Micheline FORT HARRIS, « Le séjour de Montesquieu en Italie (août 1728-juillet 1729). Chronologie et commentaires », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 127, 1974, p. 63-197 et Éric SUIRE, « Un cheminement religieux. Montesquieu en Italie (1728-1729) » dans *Au contact des Lumières. Mélanges offerts à Philippe Loupès*, dir. A.-M. Cocula et J. Pontet, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, p. 179-191.

²⁷ « Voyages/Italie » (Venise), p. 221.

sorti, en 1726, il vivait à Venise jusqu'à ce que, converti à l'islam, il reprenne du service sous le nom Achmet Pacha, du côté turc, ennemi des Habsbourg²⁸.

Montesquieu critique également les prétentions de l'aristocratie des pays héréditaires :

[L'ambition que] les seigneurs d'Autriche ont pour voir accroître la puissance de l'Empereur est fondée en grande raison : car les grands de l'Empereur le sont bien autrement que s'ils n'étaient que les grands du roi de Bohême, du duc d'Autriche, de Styrie, etc. ; les grandes places que les États éloignés lui fournissent à donner, tombent toutes sur les grands d'Autriche, et les places dans l'Empire, sur les grands d'Autriche²⁹.

En passant en Lombardie, Montesquieu affirma que les Allemands ruinaient ce pays, n'y dépensant rien, se contentant d'y prélever l'impôt. Mais en faisant un compte précis, il s'aperçoit que « [...] le royaume de France [...] paye 11 livres 2 sols par homme ; au lieu que le Milanais ne paie que 9 livres 14 sols. » Il essaie alors de surmonter la contradiction, en supposant que la charge financière était plus pesante pour ce dernier³⁰. Le philosophe émit à peu près la même opinion en visitant le Royaume de Naples, où l'Empereur augmentait les impôts d'environ un million d'écus. Malgré cela, il restait peu de bénéfices pour ce prince, parce qu'il fallait en payer la milice, et financer les Espagnols installés à Vienne : ces immigrants, qui, partisans de Charles VI, avaient dû quitter leur pays à la fin de la Guerre de Succession d'Espagne³¹. « Ce qui ruine le Royaume [de Naples] encore, c'est que le Souverain n'accorde le droit d'extraction, c'est-à-dire d'envoyer des denrées hors du Royaume, qu'à certains particuliers qui les enlèvent à très grand marché »³².

²⁸ G. KLINGENSTEIN, *op. cit.* [n. 8], p. 315 et François CADILHON, « Le mythe littéraire de Peterwardein. De l'histoire du livre à l'histoire diplomatique », *Revue française d'histoire du livre* 104-105, 1999, p. 396-397. Voir encore S. GORCEIX, « Bonneval Pacha », dans *Mélanges offerts à Nicolas Iorga*, Paris, Gamber, 1933, p. 341-363 et Heinrich BENEDIKT, *Der Pascha-Alexander von Bonneval, 1675-1747*, Graz-Cologne, Böhlau, 1959.

²⁹ « Voyages/Italie » (Venise), p. 217.

³⁰ « Voyages/Italie » (Milanais), p. 233.

³¹ Leur liste est donnée par Agustí ALCOBERRO, *L'exili austriacista (1713-1747)*, vol. I-II, Barcelone, Pagès, 2002.

³² « Voyages/Italie » (Royaume de Naples), p. 280.

Cependant, était-il vraiment juste de parler de désastre à propos des territoires italiens ? Le marquis de Breil, l'ambassadeur de la Sardaigne à Vienne, ami de notre auteur, estima les revenus de l'Empereur à 39 millions de florins par an, dont presque la moitié (alors 18 millions, au maximum) auraient été fournis par le Duché de Milan, le Royaume de Naples avec la Sicile et la Belgique, tandis que 10 millions provenaient des pays de la couronne de Bohême³³. Par conséquent, les autres 10 millions devaient être payés par les pays autrichiens et la Hongrie, cette dernière étant, dans sa majeure partie, encore ruinée par la longue occupation ottomane. Il nous semble que si l'on prend en considération l'étendue et le potentiel économique des territoires italiens et des Pays-Bas méridionaux, par rapport aux autres États dominés par les Habsbourg, on peut affirmer que les premiers ne furent certainement pas davantage « ruinés » que les derniers. En outre, le rôle de la Belgique est considéré, ailleurs, tout à fait autrement par Montesquieu. Ce pays « [...] n'est pas, par lui-même, en état de se défendre contre la France. Il faut donc que l'Empereur lui envoie des troupes. Or elles lui coûtent beaucoup : le double et le triple qu'ailleurs. Elles n'ont point de quartiers d'hiver. Les officiers, qui vivent dans de bonnes villes, s'y ruinent. De façon que tous les pays de l'Empereur entretiennent, et plus, les troupes ; ce que les Pays-Bas ne peuvent pas faire. On a donc affaibli l'Empereur en lui donnant les Pays-Bas »³⁴. De même, plus tard, dans ses *Pensées*, il écrit, dans le même sens : « L'Empereur serait un des grands princes du Monde si les Pays-Bas étaient abîmés par un tremblement de terre »³⁵.

Les contradictions, et certains jugements erronés de l'auteur concernant la Monarchie des Habsbourg, s'expliquent peut-être par l'efficacité limitée du règne de la dynastie autrichienne. Montesquieu considère le gouvernement tyrolien de l'Empereur comme particulièrement doux. « C'est un dicastère qui règle tout. Chacun va jouir de la quotité de son revenu. On le taxe à proportion qu'il a, et cela va ordinairement à 1/40, années ordinaires. La bonté du Gouvernement et le passage des hommes fait que l'on vit

³³ « Voyages/Italie » (Venise), p. 217.

³⁴ « Voyages/Italie » (Rome, second séjour), p. 282.

³⁵ « Pensées », p. 1027 (1683).

bien dans le Tyrol [...]»³⁶. Il n'est donc pas surprenant qu'à cause du grand nombre d'États de cette Monarchie, son gouvernement n'ait pas été capable d'exploiter les possibilités économiques d'une manière plus efficace. Il ne pouvait pas, ou seulement de manière marginale, améliorer la situation financière de l'ensemble. Il est tout à fait naturel que les peuples des territoires nouvellement acquis aient relié ce fait à la domination d'une puissance étrangère. Mais n'était-il pas plutôt la conséquence du pouvoir, un peu anachronique, exercé par les Ordres, ou, selon l'expression de *l'Esprit des lois*, du « pouvoir intermédiaire subordonné »³⁷ ?

Quittant le Tyrol et arrivant sur le territoire du Saint-Empire, l'attention de Montesquieu se tourne de façon plus nette vers l'économie des différents pays et villes. Mais il prend aussi des notes sur les personnages et les familles les plus importants dans l'entourage des princes. En dehors de la cour de l'électeur de Bavière, il visita le château de Schleissheim, en y observant les belles tapisseries, faites par les ouvriers des Gobelins, invités par le duc Charles-Albert³⁸. Sa curiosité s'étend en outre aux forces militaires, aux revenus des souverains et de leurs sujets, ainsi qu'à leur provenance. Il s'intéresse au nombre des soldats des différents princes allemands et à la richesse des villes les plus importantes.

En outre, il ne manque pas de prendre en considération les relations entre la Bavière et son ancien allié, la France. Il affirme que, dans la mesure où le grand-chambellan actuel, le comte de Thürheim, qui était le gouverneur de l'électeur et de ses frères, possesseur de terres en Autriche, était d'esprit autrichien, il essayait d'influencer le futur duc dans un sens favorable aux Habsbourg. Le résultat était que l'électeur « [...] est donc un peu porté pour la maison d'Autriche, quoiqu'il ne veuille pas perdre la protection de la France. Ses États sont tellement situés qu'il ne peut plus guère jouer de rôle. Il ne peut guère être secouru par la France, et il est sous la patte de l'Empereur. » Il ajoute, en faisant allusion à la Guerre de Succession d'Espagne que « C'est un bonheur que le feu duc de Bavière, lorsqu'il se déclara pour nous, ne fût pas envahi par l'Empereur avant d'être secouru : car

³⁶ « Voyages/Allemagne » I (Tyrol, Bavière et Württemberg), p. 307.

³⁷ « Esprit des lois », II/4, p. 535.

³⁸ « Voyages/Allemagne » I, p. 310.

il resta six mois avant qu'on ne pût venir à lui »³⁹. En esquissant la présentation de la situation de l'électeur, Montesquieu constate que « Tous les autres grands princes de l'Empire ont fait fortune ; il n'y a que la maison de Bavière qui ne l'a pas faite : Prusse, Saxe, Hanovre, Hesse »⁴⁰. Une fois encore, la curiosité de notre auteur s'explique peut-être par son espoir d'intégrer le corps diplomatique⁴¹. Sa critique sur la politique extérieure de son pays à l'égard du Saint-Empire traduit bien ses arrière-pensées :

Pour moi, je crois que cette politique de s'unir avec les princes protestants est une vieille politique, qui n'est bonne dans ce temps-ci ; que la France n'a et n'aura jamais de plus mortels ennemis que les Protestants : témoin les guerres passées ; qu'elle est en état de faire des alliances avec les princes catholiques, comme avec les princes protestants, toutes les fois qu'il agira d'abaisser la Maison d'Autriche ; qu'il ne faut pas en revenir aux vieilles maximes du cardinal de Richelieu, parce qu'elles ne sont plus admissibles ; que les Protestants d'Allemagne seront toujours joints avec les Anglais et les Hollandais ; que c'est un lien de tous les temps que celui de la Religion ; que la Maison d'Autriche n'est plus, comme elle était, à la tête du monde catholique ; que ce qui nous a pensé perdre en France, c'est l'invasion de l'Angleterre par un prince protestant⁴².

Dans la manière de régner du roi de Prusse, Montesquieu découvre la tyrannie. D'abord, parce que

Les affaires [juridiques] ne finissent point dans les tribunaux. Mais on n'a qu'à s'adresser à quelque soldat qui soit familier avec le Roi⁴³, lui donner de l'argent : il présente la requête au roi, qui voit l'affaire lui-même et la juge comme on veut [...] Il ne veut pas que les pères fassent étudier leurs enfants ; ce qui va mettre dans ses États une barbarie effroyable. Dans les tribunaux, il met des faquins, à qui il donne 200 florins de gage ; ce qui fait qu'ils vendent la justice pour vivre.

³⁹ *Ibid.*, p. 309.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 309. L'électeur de Brandebourg est devenu roi de Prusse en 1701, l'électeur de Saxe a été élu, en 1697, roi de Pologne, et celui de Hanovre est monté, en 1714, sur le trône de Grande-Bretagne ; quant à l'héritier de la Hesse, il pouvait recueillir la couronne suédoise.

⁴¹ La dernière preuve de cette ambition est une lettre, datée de Londres, du mois de février 1730 : Peter SCHUNCK, « Die Reisen Montesquieus und der Aufbau des *Esprit des lois* », *Germanisch-Romanische Monatsschrift* 49, 1968, p. 119.

⁴² « Voyages/Allemagne », III (Westphalie, Hanovre et Brunswick), p. 324.

⁴³ Il s'agit de Frédéric-Guillaume I^{er} (1713-1740).

Montesquieu critique, par ailleurs, les conséquences de cet État militaire, qui paralyse à la fois la société et l'économie :

C'est une misère que d'être sujet de ce prince : on est tourmenté dans ses biens et dans sa personne. Un homme a beau être riche, homme de robe, marchand, il n'est pas moins sujet à être enrôlé. Cela fait que bien des gens sortent du pays, que les pères envoient leurs enfants ailleurs. [...] Lorsqu'un enfant a 10 ans, il le fait enrôler : il n'est plus sous la puissance du père dans la maison duquel il est ; ce qui fait qu'il exerce toutes sortes d'insolences. Plusieurs pères ont estropié leurs enfants pour les conserver. Il y a tel gentilhomme, qui a un fils unique ; il lui envoie d'abord un drapeau : c'est la ruine d'une famille, parce qu'il envoie ses capitaines de toutes parts pour faire ces grands hommes qui leur coûtent beaucoup, quelquefois 1000 écus pièce : le tout, à leurs frais. Les marchands n'osent plus entrer dans ses États, parce qu'ils sont pillés, insultés, enrôlés par les officiers. Presque tous les gens d'industrie s'en vont, même avec perte⁴⁴.

Il est possible que les expériences du voyage accompli dans les territoires de la monarchie des Habsbourg et dans le Saint-Empire aient influencé le philosophe de La Brède dans le développement de son opinion sur la corruption de la monarchie, formulée dans *l'Esprit des lois* de la façon suivante : « [Le principe de la monarchie] se corrompt lorsque le prince change sa justice en sévérité [...] » ou « L'inconvénient [est] quand [l'État] [...] tombe et se précipite du gouvernement modéré au despotisme »⁴⁵. Montesquieu ne fait pas référence aux exemples antiques quand il esquisse les caractères du despotisme dans cet ouvrage. Ses informations recueillies dans les cours de Hanovre et de Brunswick sur le régime prussien, qui, selon lui, allait s'effondrer de lui-même⁴⁶, devaient former sous ses yeux un vif contraste avec le système représentatif des Ordres, tel qu'il avait pu l'observer dans les pays héréditaires de la Monarchie autrichienne⁴⁷.

⁴⁴ « Voyages/Allemagne », III, p. 320-322.

⁴⁵ « Esprit des lois », VIII/7-8, p. 572-573.

⁴⁶ « Voyages/Allemagne », III, p. 322.

⁴⁷ La critique du régime militaire prussien, en comparaison des pays autrichiens, a été mentionnée également par G. KLINGENSTEIN, *op. cit.* [n. 8], p. 319.

Irina KHRULEVA*

(irinakhruleva@mail.ru)

L'influence de la pensée socio-politique britannique des XVII^e et XVIII^e siècles sur les « Lumières » orthodoxes en Russie**

RÉSUMÉ. – L'adoption des idées occidentales en Russie fut un processus complexe, dépendant de leur adaptation au contexte social et politique russe. Le rapprochement entre la Russie et la culture britannique commença principalement après la visite en Angleterre, en 1698, de Pierre I^{er}. Bon connaisseur des auteurs anglais des XVII^e et XVIII^e siècles, Théophane Prokopovitch, l'un des principaux idéologues du tsar, se contenta pourtant d'adopter le côté formel de leurs réflexions. Sa justification du pouvoir étatique absolu n'est pas sans rappeler le *Léviathan* de Thomas Hobbes. Dans ses réflexions sur l'égalité, une idée chère aux Lumières, le métropolite de Moscou, Platon II, recourt en fait à la théologie et aux principes moraux de l'orthodoxie. Les « Lumières orthodoxes » offrent ainsi une synthèse des cultures laïque et sacrée, de la théologie traditionnelle et des nouvelles pratiques intellectuelles occidentales.

ABSTRACT. – The adoption of Western ideas in Russia was a multifaceted process, dependent on their adaptation to the Russian social and political context. The rapprochement between Russia and British culture began mainly after Peter I's visit to England in 1698. Theophane Prokopovich, one of the tsar's leading ideologues, was a good expert of seventeenth- and eighteenth-century English authors. He easily adopted the formal side of their reflections on socio-political issues. His justification of absolute state power is reminiscent of Thomas Hobbes' *Leviathan*. In his reflections on equality, a concept so often embraced by Enlightenment thinkers, the Metropolitan of Moscow, Plato II, in fact, refers to theology and to the moral principles of orthodoxy. The "Orthodox Enlightenment" thus offers a synthesis of lay and sacred cultures, of traditional theology and new Western intellectual practices.

DOI: 10.47421/rfh141_101-112

Lorsque l'historiographie contemporaine parle des Lumières, ce « phénomène européen qui s'adapte aux différents contextes temporels et culturels »¹, elle met en avant la complexité du phénomène. Elle préfère parler des Lumières au pluriel, y compris des Lumières religieuses ou confessionnelles, qui ont cherché

* Maître de conférences au département d'histoire moderne et contemporaine, Faculté d'histoire de l'Université d'État de Moscou Lomonossov.

** Le présent article a été traduit du russe par M^{me} Olga Konkka.

¹ Giuseppe RICUPERATI, « Homme des Lumières », dans *Le Monde des Lumières*, éd. V. Ferrone et D. Roche, traduit de l'italien par N. Plavinskaïa, éd. S. Karp, Moscou, Pamiatniki istoricheskoi mysli, 2003, p. 28.

à réformer le rôle de la religion et de l'Église². L'ensemble de l'Europe fut concerné par le phénomène des « Lumières religieuses ». Celles-ci touchèrent aussi bien le protestantisme, le catholicisme et le judaïsme, que l'orthodoxie. Ce phénomène est né de l'ambition de créer une religion « sensée », libre de toute superstition, et mise au service de la société³. Le mouvement intellectuel des Lumières religieuses a tenté de réconcilier la philosophie de la Nature des xvii^e-xviii^e siècles et la pensée religieuse, tout en s'efforçant de surmonter à la fois les excès du fanatisme religieux, et ceux du nihilisme et de l'athéisme. La naissance de ce nouveau milieu intellectuel a été marquée par la coexistence, l'interaction et la transformation de traditions diverses en son sein, et parfois contradictoires.

Le xviii^e siècle fut une période de grandioses mutations politiques et sociales. La Russie s'inspire alors de l'Occident, berceau idéologique de ces mutations⁴. Cependant, alors que les Lumières européennes « défendaient un certain nombre d'idées qui devaient être mises en œuvre par le biais des changements sociaux et politiques », les Lumières russes s'attachèrent à promouvoir « l'épanouissement spirituel et moral de l'individu »⁵. On comprend alors la place primordiale que les partisans des nouvelles idées accordèrent au clergé orthodoxe éclairé.

Pourtant, selon la très juste remarque d'Olga Tsapina, les chercheurs qui ont étudié la culture russe de la fin du xvii^e et du

² Au sujet de l'hétérogénéité du phénomène des Lumières, voir Dan EDELSTEIN, *The Enlightenment: A Genealogy*. Chicago, University of Chicago Press, 2010 ; J. G. A. Pocock, « Historiography and Enlightenment: A View of Their History », *Modern Intellectual History* 5/1, 2008, p. 94-95.

³ David SORKIN, *The Religious Enlightenment: Protestants, Jews, and Catholics from London to Vienna*, Princeton [NJ], Princeton University Press, 2008 ; Jonathan SHEEHAN, *The Enlightenment Bible: Translation, Scholarship, Culture*, Princeton [NJ], Princeton University Press, 2005 ; Joris VAN EIJNATTEN (ed.), *Preaching, Sermon and Cultural Change in the Long Eighteenth Century*, Leyde, Brill, 2009 ; James E. BRADLEY et Dale K. VAN KLEY (edd.), *Religion and Politics in Enlightenment Europe*, Notre Dame [Indiana], University of Notre Dame Press, 2001.

⁴ Andrej DORONIN (éd.), « *Vvodja nrawy i obyčaj Evropejskie v Evropejskom narode* ». *K probleme adaptacii zapadnyh idej i praktik v Rossijskoj imperii* [« Introduisant les mœurs et les coutumes européennes chez un peuple européen ». Au sujet de l'adaptation des idées et des pratiques occidentales dans l'Empire Russe], Moscou, Rossper, 2008, p. 6.

⁵ Elise KIMERLING WIRTSCHAFTER, « Religion and Enlightenment in Eighteenth-Century Russia: Father Platon at the Court of Catherine II », *The Slavonic and East European Review* 88/1-2, 2010, p. 180.

xviii^e siècles se sont généralement focalisés sur le processus de sa laïcisation. Il en résulte que non seulement l'orthodoxie s'est retrouvée en dehors du cadre d'étude des Lumières, mais qu'elle a été délibérément écartée « de cette culture laïque qui lui était complètement étrangère ». Les recherches menées au cours des dernières décennies démontrent toutefois que la culture ecclésiastique orthodoxe a joué un rôle important dans la création des représentations littéraires, des idées esthétiques et des conceptions philosophiques. Les rapports entre l'orthodoxie et la littérature laïque se présentent « comme un dialogue, plutôt que comme une confrontation »⁶.

Le transfert intellectuel ouest-européen du xviii^e siècle n'a pas transformé instantanément la pensée russe. Dans la recherche historique contemporaine, l'interaction des cultures dans l'espace européen et le transfert et l'adaptation des idées dans la Russie du xviii^e siècle font partie des grands sujets de débat. Ces recherches nécessitent d'étudier l'histoire des livres, ainsi que celle de leurs auteurs, traducteurs, éditeurs, vendeurs, acquéreurs, abonnés, lecteurs... Afin de pouvoir reconstituer le parcours des idées, il faut disposer des informations sur leur point de départ, sur leur itinéraire et sur leur réception. Des formules largement répandues, telles que « les idées se propageaient... », ou « les Lumières ont influencé... » ne conviennent pas pour évaluer le degré d'intégration de la Russie dans l'espace politique et culturel européen. Dans quelle mesure les idées des Lumières européennes ont-elles pénétré en Russie ? Comment s'y sont-elles adaptées ? En quoi consistait la spécificité de leur assimilation ? Qui furent leurs principaux porteurs ?

La présence d'une œuvre dans une bibliothèque, ou l'existence d'une traduction en russe, ne permettent pas de conclure que le transfert culturel a vraiment eu lieu. Ainsi, le *Traité du gouvernement civil* de John Locke, publié en Angleterre en 1690, a été traduit en russe à partir d'une édition française, dans les années 1720. L'auteur présumé de la traduction n'est autre que le prince Dimitri Golitsine, ou son fils Sergueï Golitsine. Cependant, l'essai de John Locke n'a rencontré aucun succès en Russie. Il n'a

⁶ Olga TSAPIINA, « Pravoslavnoe prosveščenie – oksjumoron ili istoričeskaja real'nost' ? » [Les Lumières orthodoxes : oxymore ou réalité historique ?], dans *Evropejskoe prosveščenie i civilizacija Rossii* [Les Lumières européennes et la civilisation russe], edd. S. Karp et S. Mezin, Moscou, Nauka, 2004.

pas été approuvé par le tsar Pierre I^{er}, pour qui la lecture de telles œuvres encourageait « des raisonnements étranges, contraires à la sagesse et au bien de l'État »⁷.

Les ouvrages des auteurs anglais ont pu également circuler, au sein de l'espace intellectuel russe, sous la forme de traductions manuscrites, commandées par des représentants de l'élite laïque et cléricale. En outre, les Russes étaient de plus en plus nombreux à être capables de lire des œuvres anglaises en version originale. Sous Pierre I^{er}, de jeunes hommes, issus de la noblesse, partaient à l'étranger pour recevoir une éducation européenne. Au cours de leurs études, ou bien à titre personnel, ils ont pu découvrir la pensée socio-politique anglaise. En ce qui concerne les publications imprimées, la culture politique russe avait une prédilection pour les traités de morale, les instructions pour une vie vertueuse, et les descriptions historiques. Les historiens Konstantin Bougrov et Mikhaïl Kiselev ont souligné que « les doctrines européennes ne transitaient pas vers la sphère culturelle russe toutes seules, comme par un coup de baguette magique, de même que l'influence de la littérature européenne ne se résumait pas aux « Lumières » abstraites. Cette influence constitue un mélange complexe, dominé par la littérature religieuse et morale »⁸.

Le rapprochement entre la Russie et la culture britannique a commencé principalement après la visite en Angleterre en 1698 du « tsar de la Moscovie », Pierre I^{er}. Pendant son séjour, celui-ci a manifesté un vif intérêt pour le modèle politique local. Il a visité le parlement, où, derrière une lucarne, il a pu observer une séance de la chambre des Lords⁹. En parlant de la modernisation pétroviennienne, les chercheurs en constatent, généralement, le caractère superficiel. Ils insistent sur la scission que cette modernisation a engendrée au sein de la société russe, en donnant naissance à

⁷ Cité dans Sergueï POLSKOÏ, « Politicheskie idei Džona Lokka v Rossii pervoj poloviny XVIII veka » [Les idées politiques de John Locke dans la Russie de la première moitié du XVIII^e siècle], *Filosofskij vek* 19, 2002, p. 107-112.

⁸ Konstantin BOUGROV et Mikhaïl KISELEV, *Estestvennoe pravo i dobrodetel'. Integracija evropejskogo vlijanija v rossijskuju političeskiju kul'turu XVIII veka* [Droit naturel et vertu. L'intégration de l'influence européenne dans la culture politique russe du XVIII^e siècle], Ekaterinbourg, Éditions de l'Université de l'Oural, 2016, p. 54.

⁹ Tatiana LABOUTINA, *Kul'tura i vlast' v èpohu Prosveščeniia* [Culture et pouvoir à l'époque des Lumières], Moscou, Nauka, 2005, p. 353-364 ; Andreï SOKOLOV, *Navstreču drug drugu. Rossija i Anglija v XVI-XVIII vv.* [À la rencontre de l'autre. La Russie et l'Angleterre aux XVI^e-XVIII^e siècles], Iaroslavl, Verhne-voljskoe knijnoe izdatelstvo, 1992, p. 152.

deux cultures distinctes et opposées, dont l'une a connu une évolution dynamique, alors que l'autre restait plus ou moins figée. Les principaux consommateurs de la science et de la culture européennes faisaient partie des cercles proches de la cour, alors que la vie d'un propriétaire rural ordinaire, même dans la seconde moitié du xviii^e siècle, était marquée par un conflit entre l'ancien et le nouveau. Les innovations concernaient principalement les aspects extérieurs de la vie quotidienne, alors que les relations familiales, les occupations et la mentalité des provinciaux restaient conditionnées par des traditions anciennes, et par le cadre général d'une Russie où le servage était toujours en vigueur. Ce constat doit être nuancé, selon Irina Koulakova : « Cependant, les réformes du xviii^e siècle concernaient à divers degrés toute la population russe, influençant et transformant des modes de vie. Lorsqu'on parle du succès des réformes, il peut s'agir de changements dans le système des valeurs de la société »¹⁰.

Souvent, le débat autour des « Lumières religieuses » se focalise sur la politique de tolérance qu'elles ont encouragée, bien que celle-ci ait eu des limites, et laisse de côté un autre aspect essentiel : leur lutte contre les « déviances ». Car elles ont cherché, en priorité, à purifier les pratiques religieuses de toute superstition, cette dernière étant souvent définie d'une manière très large. Théophane Prokopovitch (1681-1736) peut être considéré, à juste titre, comme le fondateur d'une tradition nouvelle, porteuse d'une condamnation « rationnelle » des superstitions. Il fut le principal idéologue des réformes politiques de Pierre I^{er}. Il adoptait systématiquement un ton moqueur et méprisant lorsqu'il parlait des « délires superstitieux » et « des histoires et des fables inventées par des sots les plus insensés et ignorants »¹¹.

En déployant différents arguments pour justifier la nécessité d'une autocratie absolue en Russie, Théophane Prokopovitch a mobilisé le discours des Lumières dans ses écrits, notamment lorsqu'il disserte sur les origines de l'État, les modes de gouvernement,

¹⁰ Irina KOULAKOVA, « Rossijskaja intelektual'naja tradicija xviii – načala xix v. » [La tradition intellectuelle russe au xviii^e – début xix^e siècles], dans *Idei i ljudi: intelektual'naja kul'tura Evropy v Novoe vremja* [Les idées et les gens : la culture intellectuelle en Europe moderne], ed. L. Repina, Moscou, Akvilon, 2014, p. 383.

¹¹ Cité dans Elena SMILANSKAÏA, « Sueverie » i racionalizm vlastej i poddannyh v Rossii v xviii v. » [La superstition et le rationalisme des autorités et des sujets dans la Russie du xviii^e siècle], dans *Evropejskoe prosvetščenie i civilizacija Rossii* [Les Lumières européennes et la civilisation russe], *op. cit.* [n. 6], p. 207.

les limites du pouvoir monarchique, et les droits et les obligations des sujets. Son exemple témoigne de la naissance et de l'enracinement des nouvelles pratiques intellectuelles. Il montre également que l'intégration des idées et des pratiques ouest-européennes en Russie s'apparente à un processus complexe et multiforme, lié à leur ajustement à la spécificité du contexte social et politique russe. Bon connaisseur des écrits des auteurs anglais du xvii^e et du début du xviii^e siècle, Prokopovitch a surtout adopté le côté formel de leurs réflexions sur des sujets socio-politiques. Il a su offrir au public cultivé de Russie un nouveau lexique conceptuel, qui a permis de développer de nouvelles façons de parler de la politique. « Chaque emprunt lexical, sans poser de stricts cadres doctrinaux, constituait un instrument permettant de justifier un point de vue, ou d'interpréter un sujet »¹².

Peu après son arrivée à Saint-Pétersbourg, en 1716, Théophane Prokopovitch y prêcha trois sermons. Le premier s'intitule « Sermon pour la semaine dix-huit, prononcé en présence de sa majesté le tsar, à son retour d'un long périple ». Il y soulignait la portée du voyage de Pierre I^{er} en Europe. Ce périple était destiné à contribuer à l'instruction du peuple, et à l'amélioration du système administratif : « le voyage offre de merveilleuses connaissances pour la gouvernance, et constitue une excellente et vivante école de politique ». Selon Théophane Prokopovitch, c'est en voyageant que « l'homme raisonnable observe les jeux variables de la fortune et apprend la douceur, observe les sources de l'aisance et apprend la tempérance, observe les causes des mésaventures et apprend la vigueur et la prudence. Il contemple chez d'autres peuples, comme dans un miroir, les défauts et les vertus de son peuple et de sa propre personne »¹³. Théophane admire la curiosité du monarque et sa volonté d'élargir ses connaissances : « ceci est une sagesse véritable, qui ne se contente jamais des choses acquises, mais qui est toujours à la recherche d'une lumière plus grande »¹⁴.

¹² K. BOUGROV et M. KISELEV, *op. cit.* [n. 8], p. 9.

¹³ Théophane PROKOPOVITCH, « Slovo v nedelju osmujunadesjat', skazanoe vo vremja prisustvija ego carskogo veličestva, po dolgom stranstvii vozvrativšagosja » [Sermon pour la semaine dix-huit, prononcée en présence de sa majesté le tsar, à son retour d'un long périple], dans Théophane PROKOPOVITCH, *Ceuvres*, ed. I. P. Eremin, Leningrad, Éditions de l'Académie des sciences de l'URSS, 1961, p. 65.

¹⁴ *Ibid.*, p. 66.

Les sermons de Théophane Prokopovitch contiennent de nombreuses références au droit naturel, ainsi que des réflexions sur la « raison naturelle », qui permet d'accéder aux vérités évidentes « sans avoir recours à des grands arguments ». Il faut cependant remarquer que les concepts de « la loi naturelle » et de la « raison naturelle » dans son « Sermon pour l'anniversaire de la naissance de notre Seigneur Jésus Christ » sont revêtus d'un sens théologique¹⁵.

Dans le sermon « Sur le pouvoir et l'honneur du tsar », prononcé le 6 avril 1718, Théophane Prokopovitch revient sur les « lois naturelles » pour démontrer la primauté et le caractère inébranlable de l'autocratie : « Ne trouve-t-on pas parmi les lois naturelles celle qui ordonne aux peuples d'avoir des souverains ? Ceci est la vérité ! Et c'est le sommet de toutes les lois »¹⁶. Selon Théophane Prokopovitch, le pouvoir est le garant principal du respect des lois naturelles : « D'un côté, il nous ordonne de nous aimer et de ne pas faire à l'autre ce qu'on ne veut pas pour soi-même. D'un autre côté, la méchanceté de cette engeance dépravée ne manquera pas de porter atteinte à la loi. Ainsi, la crainte est-elle toujours et partout souhaitable, tout comme la présence d'un puissant défenseur et gardien de la loi, c'est-à-dire du pouvoir autocratique »¹⁷. Ces raisonnements, inspirés par la théorie du droit naturel, sont constamment appuyés par des références aux Écritures : d'un côté, « la nécessité du pouvoir autocratique est dictée par la loi naturelle », d'un autre côté, « l'autorité supérieure puise ses origines dans la nature, et par conséquent elle vient de Dieu, créateur de la nature »¹⁸. Le non-respect du « pouvoir héréditaire » du monarque est à la fois une violation de la loi naturelle et une désobéissance à Dieu. La révolte contre le pouvoir entraîne de multiples conséquences :

Ce péché provoque une tempête et une nuée de malheurs innombrables. Un tsar ne descend pas facilement de son trône, lorsqu'il le fait

¹⁵ « Slovo v den' roždenija Gospoda našego Iisusa Hrista » [Sermon pour l'anniversaire de la naissance de notre Seigneur Jésus Christ], dans *Théophane Prokopovitch, Slova i reči poučitel'nyja, pohval'nyja i pozdravitel'nyja* [Sermons et discours d'enseignement, d'éloges et de félicitations], Saint-Petersbourg, Éditions du premier corps des cadets, 1760, Partie 1, p. 125-126.

¹⁶ Th. PROKOPOVITCH, *Ceuvres, op. cit.* [n. 13], p. 81-82.

¹⁷ *Ibid.*, p. 82-83.

¹⁸ *Ibid.*, p. 82-83.

contre son gré. L'État est immédiatement envahi par le bruit et les secousses : guerres sanglantes des puissants ; gémissements, pleurs et souffrances des petits et des justes. Les méchants se déchaînent comme des bêtes ; agressions, pillages et massacres se répandent.

Théophane Prokopovitch étoffe ses arguments par des exemples historiques. Ainsi, il affirme que « lorsque l'autorité supérieure est remise en cause, toute la société est ébranlée. Il est rare que cette maladie n'entraîne pas la mort d'un État, et l'histoire universelle en est la preuve »¹⁹.

Cet argumentaire de Théophane Prokopovitch en faveur d'un pouvoir étatique absolu, qui prône l'indivisibilité de l'autorité monarchique et ne reconnaît pas le droit des sujets à l'insurrection, n'est pas sans rappeler les idées présentes dans le *Léviathan* de Thomas Hobbes. Les sermons de Prokopovitch rejoignent les écrits du penseur anglais dans cette apparente « contradiction entre les représentations traditionnelles, la théorie du droit naturel et les réflexions empiriques. En justifiant l'obéissance inconditionnelle à l'autorité du monarque, il se contentait de mobiliser n'importe quelle théorie conforme à ses convictions »²⁰.

La présentation la plus complète et la plus cohérente de la philosophie politique de Théophane Prokopovitch se trouve dans *La Justice de la volonté monarchique*. La vision tout à fait laïque d'une monarchie héréditaire, fondée sur un contrat, est étoffée par des arguments empruntés à la théologie :

Il convient de savoir que dans une monarchie élective comme dans une monarchie héréditaire, ou dans toute autre forme du gouvernement, la volonté du peuple ne s'exprime pas sans la participation de Dieu. [...] Elle résulte de l'action divine, puisque les Saintes Écritures nous enseignent [...] que tout pouvoir vient de Dieu. Ainsi, les devoirs des sujets envers leur Souverain, comme les devoirs du Souverain qui agit pour le bien commun de ses sujets, sont le fruit de la volonté de Dieu et non d'une volonté seule du peuple²¹.

D'un côté, c'est le peuple qui, par un acte de volonté, instaure « la monarchie héréditaire » pour « le bien commun ». D'un autre

¹⁹ *Ibid.*, p. 92.

²⁰ Gary HAMBURG, *Russia's Path toward Enlightenment, Faith, Politics, and Reason, 1500-1801*, New Haven [Conn.]-Londres, Yale University Press, 2016, p. 266.

²¹ Théophane ПРОКОПОВИЧ, *Pravda voli monaršej* [La Justice de la volonté monarchique], p. 31-32.

côté, le pouvoir est le fruit de la volonté divine qui agit à travers la volonté du peuple, puisque « tout pouvoir vient de Dieu ». Le contrat qui se trouve à l'origine de l'État ne peut donc justifier une insurrection contre un mauvais souverain, car le peuple « ne peut annuler la volonté de Dieu, qui a mû la volonté du peuple ». Selon la logique des raisonnements de Théophane Prokopovitch, « le peuple doit tolérer les humeurs et les malices de son monarque : ainsi, l'Esprit Saint ordonne d'obéir non seulement aux bons et aux humbles, mais aussi aux mauvais »²². Quelques exemples tirés de l'histoire britannique du xvii^e siècle, et en particulier les réflexions sur l'illégitimité de l'exécution de Charles I^{er}, que nous trouvons dans *La Justice de la volonté monarchique*, apportent une autre preuve que l'auteur était familier avec la philosophie politique de Thomas Hobbes, exposée dans le *Léviathan*.

Pour résoudre la principale contradiction de sa conception politique – l'obéissance inconditionnelle au monarque, même si celui-ci viole le contrat conclu avec son peuple –, Prokopovitch fait appel à une notion-clé des Lumières européennes, celle du « bien commun ». « La recherche de l'intérêt commun » des sujets constitue la mission principale de tout pouvoir : « l'objectif final de l'instauration de l'autorité supérieure est l'utilité universelle »²³. Ainsi, malgré le fait que tout l'argumentaire de Prokopovitch en faveur du droit naturel soit inscrit dans un discours théologique traditionnel, ses textes ont préparé le terrain pour accueillir pleinement les idées des Lumières.

Platon II (Piotr Gueorguievitch Levchine, 1737-1812), métropolitain de Moscou, fut très populaire dans les milieux cultivés, qui l'avaient surnommé « le Chrysostome moscovite ». Il chercha à réconcilier la raison avec la Révélation, la foi chrétienne avec les idées des Lumières, et à rapprocher la théologie de la science positive. Ses sermons furent édités, et le cercle de ses abonnés comprend de nombreux laïcs²⁴. Il participa activement aux cérémonies religieuses organisées à la cour, aux offices célébrés à l'occasion des solennités, et aux processions. Ses prédications avaient un succès sensationnel, qui permet de parler d'un véritable

²² *Ibid.*, p. 30-32.

²³ *Ibid.*, p. 36.

²⁴ Voir Horst RÖHLING, « Observations on religious publishing in Eighteenth-century Russia », dans *Russia and the world of the eighteenth century*, Columbus [OH], Slavica, p. 91-105.

phénomène de « liturgie publique ». Elles incitent aussi à constater l'évolution de l'espace public dans la Russie du XVIII^e siècle.

Dans ses réflexions sur la question de l'égalité, bien que celle-ci fasse partie des idées principales des Lumières, Platon renvoie constamment à la théologie orthodoxe et aux principes moraux. En effet, il conçoit l'égalité comme une catégorie morale, plutôt que juridique ou socio-économique. Dans un contexte qui reste celui du servage et de l'autocratie, la prédication de Platon présente l'égalité comme une occasion de perfectionnement moral, comme une possibilité de faire le choix entre la vertu et le péché. Dans son homélie de 1795, prononcée à l'occasion de la fête de Saint Nikon, Platon parle de la vertu chrétienne et de l'ascèse, sans faire de différence entre « l'instruction spirituelle » des hommes et celle des femmes²⁵.

Dans son « Sermon pour la montée sur le trône de Son Altesse Impériale » (1782), consacré à « l'organisation du bien terrestre », Platon affirme que la foi représente « l'unique moyen de brider les penchants humains » et joue un rôle important dans le maintien de la paix. Selon lui, la piété assure « une vie paisible et silencieuse », garantissant la tranquillité et la paix civile²⁶.

L'essence de la véritable instruction fait partie des thèmes privilégiés des sermons de Platon. Il affirme que « la vérité de la raison n'est pas contraire à la vérité de la foi »²⁷. Dans son « Sermon [...] pour une heureuse fin de voyage en temps de variole », il soutient que « Le Créateur de la nature veut que notre intelligence soit constamment en action ». Toutefois, il différencie les « savants » des « éclairés ». Pour lui, l'instruction comprend la vertu : « Il y a des savants, et puis il y a des éclairés. Un homme vertueux peut ignorer les trajectoires des étoiles, les mesures de la terre, l'addition et la division des nombres, les subtilités des arts et des sciences. Cependant, il connaît la vertu, il sait qu'elle est agréable et utile pour lui et pour les autres, et qu'elle réjouit Dieu. Il sait distinguer la vertu du vice. Heureux est-il, même

²⁵ PLATON, *Poučitel'nye slova, pri vysočajšem dvore e.i.v. gosudaryni Ekateriny Alekseevny ... skazannye* [Les Instructions prononcées ... à la cour de S.A.I. la souveraine Ekaterina Alexeevna], Moscou, Éditions de l'Académie de Moscou, 1779-1806, vol. 17, p. 350-360.

²⁶ PLATON, *Poučitel'nye slova i drugie sočinenija* [Les Instructions et autres œuvres], vol. 10, p. 278.

²⁷ *Ibid.*, vol. 1., p. 224.

s'il n'est pas savant, et malheureux est le savant qui ne possède pas une telle instruction. [...] La pensée qui s'enorgueillit de ses connaissances, mais qui n'a acquis ni amour ni innocence, n'a de coutume que de mépriser, de juger, de partager et d'interpréter des nouvelles. Ainsi, cette intelligence ne peut pas être considérée comme telle »²⁸. Selon Platon, l'ignorance consiste à « savoir ce qui est superflu et à ignorer ce qui est indispensable ». Il présente l'enseignement du Christ comme la vraie instruction, la comparant à un « voyage des ténèbres vers la lumière ».

Qu'est-ce que l'instruction véritable ? Du point de vue de Platon, elle vise au redressement des mœurs. Sa différence avec la fausse instruction réside dans son « utilité ». Dans son « Sermon pour la naissance de Pavel Petrovitch » (1763), Platon oppose la sagesse « de la chair » à la sagesse « de l'esprit », en soulignant que la première est « vaine et nuisible », alors que la seconde est « profitable et nécessaire »²⁹.

La sécularisation de la théologie entraîna des changements importants dans la théologie polémique. De nombreux prédicateurs russes défendent la science dans leurs sermons. La théologie est alors perçue comme partie intégrante du savoir scientifique. On peut citer, notamment Piotr Alexeev, archiprêtre (*protoiereus*) de la cathédrale de l'Archange-Saint-Michel de Moscou, qui enseignait le catéchisme au gymnasium de l'université de Moscou. Il concilia sa carrière ecclésiastique avec une activité d'enseignement. Il était par ailleurs lié à un certain nombre de sociétés « savantes ». En 1771, il fut élu membre de la Libre assemblée russe auprès de l'Université de Moscou, et, en 1783, il devint membre actif de l'Académie russe. Son activité reflète les tentatives de l'Église pour trouver sa place dans ce nouveau type d'établissements éducatifs³⁰. Piotr Alexeev tenait à ce que la théologie devînt une dimension à part entière de l'enseignement scientifique. Si les sciences naturelles étudiaient la Création, la théologie cherchait à connaître le Créateur. Ainsi, « la première place parmi toutes les sciences appartient sans aucun doute à la théologie,

²⁸ *Ibid.*, vol. 2., p. 208.

²⁹ *Ibid.*, vol. 1., p. 51-59.

³⁰ Irina KOULAKOVA, *Universitetskoe prostranstvo i ego obitateli: Moskovskij universitet v istoriko-kul'turnoj srede xviii veka* [L'Espace universitaire et ceux qui le peuplent : l'université de Moscou dans le milieu historique et culturel du xviii^e siècle], Moscou, Novyï hronograf, 2006, p. 169.

cette reine de tous les savoirs qui éclaire la brutalité de l'esprit humain ». Alors que l'intelligence était perçue comme un moyen de connaître la nature, la foi permet de connaître le surnaturel. La vision de la théologie de Piotr Alexeev, présentée comme partie intégrante du savoir, se rapproche des principes de la philosophie de la Nature du début du siècle des Lumières. Sa définition de la théologie, comme sommet des sciences, ressemble à la formule que l'on trouve chez John Locke³¹.

* *
*

Le phénomène étonnant des « Lumières » orthodoxes offre ainsi une synthèse des cultures laïque et sacrée, de la théologie traditionnelle et des nouvelles pratiques intellectuelles occidentales. Elle nous invite à revoir notre vision habituelle des Lumières, souvent imaginées comme un bloc homogène d'idées, et à nuancer l'idée d'une rupture radicale entre la « culture traditionnelle orthodoxe » et la « culture des Lumières ». La « culture orthodoxe » du xviii^e siècle n'était, en réalité, pas si « traditionnelle » que cela, et les Lumières pas si « révolutionnaires » qu'on a tendance à le penser³².

³¹ O. TSAPINA, *op. cit.* [n. 6].

³² *Ibid.*

Claire MADL*
(claire.madl@cefres.cz)

L'imprimé, vecteur de diffusion du jardin paysager vers l'est de l'Europe. Modèles, traductions, médiatisations

RÉSUMÉ. – Le goût pour les jardins anglais, qui se répand en Europe à partir de la Grande-Bretagne dès les années 1760, atteint aussi l'Europe centrale et les pays de la monarchie des Habsbourg. Par l'analyse des ouvrages dont disposaient ceux qui ont fait construire des jardins paysagers en Europe centrale et dont nous possédons la bibliothèque, nous observons les modalités des transmissions des modèles de jardins propres à l'imprimé. Les livres nous permettent de saisir les divers contextes de réception de la littérature sur les jardins et la façon dont le jardin s'est défini comme un champ du savoir. Si peu de livres anglais se trouvent dans les bibliothèques, celles-ci révèlent en revanche le rôle de la France comme intermédiaire et la force commerciale des éditeurs de Saxe. Le livre, enfin, permet de saisir la plasticité des usages sociaux qui pouvaient être faits des jardins et des livres qui les concernaient : instruments de renommée, ils sont aussi les outils de la construction d'un milieu professionnel, puis un instrument efficace de diffusion d'une pratique culturelle hors d'une élite restreinte.

ABSTRACT. – In the 1760's the taste for English gardens spread all over Europe and reached Central Europe as well as the lands of the Habsburg Monarchy. Analysis of the books owned by the aristocrats who had English parks designed and whose libraries are known to us shows how printed garden models were transmitted. The printed texts enable us to understand the very diverse contexts of the reception of garden literature and how the topic became a knowledge field of its own. The libraries in question contained very few English books. However, the documents show that France played the role of intermediary and that Saxon publishers held a strong commercial position: two important factors that determined the spread of garden books. The printed books finally enable us to grasp a range of social practices associated with English gardens and the books describing them: they were used as a means of representation to increase one's reputation, they were instrumental to the building of a professional milieu and they helped spreading a cultural practice (designing gardens) beyond the elite milieu.

DOI: 10.47421/rfhl141_113-136

Le goût pour les jardins pittoresques ou paysagers, qui se répand en Europe à partir de la Grande-Bretagne dès les années 1760, n'épargne pas l'Europe centrale et les pays de la monarchie des Habsbourg. Les aristocrates cultivés, de retour sur leurs propriétés après avoir parcouru l'Europe, cèdent à l'ambition de créer des parcs boisés rompant avec les jardins clos et les systèmes de parterres décoratifs français et italiens que leurs pères avaient

* Faculté des lettres, Université Charles, Prague. CEFRES (USR 3138 MEAE/CNRS), Prague.

imités. La question de ces transmissions de modèles et de leurs médiations a déjà fait l'objet d'un grand nombre de travaux qui ont mis en lumière les intermédiaires, mais aussi les décalages induits par les contextes de leur réception¹. Peu d'études ont, jusque-là, associé l'histoire de ces transferts à celle de la diffusion du livre. L'existence de très riches bibliothèques chez les propriétaires de la plupart de ces jardins interpelle néanmoins l'historien et sert de base à notre étude². À partir de cinq bibliothèques de Bohême ayant appartenu aux commanditaires de cinq jardins d'esprit romantique entamés vers 1780, nous avons rassemblé un échantillon de quelque 233 titres d'ouvrages publiés avant 1820 et consacrés aux jardins³. Une centaine de ces titres se trouvent

¹ Parmi l'abondante littérature sur la réception des jardins pittoresques, paysagers ou romantiques, certains ouvrages incluent dans leur perspective l'Europe centrale et orientale et les pays de la monarchie des Habsbourg : Thomas WEISS (dir.), *Sir William Chambers und der Englisch-chinesische Garten in Europa*, Ostfildern-Ruit bei Stuttgart, Hatje, 1997, en particulier le chapitre de Zdeněk NOVÁK, « Einflüsse William Chambers' auf den Garten von Lednice (Eisgrub) und andere Gartenanlagen in Südmähren », p. 131-135 ; Nikolaus PEVSNER (dir.), *The picturesque garden and its influence outside the British Isles*, Washington D.C., Dumbarton Oaks trustees for Harvard University, 1974 ; Géza HAJÓS, *Romantische Gärten der Aufklärung. Englische Landschaftskultur des 18. Jahrhunderts in und um Wien*, Vienne-Cologne, Böhlau, 1989 ; Anna ZÁDOR, « The history of English garden in Hungary », *Acta Historiae Artium* 33, 1987-1988, p. 290-344 ; Gábor ALFÖLDY, « Lancelot "Capability" Brown's impact on landscape design in Hungary », *Garden History* 44, suppl. 1, *Capability Brown. Perception and response in a global context*, 2016, p. 125-139 ; Marcus KÖHLER, *Frühe Landschaftsgärten in Rußland und Deutschland. Johann Busch als Mentor eines neuen Stils*, Berlin, Aland-Verlag, 2003 ; Gert GRÖNING et Franz BOSBACH (dir.), *Landschaftsgärten des 18. und 19. Jahrhunderts. Beispiele deutsch-britischen Kulturtransfers = Landscape gardens in the 18th and 19th centuries. Examples of British-German cultural transfer*, Munich, K. G. Saur, 2008.

² Cette étude s'efforce de dresser le cadre d'une recherche consacrée au parc de Krásný Dvůr (en allemand Schönhof) et de son commanditaire, Johann Rudolph Czernin (1757-1845) : « Landscape garden and its creator. Krásný Dvůr and Jan Rudolf Černín in the context of the Bohemian and European early landscape parks », un projet financé par l'Agence tchèque pour la recherche (GAČR n° 18-07366S). Sur ce parc, voir Markéta ŠANTRŮČKOVÁ, *Krajinařská tvorba Jana Rudolfa Černína. Vznik a vývoj parků v Krásném Dvoře, Jemčíně, Petrohradě a Chudenicích* [Les créations paysagères de Jan Rudolph Czernin. Naissance et évolution des parcs de Krásný Dvůr, Jemčina, Petrohrad et Chudenice], Prague, Karolinum, 2014.

³ Nous considérons tout d'abord la bibliothèque dont disposait le comte Johann Rudolph Czernin (1757-1845). Sa reconstitution est en cours à partir de trois sources : 1° une collection d'imprimés conservés aux côtés du fonds d'archives de la famille Czernin en République tchèque : Archives de la région de Třeboň (ci-après SOA Třeboň), à Jindřichův Hradec, Imprimés anciens ; 2° un catalogue personnel manuscrit daté de 1796 : SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Archives de la famille Czernin (RA Czernin), cart. 763, ff. 59-92 : « Verzeichnis der in der

dans la bibliothèque la plus importante de notre échantillon, celle du château de Kačina ayant appartenu à la famille Chotek⁴. Les propriétaires de ces collections font partie de familles de la noblesse de Bohême, liée avec celle des pays des Habsbourg et au-delà, mais de rangs et de fortunes diverses.

L'imprimé a, bien sûr, toujours servi à rendre publiques et faire circuler des représentations de jardins et des préceptes pour les bâtir, ainsi qu'à préparer ou prolonger l'expérience des voyageurs qui les visitent⁵. Il existe une bibliographie fournie sur ce sujet, qui montre à quel point le texte se prêtait à la transmission des principes et de l'expérience des jardins, en particulier du jardin

hochgräfl. Johann Rudolph Czerninischen Büchersammlung befindlichen Bücher und Manuscripte 1796 », ci-après *Verzeichnis* 1796 ; 3° l'inventaire après décès de sa bibliothèque personnelle : *ibid.* cart. 414, ff. 223-232. Nous avons, à ce jour, rassemblé vingt-deux titres de livres sur les jardins.

Nous avons analysé, en outre, les bibliothèques ci-dessous, dont on trouve une description générale dans : Bernhard FABIAN (dir.), *Handbuch der historischen Buchbestände in Deutschland*. Digitalisiert von Günter Kükenshöner. Hildesheim, Olms Neue Medien, 2003 : <http://fabian.sub.uni-goettingen.de/fabian?Schlossbibliotheken> (vu le 14.2.2020) et dont les catalogues se trouvent au département des bibliothèques de châteaux de la Bibliothèque du Musée national, à Prague. Nous remercions son directeur, M. Mašek, pour son aide. Ci-après, les cotes des livres indiquent le nom du château et le numéro d'inventaire.

- Červený Hrádek (en allemand Rothenhaus) ; ayant appartenu à la famille Rottenhan ; Heinrich (1737-1809) est le commanditaire du jardin ; la bibliothèque compte 4421 vol., dont 1725 édités avant 1800 ;
- Kačina (Kaczin), de la famille Chotek ; Johann Rudolph (1748-1824) ; 36 659 vol., dont 22 000 édités avant 1820 ; voir à ce sujet : Eva STEJSKALOVÁ, « Knihy o anglických zahradách na zámku Kačíně » [Les livres sur les jardins anglais de la bibliothèque de Kačina], dans *Kamenná kniha. Sborník k romantickému historismu – Novogotice* [Livre de pierre. Recueil sur l'historisme romantique – néogothique], dir. M. Mžýková, Sychrov, Zámek Sychrov, 1997, p. 222-236.
- Mimoň (Niemes), de la famille Hartig ; Franz Anton (1758-1797) ; 17 809 vol., dont 10 000 édités avant 1800 ;
- Vlašim, de la famille Auersperg ; Karl Joseph (1720-1800) et sa femme ; 3 504 vol., dont 1185 édités avant 1800.

⁴ À titre de comparaison, la bibliothèque du jardinier de Herrenhausen, Johann Christoph Wendland, rassemblait à sa mort, en 1828, 400 ouvrages dont un quart est aujourd'hui considéré comme relevant du rayon des jardins : Heike PALM, « Geschichte der Sammlung Königliche Gartenbibliothek Herrenhausen », dans *Königliche Gartenbibliothek Herrenhausen. Eine neue Sicht auf Gärten und ihre Bücher*, dir. H. Fischer, G. Ruppelt et J. Wolschke-Bulmahn, Francfort, Vittorio Klostermann, 2011, p. 19-64, spécialement p. 24 et 63.

⁵ Des clefs d'analyse sont livrées par Claudia LAZZARO, « Representing the social and cultural experience of Italian gardens in prints », dans *The changing garden. Four centuries of European and American art*, dir. B. Geraghty Fryberger, Berkeley, Iris & B. Gerald Cantor Center for Visual Arts at Stanford University, 2003, p. 29-39.

paysager, qui se surajoutent aux contextes locaux de réception⁶. Les imprimés confèrent néanmoins des biais particuliers à la transmission du modèle du jardin paysager. Je voudrais analyser ici trois d'entre eux, qui eurent un impact sur sa réception en Europe centrale. Tout d'abord, l'examen des bibliothèques révèle que, du point de vue des commanditaires de parcs anglais, les livres de jardins s'insèrent dans des domaines d'intérêt divers et que ce sont les logiques commerciales des libraires qui, très tôt, les présentent comme un champ de connaissance en tant que tel. Je caractériserai ensuite les grandes lignes de ce corpus européen, et montrerai le poids des logiques commerciales sur l'apparition des nœuds de distribution qui permirent aux livres de trouver leurs lecteurs en Europe centrale. J'ébaucherai, enfin, quelques transformations des usages sociaux du jardin que les imprimés reflètent et induisent.

1. Délimitation d'un champ du savoir

Dans les bibliothèques, un rayon aux contours imprécis

Si la littérature secondaire mobilise un véritable corpus de textes pour définir un modèle réputé anglais et étudier l'affirmation du jardin comme art autonome, la réalité des rayonnages des bibliothèques anciennes est tout autre. Dans les fonds étudiés ici, on ne trouve pas vraiment de rayon indépendant consacré aux jardins.

Les ouvrages eux-mêmes associent, pour les plus anciens d'entre eux, le jardin aux questions d'économie domestique et rurale (*Husbandry*). Cette association se revendique d'ailleurs d'une tradition classique, héritée de l'Antiquité⁷. D'après Marcus

⁶ Michael JAKOB (dir.), *Des jardins et des livres*, Genève, Metis Presses-Fondation Martin Bodmer, 2018 ; Irmgard SIEBERT, Carola SPIES et Stefan SCHWEIZER, *Gärten, wie sie im Buche stehen. Gartenkunsthistorische Publikationen des 16. bis 20. Jahrhunderts aus dem Bestand der Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf*, Düsseldorf, Universitäts- und Landesbibliothek, 2011 ; Franco GIORGETTA, *Hortus librorum liber hortorum. L'idea di giardino dal xv al xx secolo attraverso le fonti a stampa*. Vol. 2. *Settecento*, Crémone, I Polifilo, 2010. Les travaux de John Dixon HUNT sont issus d'une réflexion sur les jardins et les paysages à partir des textes. Sa démarche est explicitée dans le recueil *Site, sight, insight. Essays on landscape architecture*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2016, notamment « Afterword. From literature to landscape », p. 166-171.

⁷ John Dixon HUNT, *Garden and Grove. The Italian Renaissance garden in the English imagination: 1600-1750*, Londres-Melbourne, J. M. Dent and sons, 1986, p. 186-192, analyse à ce titre les ouvrages de Stephen SWITZER, *Practical Husbandman and Planter*

Köhler, en milieu allemand, ce sont des recueils d'économie domestique regroupés sous le genre du *Hausvater* qui traitèrent en premier lieu de la pratique jardinière⁸. Ensuite, de nombreux auteurs de manuels de jardinage furent des botanistes appartenant à des milieux scientifiques. Le plus célèbre et le plus représenté dans nos bibliothèques est Philip Miller, botaniste du jardin de la Compagnie d'apothicaire de Chelsea⁹. Mais l'art, la science, l'économie pratique, les loisirs – avec la littérature sur la chasse et sur les jeux – sont tout autant associés aux jardins¹⁰.

Si l'on observe les rayonnages des bibliothèques dont le classement nous est connu, les ouvrages se trouvent, certes, le plus souvent regroupés, mais ils le sont sous différentes rubriques, selon les sensibilités de leurs lecteurs, la taille des collections et la période de leur agencement. Ainsi, Johann Rudolph Czernin (1757-1845) semble avoir déposé les rares ouvrages sur les jardins qu'on lui connaisse, selon la langue dans laquelle ils sont écrits, suivant en cela le principe général de classement de sa bibliothèque personnelle de Krásný Dvůr (Schönhof) de 1796¹¹. *L'École du jardinier fleuriste* de Fréard du Castel¹² ou les *Promenades ou itinéraire des jardins d'Ermenonville*¹³ sont rangés avec la littérature

(1733) et *Practical Kitchen Gardener* (1727). De cet auteur, on trouve à Červený Hradek une traduction allemande de préceptes pour cultiver des légumes nouveaux : *Kurze und bequeme Methode die italiänischen Brocoli [...] hervorzubringen*, Leipzig, bey Carl Ludwig Jacobi, 1755.

⁸ Marcus KÖHLER, « Friedrich Karl von Hardenberg's (1696-1763) journeys to England and his contribution to the introduction of the English landscape garden to Germany », *Garden History* 25/2, 1997, p. 215, mentionne le *Hausvater* d'Otto von Münchhausen de 1765, qui ne se trouve pas dans notre échantillon.

⁹ Des ouvrages de Philip MILLER sont présents dans quatre bibliothèques sur les cinq étudiées ici, le plus souvent en allemand, mais aussi en français chez les Czernin (*Dictionnaire des jardiniers*, Paris, Guillot, 1785, in-4°), aujourd'hui à SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Imprimés anciens n° inv. 470.

¹⁰ I. SIEBERT – C. SPIES – S. SCHWEIZER, *Gärten, wie sie im Buche stehen*, op. cit. [n. 6], p. 14.

¹¹ *Verzeichnis* 1796. Les différents rayonnages ne portent pas d'intitulé, mais seuls l'histoire et les récits de voyage, puis le droit sont soustraits à cette logique linguistique.

¹² [Raoul-Adrien FRÉARD DU CASTEL], *L'École du jardinier fleuriste. Verzeichnis* 1796 (cote 6.6) ne donne pas d'autre indication ; peut-être s'agit-il de l'édition in-12, éditée à Paris par Panckoucke en 1764 ? Pour les ouvrages mentionnés dans ce catalogue manuscrit, les éditions sont données à titre indicatif.

¹³ *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville* (Paris, J. Mérigot fils, 1788), *Verzeichnis* 1796 cote 6.5.

française. Les planches d'ouvrages sur les plantes exotiques¹⁴ se trouvent, quant à elles, avec les imprimés de grands formats, dans le placard fermé situé sous les ouvrages d'histoire et de voyage, avec des planches d'architecture ou les vues illustrant des récits de voyage¹⁵. Au contraire, dans la bibliothèque d'un amateur de jardins contemporain de Czernin, Franz Anton Hartig (1758-1797), les ouvrages sont rassemblés avec « l'économie rurale et domestique », comme l'indique son catalogue réalisé vers 1790¹⁶.

Dans les bibliothèques où les rayons de botanique et d'histoire naturelle sont développés, c'est ce rayon qui offre le plus d'attraction pour les ouvrages concernant les jardins. Chez le comte Kaspar Maria Sternberg (1761-1838), botaniste à l'activité scientifique publique, on les trouve dans la partie de la bibliothèque consacrée principalement à la botanique, en deux sous-classes, parmi les « flores particulières »¹⁷. Un premier rayon « Art des jardins » est individualisé au même niveau hiérarchique que les livres sur « la forêt et la chasse » ou les atlas botaniques. Un second rayon « Jardins botaniques » est une sous-classe de ces flores des différentes régions : « Hors de l'Europe / Europe / Allemagne / Régions particulières et villes / Jardins botaniques ».

Peu de bibliothèques, en somme, prennent acte dès le xviii^e siècle de l'affirmation de la nature artistique de la pratique des jardins. Dans les années 1820, il semble en revanche que les bibliothécaires des comtes de Chotek installèrent les titres concernant les jardins aux côtés des arts et de l'architecture, et non avec la botanique ou l'agriculture¹⁸.

¹⁴ Martin HOUTTUYN, *Abbildung in- und ausländischer Hölzter, so wohl von Bäumen* (Amsterdam 1773 ou 1775), *Verzeichnis* 1796, cote 3. U[nten] 1.

¹⁵ Mentionnons, parmi d'autres, Jean-François de NEUFFORGE, *Recueil élémentaire d'architecture* (1^{re} éd. in-folio 1757) ou Batty LANGLEY, *Ancient masonry both in the theory and practice* (London, 1736) cote 3. U[nten] 1.

¹⁶ Mimoň, cote R 67/IV intitulé « Landwirtschaft, Gartenbau und Haushaltung ».

¹⁷ Archives du Musée national, Prague, Fonds Sternberg-Manderscheid, cart. 178 (non classé) « Systematische Uebersicht der Bibliotheks-Ordnung ».

¹⁸ Nous ne disposons pas de catalogue ancien mais les livres concernant les jardins (même un ouvrage de botanique de Philip Miller par exemple) sont placés près des livres d'architecture sous la cote II.6, ou encore II.3.

Chez les libraires, un rayon autonome ?

Les endroits où l'on trouve les ouvrages rassemblés sous une rubrique indépendante intitulée « Jardinage », dès les années 1770, sont les catalogues de libraires. Il semble, en effet, que la diffusion du modèle des jardins anglais ait déclenché une labellisation d'un ensemble de livres, faisant d'eux un produit de librairie dans un premier temps repérable sous le terme générique de « livres de jardins » (« Gartenbücher »), puis, sous le nom d'un domaine de savoir : « Gartenbau ». Dans les catalogues hiérarchisés antérieurs à 1800, cette étiquette se trouve tantôt classée avec l'économie, tantôt avec la botanique, jamais avec les beaux-arts¹⁹.

Cette labellisation témoigne de l'existence d'une demande forte pour ces ouvrages. Elle est d'autant plus remarquable qu'elle semble précoce, au vu du très petit nombre de livres que les libraires pragois distinguent ainsi – deux titres seulement, parfois. On trouve, dans les ouvrages même, des témoignages sur les conditions concurrentielles de ce marché. Des éditeurs joignent, en effet, aux ouvrages sur les jardins, de courtes listes de leurs publications consacrées au même sujet, se positionnant ainsi sur ce marché²⁰. Pour atteindre cet objectif, ni les auteurs

¹⁹ Nous avons trouvé cette catégorie dans les catalogues de libraires pragois suivants :
– *Continuatio I. universalis catalogi deutsch- und lateinischer Bücher [...] in Franz. Aug. Höchenbergs Handlung*, Franz Augunstin, Prag, Höchenberger, 1772, p. 14 : « Gartenbücher ».
– *Allgemeines Verzeichniß der gangbaresten, ältern und neuern, lateinisch- und deutschen Bücher [...]*, Leipzig und Prag, [Wolfgang Christian Gerle], 1779 ; le tableau de la classification non paginé place les livres de jardins (« Gartenbücher ») sous la botanique avec les sciences naturelles.
– *Verzeichniß derjenigen Bücher, welche aus der Frankfurter und Leipziger Michaelismesse vom Jahr 1784 [...]*, Prag, [Johann Nepomuk Ferdinand Schönfeld], 1785, p. 17 : « Gartenbücher ».
– *Von Schönfeldsche Lesebibliothek. von Nr. 1-687. Prag im Jänner 1787 in der von Schönfeldschen Leseanstalt*, [Prag, Johann Nepomuk Ferdinand Schönfeld, 1787], « Eintheilung der Bücher » p. V : la rubrique « Garten-Bau und technologische Bücher » se trouve avec l'économie.
– *Verzeichniß neuer Bücher von der Leipziger Ostermesse 1799 [...]*, Prag, Caspar Widtmann, 1799 et *Verzeichniß neuer Bücher von dem Jahren 1805, 1806 und 1807 [...]*, Nr. 17, Prag, Caspar Widtmann [1807] ; les livres de jardin (« Gartenbau ») sont placés avec l'économie domestique (« Haushaltung »), l'agriculture (« Landwirthschaft ») et la sylviculture (« Forstwesen »).

²⁰ Ces listes apparaissent plus tôt dans les ouvrages anglais, comme Philip MILLER, *The Gardeners dictionary*, Londres, Printed for the author, and sold by John and James Rivington, 1748, (3 vol.), liste en fin du 1^{er} vol. ; mais aussi Christian REICHART, *Land- und Garten-Schatz*, Erfurt, Heron. Ludw. Wilhelm Völker et Keyersche Buchhdlung, 1819, outre des recensions, une publicité est reliée en fin de volume.

ni les éditeurs ne recherchent forcément l'originalité ; les compilations, les emprunts avoués ou implicites²¹ témoignent de la circulation des textes au sein d'un domaine du savoir. La singularisation de ce domaine est, enfin, consacrée par la naissance de revues, ou de publications en série uniquement consacrées aux jardins. Ces dernières incluent souvent une rubrique de comptes rendus de nouveautés, qui jouent le rôle de canal publicitaire²². Dans les pays de la monarchie des Habsbourg, nous ne trouvons pas de véritable revue avant la fin du xviii^e siècle²³. En 1822, lorsqu'est fondée à Berlin l'association pour l'encouragement des jardins dans les États du roi de Prusse, une de ses missions sera justement de rassembler la littérature disponible. Vers cette date naît effectivement un nouveau style de publications, systématiques, institutionnelles, encore absentes de notre échantillon²⁴.

Outre la constitution d'un champ de savoir et le contexte de sa réception, les livres permettent ensuite d'appréhender précisément les voies géographiques et linguistiques de la diffusion des modèles du jardin anglais.

²¹ *Ganz vollständiges, gemeinnütziges und lehrreiches für alle Stände anpassendes, Natur- und Kunst- Gartenbuch*, Grätz, Franz Xaver Miller, 1793 (Vlašim 388), « Vorerinnerungen », p. [2-3].

²² Certains sont très connus comme le *Gartenkalender* de Christian Cay Lorenz HIRSCHFELD édité à Altona dans les années 1780, qui se trouve dans quatre bibliothèques de notre échantillon, le *Taschenbuch für Gartenfreunde* de Wilhelm Gottlieb BECKER édité à Leipzig dans les années 1790 (à présent à Kačina et Mimoň), puis de Johann Gottlieb GROHMANN, *Ideenmagazin für Liebhaber von Gärten, englischen Anlagen und für Besitzer von Landgütern*, tomes 1-48, in-f° Leipzig, Friedrich Gotthelf Baumgärtner, 1796-1802 ; le titre français est *Recueil d'idées nouvelles pour la décoration des jardins et des parcs dans le goût anglais, gothique, chinois etc.* ; à partir de 1806, publié sous le titre : *Neues Ideenmagazin (...)*. Il est le plus répandu en Bohême (mais, dans notre échantillon, à Mimoň et Kačina seulement) ; d'autres moins célèbres : Franz Adolf HEYNE, *Pflanzen- Kalender oder Versuch einer Anweisung welche Pflanzen man in jedem Monat in ihrer Blüthe finden könne*, Stuttgart, bey Friedrich Uebel, 1809 (Vlašim 1118).

²³ G. HAJÓS, *Romantische Gärten*, *op. cit.* [n. 1], p. 63, observe que le premier compte rendu critique d'un jardin paraît en 1782 dans la revue *Der Weltmann* éditée par Otto von GEMMINGEN. Elle se trouve chez Czernin : *Verzeichnis 1796* (cote 6. U[nten]1).

²⁴ Sophie von SCHWERIN, « „Die Wurzel ist dick, hellgrün, gekniet fast Knollig“. Die Publikationen aus dem Berggarten als Medien der Wissensvermittlung », dans *Königliche Gartenbibliothek Herrenhausen*, *op. cit.* [n. 4], p. 181-202.

2. Un phénomène européen en voie de nationalisation

Un plaisir universel adaptable aux conditions locales

Un des lieux communs exprimés dans les préfaces des ouvrages sur les jardins est de présenter cet art comme un plaisir universel, le plus communément partagé, puisque tout le monde prend plaisir à faire pousser des plantes, et que le spectacle de la négligence est attristant pour chacun²⁵. Toutefois, ces mêmes parties liminaires imposent inmanquablement des cadres culturels « nationaux » à ce qu'elles considèrent comme des « types » de jardins. Stephen Bending et John Dixon Hunt ont montré comment les théoriciens anglais du jardin ont, dès le XVIII^e siècle, oblitéré les influences étrangères et mis en récit l'affirmation du jardin anglais contre les modèles français et italiens²⁶. Ce travail de déconstruction, ainsi que la différenciation opérée par les spécialistes entre jardin anglo-chinois, sentimental et pittoresque ou paysager, ne correspondent pas aux représentations véhiculées par les ouvrages qui font, au contraire, grand usage des qualifications nationales homogénéisatrices.

Dans les traductions allemandes, le « jardin paysager » n'est que peu de temps traduit sans connotation nationale par *Waldungen*²⁷. Par la suite, Hirschfeld entre dans la discussion sur l'origine, dénonce la supercherie du jardin soi-disant imité de la Chine, et souhaite promouvoir une version « allemande » du jardin anglais, et une appropriation créatrice qui se fonde sur l'histoire de l'Allemagne²⁸. En effet, le principe du jardin anglais étant l'adaptation au paysage, il est vain, selon Hirschfeld, de vouloir « imiter » un modèle ; c'est le principe qui doit être adopté pour construire un type propre : le jardin allemand. À la suite de Hirschfeld, ce principe d'adaptation est mobilisé par les premiers

²⁵ Par exemple, William CHAMBERS, *A dissertation on oriental gardening* [2^e éd.], Londres, W. Griffin, T. Davies, J. Dodsley, Wilson and Nicoll, J. Walter, P. Elmsley, 1773, Préface, p. II.

²⁶ Stephen BENDING, « Horace Walpole et l'histoire des jardins au XVIII^e siècle », dans Horace WALPOLE, *Essai sur l'art des jardins modernes*, Paris, Gérard Monfort éditeur, 2000, p. 1-39 ; J. D. HUNT, *Garden and Grove*, op. cit. [n. 7], p. 180.

²⁷ M. KÖHLER, « Friedrich Karl von Hardenberg's », art. cit. [n. 8], p. 215, cite la traduction allemande (1750) du dictionnaire de Philip Miller.

²⁸ J. DEUTER, « Die Rezeption von Sir William Chambers in Dänemark und Nordwestdeutschland », dans Th. WEISS, *Sir William Chambers*, op. cit. [n. 1], p. 103-119, p. 109.

auteurs de traités consacrés à l'art des jardins dans la monarchie des Habsbourg²⁹. Cette généalogie explicite trace une ligne directe depuis les auteurs anglais jusqu'aux régions de la monarchie des Habsbourg et gomme les intermédiaires.

Les livres britanniques du jardin anglais

Agent de transmission, d'imitation et d'adaptation, le livre a la particularité d'être traçable grâce à la normalisation, bien avancée au XVIII^e siècle, de la mention d'un auteur, d'un éditeur, d'un traducteur éventuel ; il nous renseigne alors sur les voies des transferts qu'il met en œuvre. Nous n'avons pu trouver en Bohême que de rares exemplaires en anglais des textes fondateurs de William Chambers, Thomas Whately, Horace Walpole, Joseph Heely, du dictionnaire de Philip Miller, ni même des revues anglaises. En 1771, François de Paule Latapie jugeait les textes de Chambers « assez rares » pour en introduire un dans sa traduction française de Whately³⁰. Quant à ce texte même, Latapie indique qu'il l'a connu indirectement, grâce au *Journal encyclopédique*³¹. Or celui-ci, publié à Liège puis à Bouillon, était très répandu parmi l'aristocratie des pays des Habsbourg³².

La seule bibliothèque où nous trouvons certains textes fondateurs en édition individuelle est celle du comte de Chotek, qui acquit une édition anglaise et une allemande de la dissertation sur le jardin oriental de Chambers³³, ou encore le poème de William

²⁹ Parmi d'autres exemples, mentionnons Wilhelm BEYER, *Die neue Muse oder der Nationalgarten den akademischen Gesellschaften vorgelegt*, Wien, Trattner, 1784 ; *Ganz vollständiges, op. cit.* [n. 21], « Vorerinnerung », p. [2]. « Entwurf zu einem Nationalgarten », dans Wilhelm Gottlieb BECKER, *Almanach und Taschenbuch für Garten Freunde*, Leipzig, Voß, 1798, p. 183-199.

³⁰ THOMAS WHATELY – FRANÇOIS DE PAULE LATAPIE (trad.), *L'Art de former les jardins modernes ou l'art des jardins anglais*, Saint Pierre de Salerne, Gérard Monfort éditeur, 2005, p. 4 (d'après l'édition de 1771). Le texte de Whately ne se trouve pas dans notre échantillon, seulement en allemand dans deux bibliothèques hors de notre corpus : *Betrachtungen über das heutige Gartenwesen*, Leipzig, Johann Friedrich Junius, 1771.

³¹ T. WHATELY – F. LATAPIE (trad.), *L'Art de former, op. cit.* [n. 30], p. 21.

³² 25 occurrences, environ, dans les fonds des bibliothèques de château des pays tchèques d'après le catalogue collectif de la République tchèque www.caslin.cz. Pierre ROUSSEAU (dir.), *Journal encyclopédique*, Liège, 1756-1760, puis Bouillon, 1760-1793.

³³ *A dissertation on oriental Gardening to which is annexed an explanatory discourse*, Londres, William Griffin, 1773 (Kačina 1772) et en allemand : *Über die orientalische Gartenkultur. Eine Abhandlung aus dem Englischen*, Gotha, 1775 (Kačina 8602).

Mason *The English Garden*³⁴, et, enfin, des descriptions de jardins et un essai de Joseph Heely regroupés dans leur traduction allemande³⁵. Ces acquisitions relèvent sans doute de l'intérêt d'un collectionneur de grande envergure et de l'activité de son bibliothécaire, plus que de la volonté de se tenir systématiquement informé des parutions anglaises, par ailleurs absentes de la bibliothèque dans des domaines auxquels Johann Rudolph Chotek portait un grand intérêt comme l'agriculture³⁶. Même les propriétaires de bibliothèques ayant visité l'Angleterre dans les années 1780, comme J. R. Czernin et F. A. Harting pour notre échantillon, ne possèdent pas ces textes. Les descriptions des jardins britanniques, que nos lecteurs ont pu tenir en main lors de leurs visites en Angleterre, sont absentes des bibliothèques malgré leurs nombreuses éditions³⁷.

Le poids de la librairie allemande

Les historiens ont insisté sur l'importance de l'introduction du jardin anglais par l'intermédiaire d'architectes et jardiniers, actifs dans le Hanovre, le duché de Brunswick ou du Holstein³⁸. Si ces réalisations étaient connues, ce n'est pas par des publications originaires de ces régions qu'elles ont été transmises, mais par les éditeurs saxons, dont la force s'impose justement à l'époque de la pénétration du goût pour le jardin anglais. C'est, en effet, dans les années 1760 que Leipzig s'affirme comme la capitale de l'édition et du commerce de librairie, étendant sa force de diffusion jusqu'à l'Europe centrale et orientale. Parmi les livres sur les jardins, on trouve ainsi plus de la moitié des titres imprimés dans les pays de la Saxe et de la Thuringe. Ce n'est pas dans les États d'Allemagne du Nord, lieu des réalisations pionnières, mais à Leipzig que

³⁴ William MASON, *The English Garden, in four books*, York, printed by A. Ward, 1783 (Kačina 649).

³⁵ Joseph HEELY, *Briefe über die Schönheiten von Hagley, Envil, und den Leasowes*, Leipzig, Schwikert, 1779 (Kačina 7889).

³⁶ Ivo CERMAN, *Chotkové. Příběh úřednické šlechty* [Les Chotek. Histoire de la noblesse d'offices], Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 2008, p. 352-353.

³⁷ Vingt éditions du guide de Stowe par Benton Seeley parues entre 1744 et 1800 ont pu être recensées : Jocelyn ANDERSON, *Touring and publicizing England's country houses in the long eighteenth century*, New York-Londres-Oxford [et al.], Bloomsbury Academic, 2018, p. 160.

³⁸ Jörg DEUTER, « Die Rezeption », art. cit. [n. 28].

sont publiés les ouvrages nécessitant un investissement lourd. Christian Cay Lorenz Hirschfeld, professeur à Kiel, ne publie pas sa *Theorie der Gartenkunst* à Altona, comme certains de ses ouvrages, mais à Leipzig³⁹. La Thuringe est aussi extrêmement active dans ce domaine, grâce à des éditeurs puissants. Ainsi, le périodique in-folio très richement illustré, édité par Johann Gottfried Grohmann, *Ideenmagazin für Liebhaber von Gärten*, est-il publié à Leipzig, puis diffusé avec une association de libraires qui s'accroît avec le temps, de Weimar, à Paris et Strasbourg⁴⁰. La production scientifique des jardiniers de Herrenhausen ou de Göttingen est, en revanche, très peu représentée⁴¹. La Prusse elle-même, pourtant très visible dans les librairies en pays tchèques, grâce au dynamisme de Berlin et à la proximité de Wrocław (Breslau), participe peu à ce mouvement.

Enfin, si les textes anglais « fondateurs » du jardin paysager sont absents, la transmission de la littérature de jardin se distingue parce qu'elle est nettement associée à un phénomène connexe : l'intérêt pour l'Angleterre en général. Les bibliothèques témoignent de cette ouverture sans doute accentuée lorsque leurs propriétaires sont allés en Angleterre. On trouve nombre d'ouvrages témoignant de cet intérêt chez Johann Rudolph Czernin : des vues de propriétés anglaises par Watts⁴², les textes de Palladio en anglais⁴³, et même des écrits éparés sur l'Amérique⁴⁴ – l'intérêt

³⁹ Christian Cay Lorenz HIRSCHFELD, *Theorie der Gartenkunst*, 5 vol in-4°, Leipzig, les héritiers de M. G. Weidman et Reich, 1779-1785. Le titre français est *Théorie de l'art des jardins*.

⁴⁰ J. G. GROHMANN, *Ideenmagazin*, op. cit. [n. 22].

⁴¹ Parmi les ouvrages du botaniste de Hanovre Friedrich Ehrhart (1742-1795) ou de son successeur Johann Cristoph WENDLAND (1755-1828), on trouve seulement de ce dernier, associé au directeur du jardin botanique de l'université de Göttingen, Heinrich Adolf SCHRADER, *Sertum Hannoveranum seu plantae rariores quae in hortis regiis Hannoverae vicinis coluntur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1795-1798, dans la bibliothèque de Kačina. Le caractère scientifique pointu des publications issues de Hanovre pourrait expliquer leur absence : S. von SCHWERIN, « "Die Wurzel ist dick..." », art. cit. [n. 24], p. 181-201.

⁴² William WATTS, *The seats of the nobility and gentry* (1779). Le catalogue de 1796 (cote 7.U1) donne pour titre « Views ».

⁴³ Andrea Palladio ; Giacomo Leoni, *The architecture of Palladio Revis'd, design'd and publish'd*, London, printed by John Darby, for the author, 1721 (1^{re} éd. 1715-1720).

⁴⁴ Hector SAINT-JOHN CRÈVECOEUR, *Lettres d'un cultivateur Américain* (Paris, Cuchet, 1787), ou Giovanni Rinaldo CARLI, *Lettres américaines* (Boston et Paris, Buisson, 1788).

pour les récits et vues des voyages étant un des traits forts de la bibliothèque.

Autre témoin de cet intérêt, les *Annalen der Britischen Geschichte*, où l'un des éditorialistes les plus lus du siècle, Johann Wilhelm Archenholz (1743-1812), avait fait paraître une nouvelle traduction de Chambers, se trouvent aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques, dont celle de Červený Hrádek pour notre échantillon. Mais, sur les jardins proprement dit, rien qui ne soit en anglais.

Dans les domaines associés à l'art des jardins, la poésie anglaise est elle aussi présente partout avec, en tête, les textes de John Milton et Alexander Pope, ou encore les *Nuits* d'Edward Young. Ces auteurs sont, néanmoins, rarement détenus en anglais – sauf chez les Hartig et Czernin, qui tinrent, à l'évidence, à posséder de la poésie en langue originale. Pour la transmission des textes poétiques, cependant, les traductions françaises sont tout aussi incontournables que les traductions allemandes⁴⁵.

Un corpus français incontournable

Si, dans les représentations partagées par les lecteurs, le jardin « à la française » est définitivement un objet du passé, la littérature en français, et française, sur les jardins, est deux fois mieux représentée dans les bibliothèques que celle d'Angleterre (plus de 10 % de notre corpus). Contrairement aux livres allemands, ces livres français représentent peu de titres, issus des décennies 1770 et 1780 seulement, mais ils sont régulièrement présents dans la plupart des bibliothèques.

Comme pour les livres d'architecture, les auteurs et éditeurs anglais des textes sur les jardins ont eux-mêmes reconnu le poids de la langue française pour la communication des élites européennes, en faisant paraître les plus grandes œuvres dans des éditions parallèles anglaises et françaises⁴⁶. C'est le cas des textes clefs de Chambers (1772) et de Walpole (1784, 1785).

⁴⁵ Dans la bibliothèque de Mimoň, se trouvent deux fois plus de traductions françaises qu'allemandes (Claire MADL, « Tous les goûts à la fois ». *Les engagements d'un aristocrate de Bohême*, Genève, Droz, 2013, p. 126-127).

⁴⁶ C'était le cas de l'édition d'architecture : Olga MEDVEDKOVA, « L'édition des livres d'architectures en français dans l'Angleterre du XVIII^e siècle », dans Nicolas Ledoux et le livre d'architecture français. Étienne-Louis Boullée, l'utopie et la poésie de l'art, Paris, Éditions du Patrimoine, 2006, p. 72-85.

Ces deux auteurs avaient, d'ailleurs, résidé en France, et restaient en contact avec des correspondants français. Le fameux traité d'architecture du maître de Chambers, Jacques François Blondel, est plus présent en Bohême que les écrits de son élève⁴⁷. Bien que l'intérêt pour la langue anglaise et celui pour les jardins soient concomitants⁴⁸, le premier public des livres de jardin étant la noblesse, et celle-ci employant communément le français, il était judicieux de publier en français. Ce modèle éditorial est reproduit par les éditeurs allemands. La *Théorie* de Hirschfeld et l'*Ideenmagazin* de Grohmann font l'objet d'une publication bilingue. De même, le magnifique manuel de botanique édité à Leipzig dans les années 1790, où chaque notice trilingue (allemand, anglais, français) est agrémentée en regard d'une gravure colorée, ne pouvait s'adresser qu'à une clientèle fortunée, polyglotte et cosmopolite⁴⁹.

Certains historiens considèrent que le jardin anglo-chinois de Chambers eut une postérité plus grande en France qu'en Angleterre, où les concepteurs des jardins paysagers des générations postérieures s'affirmèrent contre ce style⁵⁰. Si, en Europe centrale, le jardin sentimental et anglo-chinois eut aussi, dans un premier temps, un net succès, la noblesse possède inégalement les ouvrages des Français qui se sont faits les intermédiaires de la littérature anglaise⁵¹. Celui de Georges Louis Le Rouge, qui fit la publicité du style des jardins anglo-chinois et du texte de

⁴⁷ Jacques François BLONDEL, *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*, Paris, Charles-Antoine Jombert, 1737. Czernin le possède : SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Imprimés anciens, n° inv. 8. Les ouvrages français sur les jardins de cette période plus ancienne sont aussi présents dans les bibliothèques.

⁴⁸ Pour une chronologie des manifestations de l'anglophilie dans les pays allemands (voyages, importation et traduction de livres, apprentissage de l'anglais), voir Jennifer WILLENBERG, *Distribution und Übersetzung englischen Schrifttums im Deutschland des 18. Jahrhunderts*, Munich, K. G. Saur, 2008.

⁴⁹ Johann Friedrich Peter DREVES [et al.], *Botanisches Bilderbuch für die Jugend und Freunde der Pflanzenkunde*, Leipzig, Voß u. Compagnie, 1794-1803 (Mimoň 3450).

⁵⁰ Janine BARRIER, *William Chambers. Une architecture empreinte de culture française. Suivi de Correspondance avec la France*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2010, p. 179-184.

⁵¹ Monique MOSSER, « William Chambers und der Jardin anglo-chinois in Frankreich », dans Th. WEISS (dir.), *Sir William Chambers, op. cit.* [n. 1], p. 163-167.

Chambers, se trouve dans peu de bibliothèques en Bohême⁵². La traduction par François de Paule Latapie du texte de Whately est, elle aussi, assez rare⁵³.

Au-delà de ces travaux ponctuels de traduction, quelques ouvrages pointus pénètrent depuis la France en Europe centrale, comme le dictionnaire du médecin et botaniste Pierre Joseph Buc'hoz⁵⁴. Au-delà de ces ouvrages spécialisés, assez isolés, toute une littérature française nourrit l'intérêt pour les jardins en général et les jardins modernes en particulier. Parmi les ouvrages français qui constituèrent une matrice à l'expérience individuelle des jardins paysagers, on trouve tout d'abord, dans « toutes » les bibliothèques, *La Nouvelle Héloïse*, qui présente un jardin idéal, épousant la nature sans la dompter, l'imitant par de fausses friches et des chemins sinueux⁵⁵. Les voyageurs d'Europe centrale visitent les jardins d'Europe et les paysages alpins avec le roman de Jean-Jacques Rousseau, en mémoire ou à la main⁵⁶. De même, la description du parc d'Ermenonville, bien connue, démultiplie le culte de Rousseau⁵⁷. Le traité de son propriétaire, René Louis de Girardin, est répandu lui aussi⁵⁸. L'île au peuplier d'Ermenonville, avec son monument à la mémoire de Rousseau, est représentée dans *l'Itinéraire* et constitue un de ces « modèles » prêts à l'imitation. Elle fut reproduite, par exemple, en Bohême, à Vlašim, et en Autriche, près de Vienne, dans le jardin du comte de Lacy

⁵² Georges Louis LE ROUGE, *Jardins anglo-chinois ou détails des nouveaux jardins à la mode*, édité à Paris par Le Rouge lui-même. Dans notre échantillon, seul le cahier de 1776 se trouve à Kačina (cote : 10775). Deux autres occurrences seulement ont été repérées en République tchèque.

⁵³ Cf. note 30.

⁵⁴ Pierre Joseph Buc'hoz, *Dictionnaire universel des plantes, arbres et arbustes de la France*, Paris, Lacombe, 1770 (SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Imprimés anciens n° inv. 518).

⁵⁵ G. HAJÓS, *Romantische Gärten*, op. cit. [n. 1], p. 39 à 43.

⁵⁶ FRANZ HARTIG, *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève [i.e. Liège, Desoer], 1785, p. 140, 147-149, Hartig visite le parc de Ripaille.

⁵⁷ *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville*, op. cit. [n. 13], *Verzeichnis* 1796, cote 6.5 ; à Mimoň en anglais (cote 1265) : *A tour to Ermenonville*, Londres, T. Beckett, 1782.

⁵⁸ *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, (Mimoň 3775, pour l'édition de Paris 1777, et à Kačina 8016, pour l'édition de Genève 1777) ; plusieurs exemplaires en allemand sont conservés hors de notre échantillon.

à Neuwaldegg⁵⁹. Joseph II avait, lui aussi, visité Ermenonville en 1777. Un membre de sa suite, Philipp Cobenzl, avait alors rencontré Claude Henri Watelet, dont le court traité se trouve à Kačina⁶⁰. Il faut encore mentionner la célébrité du texte de l'abbé Delille, *Des Jardins*, présent dans toutes les bibliothèques. La réception de l'ouvrage du prince Charles Joseph de Ligne, *Coup d'œil sur Bel-Ceil*, est enfin à la mesure de la notoriété de son auteur dans la monarchie des Habsbourg⁶¹.

Plus largement, les traités français d'esthétique du classicisme, tels celui de Charles Batteux⁶² ou, pour l'architecture, de l'abbé Marc Antoine Laugier⁶³, sont connus. Ils constituent des cadres d'appréhension des réalisations architecturales que l'on trouve dans les jardins⁶⁴. Les ouvrages fondamentaux, tels les traités de Vitruve, de Vignola ou d'Alberti, figurent dans les bibliothèques des grands collectionneurs⁶⁵. Lorsque la comtesse de Czernin fit réaliser son portrait par Élisabeth Vigée Le Brun, elle se fit représenter en train de feuilleter l'ouvrage d'initiation à la

⁵⁹ Friedrich NICOLAI, *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz, im Jahre 1781. Nebst Bemerkungen über Gelehrsamkeit, Industrie, Religion und Sitten*, vol. 3, Berlin-Stettin, [Nicolai], 1784, p. 109.

⁶⁰ Claude Henri WATELET, *Essai sur les jardins*, Paris, Prault, 1774 (Kačina 7731).

⁶¹ Seule l'édition de 1795, réalisée par Walther à Dresde, qui porte l'adresse du jardin de Ligne à cette époque (Leopoldberg, Vienne) se trouve à Kačina (7887) et Mimoň (3243).

⁶² Une dizaine d'exemplaires de ses écrits se trouvent dans les bibliothèques en pays tchèques, en français et en allemand, entre autres dans les éditions tardives de Trattner à Vienne : Charles BATTEUX, *Einleitung in die schönen Wissenschaften*, Wien, Trattner, 1770-1771 (Červený Hrádek 252, 259, 2498).

⁶³ Marc Antoine LAUGIER, *Essai sur l'architecture*, Paris, Duchesne, 1755 (1^{re} éd. 1753), trois occurrences en français (dont Kačina 5350) et une en allemand (Francfort et Leipzig, Fischer, 1758), hors de notre échantillon.

⁶⁴ Taťána PETRASOVÁ, « "Bez čínských zpotvořenin" Diskuse o Chambersovi v Čechách? » [« Sans bizarreries chinoises ». Une discussion sur Chambers en Bohême ?], dans *Cizí, jiné, exotické v české kultuře 19. století. Sborník příspěvků z 27. ročníku symposia k problematice 19. století* [L'Étranger, le singulier, l'exotique dans la culture tchèque du XIX^e siècle. Actes du 27^e colloque sur le XIX^e siècle], Prague, Academia-Koniáš Latin Press, 2008, p. 413-422.

⁶⁵ Chez Czernin, on trouve peut-être cette édition : Jakob BAROZZI VON VIGNOLA, *Bürgerliche Baukunst nach den Grundregeln der fünf Säulenordnung*, Nürnberg, bei Adam Gottlieb Schneider und C. Weigel, 1793 ; *Verzeichnis 1796* sous la cote 6.6. *L'architettura di Leon Battista Alberti 1565 in-4°* (la page de titre manque, il pourrait s'agir de l'édition Venise, F. Franceschi), SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Imprimés anciens n° inv. 400.

culture grecque le plus lu de son temps, le *Voyage en Grèce du jeune Anacharsis*, dans une très belle édition in-4^o⁶⁶.

Au bout du compte, la production la plus présente dans les bibliothèques provient des centres les plus productifs des pays allemands : la Saxe et la Thuringe, qui représentent 40 % de notre échantillon, et dont la part augmente dans les années 1780 et 1790. C'est sans doute le phénomène de massification de cette diffusion qui est la particularité des transferts opérés par le livre, par rapport à ceux réalisés par les représentations graphiques et à l'exclusivisme des voyages et des réalisations effectives. Elle induit des phénomènes d'appropriation et de traduction ou de décalages qui ne sont pas seulement géographiques, mais aussi sociaux.

3. Les usages sociaux des jardins et de leurs livres

L'analyse des jardins a montré que l'imitation des jardins paysagers anglais ne s'est pas faite sans écarts, glissements et décalages par rapport à ce qu'elle considérait comme ses modèles. Les parcs implantés à partir des années 1760 dans les pays allemands sont d'un type déjà obsolète sur le sol britannique, celui du jardin sentimental, empli de fabriques d'inspiration palladienne ou néo-classique, de stations marquées d'obélisques, d'urnes, de vases et de ponts arqués. Le dépouillement du jardin paysager, s'il pénètre lui aussi, est rarement exclusif, et s'opère au gré d'agrandissements, par exemple. L'absence du message politique anti-absolutiste « whig » a, elle aussi, été soulignée, comme le sentiment d'étrangeté, voire l'incompréhension qui saisit certains observateurs étrangers face aux réalisations britanniques⁶⁷. L'analyse des livres de jardin permet, quant à elle, de mettre en lumière plusieurs transformations des pratiques sociales liées aux jardins.

Les livres de jardins, objets de luxe et outils de renommée

Le premier est l'utilisation du jardin paysager et de sa représentation livresque dans des stratégies de renommée, telles qu'elles apparaissent à l'époque des lumières, et que l'on peut concevoir comme transitionnelles entre celles propres à l'Ancien Régime et

⁶⁶ Élisabeth VIGÉE LE BRUN, portrait de Maria Theresa Czernin, 1793, Musée de Brooklyn.

⁶⁷ Jörg DEUTER, « Die Rezeption von Sir William Chambers in Dänemark und Nordwestdeutschland », dans Th. WEISS, *Sir William Chambers, op. cit.* [n. 1], p. 103-119, p. 106.

celles des sociétés civiles à venir. En effet, certaines de ces publications participent d'une économie du prestige des propriétaires de jardin⁶⁸.

Certes, en Angleterre, les ouvrages théoriques ou polémiques tels celui de Chambers⁶⁹, l'élégie critique composée à son rencontre⁷⁰, ou la description de Whately⁷¹, sont de belles réalisations d'imprimerie, sobres, mais réalisées sur beau papier, à la mise en page généreuse, souvent en in-4°. Ornés de dédicaces, ces traités et ces descriptions accroissent la renommée des propriétaires de jardins⁷². Devant les jardins eux-mêmes, les observateurs allemands étaient particulièrement sensibles au caractère imposant, majestueux, qui force au respect du commanditaire. Les nobles ne voient aucune contradiction entre l'adoption d'un modèle de jardin réputé matérialiser l'anti-absolutisme, et son utilisation à des fins de représentation aristocratique⁷³. Des observateurs évoquent les fêtes somptueuses organisées dans les jardins, dont l'utilisation à des fins d'ostentation est bien éloignée de la promenade sensible, individuelle ou en société restreinte⁷⁴.

Nous avons dit que s'adressant à une élite, la *Théorie de l'art des jardins* de Hirschfeld est éditée en français et en allemand, de même que l'*Ideen-Magazin* de Grohmann, dont l'impression en lettres latines souligne le caractère « monumental ». Plus généralement, nous avons souvent affaire, avec le fonds des jardins, à des livres illustrés dont les gravures sont colorées chez l'éditeur, dès avant la généralisation de la lithographie. Les recueils

⁶⁸ Elizabeth S. EUSTIS, « The garden print as propaganda, 1573-1683 », dans *The changing garden*, op. cit. [n. 5], p. 41-51.

⁶⁹ William CHAMBERS, *A dissertation on oriental gardening*, Londres, W. Griffin, T. Davies, J. Dodsley, Wilson and Nicoll, J. Walter, P. Elmsley, 1772, in-4°.

⁷⁰ William MASON, *An heroic epistle to Sir Willam Chambers [...]*, Londres printed for J. Almon, 1773, in-4°.

⁷¹ Id., *The English garden. A poem*, Londres-York, R. Horsefield, T. Cadell ; G. Riley [et al.], 1772, in-4°.

⁷² Thomas MAURICE, *Hagley a descriptive poem*, Oxford, [Maurice], 1776.

⁷³ Wolfgang SCHEPERS, *Hirschfelds Theorie der Gartenkunst 1779-1785*, Worms, Wernersche Verlagsgesellschaft, 1980, p. 11.

⁷⁴ Brian KNOX, « The arrival of the English landscape garden in Poland and Bohemia », dans *The Picturesque Garden*, op. cit. [n. 1], p. 104-105, signale les témoignages sur les fêtes organisées dans les jardins de Kazimierz Poniatowski à Książce.

botaniques peuvent être magnifiques, et les auteurs des gravures sont mentionnés avec soin, jaloux de leurs droits d'auteurs⁷⁵.

Les livres et revues publient des descriptions de jardins existants, ou proposent à l'imitation des éléments qui en sont extraits et y sont reproduits. C'est l'objectif de la revue de Johann Gottfried Grohmann, explicité par son titre : *Ideen-Magazin*. Cette publicité étend la renommée des propriétaires des jardins qui ouvrent, en parallèle, leurs parcs à des visiteurs, ceux-ci inscrivant, en retour, leur estime dans des livres d'or⁷⁶. Des détails des jardins de la monarchie des Habsbourg sont publiés dans *Ideen-Magazin*⁷⁷, mais aussi dans des publications plus modestes, comme *l'Almanach und Taschenbuch für Garten Freunde* de Wilhelm Gottlieb Becker⁷⁸. Comme les vers de société et les récits de voyage, les livres de jardins mettent en réseau les propriétaires. Ils travaillent à leur renommée auprès de lecteurs qui peuvent s'attendre à leur tour à figurer, un jour, dans l'un d'entre eux.

L'innovation tient à l'ouverture de la publicité opérée par l'imprimé. Les objets de l'économie de prestige traditionnelle circulaient dans les cercles restreints des cours ou des sociétés, sans être soumis à l'échange monétaire. Les livres étaient remis en main propre. La publication a longtemps paru faire déchoir

⁷⁵ William CURTIS, *The botanical magazine, or Flower garden displayed*, Londres, Stephen Couchman, 1801. Dans la préface non paginée, il est précisé que l'excellence des dessins leur a valu d'être repris comme décor de porcelaine. Chaque planche indique, outre le nom des dessinateurs et graveurs (S. Edwards del. E. Sansom sculp.), l'éditeur sous forme de « copyright » : « Pub. by W. Curtis St Geo. Crescent », suivi d'une date précise.

⁷⁶ Charles Joseph de LIGNE a publié dans les *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, Leopoldsberg Vienne et Dresde, Walther, 1801, les vers composés après sa visite de Krásný Dvůr chez Czernin (t. 21, p. 196-197) et de Veltrusy chez Chotek (t. 22, p. 284-285). Ces textes ont été réédités en 1806. Les informations sont tirées de *Id.*, « Dans le livre de Schönhof où écrivent ceux qui y vont » et « A Sidonienwald, où le comte Chotek a créé tout ce que je dis ici dans ces vers », dans *Coup d'œil sur Beloeil. Écrits sur les jardins et l'urbanisme*, dir. J. Vercruysse et B. Guy, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 88-92, 533-534.

⁷⁷ J. G. GROHMANN, *Ideenmagazin*, *op. cit.* [n. 22], 1802, cahiers 35, pl. VII, 36 pl. VIII et 37 pl. VIII. La liste complète est donnée par M. ŠANTRŮČKOVÁ, *Krajinařská tvorba*, *op. cit.* [n. 2], p. 16-17.

⁷⁸ Leipzig, Voß, 1795-1798. On y trouve non seulement une description du parc des Czernin à Krásný Dvůr dans le volume de 1796, p. 1-28, mais aussi une dédicace à J. R. Czernin en 1799. Le volume de 1798 livre des descriptions de jardins hongrois par l'architecte des jardins Bernhard Petri (1768-1853), celui de Hédérvar du comte Viczay, p. 75-93, puis celui de Ráré, p. 94-101.

celui qui en faisait l'objet, ou, pire, qui l'initiait⁷⁹. Or, la figure du propriétaire est souvent mise en valeur dans les descriptions de jardins. Celle du jardin d'Ermenonville attribuée au marquis de Girardin est une grande initiative, plus qu'à son jardinier écossais⁸⁰. De même que les jardins proposent une individuation de l'expérience émotionnelle, les descriptions publiées des jardins mettent en valeur la figure de leur auteur, la première personne qui ait été touchée par ce paysage.

À l'époque de l'ébranlement des fondements de la société d'ordres, les jardins paysagers apparaissent comme une opportunité offerte à leurs détenteurs pour affirmer la légitimité de leur position sociale, et se présenter en tant que propriétaires fonciers cultivés. Les commanditaires de ces jardins sont souvent imprégnés de physiocratie et y souscrivent, tout au moins lorsqu'elle soutient que l'agriculture est la base de la richesse. Nous avons dit que les livres de jardins étaient souvent rangés sur le rayon de l'économie rurale et domestique ; il est frappant de voir que les aristocrates, dont nous savons qu'ils ont fait faire un jardin pittoresque, se voulaient souvent à la pointe en matière d'économie rurale⁸¹. Ils sont auteurs d'instructions qui ont, parfois, été elles-mêmes publiées ; ils fondent des institutions philanthropiques, en particulier en matière d'éducation technique agricole ; ils mettent en place des mesures réputées progressistes comme la reluiton de la corvée⁸². Le jardin est, au total, un mode d'affirmation de leur ancrage sur leur propriété et de leur aptitude à la gestion de ce bien, plus en propriétaire foncier qu'en seigneur suzerain.

Le jardin est le signe qui doit être rendu public du niveau de connaissances non héritées de son propriétaire. Cette démarche emporte facilement l'adhésion des érudits ou intellectuels des Lumières finissantes, qui se font volontiers les porte-parole de

⁷⁹ Caroline CALLARD, « Publier la réputation. La folie d'un Florentin », dans *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, dir. Chr. Jouhaud et A. Viala, Paris, Fayard, 2002, p. 177-191.

⁸⁰ *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville*, op. cit. [n. 13], par exemple, p. 13.

⁸¹ Ce trait est présent en Angleterre : Robert WILLIAMS, « Rural economy and the Antique in the English Landscape Garden », *Journal of Garden History* 7/1, 1987, p. 73-96. En ce qui concerne notre échantillon, sur l'activité de Johann Rudolph Chotek, voir I. CERMAN, *Chotkové*, op. cit. [n. 36], p. 354-359 ; et celle de Franz Anton Hartig : Cl. MADL, « Tous les goûts à la fois », op. cit. [n. 45], chapitre VII.

⁸² Transformation des corvées en redevances.

cette renommée dans leurs écrits. En Hongrie, l'écrivain et esthète Ferenc Kazinczy est un défenseur des parcs anglais⁸³, et le jardin de Krásný Dvůr voit sa description publiée dans une revue littéraire et esthétique, éditée par un professeur de l'université de Prague⁸⁴.

Livres de jardin et professionnalisation du jardin

Le second phénomène frappant, au vu de la littérature sur les jardins qu'on trouve dans les bibliothèques et chez les libraires, est la rapide croissance du nombre de titres. Le contexte concurrentiel du marché et l'enjeu économique des publications sont régulièrement mentionnés par les auteurs qui écrivent sur les jardins. C'est le cas de William Mason dans *l'Épître héroïque*⁸⁵ ou de William Curtis, l'auteur du fameux magazine botanique, qui s'assura que la revue lui survive afin de fournir un revenu à sa veuve⁸⁶.

La multiplication des ouvrages accroît progressivement la visibilité de leurs auteurs, qui apparaissent ainsi comme un groupe professionnel, dont les contours demeurent toutefois incertains. C'est souvent au titre d'une autre fonction qu'ils sont connus. Ils sont architectes ou « maîtres d'œuvre » (*Baudirektor*), voire simplement régisseurs des domaines. En Europe centrale comme ailleurs, les noms de certains concepteurs ou réalisateurs de jardins sont parvenus jusqu'à nous, de même que leurs écrits. Bernhard Petri circule entre la Moravie et la Hongrie, et publie dans le *Taschenbuch* de Becker dans les années 1790⁸⁷, Johann Philip Jöndl

⁸³ Anna ZÁDOR, « The English garden in Hungary », dans *The Picturesque Garden*, op. cit. [n. 1], p. 85, cite une lettre de 1806 de Ferenc KAZINCZY, János VÁCZY (éd.), *Levelezése*. IV [Correspondance], Budapest, Kiadja a magyar Tudományos akadémia, 1893, p. 317 : « It is essential that people in Hungary should know what the English Garden means in taste and theory. It is supposed, here, that it means only coarse irregularity, whereas an English Garden requires more rules and care than the decorative Formal Garden. »

⁸⁴ Jan Quirin JAHN, « Gefühle bei Besuchung des Schönhofer Gartens », *Apollo*, (dir. August Gottlieb Meissner), vol. 3 (oct. 1797), p. 173-190 et nov. 1797, p. 193-222.

⁸⁵ W. MASON, *An heroic epistle*, op. cit. [n. 70].

⁸⁶ William CURTIS, *The botanical magazine. Or flower-garden displayed*, Londres, Printed by Stephen Couchman, 1801, préface n. p.

⁸⁷ Sur l'activité de B. Petri à Lednice, Z. NOVÁK, « Einflüsse William Chambers' », art. cit. [n. 1], p. 133 ; en Hongrie : A. ZÁDOR, « The English Garden in Hungary », art. cit. [n. 83], p. 82, livre de nombreux autres noms. Petri publie des descriptions de jardins dans Wilhelm Gottlieb BECKER, *Taschenbuch für Garten-Freunde*, Leipzig, Voß, 1795, p. 75-101.

travaille à Kačina pour Johann Rudolph Chotek, puis pour les Dietrichstein, et publie un long traité d'agriculture en 1828⁸⁸ ; Georg Stumpf travaille à la conception du parc de Lány pour Karl Egon Fürstenberg, et publie un traité sur l'agriculture en Bohême⁸⁹. En l'absence d'établissement de formation spécialisé, les auteurs adjoignent volontiers à leur nom le jardin prestigieux dont ils ont la charge : celui d'un aristocrate, d'un souverain ou d'une société savante. Le lectorat, lui aussi, se professionnalise. Multiples sont les témoignages épars qui montrent que les régisseurs, architectes, administrateurs sont les utilisateurs réguliers des bibliothèques de leurs employeurs. Aussi les nombreux ouvrages pratiques qu'on y trouve peuvent-ils bien leur avoir été destinés⁹⁰. Enfin, la multiplication des écoles de sylviculture (*Forstschule*) soutient la professionnalisation des concepteurs de parcs paysagers⁹¹. Elles emploient de nombreux pédagogues qui forment un nouveau public et une nouvelle communauté de lecteurs et d'auteurs.

Diversification des genres et du lectorat

L'accroissement du nombre de livres publiés s'accompagne enfin d'une diversification et d'une différenciation de leurs lecteurs grâce à l'imprimé. Les livres reflètent, tout d'abord, la fin de l'exclusivisme des jardins pittoresques. Au fil des rééditions, les formats des livres décroissent, ainsi que le nombre d'illustrations⁹². Les ouvrages deviennent plus succincts. Entre le premier et le dernier volume des séries ambitieuses, les frontispices disparaissent, les index viennent à manquer⁹³. Les petits formats

⁸⁸ Johann Philip JÖNDL, *Die landwirtschaftliche Baukunst* (3 t.), Prag, G. Schönfeld, 1826-1829. Jöndl avait travaillé à Kačina pour J. R. Chotek.

⁸⁹ Georg STUMPF, *Nachrichten und Bemerkungen über die Landwirthschaft Böhmens*, Prag, Johann Joseph Diesbach, 1787.

⁹⁰ Pour l'activité de Stumpf chez Fürstenberg : Cl. MADL, « *Tous les goûts à la fois* », *op. cit.* [n. 45], p. 259-260.

⁹¹ A. ZÁDOR, « *The history of English garden in Hungary* », *art. cit.* [n. 1], p. 293-294.

⁹² Dans notre échantillon : la cinquième édition de Thomas WHATELY, *Observation on modern gardening*, London, 1793 est un in-8°, alors que l'originale est un in-4° ; Le dictionnaire de Philip Miller est publié en allemand in-folio par Lochner et Mayer à Nuremberg en 1750, alors qu'à la même date, les éditeurs londoniens passent du folio à l'in-8°. En France, la traduction faite à partir de la huitième édition, paraît, en revanche, en 1785, chez Guillot à Paris dans un très bel in-4°. C'est cette dernière qui est chez Czernin (SOA Třeboň, Jindřichův Hradec, Imprimés anciens n° inv. 470).

⁹³ J. F. P. DREVES [*et al.*], *Botanisches Bilderbuch*, *op. cit.* [n. 50].

se multiplient ; ils permettent d'être emportés en promenade, au potager ou au jardin des fleurs. Les éditeurs ont recours, de plus en plus souvent, aux publications sérielles plus abordables ; les dictionnaires se vendent par cahier. Les ouvrages scientifiques deviennent soit pratiques, soit pédagogiques. La réduction des notices et la numérotation hiérarchisée des paragraphes en font des manuels accessibles et structurés⁹⁴. Certains livres visent enfin, *a priori*, un lectorat élargi, comme le précise un « manuel de jardinage » de Styrie : « Notre objectif était uniquement de travailler pour la plus grande partie du peuple et non pour quelques personnes particulières »⁹⁵. La culture des plantes exotiques devenues « à la mode », est expliquée pour ceux qui ne disposent pas de serre⁹⁶. Le jardin fait l'objet de livres pour enfants afin qu'ils apprennent la botanique appliquée⁹⁷. Certains ouvrages sont spécialement destinés aux femmes⁹⁸.

Les introductions rappellent, de plus en plus souvent, l'utilité scientifique des jardins, grâce à l'innovation en matière d'essences qu'ils permettent, mais aussi par leur portée économique. Leur ouverture au public est, enfin, invoquée. Jan Quirin Jahn fait de cette ouverture l'un des objectifs de la description de Krásný Dvůr qu'il publie⁹⁹. Nous disposons, d'ailleurs, des catalogues imprimés de plantes et de semences mises en vente publique et issues des pépinières associées aux jardins d'aristocrates, comme celui des Vratislav aux portes de Prague, et des Auersperg à Vlašim¹⁰⁰.

⁹⁴ Ganz vollständiges, *op. cit.* [n. 21].

⁹⁵ *Ibid.*, « Vorerinnerung », p. [3] : « [...] unsre Absicht eigentlich nur dahin ging, für den größern Theil des Volks, und nicht für einzelne Privatpersonen, zu arbeiten. »

⁹⁶ Friedrich Gottlieb DIETRICH, *Der Wintergärtner oder Anweisung die beliebtesten Modeblumen und mehrere ausländische zur Zierde der Gärten dienende Gewächse, ohne Treib-, und Glashäuser, in Zimmern, Kellern und andern Behältern zu überwintern* Weimar, Gädicke, 1803 (Vlašim 1105).

⁹⁷ J. F. P. DREVES [et al.], *Botanisches Bilderbuch, op. cit.* [n. 50].

⁹⁸ Le magazine de Curtis a ainsi donné lieu à une traduction dont le titre explicite l'objectif : August J. G. K. BATSCH, *Der geöffnete Blumengarten theils nach d. Engl. v. Curtis Botanical Magazine neu bearb., theils mit neuen Originalien bereichert u. f. Frauenzimmer u. Pflanzenliebhaber, die keine Gelehrten sind.* Weimar, Industrie-Comptoir, 1796-1798. On en trouve la 2^e édition (Weimar 1802) à Vlašim (cote 1385).

⁹⁹ J. Q. Jahn, « Gefühle », art. cit. [n. 84].

¹⁰⁰ *Verzeichniß der sämmtlichen Treib- und Glashaus- Pflanzen, exotischen Gehölze, wie auch im Freyen ausdaurenden Staudengewächse und Sämereyen, welche zu haben sind bey dem fürstlichen Hofgärtner Anton Hoborsky zu Wlachim, im Königreiche Böhmen,*

À partir des années 1790, c'est finalement à un lectorat assez large que s'adressent des ouvrages de plus en plus nombreux : l'aristocrate ou le bourgeois, aussi bien que leur jardinier, qu'il soit apprenti ou confirmé, la ménagère aisée, le maître d'école ou le précepteur qui herborise avec ses élèves.

* *
*

Grâce à sa matérialité et aux logiques marchandes que celle-ci induit, le livre apparaît comme un média souple, propre à transmettre aussi bien le prestige aristocratique que l'idéal d'utilité publique dont est investi le jardin à la fin des Lumières. La représentation par l'imprimé participe ainsi de la construction du jardin comme cadre des utopies sociales. Le lien entre le jardin pittoresque et les Lumières peut se faire à travers une histoire des pratiques et des façons de vivre, auxquelles invitent les livres sur les jardins. Ces derniers incitent les propriétaires à s'engager sur leurs terres, à accorder leur faveur à des sociétés restreintes, à développer leur curiosité scientifique et leurs émotions face aux paysages.

Le propre des jardins anglais, de quelque style qu'ils soient, est sans doute d'avoir pu faire l'objet d'une appropriation individuelle. Le livre pouvait sembler l'instrument idéal d'une telle appropriation, à l'époque du triomphe de la lecture individuelle, et alors qu'il devenait communément accepté que ces lectures pouvaient être une source d'inspiration pour l'action. Derrière le formalisme des imitations se cache ainsi, parfois, une relation personnelle envers un espace, à laquelle le texte peut nous donner accès, et qui attend notre décryptage.

Prag, Sommer, 1814; Adam SCHMID, *Obstbäume zu verkaufen. In dem [...] gräflich Wratislawischen Garten hier am Smichow (...)* [feuille imprimée non datée], Archives de la région de Litoměřice, Fonds de la famille Hartig, n° inv. 138, cart. 13.

Sergueï KARP*

(serguei.karp@gmail.com)

La censure française, la liberté anglaise et le « catéchisme moral » pour Catherine II

RÉSUMÉ. – Dans les *Mélanges philosophiques* pour Catherine II, Diderot, reprenant un projet de l'impératrice, insiste sur la nécessité de confectionner un petit catéchisme moral basé sur le *Petit code de la raison humaine* écrit par son ami Jacques Barbeu Du Bourg. Cet ouvrage interdit par la censure française (1772) fut publié à Londres par les soins de Benjamin Franklin (1770, 1772/1773), puis, à La Haye, chez Marc-Michel Rey, sous une fausse adresse (1774). On essaie de reconstruire le réseau qui a favorisé la diffusion du *Petit code* et son parcours vers l'impératrice, sa lectrice.

ABSTRACT. – In the *Mélanges philosophiques* for Catherine II, Diderot, resuming a project of the Empress, insisted on the need to draw up a small moral catechism based on the *Petit code de la raison humaine* written by his friend Jacques Barbeu Du Bourg. This work, banned by French censorship (1772), was published in London by Benjamin Franklin (1770, 1772/1773), then in The Hague, by Marc-Michel Rey, with a false imprint (1774). This article tries to reconstruct the network that promoted the dissemination of the *Petit code* and in which form it was presented to the Empress.

DOI: 10.47421/rfhl141_137-147

Pour Catherine II de Russie, la belle saison de 1775 a commencé à Kolomenskoe, la vieille résidence d'été des tsars près de Moscou. Elle n'aimait pas cette ville, mais était plus ou moins obligée de s'y rendre de temps en temps. L'ancienne capitale, haut lieu de l'orthodoxie russe, était incontournable dans les cérémonies religieuses les plus importantes. Cette fois, il fallait bien célébrer en grande pompe la victoire sur la Porte Ottomane et la conclusion de la paix de Kutchuk-Kainardji, mais l'impératrice trouvait toujours le temps pour la lecture, et pour l'activité qu'elle-même appelait la « législomanie », manie d'établir de nouvelles lois. Le premier jour de mai, elle était assise à son bureau, en train d'écrire à Friedrich Matthias (Matveï Metveevitch) von Eck, directeur des postes à Saint-Petersbourg, en mélangeant, comme d'habitude, les mots français et allemands : « Den Code de la raison [...] habe heute empfangen... »¹ (« [J'ai] reçu aujourd'hui le Code de la raison... »).

* Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, Moscou.

¹ *Сборник императорского русского исторического общества* [Recueil de la Société impériale russe d'histoire], Saint-Petersbourg, Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1880, t. XXVII, p. 38.

Elle accusait ainsi réception d'un livre dont elle avait appris l'existence un an auparavant.

Le livre en question était le *Petit code de la raison humaine* écrit par Jacques Barbeu Du Bourg (ou Dubourg). Sa première version (courte) est sortie à Paris en 1768, puis à Londres en 1770, en traduction. Étant donné les restrictions imposées par la censure royale, la version développée a d'abord vu le jour en Angleterre (décembre 1772, la page de titre est datée de 1773), puis en Hollande (1774), sous une fausse adresse. Enfin, un exemplaire de l'édition hollandaise fut commandé par Catherine II de Russie en vue de la réforme de l'éducation nationale. Cette histoire semble paradoxale : un fruit des Lumières européennes, interdit en France, a suscité l'intérêt de l'autocrate de toutes les Russies. Toutefois, ce cas n'est pas exceptionnel. En 1769, en pleine crise parlementaire, le chancelier Maupeou interdit l'entrée en France du *Nakaz* de Catherine II (son *Instruction à la Commission législative chargée de dresser le nouveau code de lois*), un ouvrage fondé sur les textes de Montesquieu, Beccaria, etc.² Nous allons essayer de reconstruire le réseau qui a favorisé la diffusion du *Petit code* et son parcours vers l'impératrice, sa lectrice.

Mais commençons par une brève présentation de son auteur, Jacques Barbeu Du Bourg. Né en 1709, fils d'un marchand toilier de Mayenne, docteur admis à la faculté de médecine de Paris en 1748 et devenu plus tard son médecin-régent, membre associé de la Société royale des sciences de Montpellier, de l'Académie des sciences de Stockholm, de la Société royale de médecine de Londres, il fut élu, en 1771, membre de la Société philosophique de Philadelphie et, en 1779, associé ordinaire de la Société royale de médecine de Paris. Botaniste, physiocrate et traducteur, collaborateur des *Éphémérides du citoyen*, Barbeu Du Bourg s'est également fait remarquer par la richesse de ses relations dans les milieux philosophiques. Alfred Owen Aldridge, son premier biographe, commence son étude par la caractéristique suivante :

² *Наказ о сочинении проекта нового уложения Екатерины II* [Instruction pour la Commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois de Catherine II], La première ébauche du *Nakaz*, sources, traductions, textes, édition critique par Nadezda PLAVINSKAYA, Moscou, Monuments de la pensée historique, 2018, chapitre « Interdiction du *Nakaz* en France », p. 268-276.

Very few gentlemen in the eighteenth century could claim the distinction of an acquaintance with three such literary mentors as Lord Bolingbroke, Jean Jacques Rousseau, and Benjamin Franklin³.

En effet, Barbeu Du Bourg a fait la connaissance de Bolingbroke lors de son exil en France entre 1734 et 1743 ; c'est à lui que ce dernier a donné la permission, en 1741, de traduire en français ses *Lettres sur l'étude et l'usage de l'histoire*, à la condition qu'elles ne paraîtront pas avant sa mort. Barbeu Du Bourg a respecté cette condition, et n'a publié sa traduction qu'en 1752. Selon Aldridge, la traduction de cet ouvrage lui a appris comment exprimer les idées radicales dans une forme inoffensive, qui les rendait acceptables aux yeux des grands de ce monde. Quant à Jean-Jacques Rousseau, il paraît que ses relations avec Barbeu Du Bourg ont commencé au début des années 1750. Rousseau, généralement, se méfiait des médecins, mais il en faisait appeler chaque fois que sa femme était indisposée⁴. En revanche, Barbeu Du Bourg était à la fois le médecin et l'ami intime de Diderot. Quand, le 2 août 1774, Caroillon de Vandeuil et son épouse Angélique, fille de Diderot, ont emprunté à Barbeu Du Bourg 10 000 livres, ce dernier n'était qu'un prête-nom : le prêteur était Diderot⁵.

Enfin, Barbeu Du Bourg était un grand admirateur et ami de Benjamin Franklin⁶. Leur correspondance a commencé probablement en 1767. En 1768, il a publié les réponses de Franklin à la Chambre des Communes britannique dans les *Éphémérides du citoyen* ; il a écrit la *Lettre d'un Philadelphien à un ami de Paris* (1769) ; il a préparé l'édition française des *Œuvres* de Franklin, parue en 1773. Par ailleurs, à peu près à la même époque, son neveu Jean Lair de Lamotte est devenu le secrétaire privé de Franklin.

Mais revenons à son ouvrage reçu par Catherine II. Sa première version, intitulée *Code de l'humanité, ou Loix immuables qui servent de base aux devoirs, aux droits & au bonheur de l'Homme*, composée de trente-trois articles (ou paragraphes) et datée « A Paris, ce 10 mars

³ Alfred OWEN ALDRIDGE, « Jacques Barbeu-Dubourg, a French Disciple of Benjamin Franklin », *Proceedings of the American Philosophical Society* 95/4, 1951, p. 331.

⁴ A. O. ALDRIDGE, art. cit. [n. 3], p. 336, 338.

⁵ Émile LIZÉ, « Notes bio-bibliographiques sur Diderot », *SVEC* 241, 1986, p. 287.

⁶ Voir l'article de A. O. ALDRIDGE cité [n. 3], et celui que lui consacrent Jeanne CARRIAT et Michel GILOT dans le *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789*, dir. J. Sgard, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, t. I, p. 38-40.

1768. », a vu le jour dans le *Mercure de France* à la fin de l'année 1768⁷. La même année, elle a paru comme un extrait du *Mercure* à Paris, chez Lacombe. Deux ans plus tard, ce *Code* traduit en anglais par Mary « Polly » Stevenson fut publié à Londres par les soins de Franklin⁸, qui représentait à cette époque les intérêts de la Pennsylvanie, de la Géorgie, du New Jersey et du Massachusetts auprès de la Grande-Bretagne. La brochure a été tirée à 100 exemplaires, dont aucun ne nous est parvenu. Pourtant, Barbeau du Bourg a essayé de la faire connaître à la haute société britannique. Il a demandé à Franklin d'envoyer un exemplaire à Anne Pitt, sœur de William Pitt l'Ancien, comte de Chatam, la *privy-purse* de la Princesse de Galles en 1751-1771, car il la connaissait personnellement depuis son séjour en France. Quoi qu'il en soit, son *Code* fut bien accueilli, et Barbeau Du Bourg, encouragé, a étendu son texte, porté à cinquante et un articles, avec le projet de donner une nouvelle édition en France et en Angleterre. En novembre 1770, il a envoyé le manuscrit à Franklin⁹.

En mai 1771, le *Code* compte déjà quatre-vingt-douze articles¹⁰, mais l'espoir de l'auteur de voir bientôt son ouvrage publié en France, à Paris ou en province, ne s'est pas réalisé. Après plusieurs mois d'attente, on lui a refusé l'approbation. La mauvaise nouvelle communiquée par Du Bourg à Franklin, dans sa lettre du 31 mai 1772, a déterminé ce dernier à accélérer les préparatifs de l'édition du *Code* à Londres, en version originale française, à partir du manuscrit que Du Bourg lui avait confié¹¹. Cette version en quatre-vingt-onze articles a été imprimée en décembre 1772 à 500 exemplaires, avec une dédicace à Franklin, sous le titre du *Petit code de la raison humaine, ou Exposition succincte de ce que la Raison dicte à tous les Hommes pour éclairer leur conduite & assurer leur bonheur*. Sa page de titre est datée de 1773, et porte l'adresse « A Londres : Chez Becket & De Hondt, Libraires, dans le Strand »

⁷ *Mercure de France*, décembre 1768, p. 52-66.

⁸ Voir la lettre de Franklin à Mary Stevenson envoyée avant le 10 juillet 1770, et celle de Barbeau Du Bourg à Franklin du 25 novembre 1770, dans *The Papers of Benjamin Franklin*, éd. W. B. Willcox, New Haven-Londres, Yale University Press, 1973, vol. 17, p. 185-186, 291-293.

⁹ Barbeau Du Bourg à Franklin, 25 novembre 1770, *ibid.*, vol. 17, p. 291-293.

¹⁰ Barbeau Du Bourg à Franklin, 27 mai 1771, *ibid.*, vol. 18, p. 111.

¹¹ Barbeau Du Bourg à Franklin, 31 mai et 9 octobre 1772, *ibid.*, vol. 19, p. 159-160, 329-330.

(in-8°: xii, 52 p.). La brochure présentait aux lecteurs les principes élémentaires de la *scientia civilis* de l'époque, y compris ceux de la doctrine des droits de l'homme, dans une variante assez radicale. Son auteur affirmait que le souverain doit impérativement garantir à chaque citoyen « la jouissance de ses biens propres, & de tous ses droits généralement quelconques », et qu'il est tenu de « repousser avec vigueur toute atteinte qui pourroit être portée soit directement à la liberté des paroles & des actions, soit indirectement à celle des pensées. » Il prétendait également que chaque sujet avait le droit « d'être protégé dans la jouissance de ses biens propres & maintenu dans une honnête liberté de penser, de parler & d'agir » (articles LXVI, LXVII). Franklin a envoyé quelques exemplaires à ses amis et correspondants¹². Barbeu Du Bourg a pris soin de faire parvenir des exemplaires de son *Code* à quelques personnalités importantes. Dans sa lettre à Franklin du 28 novembre 1772, écrite avant la sortie du livre, il mentionne le chancelier Maupeou, le duc d'Aiguillon, la duchesse de Fitzjames, la duchesse de Chartres, le directeur de la *Gazette de France*, François Marin¹³. Toutefois, après avoir reçu le volume, il a relevé un certain nombre de coquilles et en a envoyé la liste à Franklin¹⁴, ce qui explique sans doute la publication, en juin et septembre 1773, des deux *errata* que l'imprimeur a fait figurer dans le compte envoyé à Franklin¹⁵.

L'édition suivante (in-8°: [8], 54 p.), toujours composée de quatre-vingt-onze articles, a paru en 1774 sous le même titre et la même adresse. Dépourvue des coquilles signalées, elle est conforme aux usages typographiques hollandais, notamment en ce qui concerne les signatures ; les caractères typographiques semblent également hollandais. L'adresse était fautive, cette édition a paru à Amsterdam, chez le célèbre Marc-Michel Rey, un des éditeurs les plus importants des Lumières¹⁶. En février 1774, Rey s'est rendu en Angleterre pour ses affaires, et s'est présenté à Franklin avec une lettre de recommandation de Charles Guillaume

¹² Voir ses lettres à Anthony Benezet du 10 février et à Samuel Cooper du 4 juin 1773, *ibid.*, vol. 20, p. 40-41, 226.

¹³ Barbeu Du Bourg à Franklin, 28 novembre 1772, *ibid.*, vol. 19, p. 384-386.

¹⁴ Barbeu Du Bourg à Franklin, 11 avril 1773, *ibid.*, vol. 20, p. 159-161.

¹⁵ William Strahan's Account for Printing and Books [13 septembre 1774], *ibid.*, vol. 21, p. 303-305.

¹⁶ Quoi qu'il en soit, l'édition de 1774 a été signalée par le *Journal encyclopédique* (octobre 1774, p. 171-172) parmi les nouvelles littéraires de la Grande-Bretagne.

Frédéric Dumas, agent des colonies américaines dans les Pays-Bas¹⁷. Je suppose qu'il est reparti pour Amsterdam avec l'exemplaire du *Petit code* accompagné des *errata*.

L'engagement de Rey n'est pas passé inaperçu auprès de Diderot, qui a pris connaissance d'une des versions précédentes du *Petit code* bien avant son départ pour la Russie. Avant de quitter Saint-Petersbourg en mars 1774, il a laissé à Catherine II un gros volume manuscrit qui faisait le point sur leurs discussions concernant l'avenir de la Russie et les perspectives de sa « civilisation » : les *Mélanges philosophiques, historiques, etc.* Répondant à un projet de l'impératrice (« Votre Majesté s'est proposé deux choses dignes de sa grande sagesse... ») dans le « feuillet » 47 (« De la morale des rois »), Diderot insiste sur la nécessité de confectionner un petit catéchisme de morale qui serait associé au catéchisme sacerdotal¹⁸. Il suggère que « la notion du bonheur » soit « la base fondamentale » de ce catéchisme civil ; ce dernier pourrait être préparé à partir d'un « petit code de morale » qui « est presque fait » et qui « s'imprime actuellement chez Rey à Amsterdam ». Et il ajoute :

L'auteur, qui est un de mes amis, le retoucherait volontiers d'après les vœux de Votre Majesté ; lorsqu'il l'aurait retouché, j'y ajouterais mes observations ; quelques gens de bien ne refuseraient pas d'y mettre la main, et le tout serait envoyé à Votre Majesté pour en obtenir la dernière perfection¹⁹.

Sur son chemin de retour de Russie, Diderot revient au « catéchisme moral » dans trois lettres écrites à La Haye. La première de ces lettres a été adressée à Ivan Ivanovitch Betskoï (Betski), président de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg,

¹⁷ Dumas à Franklin [après le 28 janvier 1774], *The Papers of Benjamin Franklin, op. cit.* [n. 7], 1978, vol. 21, p. 34-37.

¹⁸ À propos du renouveau du catéchisme laïque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, voir Alain SANDRIER, « Les catéchismes au temps des “philosophes” », *DHS* 27, 1995, p. 319-334 ; Id., « Les catéchismes de l'irréligion », dans *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes*, dir. Chr. Mervaud et J.-M. Seillan, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 385-398 ; Marco MARIN, « Catéchismes révolutionnaires : typologies, langages et méthodologies », texte présenté le 15 novembre 2013 dans le cadre du séminaire « L'Esprit des Lumières et de la Révolution », <https://revolution-francaise.net/2014/04/21/572-catechismes-revolutionnaires-typologies-langages-et-methodologies> (consulté le 23 novembre 2019).

¹⁹ Denis DIDEROT, *Œuvres*, t. III (Politique), Paris, Robert Laffont, 1995, p. 350.

personnage proche de l'impératrice et auteur des *Plans et statuts des différents établissements ordonnés par sa Majesté Impériale Catherine II* publiés en 1775 chez Rey, par les soins de Diderot, dans la traduction française du docteur Clerc²⁰. Le 31 mai 1774, Diderot écrit à Betskoï : « Je vous ai envoyé un petit livret dont tous les paragraphes peuvent entrer dans le catéchisme moral que Sa Maj. Imp. désire »²¹. Dès le 15 juin, il lui écrit de nouveau : « Vous avez reçu l'esquisse du petit catéchisme moral [...] »²². Enfin, le 13 septembre 1774, Diderot s'adresse directement à Catherine II en parlant d'elle à la troisième personne :

Elle a reçu le petit code moral dont je lui avois parlé. Je souhaite qu'elle n'en ait pas été mécontente. Il y a de la simplicité dans le stile et de la suite dans les idées. Il est fondé sur l'existence d'un Être qu'elle reconnoît. Votre Majesté veut un grand spectateur qui s'incline vers la terre et qui la regarde marcher. Elle ambitionne au haut de l'atmosphère un aprobateur digne d'elle. Pour moi, chétive créature, je m'esquive et je vais comme si personne ne me regardoit²³.

En 2013, Olga Kocheleva et Sergueï Zanine ont découvert à Moscou, aux Archives russes d'État des actes anciens, un billet autographe non daté de Diderot qui accompagnait son envoi :

Pour Sa maj. Imper.

—————
Ebauche
D'un Cateschisme moral.

Si Sa maj. Imp. veut se donner La peine d'Intercaller dans ce Petit ouvrage, quelques articles tres courts de la religion Nationale, avec l'oraison Dominicale et Le simbole Des apotres, Je crois que son projet sera rempli.

—————
Il ne sera plus question que de mettre Le tout en Russe et que de Le faire aprouver du Clergé.
—————

²⁰ Voir, à ce sujet, Georges DULAC, « Diderot éditeur des *Plans et statuts des établissements de Catherine II* », *DHS* 16, 1984, p. 323-344.

²¹ Denis DIDEROT, *Correspondance*, t. XIV (Mai 1774-Octobre 1776), publié par Georges ROTH et Jean VARLOOT, Paris, éd. de Minuit, 1968, p. 36.

²² *Ibid.*, t. XIV, p. 44.

²³ *Ibid.*, t. XIV, p. 83.

Peutetre faudroit-il encore rediger ce cateschisme par demandes et par Réponses

Si Sa Maj. Imp. me l'ordonnoit et qu'elle m'en crut Capable, J'obeirois ; car Je serai toute ma vie devoué a Ses ordres.

Il faudroit seulement m'envoyer Le petit cateschisme Russe traduit en francois.

ce seroit une occupation fort agreable pour moi, tandis que Je suis ala haye²⁴.

Une question s'impose : si Diderot a envoyé le *Petit code* à Catherine II pendant son séjour à La Haye, c'est-à-dire bien avant le 15 septembre 1774, date de son départ pour Paris, car il pense avoir encore suffisamment du temps pour le retravailler, pourquoi l'impératrice l'a-t-elle reçu seulement en mai 1775 ? La seule réponse possible est que Diderot lui a envoyé un autre texte. On se rappelle que dans le « feuillet » 47 des *Mélanges philosophiques*, sans doute écrit en novembre ou décembre 1773, il avait promis une version aménagée de l'ouvrage, qu'il mentionnait comme à paraître chez M.-M. Rey, à Amsterdam. Il a donc pu adresser à Catherine un « catéchisme » manuscrit, préparé à partir du *Petit code de la raison* qui venait de paraître. On sait à quel point il aimait compléter et modifier les ouvrages d'autrui.

Il faut cependant avouer que l'épisode reste obscur, notamment parce que nous manquent les lettres de l'impératrice au philosophe. On sait que M^{me} de Vandeuil, fille de Diderot, a détruit les correspondances venues de Russie, jugées compromettantes à l'époque de la Révolution²⁵. Ainsi, quelques questions restent sans réponse : Catherine a-t-elle daigné donner son avis sur l'ouvrage que Diderot lui avait adressé ? Quelqu'un l'a-t-il retouché « d'après les vues » de l'impératrice ? Où sont les observations de Diderot et les contributions de ses amis, annoncées dans les *Mélanges philosophiques* ?

²⁴ Moscou, Archives d'État des actes anciens (RGADA), fonds 17 (Science, Lettres, Art), *opis* 1, n° 224 (« Projet d'un catéchisme moral »), original autographe de Diderot.

²⁵ Georges DULAC, « Diderot et la Russie : de l'importance de quelques correspondances absentes », *Revue de l'Aire* 41, 2015, p. 249-260.

En 2018, j'ai publié dans la revue « Recherches sur Diderot et sur l'*Encyclopédie* » un manuscrit²⁶ qui représente le début du texte que Diderot avait envoyé à Catherine II depuis La Haye, ou bien le début de la version complètement retravaillée, par lui, ou par un de ses amis, ultérieurement, qui tient déjà compte des suggestions de l'impératrice. Ce manuscrit intitulé « Catéchisme moral » ne comporte que son premier chapitre, et il est rédigé sous forme de demandes et réponses, comme Diderot l'avait envisagé. Il est conservé à Moscou, aux Archives des actes anciens, parmi les papiers de Catherine II, et dans le dossier²⁷ où se trouvent plusieurs documents joints par Grimm à ses lettres à l'impératrice, ainsi qu'une quinzaine de « feuillets » des *Mélanges philosophiques* retrouvés jadis par Émile Lizé²⁸. Le manuscrit est de la main de Roland Girbal, ancien domestique de M^{me} d'Épinay, un des copistes de la *Correspondance littéraire* qui allait devenir le copiste préféré de Diderot²⁹. Il est écrit sur le même papier D & C BLAUW que le *Plan d'une université*, dont la copie, de la main de ce même Girbal avec les additions et corrections autographes de Diderot, est conservée dans les mêmes archives³⁰. Le format de papier est identique (22,5 x 18 cm) ; le style de pagination est aussi le même : les chiffres arabes sont placés entre parenthèses, en haut et au milieu de la page. Ces similitudes matérielles peuvent faire envisager une certaine proximité dans le temps d'élaboration des deux manuscrits. Le *Plan d'une université* a été achevé probablement vers la fin juillet 1775³¹, mais le « Catéchisme moral », beaucoup

²⁶ Sergueï KARP, « Diderot et le "catéchisme moral" destiné à Catherine II : nouvelles questions », *RDE* 53, 2018, p. 48-53.

²⁷ RGADA, fonds 10 (Cabinet de Catherine II), *opis* 3, n° 504, fol. 141-144v°, copie.

²⁸ Émile LIZÉ, « Mémoires inédits pour Catherine II », *DHS* 10, 1978, p. 191-222.

²⁹ Jean DE BOOY, « Diderot et son copiste Roland Girbal », *French Studies* 16, 1962, p. 224-333 ; Ulla KÖLVING, « Les copistes de la *Correspondance littéraire* : une première présentation », dans *Éditer Diderot*, dir. G. Dulac, avant-propos de J. Varloot, *SVEC* 254, 1988, p. 191. Voir aussi le testament de M^{me} d'Épinay, du 30 janvier 1783 : « Je donne et lègue au nommé Roland Girbal, qui a été mon domestique pendant cinq ans, une somme de 5 louis une fois payée, en reconnaissance de l'attachement qu'il m'a toujours marqué depuis. » (Émile CAMPARDON, *Les Prodigalités d'un fermier général. Complément aux Mémoires de Madame d'Épinay*, Paris, Charavay frères, 1882, p. 84).

³⁰ RGADA, fonds 17 (Science, Lettres, Art), *opis* 1, n° 82.

³¹ Georges DULAC, « Les manuscrits de Diderot en URSS », dans *Éditer Diderot, op. cit.* [n. 29], p. 22.

plus court, a pu être rédigé bien plus rapidement. Par conséquent, Girbal a pu faire cette copie dans la première moitié de 1775, ou même à la fin de 1774, peu de temps après le retour de Diderot de La Haye.

Naturellement, j'ai essayé de comparer ce chapitre avec le livre de Barbeau Du Bourg, pour comprendre si Diderot peut en être l'auteur, et dans quelle mesure il est adapté aux réalités russes. Toutefois, on ne peut comparer ces deux textes que sous certaines réserves. D'une part, il n'est pas très cohérent de mettre en parallèle un premier chapitre, dont on ne connaît pas la suite, et un ouvrage entièrement achevé. D'autre part, ce chapitre ne traite que des principes les plus généraux et abstraits du catéchisme moral, et l'on ne peut trouver des développements analogues que dans les trente et un premiers articles du *Petit code*, qui ne sont pas particulièrement originaux. Les auteurs des deux textes sont persuadés que la morale doit être fondée sur le droit naturel, qui règle les rapports des hommes entre eux et leurs relations avec Dieu. Ils affirment que la vocation de l'homme est d'être heureux, qu'il doit vivre en société, aider ses semblables, être juste et vrai, suivre les lois de la société où il vit, faire le bien, fuir le mal, etc. Il s'agit de lieux communs qui ne permettent pas de conclure que le premier chapitre de ce catéchisme a été rédigé par Diderot à partir du *Petit code*. En outre, ce chapitre présente avec insistance une conception providentialiste de la Création, qui paraît tout à fait étrangère à Barbeau Du Bourg, et encore plus étrangère à Diderot. Cependant, il n'est pas exclu que la rédaction du chapitre anonyme tienne peut-être déjà compte de l'opinion de l'impératrice et de ses exigences, voire des articles du catéchisme russe traduits en français, que Diderot a suggéré de lui adjoindre. Quoiqu'il en soit, cet épisode comporte trop d'éléments obscurs pour qu'on puisse attribuer ce début de catéchisme à Diderot.

A priori, il n'y a que deux autres candidats possibles, Grimm et M^{me} d'Épinay, car, à ma connaissance, Roland Girbal n'a pas travaillé pour les autres auteurs. Pourtant, parmi ses employeurs, Diderot est, selon mes informations, la seule personne qui traite dans sa correspondance avec Catherine II d'un projet de « catéchisme moral ».

Voilà où nous en sommes : ces recherches suscitent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Pourtant, deux choses sont certaines. D'abord, la version développée de l'ouvrage de

Barbeu Du Bourg, censurée en France et publiée en Angleterre par les soins de Benjamin Franklin, puis en Hollande par Marc-Michel Rey, fut recommandée et présentée par Diderot, sous une forme adaptée, en Russie. Deuxièmement, les idées radicales de ce livre sur les droits de l'homme n'ont pas empêché son auteur, ses amis et éditeurs de chercher le moyen, non seulement de diffuser ce livre, mais de faire connaître son contenu aux élites dirigeantes de l'Europe de l'Ouest et de l'Est.



Ferenc TÓTH*

(toth.ferenc@btk.mta.hu)

Vies parallèles. Deux diplomates bibliophiles hongrois entre Occident et Orient: François de Tott et Charles Émeric de Reviczky

RÉSUMÉ. – Cet article porte sur deux diplomates hongrois – les barons François de Tott (1733-1793) et Charles Émeric de Reviczky (1737-1793) – passés au service de deux puissances, la France et l’Autriche, au XVIII^e siècle. Tous deux étaient experts en langues orientales, écrivains et collectionneurs de livres et de manuscrits. Leurs bibliothèques, dont nous disposons des catalogues, au moins partiels, nous renseignent sur leurs intérêts, leurs goûts et ressources intellectuelles. La comparaison de leurs parcours, leur activités politiques et littéraires, ainsi que leur bibliophilie, nous permettent de découvrir deux intellectuels cultivés qui jouèrent un rôle d’intermédiaire important entre les cultures occidentale et orientale.

ABSTRACT. – This article deals with two Hungarian diplomats – barons François de Tott (1733-1793) and Charles Émeric de Reviczky (1737-1793) – who served two eighteenth-century supremacies: France and Austria. Both men were experts in oriental languages, writers, and collectors of books and manuscripts. Through their libraries’ catalogues that survived at least partially, we are informed of their interests, tastes and intellectual resources. The comparison of their backgrounds, political and literary activities, as well as their bibliophilia, allow us to discover two cultured intellectuals who played an important role as intermediaries between Western and Eastern cultures.

DOI: 10.47421/rfhl141_149-163

L’époque des Lumières est particulièrement riche en personnages polyvalents. L’émergence et l’organisation précoce des sciences permettent encore aux savants de transgresser les frontières disciplinaires et sociales, moins rigides et étanches que celles des périodes suivantes. Parmi ces individus, pour la plupart injustement oubliés, je me propose d’évoquer, en paraphrasant le titre de l’illustre ouvrage de Plutarque, deux parcours professionnels et intellectuels très similaires, qui relient l’Orient et l’Occident à l’époque des Lumières. Il s’agit de deux diplomates hongrois, passés au service de deux grandes puissances européennes. Le premier, François de Tott, fils d’un émigré hongrois, servit la France dans des territoires orientaux tandis que le second, Charles Émeric de Reviczky, fut un ambassadeur impérial dans différents pays européens. Tous les deux étaient des experts en langues orientales, des orientalistes avant la lettre, des auteurs

* Centre de recherches en sciences humaines (Budapest).

et des collectionneurs de livres et de manuscrits. À travers leurs exemples, j'essaie de démontrer l'importance accrue des livres dans l'accumulation des savoirs, dans les transferts culturels et technologiques, mais également dans la politique de prestige et de rayonnement intellectuel au XVIII^e siècle.

1. Deux vies parallèles

La vie et les activités de François de Tott (1733-1793)¹ forment une contribution passionnante à l'histoire de l'époque des Lumières. Fils d'un ancien combattant de la guerre d'Indépendance hongroise du début du XVIII^e siècle, il naquit le 18 août 1733 à Chamigny. Il entra dans le régiment de hussards Berchény en tant que cornette, en 1742, à l'âge de neuf ans. Il participa aux campagnes de 1743-1748 et fut blessé à la bataille de Lawfeld. Son père, András Tóth, fut employé dans la diplomatie française sur le territoire de l'Empire ottoman. Pour remplacer son père, le gouvernement envoya le jeune François en 1755 à Constantinople, dans le but d'étudier les langues et la civilisation du pays. Il raconta ses impressions sur la capitale turque d'une manière pittoresque, et avec beaucoup d'anecdotes dans ses écrits. En 1763, il retourna en France où il voulait faire une carrière diplomatique. Après une mission spéciale à Neuchâtel², une grande perspective s'offrit à lui en 1767, date à laquelle il fut envoyé en Crimée afin de favoriser un conflit militaire entre la Russie et l'Empire ottoman, destiné à sauver la Pologne menacée par la politique de la tsarine Catherine II. Il remplit sa mission avec beaucoup de succès, et fit même la campagne avec le khan des Tartares en 1769, dont il rendit compte dans sa correspondance et, plus tard, dans le deuxième livre de ses *Mémoires*. Malgré cela, le résultat de la guerre russo-turque (1768-1774) fut pour la Pologne l'exact contraire des espérances françaises. Ensuite, il se rendit à Constantinople, où il se distingua dans les opérations de la guerre russo-turque³.

¹ Sur la vie du baron de Tott, voir Edgár PALÓCZI, *Báró Tóth Ferenc a Dardanellák megerősítője*, Budapest, Vörös Félhold t. a. O. B., 1916, et Ferenc TÓTH, *Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'Ancien Régime. François de Tott (1733-1793)*, Istanbul, Éditions Isis, 2011.

² Voir, sur cette mission, Ferenc TÓTH, «La mission secrète du baron de Tott à Neuchâtel en 1767», *Revue historique neuchâteloise* 2003/2, p. 133-159.

³ Voir, sur ce sujet, Ferenc TÓTH, *La Guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron de Tott*, Paris, Éd. Economica, 2008.

Après avoir vaillamment défendu le détroit des Dardanelles contre l'offensive navale de l'amiral Orlov, Tott fut chargé d'organiser une école d'artillerie à tir rapide (diligents ou « sürat-chis » en turc). Il fit construire en outre une fonderie de canons, dont le bâtiment existe toujours à Istanbul. Il entreprit plusieurs réformes militaires, fut chargé de la fortification des détroits des Dardanelles et du Bosphore, et fonda même une école de mathématiques pour les officiers ottomans. Cet épisode de sa vie est raconté d'une manière détaillée dans ses *Mémoires*. Finalement, sa dernière mission diplomatique eut lieu en 1776-1777, lorsqu'il fut envoyé en tant qu'inspecteur des Échelles du Levant. Par ailleurs, il était investi d'une mission secrète : examiner la possibilité d'une éventuelle occupation militaire de l'Égypte, dont il fut le plus ardent défenseur. Ce projet fut rejeté par le comte de Vergennes, alors secrétaire d'État aux affaires étrangères, et fut différé jusqu'à l'entreprise de Napoléon Bonaparte⁴. La description de ce voyage constitue le quatrième livre de ses *Mémoires*. Le baron quitta la France sous la Révolution, et émigra en Hongrie où il termina ses jours en août 1793⁵.

L'autre personnage, Charles Émeric Reviczky⁶, fut un illustre diplomate polyglotte, un représentant curieux de l'orientalisme naissant, bibliophile passionnant appartenant à une famille en pleine ascension sociale de la Haute Hongrie (aujourd'hui la Slovaquie), les Reviczky de Revisnye. Charles Émeric de Reviczky naquit le 4 novembre 1737 à Revisnye, l'ancien fief de la famille. Son père, Jean François Reviczky, fut un député du comitat de Zemplén, fonction politique qui lui permit d'avoir des relations politiques étendues. Très probablement, il destina son fils à une carrière diplomatique car, après les études du jeune Charles à Vienne, il l'envoya dans les principales cours d'Europe, conformément à la tradition du Grand Tour des jeunes hommes, et même en

⁴ Voir, sur cette mission, Ferenc TÓTH, « Égypte. La double mission du baron de Tott à la fin de l'Ancien régime », *Africa* 57, 2002, p. 147-178.

⁵ F. TÓTH, *op. cit.* [n. 1], p. 191-192.

⁶ Voir, sur la carrière de Reviczky, Michael O'SULLIVAN, « A Hungarian Josephinist, Orientalist, and Bibliophile: Count Karl Reviczky, 1737-1793 », *Austrian History Yearbook* 45, 2014, p. 61-88 ; Ferenc TÓTH, « Charles Emeric de Reviczky : diplomate, penseur militaire et bibliophile de l'époque des Lumières », dans *Expériences de la guerre et pratiques de la paix. De l'Antiquité au XX^e siècle*, dir. G. Saupin et É. Schnakenbourg, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 169-180.

Asie, où il devait apprendre le turc et le persan⁷. Par ailleurs, outre le grec et le latin, il parlait et écrivait bien le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol et la plupart des autres dialectes européens. Grâce à ses capacités linguistiques et ses talents, l'impératrice Marie-Thérèse le nomma en 1772 envoyé extraordinaire plénipotentiaire en Pologne⁸. Cette mission était particulièrement délicate car elle concernait le premier partage de la Pologne. Dans cette situation, Reviczky devait argumenter pour légitimer les droits de la reine de Hongrie sur la Galicie polonaise. Il devait présenter les droits historiques des rois de Hongrie sur ce territoire, en se servant d'une manière efficace des résultats de l'historiographie hongroise naissante⁹. Durant sa mission à Varsovie, Reviczky mit tout en œuvre pour recevoir des informations exactes sur les opérations militaires de la guerre russo-turque (1768-1774) et, plus tard, de la guerre de Succession de Bavière (1778-1779)¹⁰.

Peu après son avènement, en 1781, l'empereur Joseph II rappela Reviczky de Pologne pour l'envoyer comme ambassadeur à Berlin, dans un temps où les relations entre les deux cours étaient assez tendues. Ses correspondances diplomatiques nous renseignent sur des événements divers de la cour de Frédéric II. Par sa culture universelle, Reviczky entretenait une relation très fine et amicale avec le comte de Herzberg, ministre éclairé et rusé de Frédéric II. En discutant librement sur des sujets variés relevant de la culture, il reçut souvent des informations et des impressions sur les affaires politiques secrètes de la Prusse. À partir de 1782, le comte de Reviczky informa régulièrement la cour de Vienne des progrès techniques de l'armée prussienne, et sur l'activité de plusieurs savants étrangers travaillant à la réforme de l'artillerie¹¹.

⁷ WEISS, art. « Rewiczky », dans *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne*, t. 35, Paris, Desplaces, s. d., p. 500-501.

⁸ Voir, sur les circonstances de sa nomination, Wilhelm RAUSCH, « Österreichs erster Geschäftsträger in Warschau nach der 1772 erfolgten ersten Teilung Polens », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs* 14, 1961, p. 288-299.

⁹ Voir, à ce sujet, Ferenc TÓTH, « La naissance de l'historiographie moderne en Hongrie à l'époque des Lumières », dans *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, dir. Ch. Grell, Paris, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 2006, p. 187-201.

¹⁰ La correspondance diplomatique de Reviczky est conservée aux Archives nationales autrichiennes : Österreichisches Staatsarchiv, Haus-, Hof-, und Staatsarchiv (ÖStA, HHStA), Polen II 35-79.

¹¹ F. TÓTH, *op. cit.* [n. 6], p. 174-175.

En 1785, le comte de Reviczky fut rappelé de Berlin et, l'année suivante, fut nommé ambassadeur à Londres où il continua son service diplomatique périlleux, dans une situation extrêmement difficile à l'époque de la Révolution française. Quand celle-ci éclata, il éprouvait de plus en plus de difficultés financières. En raison de ses problèmes de santé, il renonça, en 1790, à toutes ses fonctions publiques et refusa une nouvelle promotion diplomatique : l'ambassade de Naples¹². Durant son séjour londonien, l'ambassadeur impérial suivait attentivement les événements révolutionnaires français. Dans un premier temps, le chancelier impérial Kaunitz le chargea de la négociation d'une alliance austro-britannique à laquelle la Russie devait se rallier¹³. Finalement, le comte de Reviczky mourut en août 1793 à Vienne, quelques semaines avant le décès de François de Tott...

2. Deux écrivains

Nos deux personnages, qui avaient des ambitions littéraires et scientifiques, nous ont laissé des ouvrages inspirés par leurs séjours en Orient. Le baron de Tott publia ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* à la fin de sa carrière¹⁴. Les *Mémoires* en question se composent de cinq parties : un discours préliminaire et quatre livres. Dans le discours préliminaire, l'auteur présente sa théorie sur la philosophie de l'histoire et récuse l'opinion de Montesquieu concernant l'influence du climat sur les habitants d'un pays. Dans son premier livre, consacré à Constantinople et au système politique turc, il se révèle un partisan de la théorie du despotisme oriental, dont il critique sévèrement la tyrannie. Néanmoins, ses remarques apportent beaucoup d'informations sur la société contemporaine turque, qu'il connaissait vraiment bien. Ses anecdotes rendent son style agréable à lire, et contribuèrent grandement à la célébrité de cet ouvrage. Le deuxième livre est un témoignage précieux sur la vie quotidienne des Tartares de Crimée avant l'occupation russe. On y trouve non seulement l'histoire de son voyage en 1768-69, mais également une description géographique, de la flore et de la faune, ainsi qu'une analyse

¹² WEISS, art. cit. [n. 7], p. 501.

¹³ ÖStA, HHStA, England 129 Korrespondenz, Weisungen 1789 fol. 31-36.

¹⁴ *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, Maestricht 1785, éd. F. Tóth, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 2004.

sociale du pays des Tartares. Son point de vue est très proche de celui de Montesquieu dans les *Lettres persanes* : il livre une critique de la société française à travers le verdict des Tartares. La partie suivante est consacrée à son activité militaire à Constantinople pendant la guerre russo-turque, à partir de 1769 jusqu'en 1774. Malgré l'ambition d'accréditer l'importance de son rôle pendant cette période, cette partie est également riche en informations intéressantes et s'avère une source historique fiable. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage présente surtout la province la plus convoitée de l'Empire ottoman : l'Égypte. Outre la description des vestiges de l'Antiquité, il y préconise, entre autres, l'ouverture du canal à Suez, projet dont Napoléon Bonaparte s'inspira également¹⁵.

Le livre eut un très grand succès à sa parution. La première édition date de 1784. Mais, durant les deux années suivantes, les *Mémoires* connurent encore quatre éditions en français¹⁶. Un véritable best-seller de l'époque ! Les versions en langues étrangères (anglaise, allemande, danoise et néerlandaise) remportèrent également un grand succès. La traduction anglaise des *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares* était l'un des ouvrages les plus empruntés par les membres de la New York Society Library en 1789¹⁷. Parmi les lecteurs célèbres, contemporains des *Mémoires*, il faut mentionner la famille royale, l'orientaliste Volney, le révolutionnaire Brissot et le jeune Napoléon Bonaparte. Par ailleurs, l'œuvre du baron de Tott devint un ouvrage de référence pour les historiens, orientalistes, géographes et écrivains. Pour illustrer son influence sur la littérature, il suffit d'évoquer l'exemple de l'écrivain allemand Burger, qui emprunta beaucoup aux *Mémoires* du baron de Tott pour former le personnage du légendaire baron de Münchhausen¹⁸.

Reviczky avait également une facilité extraordinaire pour apprendre les langues étrangères. Son premier livre, par lequel il se fit connaître, est la traduction d'un ouvrage militaire d'Ibrahim Mütefferika, le célèbre *Usul el-Hikem fî Nizâm el-Ûmem* [Pensées

¹⁵ Ferenc TÓTH, « Un Hongrois en Égypte avant Napoléon. La mission secrète du baron de Tott », *Revue historique des armées* 270, 2013, p. 14-22.

¹⁶ Henry LAURENS, *Les Origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte*, Istanbul-Paris, Isis, 1987, p. 63.

¹⁷ J. Christopher HEROLD, *Bonaparte en Égypte*, Paris, Plon, 1962, p. 15.

¹⁸ F. TÓTH, *op. cit.* [n. 1], p. 238.

sages sur le système des peuples], qui fut publié sous le titre de *Traité de tactique ou méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes* en 1769 à Vienne et, la même année, également à Paris¹⁹. L'intérêt de la publication française de ce livre en 1769 réside dans la situation internationale de l'époque, puisqu'une nouvelle guerre russo-turque (1768-1774) venait de commencer l'année précédente. Ces événements militaires contribuèrent probablement à la mise en valeur de cet ouvrage. Le choix de la langue française n'était pas fortuit non plus, car la plupart des ouvrages scientifiques et militaires de l'époque des Lumières furent rédigés ou traduits dans la langue de Voltaire et de Rousseau. D'après la correspondance de Reviczky avec Jones, le livre recueillit un certain succès en Allemagne après sa parution²⁰. Le genre de l'ouvrage était emprunté à la littérature ottomane des xvi^e et xvii^e siècle : il s'agit d'un *nasihatname*, c'est-à-dire un recueil de conseils politiques adressés aux souverains, inspirés par les littératures arabe et persane²¹. La préface du traducteur fournit une explication utile au lecteur pour la compréhension de l'ouvrage. En évoquant la série de guerres turques allant de 1663 à 1739, qui jalonnèrent la période de la reconquête de la Hongrie, il insiste particulièrement sur le changement des rapports de forces entre les armées, et sur la nécessité des réformes dans l'armée ottomane. Se méfiant des relations de voyage peu fiables, il propose une traduction des ouvrages des Turcs, ce qui impliquait une bonne connaissance des langues orientales et en particulier de l'*osmanli* qui était un mélange du turc, de l'arabe et du persan. Reviczky s'oppose à l'image caricaturale des Turcs ignorants, et rend hommage à l'imprimeur Ibrahim Efendi, dont l'activité marqua un changement dans les relations entre les Turcs et les Européens²².

¹⁹ Voir la réédition récente de cet ouvrage : Ibrahim MÜTEFERRIKA, *Traité de la tactique*, éd. F. Tóth, Budapest-Paris, MTA BTK-ISC, 2018.

²⁰ Lord TEIGNMOUTH, *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of Sir William Jones*, Londres, John Hatchard Bookseller, 1806, p. 70.

²¹ Douglas A. HOWARD, « Genre and myth in the Ottoman advice for kings literature », dans *The Early Modern Ottomans. Remapping the Empire*, dir. V. H. AKSAN et D. GOFFMAN, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 137-139.

²² Lajos HOPP, « Ibrahim Müteferrika (1674/75 ?-1746) fondateur de l'imprimerie turque », *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 29, 1975, p. 107-113. Voir Ferenc TÓTH, « Ibrahim Müteferrika, un diplomate ottoman », *Revue d'histoire diplomatique* 126, 2012, p. 283-295.

Ensuite, il entreprit la traduction d'un poème persan en vers latins²³. Il s'agit des extraits du *Divan* de Hafiz, avec des explications et commentaires, et d'abondantes notes philologiques. Son introduction de 48 pages présente la littérature persane (*Prooemium*). La traduction latine parut en 1771, puis une traduction anglaise²⁴ la suivit la même année, tandis que la traduction allemande ne parut qu'en 1782²⁵. D'après sa correspondance avec William Jones, il traduisit encore une trentaine de poèmes de Hafiz qui ont probablement disparu. Reviczky fut un des premiers Européens à découvrir ce poète persan, et ses traductions exercèrent une certaine influence sur la littérature européenne. En particulier, le poète hongrois Michel Csokonai Vitéz s'inspira fortement des textes traduits par son compatriote. En dehors de ses traductions, il publia une édition critique de Pétrone qui fit sensation à Berlin durant son ambassade, comme en témoigne le savant abbé Denina : « On n'avoit encore vu aucun auteur classique imprimé avec goût, avec élégance, avant que Mr. de Rewitzky revoyant les épreuves lui-même et par son digne aumônier Mr. l'abbé Gruber, eût donné l'édition de Pétrone »²⁶.

3. Deux collections particulières

Malgré les recherches menées sur les différents aspects de la vie du baron de Tott et la genèse de ses *Mémoires*, pendant très longtemps, l'identification des sources bibliographiques de sa production littéraire est restée aléatoire. La découverte récente d'un petit imprimé, contenant un catalogue des livres mis en vente dans sa maison peu après son départ définitif pour l'étranger, peut désormais nous éclairer sur les origines intellectuelles de sa carrière polyvalente. Le catalogue mentionné se trouve relié parmi d'autres

²³ Carlo DENINA, *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, tome III, Berlin, 1791, p. 223.

²⁴ Voir, à ce sujet, John RICHARDSON, *A Specimen of Persian Poetry or Odes of Hafez: with an English Translation and Paraphrase chiefly from the Specimen Poeseos Persicae of Baron Revizky, Envoy from the Emperor of Germany to the Court of Poland with Historical and Grammatical Illustrations, and a Complete Analysis, for the Assistance of those who wish to study the Persian Language*, Londres, 1802.

²⁵ *Fragmente über die Litteraturgeschichte des Perser, nach dem Lateinischen des Baron Rewitzki von Rewissnie Kais. Kön. Gesandten in Berlin. Mit Anmerkungen und dem Leben des persischen Dichters Gaadi von Johann Friedel*, Wien, chez Joseph Edlen von Kurzbeck, 1783.

²⁶ C. DENINA, *op. cit.* [n. 23], p. 223. *Titi Petronii arbitri Satyricon et fragmenta*, Berlin, chez Johann Friedrich Ungar, 1785.

catalogues conservés à la Bibliothèque nationale de France²⁷. Il est composé de trois parties : la première contient 158 entrées, la deuxième 108 entrées et la troisième 138 entrées. Après avoir consulté ces trois listes, nous pouvons présumer qu'elles correspondent à trois bibliothèques différentes, appartenant probablement à trois émigrés de l'été 1790. On y retrouve souvent les mêmes ouvrages et, d'après leur contenu, nous pensons que deux d'entre elles appartenaient plutôt à un ecclésiastique et à un juriste. Soulignons ici que le nombre d'entrées ne correspond pas au nombre d'ouvrages, car, bien souvent, une entrée englobe plusieurs volumes. Puisqu'il existe des rapports évidents entre les livres de la première liste et les activités du baron de Tott, nous nous contenterons d'analyser celle-ci, afin d'en tirer des conclusions relatives aux différentes activités de notre auteur.

Premièrement, nous avons cherché à mesurer la part des différentes catégories d'ouvrages. Pour avoir une idée plus précise de la composition de cette bibliothèque, nous avons pris en compte les titres qui se trouvent rassemblés dans les 158 entrées du catalogue ; nous aboutissons ainsi à une liste plus détaillée, comprenant 237 éléments. La répartition thématique des livres donne le tableau suivant :

Catégorie	Nombre	Pourcentage
Histoire	27	11,39 %
Belles-lettres	70	29,53 %
Sciences	44	18,6 %
Arts	1	0,4 %
Philosophie	25	10,55 %
Religion	9	3,8 %
Droit	4	1,69 %
Géographie	11	4,64 %
Économie	5	2,1 %

²⁷ *Catalogue de livre en tout genre, dont la vente se fera le Vendredi, 10 de Septembre 1790, & jours suivans, neuf heures du matin & trois heures précises de relevée, en l'Hôtel de M. de Tott, rue Saint Julien. Les catalogues se distribuent à Douay chez Simon, libraire sur la grand'Place, Douai, 1790.*

Langues	9	3,8 %
Art militaire	30	12,66 %
Autres	2	0,84 %
Total	237	100 %

Nous pouvons constater que les ouvrages littéraires, historiques et scientifiques, ainsi que les manuels concernant l'art militaire, dominaient la bibliothèque du baron. Cela ne représente aucune surprise par rapport aux grandes bibliothèques privées de l'époque²⁸. On y trouve aussi, à côté des livres des auteurs anciens, ceux des penseurs les plus connus des Lumières. Si la valeur intellectuelle des ouvrages est incontestable, nous observons qu'ils n'atteignaient pas une très grande valeur matérielle à la vente. Il s'agit d'ailleurs, principalement, d'ouvrages en français du XVIII^e siècle, en dehors d'une *Géographie* de Strabon imprimée à Bâle en 1571, et de quelques autres manuels du XVII^e siècle. Le véritable intérêt pour les chercheurs est de voir dans quelle mesure ces ouvrages ont constitué des outils dans la vie et la carrière du baron de Tott²⁹.

Les ouvrages militaires étaient bien présents dans la bibliothèque de ce dernier. On y trouve les œuvres classiques de Puysegur, Béliidor, Vauban, et de beaucoup d'autres. Connaissant sa carrière militaire, nous présumons qu'il dut se former à la manière d'un autodidacte dans les différentes branches de l'art militaire. Il se révéla un excellent improvisateur en Turquie, dans les réformes qu'il réalisa au sein de l'armée ottomane durant la guerre russo-turque de 1768-1774³⁰.

Les travaux de fortification du baron de Tott exigeaient des connaissances très étendues d'ingénieur militaire. Il est probable qu'il se servit utilement des travaux de Vauban, dont il possédait trois ouvrages dans sa bibliothèque, mais il pouvait également feuilleter les manuels de Béliidor, de Clermont et de Leblond.

²⁸ Voir, à ce sujet, Michel MARION, *Recherches sur les bibliothèques privées à Paris au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, BnF, 1978, p. 176-184.

²⁹ Voir la présentation détaillée de la bibliothèque du baron de Tott : Ferenc TÓTH, « La bibliothèque d'un voyageur du XVIII^e siècle », dans *Cultivateur de son jardin, Mélanges offerts à Monsieur le Professeur Imre Vörös*, Budapest, ELTE, 2006, p. 223-244.

³⁰ F. TÓTH, *op. cit.* [n. 3].

Hormis les ouvrages de poliorcétique, ses autres livres sur ces matières lui permirent de se perfectionner dans l'architecture militaire et civile. Notons ici qu'on lui attribue la reconstruction du bâtiment de l'ambassade de France à Péra, le fameux Palais de France, gravement endommagé durant l'incendie de 1767³¹.

Dans ses *Mémoires*, il s'attribue quasiment toute la gloire des progrès de l'artillerie turque, et se contente de mentionner des collaborateurs anonymes, ou bien les deux ouvrages utilisés, les *Mémoires d'artillerie* de Surirey de Saint-Rémy³² et la *Grande Encyclopédie*, en tant que soutien technique pour des procédures aussi complexes que la fonderie des canons³³. Le baron de Tott était certainement un excellent organisateur, doté d'un sens inné pour la mécanique contemporaine, mais nous savons également qu'il avait sous sa direction un renégat écossais, Campbell Mustapha Aga, et un sergent d'artillerie, Antoine-Charles Obert. Par ailleurs, quelques Français travaillèrent aussi dans sa fonderie³⁴.

Les mathématiques constituaient une science indispensable pour les militaires de l'époque. Le baron de Tott avait certainement des bases élémentaires dans ce domaine, et il était bien déçu de l'ignorance des militaires turcs. Il en résulta l'idée de créer une école de mathématiques, que le baron dirigea personnellement³⁵. L'Université d'Istanbul se réclame toujours de cet établissement,

³¹ Jean-Michel CASA, *Le Palais de France à Istanbul, Un demi-millénaire d'alliance entre la Turquie et la France*, Istanbul, Yapı Kredi Yayınları, 1995, p. 28-29.

³² Pierre Surirey de Saint-Rémy (vers 1650-1716), général français, expert d'artillerie, auteur de *Mémoires d'artillerie*, Paris, 1697. L'ouvrage fut réédité et considérablement augmenté en 1707 et en 1745.

³³ « Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelqu'intelligence & quelque propreté dans la construction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Rémi & l'Encyclopédie me guidaient journellement, & me suffirent jusqu'au moment où je dus faire les moules ; mais là je fus arrêté tout court. » *Mémoires du baron*, op. cit. [n. 14], p. 285. En revanche, l'ambassadeur Saint-Priest écrivit à ce sujet dans sa lettre du 17 juin 1773 : « Rien n'est en effet plus extraordinaire que la faculté qu'a cet officier de tout faire même ce que jamais il n'a eu occasion de pratiquer. Il a construit un fourneau, un alézoire, des moules et fondu sept pièces de canons pour la première fois de sa vie. » Centre des archives diplomatiques de Nantes, Ambassade de Constantinople, série A, fonds Saint-Priest 48, p. 280.

³⁴ Frédéric HITZEL, *Relations interculturelles et scientifiques entre l'Empire ottoman et les pays de l'Europe occidentale 1453-1839* (2 vol.), Thèse de doctorat préparée sous la direction de M. Dominique Chevallier, professeur d'histoire, Université Paris-Sorbonne, Paris, novembre 1994 (soutenue en janvier 1995), p. 295.

³⁵ « Ce Prince, non content d'emprunter quelques notions utiles pour remédier momentanément aux vices qui infectaient toutes les parties de l'administration,

comme école d'origine, et sa création fut vraiment perçue comme un bouleversement. La présence de nombreux livres de mathématiques dans la bibliothèque de Tott témoigne des sources bibliographiques de son enseignement, et montre comment cet officier de hussards polyvalent pouvait se transformer en professeur de mathématiques dans un milieu étranger.

Nous savons que son père avait joué un rôle important dans le transfert des manuscrits du prince Rákóczi et de ses compagnons de Turquie en France. François de Tott continua le travail de son père et sauva ainsi des manuscrits ou des ouvrages majeurs de l'histoire hongroise : les *Hungarica*. À la Bibliothèque nationale de France est toujours conservée une pièce des fameuses *Corvina* qu'il ramena de Constantinople³⁶. Nous pouvons présumer qu'il en sauva davantage. L'absence de ces ouvrages dans la liste de ses livres laissés en France nous indique que le baron de Tott a pu sauver au moins une partie de sa bibliothèque, qu'il a dû transporter jusqu'en Hongrie. Par ailleurs, cela nous ramène à l'ancien débat sur l'histoire des manuscrits de Kelemen Mikes, dont la première édition coïncide, d'une manière surprenante, avec le retour du baron de Tott en Hongrie...³⁷

La bibliothèque de Reviczky était d'une nature complètement différente. À la place des ouvrages pratiques, nous y trouvons des livres rares, et très coûteux. D'après l'abbé Denina, sa collection impressionna les élites berlinoises : « Cette superbe collection d'auteurs classiques qu'a Mr. le comte de Rewitzky, contribua beaucoup à ramener le goût dans la typographie berlinoise. » On n'y trouve que des incunables, des premières éditions, des ouvrages richement reliés, ornés pour faire plaisir aux bibliophiles. Après avoir publié une édition de Pétrone³⁸ (1784, in-8°), il prépara également un catalogue raisonné de sa propre bibliothèque. Ce catalogue, imprimé sous le pseudonyme de « Periergus Deltophilus », devint rapidement un ouvrage de référence pour les bibliophiles

desirait étendre les connaissances, & les fonder dans une école de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. » *Mémoires du baron, op. cit.* [n. 14], p. 304.

³⁶ Bibliothèque nationale de France, série Manuscrits, Latin 8834, Claudius PTOLEMAEUS, *Cosmographia* (trad. Jacobus ANGELUS).

³⁷ Ferenc TÓTH, « Histoire curieuse des manuscrits des Lettres de Turquie de Kelemen Mikes », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Institut national des langues et civilisations orientales*, mai 2003, p. 49-58.

³⁸ *Titi Petronii arbitri Satyricon et fragmenta*, Berlin, chez Johann Friedrich Ungar, 1785.

européens³⁹. La première édition ne fut tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. La raison de la publication de ce livre sous un pseudonyme devait être un besoin urgent d'argent, car notre aristocrate hongrois avait du mal à financer les fastes de l'ambassade impériale. Plus tard, durant son séjour de Londres, Reviczky fit réimprimer le catalogue de sa bibliothèque avec une introduction épistolaire qui rend compte d'une manière plus explicite de son dessein :

Tout le monde, dit-on, a sa marotte, et chaque âge a ses hochets. Les hommes sont trop heureux d'avoir quelque folie qui les amuse agréablement, et qui en charmant leur ennui, et en remplissant le vide qui se fait toujours sentir au milieu de leurs plus grandes occupations, les détourne souvent des passions bien plus dangereuses, de l'ambition et de la cupidité. Qu'importe après tout de quelle manière on obtienne cet avantage, si c'est en poursuivant des papillons, ou en rassemblant des coquilles, en arrangeant ses jetons, ou en complétant ses auteurs, pourvu que le résultat en soit le même, et que ceux qui se livrent à un genre de ces collections, se gardent de les faire valoir au-delà de leur juste prix⁴⁰.

Afin de résoudre ses problèmes financiers, Reviczky vendit sa célèbre bibliothèque à Lord Spencer. Il avait fait sa connaissance par l'intermédiaire de Sir William Jones, avec lequel il entretenait une relation épistolaire. La bibliothèque de Reviczky était avant tout la collection d'un bibliophile curieux, qui cherchait, en priorité, des premières éditions d'ouvrages classiques en très bon état. Comme le comte de Reviczky abhorrait les notes manuscrites dans les ouvrages imprimés, cette collection présente surtout une valeur esthétique. Elle consiste en une accumulation de beaux livres, et non en un outil de recherche. Dans l'introduction épistolaire de son catalogue réimprimé en 1794, il se moque même de sa vaine passion :

Je vous proposerois, Monsieur, de venir voir mes livres dans l'état où ils sont actuellement ; mais j'ai tout à craindre, qu'après les avoir vus, vous n'en portiez un jugement semblable à celui de Labruyère, et que vous ne disiez comme lui : *Je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une*

³⁹ *Catalogue de mes livres – Bibliotheca graeca et latina (de Periergus Deltophilus)*, Berlin, chez Johann Friedrich Ungar, 1784.

⁴⁰ *Catalogue de la bibliothèque du comte de Rewiczky contenant les auteurs classiques grecs et latins – Bibliotheca graeca et latina (de Periergus Deltophilus)*, Berlin (chez Johann Friedrich Ungar), 1794, p. xvi.

maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie qu'il appelle bibliothèque⁴¹.

Le prix d'achat de la bibliothèque consista en une somme de 1 000 livres, perçues lors de la vente, et en une rente viagère de 500 livres par an. Comme le comte de Reviczky mourut en août 1793 à Vienne, sa riche bibliothèque tomba dans les mains de Lord Spencer pour la somme modique de 2 500 livres... La collection Reviczky fait partie, aujourd'hui, des fonds les plus précieux de la John Rylands Library à Manchester⁴².

* *
*

En conclusion, nous pouvons constater que les parcours très similaires, très parallèles menés par François de Tott et Charles Emeric de Reviczky nous offrent des exemples de deux intellectuels versés dans les études orientales, qui firent des carrières spectaculaires au service de deux grandes puissances européennes. Dotés de capacités hors du commun, ils rédigèrent des ouvrages scientifiques et littéraires et se signalèrent, ainsi, au cours d'une période d'émergence des études orientales. Tous les deux possédaient des riches bibliothèques dont nous connaissons au moins une partie des livres. D'après la composition de celles-ci, nous pouvons retrouver partiellement les origines intellectuelles de leur formation, ainsi que certaines sources bibliographiques de leurs activités. Malgré les renseignements précis que l'on peut tirer de ces listes de livres, elles soulèvent des incertitudes, et posent également des questions sur certains aspects encore obscurs de la dernière période de leur vie, au moment de la Révolution française, là où leurs carrières se brisèrent. Ces fins lettrés, qui s'intéressaient de près aux civilisations orientales, aux auteurs de

⁴¹ *Ibid.*, p. xvi-xvii.

⁴² *The John Rylands Library Manchester: Catalogue of an Exhibition of the Earliest Printed Editions of the Principal Greek and Latin Classics and of a few Manuscripts*, Manchester, Manchester University Press, 1926, p. 12-14.

l'Antiquité et de leur époque, subirent finalement les effets de grands événements qu'ils comprenaient à peine. Ils disparurent pratiquement au même moment que l'Ancien Régime, emportant avec eux un goût curieux pour le passé, les horizons lointains, et la passion des livres.



Dzianis KANDAKOU*

(d.kandakou@psu.by)

Le « Troubadour prisonnier » et la noblesse de Courlande : le dialogue culturel autour du livre français

RÉSUMÉ. – L'article propose une analyse d'un recueil manuscrit de poèmes rédigé par un officier français inconnu, prisonnier dans le gouvernement de Courlande après la guerre de 1812. Les poésies de circonstance relèvent du style troubadour, entré à la mode au début du XIX^e siècle. Les textes du recueil témoignent de l'engagement du prisonnier dans la sociabilité locale et ses bons contacts avec les élites de la région. La compréhension entre l'auteur et ses hôtes repose sur l'intérêt commun pour le livre, la littérature française et la maîtrise des normes de sociabilité conçues par la culture aristocratique française et adoptées dans l'Empire de Russie au tournant du XIX^e siècle. À la suite du dialogue poétique, surgit une identité de groupe particulière. Transmise dans la langue internationale de l'Europe, cette identité ne contredit pas les sentiments patriotiques, ni ne gêne l'expression du caractère national.

ABSTRACT. – This article analyses a manuscript collection of poetry by an unknown French officer who was held prisoner by the Government of Courland after the war of 1812. His occasional poetry echoes the Troubadours, a style typical of early nineteenth-century French poetry. The collection of verses bears witness to the prisoner's deep involvement in local sociability and his favorable contacts with local elites. The relationship between the author and his hosts is based on a common interest for books, French literature, and the command of the norms of sociability set by French aristocratic culture and adopted by the Russian Empire at the turn of the nineteenth century. As a result, this dialogue in the form of poetry transmits a particular group identity. Mediated through the common European language, this identity is not at variance with patriotic feelings nor does it impede the expression of national cultural features.

DOI: 10.47421/rfhl141_165-180

Cette étude ressemble à la poupée russe à l'envers, car son sujet en cache un autre, mais en plus grand. Il s'agit d'un livre manuscrit qui porte pour titre *Essais poétiques de Mr D'.... ancien militaire, pendant sa captivité en Russie, après la Campagne de 1812* et qui fait partie d'un vaste corpus de documents français déposé à la Bibliothèque nationale de Biélorussie à Minsk. Les travaux de Patricia Kennedy Grimsted et d'Anatole Stébouraka retracent l'histoire dramatique de cette riche collection composée de différentes pièces provenant de divers fonds familiaux et personnels :

* Université d'État de Polotsk, Biélorussie.

les Rotschild, les Reinach, Maurice Monda, et bien d'autres¹. Sans entrer dans les détails, bornons-nous à préciser que le fonds de la Bibliothèque nationale de Biélorussie abrite plusieurs centaines de livres et manuscrits des XVIII^e-XX^e siècles, confisqués par les nazis en 1940-1941, puis récupérés par l'armée soviétique en 1945.

Mais revenons aux *Essais poétiques*.... Tout d'abord, pourquoi cet écrit anonyme est-il resté finalement inédit ? Est-ce vraiment un élément essentiel des échanges culturels entre la France et l'Empire de Russie ? C'est la géographie qui détermine la valeur des *Essais poétiques*.... Ce texte prend forme et circule principalement loin des grandes capitales européennes, et surtout dans une zone de



Fig. 1. Avant titre des *Essais poétiques de Mr D'...*
ancien militaire, pendant sa captivité en Russie,
après la Campagne de 1812

[Bibliothèque nationale de Biélorussie = НББ, 091/158].

¹ Patricia KENNEDY GRIMSTED, « The Road to Minsk for Western "Trophy" Books: Twice Plundered but Not Yet "Home from the War" », *Libraries & Culture* 39/4, 2004, p. 351-404 ; Anatole STÉBOURAKA, « Livres et archives des Reinach spoliés sous l'occupation et retrouvés à Minsk (Biélarus) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2015/3 (juillet-octobre), p. 1089-1115 ; Id., « Livres français spoliés dans les collections de la Bibliothèque nationale de Biélorussie », dans *Où sont les bibliothèques spoliées par les nazis ?*, dir. M. Poulain, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2019, p. 81-98.

contacts traditionnellement multilingue, en Courlande, actuellement en Lettonie. Entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, Riga, toute proche, reste le premier centre d'importation du livre étranger en Russie². Les *Essais poétiques...* se trouvent donc au croisement de cultures, et permettent d'évaluer l'importance des lettres et du livre français pour les élites locales et l'intensité des échanges, à un moment crucial pour l'empire des tsars, les années 1812-1813.

L'aspect matériel et le contenu des *Essais poétiques...* prouvent d'ailleurs que le flux a deux sens. Rédigé par une seule main, le livre manuscrit de 138 feuillets se compose de cinquante-deux poèmes de circonstance écrits entre 1809 et 1813³ et réunis sous cette couverture par un officier français anonyme dans les années 1820. Cette dernière datation est possible grâce au premier texte, *l'Épître dédicatoire à Monsieur le comte d'Arros chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, de celui du mérite civil de Prusse et préfet du département de l'Aveyron*. Le destinataire est Joseph-Philippe-Charles comte d'Arros (1779-1855), préfet de l'Aveyron entre 1820 et 1828, appelé « noble magistrat » et « juste appréciateur des œuvres du génie »⁴. Le poète l'oppose au public froid et peu patriotique des salons parisiens, qu'il cherche à gagner après son retour (vers 1814 ou 1815). Comme en Courlande, l'auteur anonyme présente ses écrits en France tant à la capitale qu'à la province. Et c'est dans l'Aveyron, son pays natal, comme on peut le déduire d'après ses vers, qu'il trouve des lecteurs bienveillants.

² Plusieurs auteurs (Frédéric Barbier, Mikhail Fundaminski, Vladimir Somov) de ce volume collectif soulignent l'importance de Riga : *Est-Ouest : Transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e – XX^e siècles)*, dir. Fr. Barbier, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2005, p. 12-13, 83-85, 92-95. Voir aussi Frédéric BARBIER, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord au XVIII^e siècle », *Век Просвещения = Le Siècle des Lumières*, vol. I, Moscou, Naouka, 2006, p. 190-212.

³ Ces dates figurent dans les titres de différentes pièces de poésie. Elles sont également confortées par les filigranes du papier : « Fellows 1808 ».

⁴ Национальная библиотека Беларуси [Bibliothèque nationale de Biélorussie, BNB par la suite], 091/158, f. 4v^o. Quelques éléments sur la carrière préfectorale du comte d'Arros dans l'Aveyron : Ferdinand de BARRAU, *Galerie des préfets de l'Aveyron*, t. I, Rodez, E. Carrère, 1905, p. 205-355.

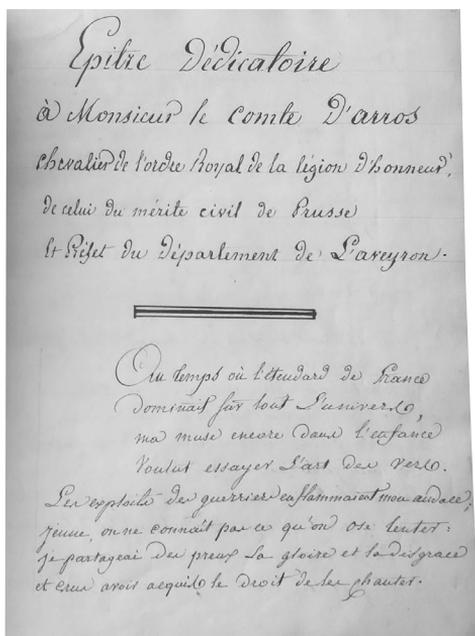


Fig. 2. Début de l'Épître dédicatoire à Monsieur le comte d'Arros [Bibliothèque nationale de Biélorussie = НББ].

Le destin du livre manuscrit après les années 1820 reste obscur. Il ressurgit cent ans plus tard à Paris. Une lettre en date du 5 août 1936, rédigée sur une feuille de papier séparée et insérée avant la page de titre, raconte la réapparition des *Essais poétiques*... Un commis, qui signe cette missive, fait des acquisitions sur les quais de la Seine pour la collection de manuscrits et de livres rares de son maître, un prince dont le nom reste inconnu. Le commis tombe sur le recueil, dont il donne la description :

Le prix était minime : 30 fr. après avoir été marqué 150 ! Rentré au terrier je feuilletai ce petit in 4° de 150 pages environ. Il s'ouvrait par une dédicace : l'Épître dédicatoire à Monsieur le comte d'Arros chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, de celui du mérite civil de Prusse et préfet du département de l'Aveyron. Les poésies sont pour beaucoup charmantes et agréables, bien différentes de celles que l'on rencontre souvent. Ont-elles été publiées ? Une note au crayon, sans grande autorité, sur la garde le nie. [...] C'est un bon petit bibelot, d'un genre à part, pour la collection du Prince⁵.

⁵ BNB [n. 4], 091/158, non paginé.

Il vaut mieux, malgré ses insuffisances, faire confiance à la note sur la garde de ce livre manuscrit, plutôt que la mettre en question. Les recherches menées dans les catalogues électroniques de différentes bibliothèques et les archives françaises ne permettent pas de localiser une copie manuscrite ou une édition imprimée des *Essais poétiques*... Par ailleurs, ces recherches n'ouvrent point de nouvelles pistes pour identifier l'auteur ou un (des) possesseurs du texte.

Si les aspects physiques du livre manuscrit ne permettent pas de bien reconstruire son histoire, les textes poétiques jettent une lumière plus vive. L'*Épître dédicatoire* retrace le destin du poète et introduit ses deux masques qui se succéderont et se superposeront dans les œuvres de 1813. Celles-ci forment la majorité des textes du recueil : quarante-trois sur cinquante-deux.

Le premier masque, celui du « Troubadour », est destiné à la noblesse de Courlande. Ce masque n'a pas le seul mérite de bien correspondre à la personnalité de l'auteur, poète et officier retenu en captivité. Il relève également du style troubadour, né en France sous le Consulat et devenu à la mode sous l'Empire⁶. Cet intérêt pour le Moyen Âge ne revêt pas seulement une dimension artistique. Selon Elsa Cau, vers 1813, le style troubadour se transforme en un discours en faveur de la Restauration⁷. Inspiré par de pareilles idées, le poète s'exclame dans la seconde pièce du recueil : « Allons mourir près de LOUIS / Pour l'honneur et pour la vengeance »⁸. Bien que ces lignes soient ajoutées bien après 1813, comme l'auteur lui-même le souligne dans une note⁹, et ne soient pas destinées au public courlandais, elles trouveraient facilement une audience bienveillante à Mittau, lieu d'exil de Louis XVIII et de plusieurs royalistes en 1798-1801 et 1804-1807¹⁰.

⁶ Henri JACOBET, *Le Genre troubadour et les origines françaises du romantisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1928 ; François PUPIL, *Le Style troubadour ou la nostalgie du bon vieux temps*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1985.

⁷ Elsa CAU, *Le Style troubadour, l'autre romantisme*, Paris, Gourcuff-Gradenigo, 2017.

⁸ BNB [n. 4], 091/158, f. 6v°. Ici, et partout ailleurs, je modernise l'orthographe du XIX^e siècle, sauf pour les noms propres.

⁹ « Le prisonnier composa ces vers sur les bords de la mer Baltique en 1813 au moment où il venait d'apprendre les succès de l'armée française à Luthzen et à Bautzen. La dernière strophe fut ajoutée plus tard », *ibid.*

¹⁰ Évelyne LEVER, *Louis XVIII*, Paris, Fayard, 1988, p. 236-265, 285-293 ; Philip MANSEL, « From Exile to the Throne: The Europeanization of Louis XVIII », dans *Monarchy and*

Le second masque du poète anonyme est celui du « prisonnier ». Plus simple et plus sobre, il sert à s'adresser aux personnes de haut rang, en commençant par l'empereur Alexandre I^{er} et sa mère, l'impératrice douairière Maria Fédorovna, mais aussi au gouverneur civil de Courlande, le général Friedrich Wilhelm von Sivers (1748-1823). Pour le prisonnier, le tsar, cet oint du Seigneur et maître d'un vaste pays, est avant tout un homme sensible qui console et adoucit les souffrances des soldats en captivité. Sous la plume du prisonnier, la magnanimité d'Alexandre, poncif de la poésie de circonstance française de 1814-1815¹¹, se transforme en une expérience vécue. Dans son *Ode sur les malheurs du prisonnier de guerre après la campagne de 1812 en Russie*, l'auteur anonyme évoque sa rencontre avec le monarque russe :

[...] J'osai porter ma plainte aux pieds d'un Empereur,
Ennemi de Français, mais juste et magnanime,
Il sut des attentats réprimer la fureur,
Alexandre toujours fut ennemi du crime.

Je l'ai vu ce mortel auguste et bienfaisant
Dans ces vastes dépôts des misères humaines.
Regarder les malheurs d'un œil compatissant
Et caresser la mort de ses mains souveraines.
Je le dis aux Français : j'ai vu couler ses pleurs ;
Le plus puissant des Rois possède une âme tendre,
Il paraissait un dieu commandant aux douleurs
Qui semblaient obéir à la voix d'Alexandre¹².

L'humanité d'Alexandre I^{er} contraste avec la cruauté des peuples peu civilisés auxquels l'officier français fait front à la guerre et en captivité. Le *Songe du prisonnier : à Sa Majesté l'Empereur Alexandre* en témoigne :

Exile: The Politics of Legitimacy from Marie de Médicis to Wilhelm II, dir. Ph. Mansel et T. Riotte, Londres, Palgrave Macmillan, 2011, p. 181-213.

¹¹ Cf. Elena JOURDAN, « L'image d'Alexandre I^{er} sous la Restauration : du culte à l'oubli (1814-1830) », dans *La Russie d'Alexandre I^{er} : réalités, perceptions, mythes*, Lyon, École normale supérieure LSH, 2005. Mode d'accès : http://russie-europe.ens-lyon.fr/article.php?id_article=60 ; Marie-Pierre REY, « La Sibérie des soldats napoléoniens en exil », dans *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (xviii^e-xix^e siècles)*, dir. S. Moussa et A. Stroev, Paris, Institut d'études slaves, 2014, p. 90-99.

¹² BNB [n. 4], 091/158, f. 17r^o.

J'ai vu la peste et la soif dévorante
Et les Kalmouks et les Juifs scélérats
Avec le froid et la famine ardente
Se réunir pour frapper nos soldats. [...]

Je supportai l'outrage du barbare
Le sot mépris du stupide ignorant
Et dépouillé par la main du Tartare
Le froid cruel aggravait mon tourment¹³.

Dans le sonnet dédié à Anna von Sivers (1780-1855), fille du gouverneur de Courlande, la cruauté du soldat kalmouk et la clémence de l'empereur russe se côtoient :

Le Kalmouk, qui le prit, pour lui fut intraitable
Il eut beau le prier de cesser ses rigueurs,
Un Kalmouk porte un cœur toujours insatiable
Et se complait dans ses fureurs.

Alexandre promet une légère aubaine
Au pauvre prisonnier pour soulager sa peine,
Depuis encore il tend la main¹⁴.

Forgée au XVIII^e siècle, l'image des Kalmouks et Tatares, barbares féroces et impitoyables, ne disparaît pas au début du XIX^e siècle et sert souvent, dans les écrits de l'époque, à expliquer les mœurs des Russes¹⁵. Mais en s'adressant à la jeune Courlandaise, l'auteur des *Essais poétiques* respecte ses propres orientations et remplace les stéréotypes culturels par l'expérience vécue. Plusieurs journaux intimes et mémoires des officiers napoléoniens évoquent la cruauté des Kalmouks et Tatares, et les actes d'agression des Juifs contre les prisonniers. Le sonnet à Anna von Sivers et le *Songe du prisonnier* font écho aux témoignages du lieutenant wurtembergeois Heinrich von Vossler¹⁶. À l'instar

¹³ *Ibid.*, f. 10v^o-11r^o.

¹⁴ *Ibid.*, f. 40r^o.

¹⁵ Alexandre STROEV, *La Russie et la France des Lumières : Monarques et philosophes, écrivains et espions*, Paris, Institut d'études slaves, 2017, p. 11-43, 70-91, 103-112, 136-142.

¹⁶ *На войне под наполеоновским орлом: дневник (1812-1814) и мемуары (1828-1829) вюртембергского обер-лейтенанта Генриха фон Фосслера = Unter Napoleons Adler im Krieg: Tagebuch (1812-1814) und Erinnerungen (1828-1829) des württembergischen Oberleutnants Heinrich von Vossler*, ed. W. Maehrle, trad. de l'allemand par I. Koriakov et D. Sdvizkov, Moscou, NLO, 2017.

du « Troubadour prisonnier », celui-ci passe plusieurs mois de 1813 en captivité en Russie et décrit, lui aussi, « les outrages des barbares ». D'ailleurs, on ne saurait soupçonner Vossler, qui, selon ses propres aveux, maîtrise mal la langue de Voltaire, de vouloir partager les clichés identitaires des Français.

L'auteur des *Essais poétiques* se plaît également à dévoiler les mystifications et à dénoncer les idées reçues. Une autre poésie dédiée au gouverneur Sivers, *Les Voyages du prisonnier*, s'ouvre sur un démenti badin des récits de voyage bien connus, et propose les impressions d'un témoin oculaire impartial :

Voyageurs sur qui l'on se fonde
J'admire vos récits trompeurs ;
Je viens de parcourir le monde
Et je vous déclare menteurs¹⁷.

L'auteur continue en énumérant les qualités et les défauts du beau sexe des pays européens qu'il a visités. Cette liste prend la forme d'une typologie de caractères féminins et élabore une certaine sociologie de Tendre. Dans cet aspect, les descriptions du poète anonyme ressemblent bien à celles que propose Charles Pinot Duclos dans *Les Confessions du comte de **** (1741), roman qui reste en vogue jusqu'au début du XIX^e siècle¹⁸. Selon la logique narrative chère aux Lumières, la recherche de l'idéal mène « le Troubadour prisonnier » à la maison, c'est-à-dire à l'idée de la primauté des Françaises, modèles d'élégance, de raffinement et d'intelligence. Cependant, comme il est retenu loin de la patrie et privé de la possibilité de se délecter des charmes de ses compatriotes, ses observations pratiques se transforment en un jeu d'esprit qui l'aide à se consoler en captivité :

Pour charmer l'ennui de la vie
Ne faut-il pas l'illusion ?
Les dieux ne firent la folie
Que pour amuser la raison¹⁹.

¹⁷ BNB [n. 4], 091/158, f. 40v°.

¹⁸ Daniel MORNET, « Les enseignement des bibliothèques privées (1750-1780) », *Revue d'histoire littéraire de la France* 17/3, 1910, p. 448-496 ; *Romans libertins du XVIII^e siècle*, textes établis, présentés et annotés par R. Trousson, Paris, Laffont, 1993, p. 165.

¹⁹ BNB [n. 4], 091/158, f. 44v°.

Le prisonnier joue à ce jeu avant tout pour se distraire, mais aussi pour établir le contact entre les nations européennes au temps de la guerre et les pacifier. Plus sérieuses, les dernières strophes des *Voyages du prisonnier* semblent dissoner avec le badinage amoureux :

Lassé de parcourir le monde
J'allais regagner mon pays
Mais dans ma course vagabonde
J'ai enfin trouvé le phénix.
Ô bon Civers ! à ma patrie
Je veux redire tes bienfaits.
Permetts à ma muse attendrie
De chanter ton nom aux Français²⁰.

Malgré la gravité du ton, ce panégyrique s'inscrit bien dans les principes du jeu galant. Le badinage n'exclut ni le rapprochement, ni la sincérité avec laquelle le poète remercie le général Sivers pour ses bienfaits. La dédicace en forme de sous-titre les rappelle : *À Son Excellence Monseigneur le lieutenant général comte de Civers, gouverneur de la Courlande, qui fit de son palais à Mittau un hôpital pour les Français prisonniers et blessés.*

Il ne faut quand même pas exagérer l'intensité émotionnelle des œuvres du « Troubadour prisonnier » dédiées aux monarques et aux grands magistrats. Elles se composent surtout de formules rhétoriques toutes faites et ne peuvent intéresser qu'en tant que fabrique de stéréotypes nationaux. Les émotions qui se veulent franches animent les poésies adressées aux égaux du poète, c'est-à-dire à la jeunesse noble de Courlande : la comtesse Anna von Sivers, le baron Ulrich von Schlippenbach, les baronnes Catherine et Charlotte von Vietinghoff, la baronne Élisabeth von Boysen, la baronne Eugénie von Tyzenhauz et Louise-Sophie Katterfeld. Ce cercle partage les valeurs de la culture aristocratique française, que le poète désigne directement : la « politesse sociale » et la « fleur d'urbanité »²¹. Certains interlocuteurs du prisonnier les adoptent en voyageant, tels les Vietinghoff. Leurs filles et fils sont nombreux à se civiliser à Paris ou à Lyon à la fin de l'Ancien

²⁰ *Ibid.*, f. 44v°.

²¹ *Ibid.*, f. 47r°.

Régime²². D'autres familles s'ouvrent les portes du monde en lisant, comme en témoigne la *Lettre sur la Courlande, ou Relation d'un voyage du prisonnier à la jeune baronne de Boysse*.

Ce prosimètre est le pilier sémantique du recueil. La pièce montre que l'héritage culturel français des xvii^e et xviii^e siècles reste actuel, tant pour un officier napoléonien que pour la société provinciale de Courlande des années 1810. La *Lettre sur la Courlande* dessine le trajet du « Troubadour prisonnier », une variante humoristique de pèlerinage. Au lieu d'épreuves spirituelles, le voyageur doit endurer la monotonie des paysages et l'incivilité de hobereaux locaux. Au bout du chemin, un accueil chaleureux, un loisir agréable et une conversation aimable remplacent pour lui l'expérience extatique. Le prisonnier trouve un abri dans la maison du baron Friedrich von Marbach, propriétaire de Schtroken, où l'on vit selon les règles françaises de sociabilité et de bienséance. Cette ambiance ranime le souvenir de la France :

C'est là qu'un sage véritable
Fait le bonheur de ses vassaux ;
Toujours égal, toujours aimable
Il coule ses jours en repos. [...]

De l'ingénieuse saillie
Il sait embellir la raison
Et je me crois dans ma patrie
Lorsque je suis dans sa maison²³.

Le prisonnier français remarque les mêmes qualités et éprouve les mêmes sentiments dans les autres maisons courlandaises, surtout chez les Vietinghoff, qui reçoivent de lui trois missives poétiques (*4^e romance du prisonnier troubadour, à la famille Witinghoff; Stances à Mademoiselle Charlotte de Witinghoff...; Couplets*

²² Voir les rapports de la police parisienne des années 1770-1780 sur le baron Otto Hermann von Vietinghoff et ses enfants : Archives du ministère des affaires étrangères, F. Contrôle des étrangers, vol. 12, f. 38r^o-v^o; vol. 15, f. 87r^o-v^o. La fille d'Otto Hermann, Barbara Juliane, plus connue sous le nom de M^{me} de Krüdener, femme de lettres francophone, est la figure majeure du dialogue franco-baltique au tournant du xix^e siècle : Francis LEY, *Madame de Krüdener et son temps*, Paris, Plon, 1962 ; Id., *Mme de Krüdener (1764-1824). Romantisme et Sainte-Alliance*, Paris, Honoré Champion, 1994 ; Elena GRETCHANAÏA, « Je vous parlerai la langue de l'Europe... ». *La francophonie en Russie (xviii^e-xix^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2012 ; Françoise KERMINA, *Les Dames de Courlande. Égéries russes au xix^e siècle*, Paris, Perrin, 2013.

²³ BNB [n. 4], 091/158, f. 66v^o.

du prisonnier troubadour à Madame la baronne de Witinghoff, le jour de sa fête), un peu moins que la famille de son protecteur Sivers.

La noblesse courlandaise, même celle qui, d'après les observations du poète, « n'a respiré que l'air natal... et n'a point voulu se donner la peine de se polir »²⁴ cherche à faire preuve de goût pour les belles-lettres auprès du voyageur français. Ce dernier ironise souvent sur ce point. De passage sur les terres d'un gentilhomme de province, il visite sa bibliothèque. Voici sa description sous forme de dialogue, qui donne une rare occasion de voir la collection de livres du XIX^e siècle à travers les yeux des lecteurs de l'époque :

Entrons dans la bibliothèque du gentilhomme et faisons la revue de ses livres. Bon Dieu, quel désordre ! Des bouquins poudreux et entassés peut-être depuis un siècle. Comme cet appartement sent le renfermé ! Combien de morceaux de livres à demi rongés par les insectes et par les rats ! Il est donc vrai que les auteurs travaillent quelquefois pour les souris autant que pour les hommes²⁵.

Les titres sont majoritairement français et allemands, datant surtout du XVIII^e siècle, avec quelques classiques du XVII^e. Sans surprise, les auteurs germanophones remportent le suffrage de l'hôte de la maison, alors que les philosophes et leurs contemporains sont vivement critiqués. M^{me} de Genlis est nommée « gendarme comme un diable et philosophe sans rougir », Voltaire et Rousseau sont qualifiés d'« ineptes », l'abbé de Raynal passe pour « un bouffon ». D'après le propriétaire de la bibliothèque, Kotzebue et Schiller dépassent de loin Racine, Molière et La Fontaine, alors qu'il ne croit pas nécessaire de lire pour former l'opinion :

Je n'ai jamais cru devoir lire
Tous ces auteurs que j'ai décrits
Et j'en juge sur l'ouï-dire
Comme on le fait dans ce pays²⁶.

Le prisonnier se moque du gentilhomme grossier, et ce n'est pas un lecteur abstrait mais bien la destinataire de la relation de

²⁴ *Ibid.*, f. 47r^o-v^o.

²⁵ *Ibid.*, f. 62r^o-v^o.

²⁶ *Ibid.*, f. 65r^o.

voyage, la jeune et érudite Élisabeth von Boysen, qui doit apprécier la verve de l'auteur, rire du compatriote et se présenter comme modèle d'éducation.

Comme les autres pièces du recueil, la *Lettre sur la Courlande* renvoie souvent aux textes et figures majeures des Lumières. L'œuvre cite tous les écrivains français importants du XVIII^e siècle, de Montesquieu à Bernardin de Saint-Pierre, qu'une personne de qualité doit lire et connaître à l'époque. Même pour le hobereau inculte, l'auteur trouve un parallèle dans le panthéon des Lumières : il l'appelle « une nouvelle espèce d'animaux que Buffon avait négligé de classer dans son *Histoire naturelle* »²⁷. Dans *l'Épître du prisonnier troubadour à Monsieur le Baron de Schlypenbach*, dont il sera question plus loin, une anecdote de la vie de l'abbé Raynal sert à illustrer l'utilité de l'art de la conversation. Dans le 4^e sonnet du prisonnier, l'auteur anonyme pleure la mort de l'abbé Delille survenue lors de sa captivité le 2 mai 1813. Ce poète célèbre et largement lu en France connaît également un vif succès en Russie, où on le traduit et recopie dans les albums, tant dans la capitale qu'en province²⁸. Sans se désigner comme adepte de Delille, le « Troubadour prisonnier » développe ses thèmes et motifs : la primauté de la nature, la sensibilité de l'homme. Comme son maître, il compose un prosimètre, genre de prédilection de la poésie didactique au tournant du XIX^e siècle²⁹. *La Conversation* (1812), dernière œuvre de Delille, discute l'art fin de se faire entendre à la société, qui occupe aussi une place importante dans les *Essais poétiques de Mr D'...*

Ici, l'adhésion à la culture des Lumières ne se borne pas aux noms et aux titres clés. Le style même de l'auteur marque ce lien. Les plaisanteries contre le hobereau candide et ignorant se fondent sur les réticences et les mystifications, et relèvent du persiflage. Le prisonnier va jusqu'à employer le dérivé du mot, « persifleur » dans sa conversation avec le gentilhomme courlandais. Comme le montre Élisabeth Bourguinat d'après l'analyse de la base *Frantext*,

²⁷ *Ibid.*, f. 65v°.

²⁸ Elena GRETCHANAÏA, « Jacques Delille en Russie », *Cahiers Roucher-André Chénier. Études sur la poésie du XVIII^e siècle* 22, 2003, p. 79-87.

²⁹ Hugues MARCHAL et Nicolas WANLIN, « Le prosimètre didactique et scientifique de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle », *Vers et prose : formes alternantes, formes hybrides*, dir. Ph. Postel, *Atlantide* 1, 2014. Mode d'accès : <http://atlantide.univ-nantes.fr/Le-prosimetre-didactique>.

le terme « persiflage », très utilisé dans les années 1770-1780, disparaît complètement des textes littéraires français de 1804 à 1820³⁰. À bon entendeur, salut : le poète anonyme ne s'adresse qu'au lecteur qui partage avec lui une bonne connaissance de la culture de l'Ancien Régime. Élisabeth von Boysen est sans doute susceptible de saisir le ton de l'auteur, qui l'avertit dans la préface : « J'écris ceci pour une aimable personne qui peut-être rira aussi et j'aime beaucoup son sourire. Elle est seule capable de me dédommager de la fureur héraldique qui va se déchaîner contre moi »³¹.

La bonne maîtrise du français, la connaissance des règles de la vie en société et des normes du bon goût sont des conditions requises pour que s'établisse la compréhension entre le « Troubadour prisonnier » et ses interlocuteurs. Cependant, cette conversation poétique, comme l'analyse des textes le montre, ne crée pas des thèmes nouveaux, mais propose ceux qui sont de coutume, révèle les attitudes des parties et cerne l'espace de contacts. N'oublions pas non plus le contexte politique du dialogue : la guerre entre la France et la coalition antinapoléonienne bat son plein. La communication d'après les normes de la sociabilité mondaine permet d'instaurer la sérénité et d'éviter les effets négatifs de la guerre. La culture féminine des salons (notons que le « Troubadour » s'adresse majoritairement aux jeunes dames) est le contraire du modèle aristocratique masculin, belliqueux par sa nature³². En reconnaissant la primauté des règles de la vie mondaine sur le devoir militaire, l'officier français devient, de son propre gré, doublement assujéti. Mais il libère en même temps son esprit en adoptant sa langue maternelle et un style familier.

La conversation poétique offre les meilleures conditions pour l'entendement et la sympathie mutuelle. Selon Robert Mauzi, pour les Lumières, « la conversation reste, par excellence, le moyen de plaire [...]. Le bonheur de la conversation est à mi-chemin entre le sérieux et la fantaisie [...]. La conversation reste un jeu. Mais si on la compare à la rêverie anarchique ou à l'isolement ombrageux, elle apparaît comme une discipline, dont la fonction est de lier

³⁰ Élisabeth BOURGUINAT, *Persifler au siècle des Lumières : histoire du mot « persiflage » 1734-1789*, Paris, Créaphis éditions, 2016, p. 260-261.

³¹ BNB [n. 4], 091/158, f. 47v°.

³² Benedetta CRAVERI, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 27.

entre eux tous les hommes »³³. Ni le poète anonyme, ni ses interlocuteurs courlandais n'ignorent cette double fonction de la causerie mondaine et ses formes ludiques.

Pour le « Troubadour prisonnier », l'interlocuteur parfait serait un autre poète. Et il le trouve dans la personne du baron Hermann Heinrich Gustav Ulrich von Schlippenbach (1774-1826), destinataire de deux de ses poésies, fonctionnaire, propriétaire de terres en Courlande et encore poète de langue allemande, auteur de quelques recueils dont *Kuronia, eine Sammlung vaterländischer Gedichte* (*Couronia, recueil de poèmes patriotiques*, 1806-1809), qui lui assure un succès régional incontestable vers 1813³⁴. Ni la différence d'expression, ni les sentiments patriotiques divergents n'entravent la compréhension mutuelle des poètes. Conformément aux normes de l'étiquette, le baron von Schlippenbach, en maître de maison hospitalier, invite l'officier français à engager la conversation et à laisser une inscription et un dessin dans son album. De cette invitation naît le 3^e sonnet du prisonnier. Son auteur rend à son hôte la monnaie de sa pièce. En soulignant la similitude des goûts, le poète français reconnaît en Schlippenbach un allié littéraire et lui prête son propre nom de guerre, « Troubadour » :

La main d'amitié trace avec vérité
L'aimable souvenir qui sait charmer la vie
Et l'on n'y trouve point la triste rusticité
De ces vers travaillés qui font fi de l'envie.

Aimable troubadour qui sais à l'étranger
Offrir le doux abri d'un toit hospitalier
Permetts dans ce recueil qu'il mette quelque chose

Phœubus lui refusa son souffle inspirateur
Il ne peut que t'offrir l'hommage d'un bon cœur
Mais ce présent pour toi vaudra bien une rose³⁵.

L'entente entre les poètes, qui naît au cours du dialogue, contraste avec l'incompréhension provoquée par la négligence du

³³ Robert MAUZI, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Genève-Paris, Slatkine Reprints, 1979 [1960], p. 587.

³⁴ Carola L. GOTTMANN et Petra HÖRNER, *Lexikon der deutschsprachigen Literatur des Baltikums und St. Petersburgs, vom Mittelalter bis zur Gegenwart*. Band 1 : A-G, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2007, p. 1147-1150.

³⁵ BNB [n. 4], 091/158, f. 37v^o.

code de la sociabilité et du potentiel civilisateur de la conversation. C'est le sujet de l'*Épître du prisonnier troubadour à Monsieur le Baron de Schlippenbach qui avait ordinairement à sa table un vieil émigré français nommé Mr. M...* Ici, le thème de la barbarie revient sous une autre lumière : il s'agit de la « barbarie intérieure », caractéristique de gens civilisés qui s'excluent de toute participation à l'universel³⁶. Un certain Monsieur M., qui fréquente la maison du baron Schlippenbach, ne sait pas meubler la conversation, ce qui fait de lui un être « ennuyeux par excellence »³⁷. Le poète prisonnier couronne son épître par une sorte de traité moral, une réflexion sur l'attention aux interlocuteurs comme un élément important de l'art de plaire³⁸. Le mutisme constant du vieil émigré au milieu d'une compagnie chaleureuse d'amis est perçue, non comme une preuve de tact, mais comme un manque d'urbanité : « J'aime fort qu'on sache se taire : / Mais se taire est encore un art »³⁹.

Le poète suggère que la conversation apprend l'utilité de la vie en société et incite à se ressembler. Il se moque de ceux qui ne savent pas, ou ne veulent pas respecter les règles de la bienséance et les écarte ironiquement. Mais les fonctions de l'entretien poétique ne s'arrêtent pas là. C'est aussi un moyen de se consoler dans les moments douloureux. Les stances dédiées à la jeune baronne Charlotte von Vietinghoff, qui vient de perdre son père (*Stances à Mademoiselle Charlotte de Witinghoff, en quittant le château de son père qui venait de mourir, dans une autre de ses terres, où elle même était allée pour assister à ses funérailles*) l'attestent. La mort du baron Gustav Heinrich von Vietinghoff (1760-1813) coupe court aux relations idylliques entre la jeune fille et le prisonnier français, obligé de quitter la maison de son « protecteur ». Le poète français parle plus volontiers de ses sentiments que de ceux de son amie. Il rappelle à Charlotte leurs exercices artistiques communs, qui appartiennent au passé, mais qui sont susceptibles de faciliter l'usage de la « science de la séparation » et de surmonter l'angoisse de la mort :

³⁶ Cf. Jean-François MATTÉI, *La Barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*, Paris, PUF, 1999.

³⁷ BNB [n. 4], 091/158, f. 96v°.

³⁸ R. MAUZI, *op. cit.* [n. 31], p. 586.

³⁹ BNB [n. 4], 091/158, f. 95r°.

Charlotte, jeune infortunée,
Dans quels lieux verses-tu des pleurs ?
Jadis ma main mal assurée
Crayonna tes traits enchanteurs.
Bien loin de toi, dans l'esclavage
L'étranger va subir son sort ;
Mais il emporte ton image
Et peut encore braver la mort⁴⁰.

Arrêtons ici l'analyse de poésies qui ne permet pas de répondre pleinement aux questions précises sur l'auteur, les lecteurs et les propriétaires du recueil. Pour trouver des réponses, des prospections approfondies dans les archives de France et de Lettonie sont nécessaires. Mais il est déjà évident que les *Essais poétiques de Mr D'...*, ce véritable miroir qui revient, témoignent d'un dialogue fructueux entre un Français et les Baltes au temps des guerres napoléoniennes. Ayant pris un ton approprié, le « Troubadour prisonnier » réussit à construire une identité de groupe particulière pour une société passionnée par le livre et la littérature. Codifiée par les normes de sociabilité conçues par la culture aristocratique française, transmise dans la langue internationale de l'Europe, cette identité ne contredit pas les sentiments patriotiques, ni ne gêne l'expression du caractère national.

⁴⁰ *Ibid.*, f. 68v^o-69r^o.

Milena LENDEROVÁ*

(milena.lenderova@upce.cz)

***Conseils sur la direction des salles d'asile,* Pœuvre de Marie Pape-Carpantier. Sa traduction et son impact à Prague**

RÉSUMÉ. – L'article est centré sur l'éducation préscolaire en Bohême au XIX^e siècle, surtout pendant sa seconde moitié. On y analyse les structures éducatives, leur développement et les influences étrangères qu'elles ont subies, surtout celles qui viennent d'Allemagne et de France. L'accent est mis sur la correspondance entre Marie Riegrová, fondatrice des écoles maternelles à Prague, et Marie Pape-Carpantier, personnage important de l'éducation préscolaire en France. La contribution s'efforce d'expliquer les stratégies utilisées pour faire valoir les intérêts nationaux tchèques dans l'éducation des petits enfants, de même qu'elle s'attache à décrire les modèles offerts dans les publications de M. Pape-Carpantier. Elle s'intéresse en premier lieu à la traduction d'une œuvre de la pédagogue, *Conseils sur la direction des salles d'asiles* en tchèque. Cette traduction a été réalisée par une jeune femme tchèque, ancienne participante aux cours parisiens de Marie Pape-Carpantier. Son impact semble, toutefois, avoir été assez restreint sur le milieu éducatif en Bohême.

ABSTRACT. – This study focuses on pre-school education in Bohemia during the nineteenth century, in particular during its second half. It pays attention to the relevant educational structures, their development and the influence of foreign (German and French) education models. This contribution is especially concerned with the exchanges between Marie Riegrová – the founder of nursery schools in Prague – and Marie Pape-Carpantier, a major representative of French pre-school education. The objective of this study is to explain pre-school education strategies that were used to pursue Czech national interests, and to describe the use of models that Marie Pape-Carpantier upheld in her specialised publications. The study deals with the translation of one of this French author's work, the *Conseils sur la direction des salles d'asiles*, which was introduced to Czech readership by one of her Czech students in Prague. Last but not least, the article addresses the (rather limited) influence of other works by Carpentier on Czech pre-school education.

DOI: 10.47421/rfhl141_181-195

L'idée de prendre en charge l'éducation des enfants d'âge préscolaire en dehors de la famille peut être considérée comme l'une des expressions du biopouvoir: le but était, d'une part, d'aider les enfants issus de couches défavorisées de la société, et, d'autre part, de discipliner les plus jeunes éléments de la population, de sortir les enfants d'un milieu qui menaçait leur bon

* Docteur ès-lettres, professeur en histoire. Université de Pardubice (République tchèque), faculté des lettres.

développement physique, psychique et moral, afin de les mettre sur la « ligne de départ » d'une vie saine et socialement bénéfique.

1. Les débuts de l'éducation préscolaire dans les pays tchèques

Avant que l'État ne commençât à se préoccuper de l'éducation préscolaire, celle-ci relevait de la charité. La question de savoir si la mère travaillait, ou non, à l'extérieur du foyer était secondaire lorsque sont apparus les premiers établissements préscolaires. Son importance pour la socialisation de l'enfant n'a pas été prise en compte par leurs promoteurs et fondateurs, au cours des premières décennies du XIX^e siècle, en France, ainsi que dans la monarchie des Habsbourg. Dans les pays tchèques, ces efforts furent, en outre, fortement influencés par le contexte de l'antagonisme germano-tchèque.

L'ordre du burgrave suprême tchèque Karel Chotek n° 3552, du 16 mai 1835, par lequel il demandait aux gouvernements des Länder et aux consistoires de mettre en place des « salles d'asile pour enfants en bas âge », constitua une réelle impulsion pour la création des établissements préscolaires dans les pays tchèques. La demande de Chotek fut suivie par le décret du 5 août de la même année, émanant de la présidence du Land, contenant les instructions relatives à la création de ces salles d'asile. Le terme *opatrovna*, utilisé en tchèque pour désigner ces salles d'asile – comme on les appelait en France – en allemand *Bewahranstalt*, soit institut pour la garde, la protection, devint courant, tout comme le modèle éducatif du philanthropisme allemand que Léopold Chimani avait adapté à l'éducation préscolaire dans son ouvrage *Theoretisch-praktischer Leitfaden für Lehrer in Kinderbewahranstalten*, publié à Vienne en 1832. Celui-ci prônait la combinaison d'une éducation physique, morale, esthétique et intellectuelle¹. Le pédagogue tchèque Jan Vlastimil Svoboda (1800-1844), fondateur de la salle d'asile Na Hrádku à Prague, l'une des deux salles qui avaient vu le jour avant même la demande de Chotek, s'était inspiré de Chimani. Il n'était pas toujours vrai que les salles d'asile fussent principalement destinées aux enfants nés de parents pauvres. La création, en 1837, d'une salle d'asile à Hradec Králové, en Bohême de l'Est, était devenue, dans une certaine mesure, une affaire de

¹ Ludmila BĚLINOVÁ et Věra MIŠURCOVÁ, *Z dějin předškolní výchovy: učebnice pro studium pedagogiky předškolního věku na středních pedagogických školách*, Prague, Státní pedagogické nakladatelství, 1980, p. 37.

patriotisme à la mode. On y avait mis en place une institution éducative, où la langue d'enseignement était le tchèque. Elle était fréquentée par les enfants des notables locaux².

L'utilité sociale des salles d'asile – on en dénombre vingt, jusqu'en 1848, en Bohême – est indéniable, même si ces dernières ne respectaient pas les spécificités de la petite enfance, et n'étaient, de fait, qu'une copie des écoles dispensant un enseignement élémentaire. Friedrich Fröbel (1782-1852), le pédagogue prussien fondateur des « jardins d'enfants » allemands, destinés aux enfants de trois à six ans, rejetait une telle pratique. Il faisait la promotion de l'éducation par le jeu – ses « cadeaux », des formes géométriques de base, étaient en fait des jeux de construction – et il avait ensuite conçu, pour les enfants, des jeux didactiques et des jeux de mouvement avec accompagnement musical. Le premier « jardin d'enfants » fut créé en juin 1840 dans la ville thermale de Blankenburg, en Saxe-Anhalt. Ils se répandirent ensuite dans les milieux germanophones, en Europe centrale. Un jardin d'enfants fut fondé en 1864, à Prague, sous le nom de *Volkskindergarten*³.

Bien qu'on ne puisse nier l'apport positif de la méthode Fröbel – tout en reconnaissant aussi son côté négatif, parce que l'acquisition des « cadeaux » pouvait s'avérer coûteuse pour les établissements qui fonctionnaient sans contribution des parents, et que les « jardins d'enfants » ne prenaient les enfants en charge que quatre heures par jour – une partie des milieux patriotiques tchèques la rejeta, car il s'agissait d'une méthode allemande. Cela n'était pas étonnant : le degré le plus bas du système éducatif était également devenu un moyen d'agitation nationale. Les milieux tchèques avaient néanmoins une bonne raison de rejeter ce dispositif. Le nombre de salles d'asile et de crèches germanophones augmentait ; or elles étaient gratuites et suscitaient également l'intérêt des familles tchèques. Les enfants y prenaient l'habitude de communiquer en allemand. Les milieux patriotiques tchèques rejetèrent résolument ce qu'on considérerait incontestablement, aujourd'hui, comme un avantage, car il s'agissait pour eux d'un risque de « dénationalisation ».

Par souci d'exhaustivité, il convient de rappeler que, bien que les enseignants qui exerçaient dans les salles d'asile fussent des

² Vojtěch LEŠETICKÝ, *Opatrovna a škola mateřská v Hradci Králové*, Hradec Králové, 1886, p. 12.

³ L. BĚLINOVÁ et V. MIŠURCOVÁ, *op. cit.* [n. 1], p. 32.

hommes – seuls les postes de « nourrice » étaient réservés aux femmes – la prise en charge des enfants d'âge préscolaire avait ouvert un nouveau champ d'activité aux « nouveaux » ordres religieux de femmes, dont les membres se consacraient aux différentes branches du secteur de la pédagogie. Dans les années 1848-1918, les ordres religieux féminins en Bohême exploitèrent progressivement environ cent trente salles d'asile, avec, en tête, les sœurs de Notre-Dame, ainsi que seize crèches⁴.

2. Deux dames de cœur : M^{me} Riegrová et M^{me} Pape-Carpantier⁵

La création d'un établissement tchécophone pour les enfants d'âge préscolaire, qui respecterait les spécificités de l'âge préscolaire, et dans lequel les enfants seraient confiés à des enseignantes qualifiées, est associée, à Prague, avant tout au nom de Marie Riegrová (1833-1891), épouse de l'homme politique tchèque F. L. Rieger (1818-1903), et fille du plus célèbre historiographe tchèque, F. Palacký (1798-1876). La prise en charge des enfants d'âge préscolaire, qui commença, grâce à elle, à se développer à Prague entre les années 1860 et 1890, poursuivait deux objectifs : aider les familles socialement nécessiteuses, et éviter la menace de « germanisation » des enfants tchèques dans les établissements d'enseignement germanophones.

Marie Riegrová avait commencé à se préoccuper de l'éducation préscolaire dès les années 1850. Elle la percevait comme une partie importante de l'activité philanthropique, à laquelle elle se consacrait depuis la naissance de ses trois enfants. La salle d'asile que la municipalité de Prague s'était résolue, en mars 1866, à mettre en place dans l'ancien couvent Saint-Jacques, en comptant s'appuyer sur l'aide de l'une des œuvres de charité de femmes de Prague – la Société Sainte-Ludmila, dont Riegrová était membre – devait constituer un grand pas en avant à cet égard. Pour la mairie de Prague, cet établissement devait reproduire les jardins d'enfants de Fröbel. Cependant, en raison de la guerre prusso-autrichienne de l'été 1866, l'ouverture de la salle d'asile fut retardée.

⁴ Eliška ČAŇOVÁ, *Činnost řeholních řádů a kongregací v Čechách (1848-1918)*, Prague, Státní ústřední archiv v Praze, 1997, p. 29.

⁵ Nous avons emprunté ce sous-titre à l'article de Ferdinand LANNES, « La correspondance de deux dames de cœur : M^{me} Rieger et M^{me} Pape-Carpantier », *Revue française de Prague* 15, 1936, p. 198-205.

Entre temps, au printemps 1867, Marie Riegrová visita avec son mari et son père l'*Exposition universelle d'art et d'industrie* de Paris. Tandis que les deux hommes profitèrent de leur séjour de douze jours pour rencontrer les hommes politiques locaux – Rieger tentait alors d'obtenir une audience auprès de Napoléon III ; il s'attendait à ce que l'empereur soutînt les intérêts nationaux tchèques – et les porte-parole des exilés polonais, et partirent peu après pour la Russie, Riegrová passa son temps à visiter les institutions de bienfaisance. À l'Exposition, elle fut particulièrement intéressée par la partie consacrée aux problèmes du système éducatif français, y compris aux établissements préscolaires.

À l'occasion de l'Exposition, Marie Pape-Carpantier (1815-1878)⁶, directrice de l'École normale pour les salles d'asile, inspectrice générale des salles d'asile françaises, poète et écrivaine, avait préparé, à la demande directe du ministre Victor Duruy (1811-1894), une série de cinq conférences à l'intention des personnes intéressées par l'éducation préscolaire, au cours desquelles elle présenta son approche de l'éducation de la petite enfance. Les conférences eurent lieu à la Sorbonne. Cependant, Riegrová ne put y assister, car elles se tinrent en août et en septembre 1867, alors qu'elle n'était déjà plus à Paris. Il semble qu'à cette époque, elle n'avait pas du tout connaissance de l'existence de M^{me} Pape-Carpantier.

En s'appuyant sur ce qu'elle avait appris, Riegrová rédigea après son retour une étude approfondie sur la philanthropie française, qui fut publiée plus tard, en 1869, dans la *Revue du musée du Royaume de Bohême* ; elle publia des articles similaires dans d'autres revues tchèques. Elle y évoquait le financement de la charité, la législation correspondante, et elle y exprimait également son admiration pour Napoléon III – après de longs préparatifs, Napoléon accordait une audience à son mari au début du mois de juillet 1869... Son attention se portait particulièrement sur le système éducatif parisien, y compris sur les salles d'asile, mais elle ne mentionne pas le nom de M^{me} Marie Pape-Carpantier. Elle ignorait toujours tout d'elle.

⁶ Parmi les œuvres consacrées à la vie et aux activités de Marie Pape-Carpantier, citons uniquement les plus récentes : Colette COSNIER, *Marie Pape-Carpantier de l'école maternelle à l'école des filles*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; EAD., *Marie Pape-Carpantier : fondatrice de l'école maternelle*, Paris, Fayard, 2003.

Après son retour, en septembre 1867, Riegrová écrivit à l'influente Hortense Cornu (1809-1875), une femme proche de Napoléon III, qui servit d'intermédiaire pour l'audience de Rieger. Elle lui demanda des informations plus détaillées sur les salles d'asile françaises, sur le rôle des sociétés de femmes en France, ainsi que sur les statuts de ces sociétés, etc. Grâce à M^{me} Cornu, qui s'était adressée à Marie Pape-Carpantier à cette occasion, une correspondance se mit en place entre elle et Riegrová. Entre 1867 et 1869, elles échangèrent au total treize lettres⁷, dans lesquelles Riegrová s'enquerrait de détails sur l'organisation de l'enseignement préscolaire, et Pape-Carpantier lui répondait en détail. Elles ne se sont jamais rencontrées en personne. Toutefois, F. L. Rieger se rendit régulièrement à Paris et, à cette occasion, il rencontra M^{me} Pape-Carpantier et débattit avec elle, grâce aux informations fournies par son épouse à propos de l'éducation préscolaire et de la possible orientation de la future salle d'asile de Prague. Il rentra non seulement avec des conseils, mais aussi avec des ouvrages recommandés par M^{me} Pape-Carpantier⁸. C'est ainsi que parvinrent à Prague les écrits de cette philanthrope et pédagogue française qui, du fait de l'accent qu'elle mettait sur le caractère social et éducatif de la prise en charge des enfants d'âge préscolaire, se trouvait très proche des conceptions de Marie Riegrová et de sa pensée philanthropique. Cela mis à part, les deux femmes étaient plutôt différentes. Outre l'écart de génération, il existait une différence d'origine sociale significative – les familles Palacký et Rieger faisaient partie de l'élite politique tchèque – et, manifestement, une orientation des idées plus large chez la Française. Contrairement à l'autodidacte qu'était sans aucun doute Marie Pape-Carpantier, Riegrová avait reçu, dans sa famille, une instruction supérieure à la normale. En revanche, elle n'éprouva jamais aucun engouement, ni pour le socialisme utopique, ni pour la franc-maçonnerie...

Avant de nous attarder sur des traductions en tchèque d'ouvrages de la réformatrice française de la pédagogie, évoquons, en

⁷ La correspondance bilatérale a été préservée grâce à Marie Riegrová qui conserva soigneusement les brouillons de ses lettres destinées à M^{me} Pape-Carpantier. La correspondance avait commencé à l'automne 1867, et la dernière lettre date de l'automne 1867. Cf. Vladimíra COUFALOVÁ, *Česko-francouzské vztahy v oblasti filantropie v polovině 19. století. Marie Riegrová-Palacká a Marie Pape-Carpantier*, Diplomová práce (= Thèse de maîtrise), Ústav hospodářských a sociální dějin Filozofické fakulty University Karlovy, Prague, 2009, p. 110-116.

⁸ *Ibid.*, p. 5.

quelques mots, la manière dont le public tchèque eut vent de son existence. La première lettre de Riegrová à Pape-Carpantier n'est pas datée. Selon la réponse de décembre 1867, on peut supposer que leur correspondance a commencé en octobre, ou en novembre 1867. À l'époque où Marie Riegrová avait contacté M^{me} Pape-Carpantier, elle ne savait rien d'elle, sinon qu'elle était directrice de l'École normale pour les salles d'asile et inspectrice générale des salles d'asile françaises. Elle ignorait tout de sa façon de gérer les asiles – comme le mot « asile » rappelait sans doute trop un dénuement matériel, on les appelait parfois « écoles maternelles »⁹ –, qui fondait l'enseignement et l'éducation des enfants d'âge préscolaire, avant tout, sur la compréhension de l'enfant, sa liberté, l'apprentissage par le jeu et la leçon de choses.

Dans sa première lettre, qui illustre bien la combinaison de son aspiration caritative et de l'antagonisme germano-tchèque, Riegrová écrivait :

Quant à moi, je crois, Madame, que l'étude de la charité française serait bien plus profitable au bien public de notre pays que l'imitation de la charité froide et protestante de l'Angleterre ou de l'Amérique, ou la copie des institutions allemandes. Je vais vous exposer, Madame, ces motifs. Depuis des siècles notre nation se trouve toujours en contact avec l'élément allemand, mais toujours elle n'eut qu'à se plaindre de sa malveillance et de son injustice. [...] Si donc une nécessité se trouve d'entreprendre chez nous des réformes quelconques, ne vaudra-t-il pas mieux chercher des modèles dans les nations moins voisines, dans les nations qui se trouvent à un degré encore plus élevé de civilisation qui même ont un certain intérêt à nous aider pour que nous ne perdions pas notre indépendance au profit de l'Allemagne...¹⁰.

La réaction de M^{me} Pape-Carpantier, dans sa lettre du 14 décembre 1867, fut généreuse. Elle proposa à Riegrová de choisir deux femmes, capables de communiquer en français, pour leur permettre d'assister à une formation à Paris destinée aux enseignantes des salles d'asile ; elle devait commencer le 15 mars. Il suffisait, apparemment, de demander l'autorisation au ministre

⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Pape-Carpantier#L'invention_de_la_p%C3%A9dagogie_pr%C3%A9-%C3%A9l%C3%A9mentaire

¹⁰ Archives du musée national de Prague (ANM), Fonds Marie Riegrová-Palacká, Korespondence osobní, Pape-Carpantier Marie-Marii Riegrové roz. Palacké 1867-1884, kart. č. 6, inv. č. 268, cf. Ferdinand LANNES, *op. cit.* [n. 5], p. 201.

français de l'Instruction publique¹¹. Ce ne fut pas si simple, du moins pas du côté tchèque. La mairie de Prague avait organisé un concours pour l'obtention de ces places, auquel seize candidates participèrent. Finalement, malgré certaines obstructions de la part de la mairie, mais avec son soutien financier, deux jeunes femmes, Marie Müllerová et Barbora Ledvinková (1840-1922), toutes deux diplômées de cours privés pour les enseignantes des salles d'asile¹², partirent pour Paris en mars 1868, afin de recevoir leur nouvelle formation. Au cours de leur séjour, elles informèrent M^{me} Riegrová de son déroulement, ainsi que d'autres faits intéressants. Une fois la formation terminée, elles passèrent les examens prescrits à Paris et, lors de leur retour, elles se familiarisèrent avec l'éducation préscolaire dans les Länder allemands.

La première école maternelle tchèque, inspirée en partie du modèle français, fut ouverte en janvier 1869 rue Saint-Jacques, dans la Vieille Ville de Prague. Elle fut consacrée le 19 janvier par le cardinal Friedrich de Schwarzenberg, et les deux élèves de M^{me} Pape-Carpantier purent y exercer leur vocation. L'asile reçut le nom d'école maternelle. Il était logique que, dans le discours public tchèque, l'accent soit mis sur l'expression « école maternelle », popularisée par l'*Informatorium de l'école maternelle* de Comenius, bien que ce petit ouvrage ne concernât que l'éducation au sein de la famille.

Le budget de l'école maternelle – les enfants les plus pauvres y recevaient gratuitement non seulement leurs repas, mais également des vêtements – était pris en charge par un Comité des dames, qui fut renommé plus tard Comité des dames pour les écoles et les salles d'asile municipales. M. Riegrová en était la présidente. L'argent était fourni par la mairie de Prague, des institutions financières, des associations et des particuliers qui participaient sous forme de dons ; par ailleurs, des collectes furent

¹¹ ANM, Fonds Marie Riegrová-Palacká, Korespondence osobní, M^{me} Marie Pape-Carpantier à Marie Riegrova, Paris, 14.12.1867.

¹² Les futures enseignantes du préscolaire ne purent recevoir une formation dans l'enseignement secondaire que grâce au décret ministériel de 1872, fondé sur la réforme scolaire de 1869. Le décret stipulait également que les communes étaient tenues de créer des institutions pour les enfants d'âge préscolaire. En France, dès 1833, la loi Guizot obligeait chaque commune à ouvrir une école primaire. La même année, Jean-Denis Cochin publia *Le Manuel des salles d'asile*. Ce manuel donnait des conseils sur le fonctionnement de ces établissements, des modèles d'emploi du temps, etc. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Pape-Carpantier#L%E2%80%99invention_de_la_p%C3%A9dagogie_pr%C3%A9-%C3%A9mentaire

organisées au profit des écoles maternelles. D'autres institutions similaires furent créées, et, en mars 1884, Riegrová assista à l'ouverture des premières crèches de Prague pour les enfants âgés d'un à trois ans. Les écoles maternelles poursuivaient un objectif identique à celui des salles d'asile : elles devaient non seulement prendre en charge physiquement les enfants, mais aussi leur assurer une éducation physique, intellectuelle et morale.

L'idée de Marie Riegrová de préserver le programme de l'éducation préscolaire des influences anglo-saxonnes et allemandes ne fut réalisée que partiellement. Nous aborderons très bientôt la manière dont les travaux de Marie Pape-Carpantier ont été reçus dans les pays tchèques. Il convient toutefois de souligner que ce fut plutôt l'influence de Friedrich Fröbel qui s'imposa dans le programme éducatif des écoles maternelles, bien qu'il ne fût pas vraiment possible de mettre l'accent sur cette inspiration, dans un milieu au sein duquel les rivalités nationales étaient exacerbées. La tradition des salles d'asile tchèques et la personnalité qu'était Jan Vlastimil Svoboda ne furent pas non plus oubliées. Les programmes éducatifs des écoles maternelles tchèques avaient repris du modèle français son éducation religieuse et morale élaborée, son approche fondée sur l'amour pour l'enfant et, notamment, l'idée que les enfants de cet âge devaient être éduqués par des femmes.

3. Le destin des œuvres de Marie Pape-Carpantier en Bohême

Bien que le *Catalogue* de la Bibliothèque nationale de France contienne plus de deux cents références à des œuvres de Marie Pape-Carpantier, je n'ai pu en trouver aucune édition originale dans les bibliothèques tchèques. On rencontre néanmoins un exemplaire de son ouvrage *Conseils sur la direction des salles d'asile* dans la bibliothèque du Musée national de Prague, qui est issu, très probablement, de la bibliothèque privée de la famille Palacký-Rieger. En ce qui concerne les traductions, plus ou moins libres, des travaux de M^{me} Pape-Carpantier, six figurent dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de Prague, et encore une ou deux dans des bibliothèques d'étude et de recherche tchèques – deux à České Budějovice, Plzeň et Hradec Králové, une à Olomouc et Brno. Toutes datent du dernier quart du XIX^e siècle. Comment sont-elles entrées dans ces bibliothèques ? Nous ne pouvons qu'émettre des suppositions.

La traduction des *Conseils sur la direction des salles d'asile*, dont la première édition remonte à 1849, est la plus représentée. L'auteure l'avait rédigée alors qu'elle exerçait encore dans la ville du Mans. C'est, manifestement, la troisième édition, publiée par la Librairie Hachette et C^{ie} en 1856, qui a été traduite en tchèque. En 1877, elle fut publiée sous le titre *Rady řídícím pěstounkám ve školách mateřských* [Conseils aux nourrices responsables des écoles maternelles] par l'éditeur pragois František Augustin Urbánek (1842-1919). Lors de ses débuts dans l'édition, ce dernier se consacra avant tout aux ouvrages pédagogiques et à la littérature pour les enfants et la jeunesse. L'auteure de la traduction, quelque peu tortueuse, n'était autre que Barbora Ledvinková, qui a également traduit des auteurs allemands traitant de la pédagogie préscolaire. Même si la page de titre de l'ouvrage indique qu'il s'agit d'une traduction libre, Ledvinková a strictement respecté la structure du livre, et le contenu des différents chapitres. Elle a également repris en tchèque la préface de l'auteur, en se contentant, dans une brève postface, de signaler les différences des systèmes éducatifs autrichien et français.

Au moment de la publication de la traduction tchèque des *Conseils sur la direction*, la réforme scolaire de 1869, inspirée par la pédagogie de Herbart¹³, battait son plein dans les Länder autrichiens ; elle apporta un schématisme méthodologique à l'instruction. Nous ignorons si M^{me} Pape-Carpantier connaissait Herbart. Quoi qu'il en soit, elle avait expressément pris ses distances avec la « méthode », conçue comme un ensemble de théories, qui était le concept clé du herbartisme. La « méthode » était, selon elle, une « lettre morte » ; c'était l'enseignante qui apportait la vie à l'école maternelle¹⁴. Néanmoins, on ne peut ignorer les points communs entre ses écrits et les méthodes éducatives de Herbart, qui prédominaient dans les pays tchèques. Le fait de guider l'enfant devait permettre de créer les conditions préalables à l'instruction et à l'éducation morale, tous les deux en convenaient. Marie Pape-Carpantier reconnaissait également l'exigence de Herbart, selon

¹³ L'herbartisme, enseignement philosophique d'un « kantien de 1828 », Johann Friedrich Herbart, qui niait l'hégélianisme et s'appuyait sur les possibilités limitées de la cognition, a influencé la pédagogie par son enseignement des idées. Dans les pays tchèques, il a été appliqué aussi bien comme une orientation philosophique que comme une théorie et une méthodologie des sciences. Il y est apparu à partir des années 1830.

¹⁴ Marie PAPE-CARPANTIER, *Rady řídícím pěstounkám ve školách mateřských*, Prague, Fr. A. Urbánek, 1877, p. 35.

laquelle il fallait combiner instruction et éducation. Selon Herbart, l'enfant devait être « gouverné » par les menaces, la surveillance, les interdictions, les punitions, y compris les châtiments corporels, la privation de liberté, par exemple, en le forçant à rester au coin. Toutefois, M^{me} Pape-Carpantier était très modérée en matière de punition. Elle reconnaissait, certes, l'importance de l'obéissance, elle parlait des moyens par lesquels l'obtenir, ainsi que de la discipline¹⁵ ; mais en même temps, elle respectait les natures différentes des enfants qui lui étaient confiés, et les traitait en conséquence¹⁶. Pour Herbart, l'autorité et l'amour n'étaient que des aides à l'éducation, tandis que pour M^{me} Pape-Carpantier, c'était l'amour de l'enfant qui primait, alors que la sévérité ne « vient la remplacer » que lorsque c'est nécessaire¹⁷.

Il était également important, pour elle, de recourir à la leçon de choses, point sur lequel elle rejoignait Fröbel. Elle respectait non seulement l'importance de la socialisation – l'éducation de masse et l'instruction des enfants – mais également l'importance sociale des établissements préscolaires. L'école maternelle devait être à la disposition des parents, selon leurs besoins. Pour M^{me} Pape-Carpantier, cela voulait dire de longues journées de cinq à vingt heures, et Ledvinková conserva ces horaires de cours « inhumains » dans sa traduction¹⁸. Pourtant, la réalité à Prague était toute différente : les enfants passaient à l'école maternelle deux à trois heures le matin, et deux heures l'après-midi¹⁹.

Comme nous l'avons indiqué, la traductrice a non seulement conservé la structure du texte et le contenu des différents chapitres, mais elle a également respecté certains faits de civilisation française, lorsqu'ils avaient une connotation éducative claire²⁰. En plus de cet ouvrage, l'éditeur Urbánek publia plusieurs petits écrits de Barbora Ledvinková²¹, qui sont évidemment inspirés par

¹⁵ *Ibid.*, p. 36.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

¹⁷ *Ibid.*, p. 45.

¹⁸ *Ibid.*, p. 53.

¹⁹ L. BĚLINOVÁ et V. MIŠURCOVÁ, *op. cit.* [n. 1], p. 33.

²⁰ M. PAPE-CARPANTIER, *op. cit.* [n. 14], p. 23.

²¹ Barbora LEDVINKOVÁ, *Pro děti*, Prague, Fr. A. Urbánek, 1909 ; EAD., *Škola mateřská. Díl první, Věcné učení*, Prague, Fr. A. Urbánek, 1889 ; EAD., *Škola mateřská. II, Poučování o přírodninách dle ročních dob*, Prague, Fr. A. Urbánek, 1904, etc.

les idées de Pape-Carpantier, sans toutefois que le lien vers leurs publications respectives ne soit reconnu.

En 1877, František Tesař (1818-1885)²², propagateur de la méthode de la leçon de choses, et directeur de l'une des premières écoles de filles de Prague, dont la langue d'enseignement était le tchèque, présenta aux lecteurs tchèques une traduction – cette fois-ci, vraiment libre – d'un autre livre de M^{me} Pape-Carpantier, *Enseignement pratique dans les salles d'asile, ou Premières leçons à donner aux petits enfants*. Par souci d'objectivité, ajoutons que lui-même n'avait aucune expérience en matière d'enseignement préscolaire. Il a pu entendre parler de M^{me} Pape-Carpantier, comme nous le supposons, grâce aux contacts occasionnels qu'il entretenait avec les Rieger; peut-être a-t-il également visité l'Exposition universelle de 1867.

Contrairement à Barbora Ledvinková, il a radicalement adapté l'original, et il a, en outre, souligné, dans le titre de sa traduction, que le contenu était également applicable à l'enseignement dans les premières classes des écoles élémentaires: « Vu que d'après le statut des écoles maternelles françaises les jeunes y restent jusqu'à l'âge de 7 ans, alors que chez nous d'après les lois sur l'instruction c'est jusqu'à l'âge de 6 ans, cela implique que l'étendue de l'enseignement doit être plus limitée dans nos écoles maternelles »²³.

Le contenu des différents chapitres correspond en partie au programme des premières classes des écoles élémentaires autrichiennes: il s'agit de l'enseignement des nombres, de la religion, de la biologie et de la géographie, de l'anatomie et de la physiologie, matières auxquelles M^{me} Pape-Carpantier se consacra, par ailleurs, dans de nombreux autres ouvrages plus spécialisés. D'autres chapitres sont dédiés à l'éducation morale, au dessin, à l'enseignement aux enfants de la perception du temps. Ils étaient initiés à la religion par des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils apprenaient également le Décalogue, en omettant toutefois les sixième et neuvième commandements, qui proscrirent l'adultère et la concupiscence. L'auteur n'a pas adapté le texte aux enfants tchèques seulement à cet égard. Il a également adapté, à la fois les faits de civilisation et les prénoms des personnages des différents contes didactiques, qui constituent une partie

²² František TESAŘ, *Praktické vyučování ve školách materských [sic] a prvých třídách obecné školy*, Praha, Rohlíček & Sievers, [1877].

²³ *Ibid.*, p. 189-190.

importante du livre. František Tesař compléta la publication par une biographie de M^{me} Pape-Carpantier, mentionnant sa carrière et son renvoi du poste d'inspectrice générale des salles d'asile, le 1^{er} octobre 1874, que « certains des journaux ultramontains justifiaient par le manque de religiosité »²⁴, et qui fut causé par « l'intervention de personnalités influentes », notamment l'épouse du président Mac Mahon²⁵.

D'autres ouvrages de M^{me} Pape-Carpantier, publiés dans leur traduction tchèque, sont des compilations de ses contes pour enfants, et il est très difficile, voire impossible, d'identifier les originaux. À la fin du siècle, on publia un *Recueil d'écrits en langue étrangère pour la jeunesse* portant le sous-titre *Série rose*, et édité à compte d'auteur à Písek, en Bohême du Sud, par le professeur de français de lycée et traducteur František Jarolím (1853-1925). En 1895 eut lieu la publication du conte *La Famille du pêcheur Malota*, lequel traitait de la vie d'une famille de pêcheurs à Dieppe, qui s'occupait d'un petit enfant abandonné. Un an plus tard, deux recueils furent publiés – *Histoires courtes sur les choses et les animaux* et *Nouvelles histoires courtes sur les choses et les animaux*. Il s'agissait d'un recueil de brefs contes moraux, pour lesquels il n'est pas possible d'identifier le rapport à l'original français. Les sujets abordés sont la relation entre les enfants et les animaux, la bienfaisance et l'aide à son prochain, la culture des qualités par l'éducation. Ici aussi, l'auteure rejette la violence et les punitions éducatives sévères, et préconise dans l'éducation une approche à la fois bienveillante et ferme. À l'exception de *La Famille du pêcheur Malota*, les noms des personnages et les faits de civilisation ont été adaptés à la situation tchèque.

Depuis la fin du xix^e siècle, aucune œuvre de M^{me} Pape-Carpantier n'a été publiée en tchèque. Tandis que le nombre d'écoles maternelles, comme le fait apparaître le tableau suivant²⁶,

²⁴ *Ibid.*, p. 190.

²⁵ *Ibid.*, p. 190. En 1874, M^{me} Pape-Carpantier fut vraiment dépossédée de sa situation sous le ministère Cumont, hostile à l'indépendance d'esprit de l'école et à la concurrence qu'elle représentait pour les congrégations religieuses. Elle fut réhabilitée quelques mois plus tard, et renommée inspectrice générale des salles d'asile. Elle assura cette fonction jusqu'à sa mort, survenue à Villiers-le-Bel le 31 juillet 1878. Cf. <http://www.i-en-guyancourt.ac-versailles.fr/spip.php?article163>

²⁶ Josef KLIKA et Josef SOKOL, *Stručný slovník pedagogický: abecední soubor nejdůležitějších nauk z pedagogiky, hodegetiky a didaktiky, z metodiky obecné a metodik zoláštních, z*

augmentait à Prague, la réformatrice française de l'enseignement préscolaire disparaissait peu à peu des esprits.

Année	Nombre d'écoles maternelles	Nombre d'enseignantes	Nombre d'enfants
1870	2	5	545
1880	6	23	1 508
1890	16	64	3 222

L'herbartisme ne s'était pas davantage imposé dans l'éducation préscolaire, mais l'influence de Friedrich Fröbel, en revanche, y perdura. Cela apparaît clairement, non seulement dans les encyclopédies pédagogiques publiées en tchèque durant les dernières décennies du XIX^e siècle, mais également dans les encyclopédies générales en langue tchèque.

Quant au *Bref dictionnaire pédagogique* de la fin du siècle, nous y trouvons une description de l'évolution des écoles maternelles, en particulier dans les pays tchèques. L'auteur de l'article consacré à ce sujet mentionne l'impulsion que Marie Riegrová a apportée à la réforme du modèle éducatif, ainsi que le stage effectué en France par B. Ledvinková et M. Müllerová. Il rapporte, de même, le fait que « ces demoiselles, une fois leur formation terminée, passèrent les examens à la mairie de Paris et reçurent leur bulletin, rentrèrent par l'Allemagne, visitant en route et observant avec application les établissements et les progrès des jardins d'enfants »²⁷. Toutefois, il ne mentionne pas le nom de M^{me} Pape-Carpantier.

On ne le trouve, d'ailleurs, ni dans les encyclopédies pédagogiques plus récentes, ni dans aucune des encyclopédies générales tchèques. Ce fait est surprenant, dans la mesure où Marie Riegrová était justement co-éditrice de la plus ancienne encyclopédie en langue tchèque, intitulée *Slovník naučný*, rédigée par F. L. Rieger et Jakub Malý, qui fut publiée entre 1860 et 1874. Il semble que le modèle français, découvert en 1867 et importé en Bohême grâce à l'Exposition universelle de Paris, ne se soit pas enraciné dans les milieux tchèques. Il resta limité à l'école maternelle Saint-

dějin vychovatelství a školství ... se zřetelem k učitelstvu škol obecných a měšťanských.
Vol. 1, Prague, Ústřední spolek jednot učitelských v Čechách, 1891, p. 853.

²⁷ *Ibid.*, p. 851.

Jacques, aussi longtemps que les femmes instruites par Marie Pape-Carpantier y exercèrent leurs fonctions. Malgré les souhaits de M^{me} Riegrová, l'influence de Fröbel fut plus persistante. La coexistence séculaire des Tchèques et des Allemands se refléta également dans l'éducation préscolaire.

En revanche, avant la Première guerre mondiale, les idées de la réformatrice italienne Maria Montessori, que l'auteure avait formulées dans l'ouvrage *Il metodo della pedagogia Scientifica applicato all'educazione infantile nelle Case dei Bambini*, publié en 1909, pénétrèrent dans les pays tchèques. Au cours des trois années suivantes, le livre fut traduit en douze langues. Une seconde source d'inspiration, couvrant un large éventail de tentatives dans l'éducation, résulta des idées exprimées par la journaliste et pédagogue suédoise, Ellen Key²⁸. Ce sont les deux autorités ayant le plus inspiré les réformatrices tchèques de la pédagogie, qui se consacrèrent à l'éducation des plus jeunes. Quant à Marie Pape-Carpantier, elle tomba quasiment dans l'oubli. Dans la vaste bibliographie des ouvrages consacrés à l'éducation préscolaire couvrant la période du XIX^e siècle, qui fut publiée en 1976, seules deux références bibliographiques sont dédiées à l'auteure, mentionnant les traductions de Barbora Ledvinková et de František Tesar²⁹.

²⁸ Ellen KEY, *Barnets århundrade*, Stockholm, 1900; cf. Marie BAHENSKÁ, Libuše HEČZKOVÁ et Dana MUSILOVÁ, *Iluze spásy. České feministické myšlení 19. a 20. století*, České Budějovice, Vedita, 2011, p. 66 et passim.

²⁹ *Výchova předškolních dětí v českých zemích 19. století*, Prague, Ústřední knihovna pedagogické fakulty UK, 1976, p. 153, n^{os} 60, 61.



Maciej FORYCKI et Aleksander MAŁECKI*

(forycki@amu.edu.pl)

La Bibliothèque Załuski – témoin d'échanges, victime de dévastations (XVIII^e-XX^e siècles)

RÉSUMÉ. – Afin de pallier la faiblesse des collections royales, pillées au cours du siècle précédent, les frères Załuski, deux prélats polonais, constituèrent à Varsovie, en 1747, une des plus remarquables bibliothèques européennes de son temps. Passée sous le contrôle des Jésuites, puis du Ministère de l'instruction publique, elle fut pillée par les Russes, après l'échec du soulèvement de Kościuszko en 1794, qui emmenèrent une partie des fonds à Saint-Petersbourg. Partiellement reconstituée dans l'entre-deux-guerres, elle fut de nouveau détruite lors d'un incendie allumé par les Allemands en 1944.

ABSTRACT. – In 1747 Warsaw, in order to compensate the weakness of the royal collections, pillaged during the previous century, the Załuski brothers, two Polish prelates, created one of the most remarkable European libraries of its time. Passed under the control of the Jesuits, then of the Ministry of Public Education, the Russians pillaged it after the failure of the Kościuszko uprising in 1794: they brought part of the collection back to St. Petersburg. Partially reconstructed during the interwar period, it was again destroyed by a fire started by the Germans in 1944.

DOI: 10.47421/rfhl141_197-213

« Dites-nous quelles sont vos bibliothèques, nous vous dirons si vous êtes civilisés » – en travestissant ainsi la formule célèbre, on peut interroger l'appréciation émise par les Encyclopédistes sur le niveau intellectuel, et plus généralement culturel, des peuples slaves. Les auteurs du *Dictionnaire raisonné*¹ ne se sont pas prononcés sur les régions slaves dominées par les Turcs et les États germaniques. Ils ont commenté, en revanche, la situation de la République nobiliaire et de l'Empire des tsars. Toutefois, la Pologne et la Russie ne figurent presque jamais ensemble dans les pages de l'*Encyclopédie*, exception faite des articles liés aux problématiques géographiques et historiques. C'est pourquoi

* Université Adam Mickiewicz de Poznań, Pologne (affiliation commune aux deux auteurs).

¹ *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres*, Paris, Le Breton, Durand, Briasson & David, 1751-1772, t. I-XVII. Dans la suite, nous citons l'*Encyclopédie* en indiquant le titre intégral de l'article, suivi de la catégorie encyclopédique, le numéro de volume et la page.

notre étude sur la grande collection de livres que rassemblèrent les frères Załuski, au xviii^e siècle, prend pour point de départ un des rares exemples où les deux pays se côtoient : l'article anonyme « Bibliothèque »².

Cette entrée contient une brève comparaison de l'état des cultures polonaise et russe. Selon l'auteur, il ne manquait pas de bibliothèques dans la République, celles de Vilnius et de Cracovie se distinguant par leur richesse, et le soutien que les rois de Pologne leur apportaient depuis des siècles. Le commentaire sur l'Empire des tsars s'ouvre, quant à lui, sur le constat sévère qu'avant le règne de Pierre I^{er}, la Russie ne possédait aucun ouvrage scientifique, ni de tradition littéraire, hormis les textes religieux en ancien slave³. Le ton de l'article est donc sans équivoque : aux yeux de l'encyclopédiste, c'était le fondateur de Saint-Pétersbourg qui avait fait pénétrer la civilisation en Russie.

Malgré l'opinion positive émise sur les bibliothèques polonaises, les rédacteurs du *Dictionnaire raisonné* n'étaient pas très enclins à faire l'éloge de la culture sarmate. Au sujet de Cracovie, outre la remarque concernant sa fameuse bibliothèque, on mentionnait que Nicolas Copernic y commença son éducation et sa carrière scientifique, et que Jan Crell (1590-1633), le théologien de l'arianisme, y mourut, alors qu'il décéda en réalité à Raków⁴. Il faut tout de même souligner que l'article « Rava »⁵ évoque le rôle primordial des frères Józef Andrzej et Andrzej Stanisław Załuski joué dans la fondation de la célèbre bibliothèque de Varsovie.

À la fin du xviii^e siècle, la situation avait beaucoup changé. L'État polono-lituanien avait disparu de la carte de l'Europe, et ses bibliothèques étaient pillées par les armées des puissances qui s'étaient partagées le pays. La plus importante d'entre elles, la collection des frères Załuski, avait été saisie par les Russes, à Varsovie, après l'échec de l'insurrection de Kościuszko (1794). Elle avait été expédiée à Saint-Pétersbourg et servit, avec deux autres collections (les fonds de livres de Denis Diderot et de Voltaire), à créer la Bibliothèque publique impériale en 1795.

² *Ibid.*, « Bibliothèque » dans s. f., t. II, p. 234.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, « Astronomie », *Astronomia*, t. I, p. 788 ; *ibid.*, « Lune », s. f. (*Astr.*), t. IX, p. 730 ; *ibid.*, « Nuremberg », (*Géograp.*), t. XI, p. 285.

⁵ *Ibid.*, « Rava », (*Géog. mod.*), t. XIII, p. 830.

1. Ériger un phare aux confins de l'Europe des Lumières

La fondation, l'essor et le déclin de la Bibliothèque Załuski s'inscrivent dans le processus dramatique de la « renaissance dans le déclin » qui caractérise les dernières années de l'État polono-lituanien, avant sa chute définitive en 1795.

Les fondateurs de la bibliothèque étaient les frères Załuski : Andrzej Stanisław (1695-1758), évêque de Cracovie, ancien grand chancelier de la Couronne, grand mécène, et Józef Andrzej (1702-1774), évêque du diocèse catholique de Kiev, bibliophile et bibliographe célèbre⁶. Les deux frères Załuski poursuivirent et développèrent les activités de leurs oncles-évêques bibliophiles : Andrzej Chryzostom (1650-1711) et Ludwik Bartłomiej (1661-1721). C'est grâce à leur soutien qu'ils acquirent une formation approfondie et une connaissance de la culture occidentale. Ils firent ensemble le Grand Tour à travers l'Empire, les Pays-Bas, la France et l'Italie, pour étudier, ensuite, dans les universités les plus renommées : La Sapienza pour le plus âgé, qui y obtint son diplôme en droit ; le collège jésuite de Rome, puis la Sorbonne pour le second, où il devint docteur en théologie, et enfin l'université Jagellonne de Cracovie, cette fois-ci pour le doctorat en droit. Grands érudits européens de l'époque, les frères Załuski gardèrent tout au long de leurs vies, passées du côté de Varsovie, Vilnius ou Kiev, d'excellentes relations avec l'Occident. Pour en donner une illustration, rappelons que Buffon installa sa bibliothèque au Petit Fontenet, ancienne résidence des abbés de Fontenay à Montbard, précisément grâce à Józef Andrzej, qui avalisa la vente du domaine au célèbre naturaliste.

Les livres, notamment ceux venus de l'Occident, occupaient une place essentielle aussi bien dans l'éducation des jeunes gens que dans les activités des élites polono-lituanienues. Les frères Załuski en offrent un exemple parfait, loin d'être rare dans un pays où la noblesse, dans sa majorité instruite, a pu constituer jusqu'à 10 % de la population. Aux familles du premier rang, la tradition imposait de fonder des collections de livres, qui passaient de génération en génération. Ainsi, les quelque 6 000 volumes en possession des deux oncles-évêques précédemment cités furent transmis à l'aîné de leurs neveux, Andrzej Stanisław. Le cadet, Józef Andrzej, se montra quant à lui, dès son jeune âge, un bibliophile passionné.

⁶ Stéphane GABER, « Un bibliophile polonais à la cour de Stanislas – Joseph-André Załuski », *Le Pays lorrain* 2, 1974, p. 65-82.

Dans sa période initiale, sa collection s'élevait à 13 000 volumes. En 1738, les frères Załuski déposèrent leurs fonds privés à Marieville (en polonais *Marywil*), domaine célèbre à Varsovie, que le cadet venait d'acheter et qui, d'ailleurs, était lié à la France, non seulement par son style parisien, mais surtout par la personnalité de sa fondatrice, la reine Marie Casimire de La Grange d'Arquien (1641-1716).

La Bibliothèque Załuski fut créée en 1747, donc, au tout début des Lumières polonaises. Elle allait devenir leur phare principal au cours du dernier demi-siècle de l'existence de l'État polono-lituanien. Sa création avait été rendue possible par la fusion de plusieurs ensembles de livres de famille. Par la suite, elle s'enrichit systématiquement par des achats et des dons. Enfin, elle devint l'une des premières collections de livres en Europe à se voir accorder le statut de bibliothèque nationale impliquant, entre autres, l'obligation du dépôt légal : un exemplaire devait obligatoirement y être déposé pour tout livre imprimé dans la République des Deux Nations.

2. Splendeurs et ravages. Les traditions des bibliothèques royales polono-lituanienues

Ériger une bibliothèque publique dans l'espace polono-lituanien revenait à bâtir un phare sur un sol qui méconnaissait encore ce genre d'établissement, mais qui, en revanche, avait une bonne expérience de la culture occidentale du livre. En effet, cherchant à ouvrir leurs collections au grand public et préparant la donation ultérieure de l'établissement à la République, les frères Załuski comblaient le fossé creusé par le manque de soutien royal à la culture nationale dans ce domaine précis. Les fonds de livres appartenant aux monarques polonais étaient inaccessibles au grand public.

Au cours des siècles, les bibliothèques des rois de Pologne avaient gardé le caractère d'un fonds privé. Leur influence se limitait à un cercle très restreint de lecteurs et d'utilisateurs. L'histoire mouvementée de la République des Deux Nations, liée aux fréquents changements dynastiques, aux déplacements de la cour ou encore aux guerres, avec les pillages commis par les troupes étrangères qui les accompagnaient, fit que le sort de la collection royale fut très différent de celui des bibliothèques royales de

l'Europe occidentale, qui se transformèrent, au fil des années, en grands établissements d'État⁷.

Il convient ici de rappeler que, parmi les plus riches collections royales polonaises, se distinguait, avec ses 4 000 volumes environ, la bibliothèque de Sigismond II Auguste (1548-1572), établie au château de Vilnius, et plus tard à celui de Tykocin⁸. Après la mort sans héritier de ce dernier représentant des Jagellon, plusieurs livres de la bibliothèque royale furent donnés à sa sœur, la reine de Suède Catherine Jagellon (1568-1583). Ces livres furent ensuite transmis à son fils, Sigismond Vasa, qui devint roi de Pologne en 1587. Sigismond III a probablement amené certains volumes avec lui, mais la plupart restèrent sans doute en Suède, où il avait l'intention de retourner pour se faire couronner après la mort de son père.

La collection de livres, apportée de Suède et augmentée, fut ensuite transmise à Ladislas IV Vasa (1632-1648), fils aîné et successeur direct de Sigismond III⁹. Ce dernier avait d'excellents échanges intellectuels avec l'Occident, étant entré en relation, entre autres, avec Galilée. Son épouse française, Louise-Marie de Gonzague, était venue en Pologne avec toute une cour savante. Son successeur, son frère Jean II Casimir Vasa (1648-1668), reprit son héritage et commença à agrandir la bibliothèque, étant, lui aussi, un grand mécène des sciences et des arts, et ceci à l'échelle européenne¹⁰.

Malheureusement, cette bibliothèque royale, augmentée par les représentants des dynasties des Jagellon et des Vasa, fut pillée lors de l'invasion suédoise des terres polonaises et lituaniennes, en 1655. Le « Déluge » suédois se révéla désastreux pour la collection

⁷ Teresa MICHAŁOWSKA (dir.), *Słownik literatury staropolskiej (Średniowiecze. Renesans. Barok)*, Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1990, p. 91.

⁸ Cf. Alodia KAWECKA-GRYCZOWA, *Biblioteka ostatniego Jagiellona. Pomnik kultury renesansowej*, Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1988. Le catalogue contenu dans cet ouvrage, concernant la bibliothèque du dernier Jagellon, est constitué de 958 imprimés identifiés par l'auteur, et de 12 manuscrits appartenant à l'origine à la bibliothèque royale, *ibid.*, p. 115-301.

⁹ Voir notamment Irena KOMASARA, *Książka na dworach Wazów w Polsce*, Wrocław, Ossolineum, 1994. L'auteur a retrouvé 154 titres de ces collections dans différentes archives et bibliothèques.

¹⁰ Karolina TARGOSZ, *La Cour savante de Louise-Marie de Gonzague et ses liens scientifiques avec la France 1646-1667*, Varsovie-Wrocław-Cracovie-Gdańsk, Zakład Narodowy imienia Ossolińskich, 1992.

royale, comme, d'ailleurs, pour toute la culture polonaise et lituanienne de l'époque. La bibliothèque du château royal cessa alors, tout simplement, d'exister. Après l'occupation de Varsovie, les Suédois envoyèrent dans leur pays plus de vingt énormes coffres, pleins de livres et de manuscrits. Tout lecteur souhaitant consulter les livres qui furent alors dérobés en Pologne – et, parmi eux, des trésors, tels que les ouvrages appartenant jadis à Nicolas Copernic – doit se tourner, aujourd'hui, vers les salles de lecture suédoises¹¹.

Après avoir conclu la paix avec la Suède, Jean II Casimir, dans le cadre des travaux de reconstruction de sa résidence de Varsovie, commença à rassembler des livres à partir de rien, mais sa décision d'abdiquer en 1668 et de se rendre en France entraîna le déplacement de cette nouvelle collection, qui fut, par la suite, partiellement dispersée à Paris. L'inventaire posthume du dernier Vasa ne compte qu'environ 350 volumes. Ainsi, à la fin de l'époque des Vasa, la bibliothèque royale polono-lituanienne était pratiquement anéantie.

Quelques années plus tard, la collection de livres du roi Jean III Sobieski (1674-1696) exerça, à son tour, un rayonnement culturel notable. D'un côté, il érigea dans son domaine de Żółkiew, malheureusement trop éloigné des centres intellectuels, une bibliothèque qui compta environ 800 volumes. De l'autre, il tenta, à deux reprises, de récupérer la bibliothèque des Jagellon et des Vasa, qui avait été emportée par les Suédois. Un petit succès fut obtenu, en 1680, lorsqu'il envoya son ambassadeur en Suède afin de retrouver les livres volés. Ce dernier rapporta en Pologne 150 ouvrages, entre autres issus des collections de Sigismond II Auguste et de Sigismond III, ce qui étoffa les collections royales de Varsovie. En outre, le héros de la bataille de Vienne, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, importa de nombreuses œuvres littéraires et scientifiques d'Europe occidentale, notamment de France. Le rôle de son épouse, Marie Casimire de La Grange d'Arquien, n'y est pas étranger, parce qu'elle fut la deuxième Française sur le trône de Pologne. Les troubles politiques qui suivirent la mort de Jean III Sobieski, avec la grande guerre du Nord qui ravagea les terres polono-lituanienues, allaient se prolonger au cours de plus de deux décennies, et anéantirent l'espoir de voir renaître, en Pologne, une bibliothèque royale.

¹¹ Marcin JAMKOWSKI et Hubert KOWALSKI, *Uratowane z Potopu*, Varsovie, Agora, 2018.

Ainsi, malgré les efforts déployés par les rois et les reines, l'État polono-lituanien entra dans l'Europe des Lumières sans posséder une collection majeure de livres, rassemblés par les souverains au fil des siècles, qui serait devenue l'une des bibliothèques nationales (*Bibliothecae Patriae*) tant voulues par les penseurs éclairés. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la République nobiliaire ne disposait pas de fonds importants de livres à la disposition de son souverain, et par conséquent de la noblesse, permettant d'aboutir à la création d'un établissement semblable à ceux qui naquirent alors dans plusieurs pays européens en vue de rassembler des manuscrits et des imprimés nationaux et de les enrichir, bien évidemment, par des acquisitions étrangères. Ce phénomène s'observe, dans la première moitié du XVIII^e siècle, dans les États centralisés voisins de la Pologne-Lituanie : l'Autriche, la Russie ou la Prusse.

Réunie en un seul État, cette partie de l'Europe qui couvre aujourd'hui, en gros, les pays baltes, la Biélorussie, l'Ukraine et la Pologne, et qui, depuis plusieurs siècles, était forte de ses échanges innombrables avec l'Occident, n'était pas parvenue à fonder une bibliothèque centrale, issue, comme ailleurs, des collections royales. Cette absence fut comblée par une initiative venant des élites nobiliaires, ce qui n'a rien d'étonnant dans un État si particulier, où les rois dépendaient des magnats et de la masse des petits nobles.

La Bibliothèque Załuski, ce projet-phare des Lumières polonaises, fut ainsi bâtie dans la période qui fut apparemment la plus obscure de l'histoire de la Première République, à savoir celle du règne des rois de la dynastie des Wettin : Auguste II (1697-1733) et Auguste III (1733-1763), longtemps considérée comme désastreuse en raison des guerres extérieures menées sur son territoire, et comme rétrograde au point de vue de la situation intérieure.

Pourtant, malgré l'absence d'un modèle royal bien établi, il ne fait aucun doute que l'activité extraordinaire des frères Załuski fut fortement influencée par le climat culturel de la cour polonaise, et par le mécénat des deux rois Wettin. En outre, la Saxe devenait, sous le règne de ce collectionneur passionné de livres que fut Auguste II, le centre le plus important du mouvement bibliophile au sein de l'Empire¹². La cour saxonne, déplacée ou plutôt imitée,

¹² Jacek STASZEWSKI, *August III Sas*, Varsovie-Wrocław-Cracovie-Gdańsk, Ossolineum, 1989, p. 156.

pendant une soixantaine d'années, à Varsovie, ne pouvait peut-être pas influencer fortement les élites polono-lituanienne de l'époque, mais elle servit certainement de point de repère pour les lignages qui cherchaient à suivre le modèle occidental, transféré par la médiation de la cour de Dresde. En témoigne un personnage-clé, Heinrich von Brühl, favori et premier ministre du roi Auguste II, très influent dans l'État polono-lituanien, et l'un des plus riches collectionneurs de livres à l'est de l'Elbe¹³.

Vers la fin des années 1730, les fondements d'une bibliothèque publique, rassemblant les manuscrits et imprimés de production locale, régionale, interprovinciale et plurinationale, et dont le rayonnement pouvait atteindre largement plus de 700 000 km², étaient définitivement posés. Les fonds étaient prêts depuis longtemps, amassés par les familles nobles polonaises pendant des siècles, mais sans déboucher sur un établissement commun. Plusieurs de ces collections allaient être mises à la disposition des deux frères Załuski, qui ne songeaient qu'à en faire le meilleur usage pour propager les sciences, la littérature ou les arts au sein de leur patrie menacée par les puissances voisines, qui ne tarderaient pas à partager ses terres entre 1772 et 1795.

3. Du privé au public : penser la bibliothèque au XVIII^e siècle en Europe centrale

Le goût pour la bibliophilie des frères Załuski se forma à une époque où la nécessité de mettre les collections à la disposition d'un nombre croissant d'utilisateurs était déjà considérée comme évidente, ce qui impliquait « la nécessité de connaître ses propres ressources, de les développer habilement et de les divulguer dans le catalogue, de préférence sous forme imprimée »¹⁴. Les collections privées avaient commencé à s'ouvrir au grand public, à l'instar de la bibliothèque de Wolfenbüttel, l'une des plus grandes de l'Empire, ou encore à Gdańsk (Dantzig), où la bibliothèque du conseil municipal était accessible aux particuliers¹⁵.

¹³ Selon J. STASZEWSKI, Brühl disposait d'une bibliothèque scientifique comptant plus de 42 000 ouvrages, *ibid.*, p. 7.

¹⁴ Anna ŻBIKOWSKA-MIGOŃ, *Historia książki w XVIII wieku. Początki bibliologii*, Varsovie, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1989, p. 17.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

Dans ce contexte, il convient de rappeler les projets antérieurs de création d'une bibliothèque publique dans la République de Pologne, lorsque, vers le milieu du xvii^e siècle, deux frères, les magnats Krzysztof (1609-1655) et Łukasz Opaliński (1612-1662), envisagèrent de créer une bibliothèque commune, sous le nom de *Bibliotheca Opalinsiana*, située au château de Sieraków. Celle-ci devait être une collection publique de livres, organisée sur le modèle des bibliothèques privées occidentales, mises à disposition d'un public plus large. L'idée des frères était que la bibliothèque fût élargie par les propriétaires successifs de leur énorme domaine familial, comptant des dizaines de villes et des centaines de villages. Ils donnèrent eux-mêmes l'exemple, en achetant de nouvelles propriétés, toujours avec les collections de livres qu'elles possédaient. Malheureusement, l'idée de placer une bibliothèque publique à Sieraków avorta, une fois de plus, en raison du Déluge suédois de 1655¹⁶.

Le projet des Załuski n'était pas, lui non plus, à l'abri des troubles qui ébranlaient la République nobiliaire. Les préparatifs pour la création de leur bibliothèque furent interrompus lorsque Józef Andrzej s'engagea activement aux côtés de Stanisław Leszczyński (1696-1766), choisi pour le trône de Pologne, mais devant, malgré tout, lutter contre son concurrent à la couronne, Auguste III Wettin, soutenu par la Russie, la Prusse et l'Autriche. Quittant la Pologne avec le roi vaincu à l'automne 1733, Załuski dut laisser « chez les Carmélites de Varsovie sa précieuse collection de livres emballés dans des coffres, qui comptait déjà des dizaines de milliers de volumes »¹⁷.

Cependant, un autre chapitre des échanges avec l'Occident s'ouvrait, grâce au nouveau statut de Stanisław, désormais duc de Lorraine et de Bar. Restant dans le service diplomatique de Leszczyński, Załuski établit de nombreux contacts avec des bibliophiles, à Rome et en France, et enrichit ainsi considérablement sa collection. Même lors de son voyage de retour en Pologne, en 1738, il acheta en cours de route, aux enchères et ventes publiques,

¹⁶ P. ZAJDER et N. ZBOROWSKA, *Biblioteki xvii wieku w Polsce: Biblioteki szlacheckie i magnackie*, Kraków, 2009 ; Alojzy SAJKOWSKI, « Krzysztof Opaliński » et « Łukasz Opaliński », dans *Wielkopolski Słownik Biograficzny*, Varsovie-Poznań, Państw. Wydaw. Naukowe, 1981, p. 530-532.

¹⁷ Bartłomiej SZYNDLER, *Biblioteka Załuskich*, Wrocław, Ossolineum, 1983, p. 21.

de nombreux livres, qu'il renvoya par la suite à Lunéville, n'étant pas sûr de son avenir du côté de la Vistule.

Cette « collection lorraine », emballée dans 83 caisses, fut déposée dans de mauvaises conditions dans les caves d'un monastère de Lunéville. Ce n'est qu'en 1745 que ces ouvrages furent envoyés, via Amsterdam, la Mer du Nord et la Baltique, jusqu'au port de Gdańsk, où les caisses furent « arrêtées » par des créanciers. Ce n'est qu'après le paiement des dettes de Józef Andrzej par son frère que les paquets de livres purent être acheminés, en juin 1749, par la Vistule, jusqu'à Varsovie¹⁸.

La « collection lorraine » fut déposée dans le palais des Daniłowicz, acheté par Andrzej Stanisław. Ce fut dans ce bâtiment que furent rassemblées définitivement les collections de livres des deux frères, qui, depuis le 8 août 1747, constituaient la Bibliothèque Załuski, fondée sous le nom de la Bibliothèque Publique¹⁹. Son organisation et son fonctionnement répondaient à toutes les exigences de l'époque, et l'établissement fut véritablement à l'avant-garde européenne.

Poursuivant la tradition des collections royales, interrompue par des désastres de la seconde moitié du xvii^e siècle, la Bibliothèque Załuski possédait déjà, au milieu du xviii^e siècle, l'un des plus grands ensembles de livres en Europe : 180 000 estampes, 10 000 manuscrits et des milliers de cartes et de gravures répartis dans les 29 salles du vaste palais. C'est dans la collection apportée par Andrzej Stanisław que se retrouvèrent les restes des bibliothèques royales de Sigismond II Auguste, Étienne Báthory et Ladislas IV Vasa, grâce au fait qu'en 1740, Załuski avait reçu de Marie-Charlotte, duchesse de Bouillon, née Sobieska, sa collection de livres, qui contenait notamment la fameuse Bibliothèque Żółkiewski, composée de 7 000 volumes ayant appartenu à l'hetman Stanisław Żółkiewski et au roi Jean III Sobieski²⁰.

Elle était censée être accessible au public, deux jours par semaine, aussi les Załuski comptèrent-ils sur le soutien financier du roi Auguste III Wettin, et sur une subvention extraordinaire de

¹⁸ *Ibid.*, p. 24.

¹⁹ Les circonstances concernant l'ouverture de la bibliothèque sont examinées en détail par Jan KOZŁOWSKI, *Szkice o dziejach Biblioteki Załuskich*, Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1986, p. 137-156.

²⁰ B. SZYNDLER, *Biblioteka Załuskich*, *op. cit.* [n. 17], p. 25.

la Diète, le parlement polono-lituanien. Cependant, les députés qui n'étaient pas favorables aux Załuski ne permirent même pas la lecture du projet, prévoyant une aide financière de 200 000 zlotys. Face à l'échec des efforts visant à obtenir un soutien public, la base économique du fonctionnement de la bibliothèque devait rester le revenu obtenu par les frères par l'affermage de bénéfices ecclésiastiques, en particulier des riches évêchés successivement repris par Andrzej Stanisław. Celui-ci, « en tant qu'évêque de Cracovie, versa de son vivant d'énormes sommes d'argent pour entretenir la fondation et acheter des livres »²¹. Toutefois, sa mort en 1758, et la remise en cause, par ses proches, de ses testaments successifs – dans le premier d'entre eux, daté de 1753, il laissait sa fortune considérable à la Bibliothèque, alors en pleine expansion – conduisirent son frère cadet, Józef Andrzej, à chercher ailleurs les indispensables subsides. La situation devenait d'autant plus critique que l'agrandissement du bâtiment et l'augmentation des dépenses pour l'entretien de la bibliothèque excédaient largement les revenus reçus en 1758 de son évêché de Kiev. C'est pourquoi, Załuski décida en 1761, contre la volonté exprimée dans le testament de son frère, de placer la bibliothèque sous une tutelle extérieure. Il la confia au collègue des Jésuites de Varsovie, qui s'engagea lui à assurer un soutien matériel et à destiner des fonds à l'achat de nouveaux livres. Il profita aussi de l'occasion pour étendre l'accès du public aux collections à tous les jours de la semaine.

Après la mort d'Auguste III Wettin, et l'élection du roi Stanisław-Auguste Poniatowski (1764-1795), figure emblématique des Lumières polonaises²², Załuski souhaita que la Bibliothèque passât sous l'égide de la République. Il présenta ce projet dès la Diète du couronnement, en 1764, mais les députés le rejetèrent. Le roi proposa, un peu plus tard, d'acheter la Bibliothèque et de la confier à l'École des Cadets, l'un des projets-phares de ses réformes, ce que Załuski refusa à son tour.

Ces problèmes s'aggravèrent davantage par le manque de surveillance du fondateur, qui, ennemi acharné de la montée en puissance des influences russes en Pologne, fut enlevé par les agents de Catherine II, et déporté en octobre 1768 à Kalouga, dans la Russie intérieure. Quelques mois après son retour à Varsovie,

²¹ *Ibid.*, p. 43.

²² Jean FABRE, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, Institut d'Études slaves, 1952.

seulement en 1773, un autre coup fut porté à la Bibliothèque, puisque le pape Clément XIV supprimait, en août de cette année, l'ordre des Jésuites, ce qui remit en question l'existence de la Bibliothèque.

À la mort de l'évêque Józef Andrzej Załuski, dans les premiers jours de l'année 1774, les problèmes s'intensifièrent à tel point que le maréchal de la Diète ordonna de fermer la Bibliothèque, et de sceller ses portes.

4. La Bibliothèque de la République, ou l'éclatement des Lumières polonaises

Après le premier partage de la Pologne (1772) et la mainmise de Catherine II sur le pays, les élites politiques et intellectuelles multiplièrent et accélérèrent les réformes culturelles, dans l'esprit des Lumières, mais visant notamment un sursaut national face au danger venant de la part des puissances voisines : la Russie, la Prusse et l'Autriche. La suppression des Jésuites en Pologne fut ainsi suivie d'un projet des plus audacieux, aboutissant à ce que l'État reprenne leurs biens et les investisse dans l'éducation publique. Pour assurer le succès de cette grande entreprise – le patrimoine jésuite dans la République des Deux Nations étant considérable – la Diète créa *Komisja Edukacji Narodowej* [la Commission de l'éducation nationale], qui fut le premier ministère de l'instruction publique, moderne et indépendant de l'Église.

C'est justement cette administration qui prit en charge la bibliothèque publique de la famille Załuski en nommant, en janvier 1774, son directeur Ignacy Potocki (1750-1809). La Bibliothèque Załuski était devenue une institution d'État. En 1780, la Diète l'éleva « au rang de collection nationale », lui donnant le nom de la bibliothèque publique de la République (en 1787, son nom officiel a été changé en « Bibliothèque de la République dite Załuski »). C'est également en 1780 que la Diète ordonna aux éditeurs de livrer un exemplaire obligatoire à ses collections nationales de livres, « de sorte que dorénavant les imprimeurs des pays de la République ne soient plus autorisés à vendre des livres imprimés ou qui allaient être publiés jusqu'à ce qu'il y ait un certificat du comité pédagogique attestant que le premier exemplaire a été remis à cette bibliothèque »²³.

²³ Cité d'après Janina ZECH, *Biblioteka Załuskich w świetle najnowszych publikacji*, <https://szkolnictwo.pl> (consultation : 05/12/2019).

Il faut souligner qu'à l'époque, la Bibliothèque Załuski possédait déjà une très grande collection d'ouvrages : près d'un demi-million, dont environ 400 000 imprimés, et plusieurs milliers de manuscrits. Outre la collection de livres, plusieurs milliers de gravures, de monnaies et de médailles, ainsi que de nombreux instruments de mesure, y compris astronomiques, y étaient rassemblés.

Dans les années 1783-1794, le Piariste érudit Onufry Kopczyński (1735-1817), en tant que préfet de la bibliothèque, conserva les livres et manuscrits, mit de l'ordre dans les fonds, et commença à les cataloguer selon le système de classification de Bacon. La normalisation du fonctionnement de la bibliothèque fut renforcée en 1787 par la décision de la Commission de l'éducation nationale d'établir des salaires fixes pour les bibliothécaires qui y travaillaient. En revanche, le manque d'argent causa l'abandon des travaux courants, de sorte que les bâtiments subirent les outrages du temps.

Depuis que la Bibliothèque avait été reprise par l'État, et gérée par la Commission de l'éducation nationale, elle commençait à remplir les tâches qui lui étaient confiées en tant qu'institut à caractère national. Ainsi, elle mit son fonds non seulement à la disposition des étudiants et des lecteurs curieux, mais elle devint aussi un atelier de travail scientifique, où se côtoyaient les historiens, les philologues et les adeptes des sciences exactes, dont les ouvrages allaient changer la perception du monde. Bien évidemment, les activistes politiques, les économistes et les publicistes s'en inspiraient pour leurs discours ou articles. Bref, « même si elle n'était pas une maison d'édition au sens strict du terme, elle fut certainement une institution autour de laquelle se développait un mouvement intellectuel, qui initia des actions culturelles et rayonnait à l'extérieur »²⁴.

Parmi les milliers de lecteurs qui profitèrent des livres amassés par les frères Załuski, le nom de Pierre Joseph de La Pimpie de Solignac (1687-1773) mérite une mention spéciale. Son exemple montre que le livre n'a pas seulement servi, à l'époque moderne, à propager les idées de l'Occident vers l'Est, mais parfois, aussi, dans le sens inverse. Cet historien français, secrétaire de Stanisław Leszczyński, profita largement de la « collection lorraine » de

²⁴ Zdzisław LIBERA, *Narodziny idei Biblioteki Narodowej w kulturze polskiego Oświecenia*, Varsovie, Publikacje Biblioteki Narodowej w Warszawie, 2003, p. 13.

Załoski, pour publier en 1750, à Paris, en s'appuyant sur ces sources, *l'Histoire générale de Pologne* en cinq volumes, traduite en allemand entre 1746-1765, et en polonais entre 1763-1767²⁵.

De nombreux témoignages reconnaissant la qualité des collections de la Bibliothèque Załoski émanent de visiteurs étrangers. Rappelons que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il était à la mode, chez les savants et les bibliophiles européens, d'entreprendre le tour des grandes bibliothèques. La visite des établissements en formait bien évidemment le principal objectif, mais celle-ci donnait lieu à des rapports sur les collections, aboutissant à leur évaluation critique. Ces textes s'adressaient « à une catégorie de destinataires scientifiquement formés, attendant des informations précises de nature bibliothécaire et bibliographique »²⁶. Une fois passés par Varsovie, les auteurs de ces rapports laissèrent des descriptions en majorité admiratives sur la Bibliothèque Załoski. Parmi plusieurs témoignages de ce genre, mentionnons ceux du mathématicien et astronome suisse Jean Bernoulli (1710-1790), de l'historien anglais William Coxe (1748-1828), ou du directeur de la Bibliothèque royale de Berlin, Johann Erich Biester (1749-1816), cofondateur de la revue *Berlinische Monatsschrift*, dans laquelle parut le texte-phare, signé Emmanuel Kant, *Was ist Aufklärung?* [Qu'est-ce que les Lumières ?].

Pendant, l'histoire de la Bibliothèque Załoski était condamnée à tomber dans l'oubli, par suite de l'intervention de l'Impératrice de toutes les Russies.

5. Victime de dévastations

En effet, la Bibliothèque de la République, dite Załoski, cessa de servir à l'élite de la culture polonaise renaissante, consécutivement aux décisions surprenantes de l'Impératrice Catherine II. Dans la première moitié des années 1790, la République des Deux Nations entreprit une dernière lutte afin d'arracher son indépendance à ses voisins russe, prussien et autrichien. En vain... Son ultime espoir fut incarné par Tadeusz Kościuszko (1746-1817), héros de

²⁵ Cf. Jan KOZŁOWSKI, *Szkice o dziejach Biblioteki Załoskich*, op. cit. [n. 19], p. 177 : « les livres mis à disposition par Załoski restèrent en Lorraine et se trouvent actuellement à la Bibliothèque publique de Nancy » ; Stéphane GABER, « Le fonds Załoski de la bibliothèque publique de Nancy », *Annales de l'Est* 2, 1975, p. 157-165.

²⁶ A. ŻBIKOWSKA-MIGOŃ, *Historia książki w XVIII wieku. Początki bibliologii*, op. cit. [n. 14], 1989, p. 206.

la guerre d'indépendance des États-Unis, qui prit la tête du soulèvement national de 1794, dite « Insurrection de Kościuszko ». Il sut provoquer une mobilisation nationale considérable, mais qui se termina par la défaite des Polonais. L'une des conséquences directes de l'échec du soulèvement de Kościuszko fut le pillage des collections de la Bibliothèque de la République par l'Empire russe, effectué en violation de la loi, et qui se produisit avant même la liquidation complète de l'État polonais.

Dès le 21 novembre 1794, juste après avoir reçu la nouvelle de la capitulation de Varsovie, l'Impératrice, autocrate de toutes les Russies, ordonna que la Bibliothèque de la République de Pologne fût emportée à Saint-Pétersbourg. En raison de l'état des voies, l'ordre de la tsarine ne put être exécuté immédiatement, alors que tombait la neige et que le gel rendait impossible de prendre la route. Ce fut le célèbre général Alexandre Vassilievitch Souvorov (1730-1800) qui organisa l'exportation du butin vers la Russie. La Bibliothèque des Załuski fut emballée dans des caisses en bois et montée sur environ 600 traîneaux. Son transport à Saint-Pétersbourg dura environ soixante jours. Au cours de ce périple, les traîneaux restèrent coincés à cause du dégel entre les villes des pays baltes, Kaunas et Riga. Les boîtes contenant les livres furent alors rechargées sur des chariots, mais « de nombreux ouvrages furent détruits ou endommagés à cause de paquets mal préparés, tandis que d'autres furent vendus ou volés »²⁷.

On estime aujourd'hui que la collection de livres volés par la Russie à la chute de la République polono-lituanienne s'élevait à près de 400 000 volumes, dont 11 000 manuscrits et plus de 24 000 gravures. La collection fut dispersée : une partie resta à Saint-Pétersbourg, une autre passa aux mains des bibliothécaires, notamment ceux des séminaires orthodoxes, et une autre encore aux institutions publiques russes. À l'arrivée dans le pays des tsars, la collection de livres volés, déposés dans les pavillons de jardin du palais impérial à Saint-Pétersbourg, ne comptait probablement plus que 260 000 volumes de livres et manuscrits,

²⁷ Jerzy KALISZUK, 'Codices deperditi'. *Średniowieczne rękopisy łacińskie Biblioteki Narodowej utracone w czasie II wojny światowej*, t. 1, Wrocław, Wrocławskie Towarzystwo Miłośników Historii, 2016, p. 51. L'auteur cite Alekseï Olenine, qui témoigna que « ce transport s'étant fait par terre et par des chemins que l'arrière-saison avait presque rendus impraticables, plusieurs caisses souffrirent beaucoup des intempéries de l'air, d'autres furent brisées ou endommagées et les livres qu'elles contenaient furent gâtés, égarés ou dépareillés ».

et environ 14 000 gravures, soit un peu plus de la moitié du fonds initial²⁸.

Dès le xix^e siècle, les Polonais tentèrent de récupérer les collections Załuski. Une partie des livres revint en Pologne dans les années 1842-1863, et encore une autre dans les années 1922-1935. Il est extrêmement difficile d'estimer le nombre d'exemplaires qui retourna alors au pays, car aucun registre détaillé n'en fut tenu. Il s'agit peut-être de 50 000 ouvrages, ce qui veut dire que seulement un dixième de la collection a pu revenir en Pologne, dont environ 60 % au xix^e siècle et environ 40 % au xx^e siècle²⁹.

Cependant, le sort ne favorisa pas la collection de livres et de manuscrits récupérés dans le cadre du traité de Riga de 1920, car ils brûlèrent au cours d'un incendie survenu en octobre 1944 dans un bâtiment de la rue Okólnik, où ils se retrouvèrent après la fermeture de la Bibliothèque nationale polonaise de l'époque. La destruction eut lieu en dépit de l'accord de capitulation passé entre l'Armée de l'Intérieur polonaise et les troupes allemandes nazies, lorsque le *Brandkommando* mit délibérément le feu au bâtiment de la Bibliothèque Krasieński, qui comprenait la collection Załuski.

Bien que la grande majorité des livres ait alors brûlé, quelques centaines de manuscrits survécurent (1 800 environ). Ils se trouvent, aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales polonaises, tandis que quelques dizaines de ces pièces sont consultables dans les bibliothèques Czartoryski, Jagellonne et Ossolineum. Chaque année, la Bibliothèque nationale polonaise achète quelques exemplaires de livres portant les marques de propriété des Załuski. Le programme de travaux communs polono-russes, ayant pour objectif la publication d'un catalogue des collections manuscrites de la Bibliothèque Załuski, mis en œuvre en 2009, a donné quelques résultats encourageants. En 2013, il a abouti à la publication de l'inventaire des manuscrits de la Bibliothèque Załuski, conservés à la Bibliothèque publique impériale³⁰.

²⁸ *Ibid.*, p. 53.

²⁹ J. KOZŁOWSKI, *Szkice o dziejach Biblioteki Załuskich*, op. cit. [n. 19], p. 14.

³⁰ Olga N. BLESKINA, Natalia A. ELAGINA et Krzysztof KOSSARZECKI, *Inwentarz rękopisów Biblioteki Załuskich w Cesarskiej Bibliotece Publicznej*, Varsovie, wyd. Biblioteka Narodowa, 2013.

* *
*

En conclusion, il convient de souligner que l'activité de la Bibliothèque Załuski a correspondu aux besoins et aux vœux de l'élite polono-lituanienne, et qu'elle s'inscrit parfaitement dans les courants d'idées de l'Europe des Lumières. En outre, cet établissement, non seulement mettait ses collections à la disposition des lecteurs, mais servait de lieu où se cristallisait un large mouvement intellectuel à l'époque saxonne, et notamment à l'âge stanislavien, très étroitement lié à l'Occident. L'intérêt des hommes de sciences et de lettres, venus de Pologne et de l'étranger, pour la Bibliothèque Załuski, a constitué un facteur majeur, grâce auquel les collections ont pu s'accroître rapidement. En somme, dans son histoire, la Pologne a réussi, à quatre reprises, à organiser sa bibliothèque centrale. La première, la collection royale, fut emportée par les Suédois au milieu du xvii^e siècle ; la seconde, celle des Załuski, fut volée par les Russes en 1794 ; la troisième, celle des Krasieński, fut brûlée par les nazis. Il en émergea, néanmoins, après la Seconde guerre mondiale, une quatrième : la Bibliothèque nationale, qui réussit à réunir neuf millions de livres et manuscrits, dont quelques 200 000 datent d'avant 1800.



Olga KONKKA*

(o.konkka@gmail.com)

Le *Livre noir* d'Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossman en Russie et en Occident : au cœur des enjeux liés à la mémoire de la Shoah**

RÉSUMÉ – L'un des objectifs de l'article consiste à offrir une synthèse de l'histoire du *Livre noir*, ouvrage sur l'extermination des juifs soviétiques par les nazis, dirigé par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman. Cette synthèse inclut des éditions moins connues ou plus récentes, comme l'édition russe de 2015, chez AST Corpus. L'histoire du *Livre noir* est abordée sous trois angles : les rapports entre l'État et les juifs en URSS, les rapports entre l'URSS et l'Occident, et, enfin, les rapports entre la politique historique soviétique et la mémoire du génocide des juifs. Ces trois dimensions ont déterminé l'histoire complexe et tourmentée de ce texte, qui n'a jamais pu être publié en Union Soviétique. Cependant, cette analyse vise surtout à offrir, à travers l'histoire du *Livre noir*, une réflexion sur la place de la mémoire de la Shoah en URSS et dans la Russie contemporaine.

ABSTRACT – One of the purposes of the article is to provide a synthesis of the history of the *Black Book*, a volume on the extermination of Soviet Jews by the Nazis, edited by Ilya Ehrenburg and Vassili Grossman. This consideration includes its lesser known and its more recent editions (like the 2015 Russian edition published by AST Corpus). The history of the *Black Book* is approached from three different perspectives: the relations between the state and the Jews in the Soviet Union, the interactions between the Soviet Union and the West, and the connections between the history of Soviet politics and the memory of the genocide of the Jews. These frameworks are crucial for the understanding of the complex and tormented history of this text that was never published in the Soviet Union itself. This analysis aims above all to offer, through the history of the *Black Book*, a reflection on the place of the memory of the Holocaust in the Soviet Union and in contemporary Russia.

DOI : 10.47421/rfh141_215-229

Le Livre noir : sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945 est un recueil de documents et de témoignages sur le sort que les nazis réservaient aux juifs dans les territoires occupés de l'URSS. Il a été préparé par un collectif d'auteurs, mais les noms qui apparaissent sur la couverture de la majorité de ses éditions sont ceux des directeurs de ce collectif, Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman.

* Université Bordeaux Montaigne.

** Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah.

Ce livre au destin singulier est devenu un pion dans le jeu politique complexe entre l'URSS et ses alliés de la Seconde Guerre mondiale. Il constitue également un enjeu majeur dans des relations, tout aussi complexes, entre le système stalinien et la minorité juive de l'URSS. Enfin, il est au cœur des problématiques liées à la mémoire de la Shoah en URSS et en Russie. Ces trois aspects sont à l'origine des difficultés que le livre a rencontrées lors de sa parution et de sa diffusion. Ils vont guider notre synthèse de l'histoire du *Livre noir* – ou, faudrait-il dire, des *Livres noirs*. En effet, le fait de parler de ce livre au singulier ne doit pas effacer ce qui distingue ses multiples versions, parues dans plusieurs pays et à diverses époques. La présente analyse vise moins à retracer l'histoire du *Livre noir* – elle a déjà été racontée en détail, notamment dans les préfaces d'Ilya Altman aux différentes éditions du livre¹ – que de montrer à quel point son destin est révélateur de la mémoire de la Shoah en URSS et dans la Russie contemporaine.

1. Le comité antifasciste juif et le *Livre noir* comme instruments du régime stalinien

Il est impossible de parler du *Livre noir* sans évoquer le Comité antifasciste juif (CAJ) qui, à son tour, renvoie à la problématique des rapports entre le stalinisme et les juifs de l'URSS. La révolution de 1917 a accordé l'égalité des droits à cette communauté qui, dans la Russie impériale, était opprimée, confinée dans la zone de résidence et meurtrie par des *pogroms*. Le nouveau régime instauré par Vladimir Lénine, qui affichait sa volonté de combattre toute manifestation d'antisémitisme, a offert aux juifs des opportunités d'éducation et de carrière dont ils ne pouvaient guère bénéficier auparavant. Cependant, l'arrivée de Joseph Staline au sommet du pouvoir, à la fin des années 1920, a entraîné un retour progressif de l'antisémitisme d'État².

¹ La préface à l'édition russe publiée en 1993 à Vilnius est disponible en français. Voir, par exemple, Il'ja ERENBURG, Vasilij GROSSMAN, et Michel PARFENOV, *Le Livre noir : sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945*, Paris, Librairie générale française, 2001, vol. 1, p. 19-38.

² Les deux spécialistes de la question, Jean-Jacques Marie et Guennadi Kostyrchenko, s'accordent sur l'emploi de ce terme. Voir Jean-Jacques MARIE, *L'Antisémitisme en Russie, de Catherine II à Poutine*, Paris, Tallandier, 2014 ; Gennadij KOSTYRCHENKO, *Tajnaia politika Stalina. Vlast' i antisemitizm* [La Politique secrète de Staline. Le pouvoir et l'antisémitisme], Moscou, Mejdounarodnye otnochenia, 2003.

Ce constat soulève une question très importante : Staline était-il antisémite, et si oui, peut-on comparer l'antisémitisme de l'URSS stalinienne à celui de l'Allemagne nazie ? Dans une étude très documentée et détaillée – plus de 800 pages – dédiée à ce problème, l'historien russe Guennadi Kostyrchenko arrive à la conclusion qu'en aucun cas Staline n'avait l'intention d'accomplir un génocide des juifs comparable à celui qui a été mis en place par Hitler. Certes, l'antisémitisme personnel du dictateur, qui s'est transformé en une véritable « judéophobie » à la fin de sa vie, explique en partie les procès et les mesures administratives dirigées contre les juifs. Cependant, sa politique répressive à l'égard de cette minorité singulière – car non-rattachée à un territoire³, et surreprésentée dans de nombreuses institutions et administrations – avait un fondement très différent de la théorie raciale hitlérienne. Elle était principalement liée à une méfiance extrême et paranoïaque à l'égard de toute force, réelle ou imaginaire, susceptible d'affaiblir sa dictature. De plus, l'antisémitisme en URSS n'aurait jamais pu être officialisé par l'État, car il aurait contredit le projet politique à l'origine même de cet État. L'antisémitisme soviétique, latent et implicite, « se tait, se camoufle et se déguise »⁴. Enfin, l'analyse détaillée des répressions et des persécutions systématiques dirigées contre les juifs soviétiques depuis la fin des années 1940 montre que ces dernières ont toujours été partielles et sélectives. Même en pleine campagne contre le « cosmopolitisme sans racine », il s'agissait de réduire le pourcentage des juifs employés dans les différentes administrations et institutions, et non pas de ramener ce pourcentage à zéro. Rappelons qu'en 1950, le Soviet suprême comptait huit députés juifs, parmi lesquels Lazare Kaganovitch, membre du bureau politique⁵. L'antisémitisme de l'URSS stalinienne n'était pas dépourvu d'un certain pragmatisme : la campagne anti-cosmopolite n'a pas touché l'institut dirigé par Igor Kourtchatov, qui travaillait au projet atomique soviétique. C'est ce pragmatisme qui a permis l'institution, en avril 1942, du Comité antifasciste juif, dont l'histoire est étroitement liée à celle du *Livre noir*.

³ Le projet éphémère de la région autonome juive en Extrême-Orient n'est pas pris en considération, car ce territoire a été artificiellement peuplé par les juifs, qui n'y ont jamais constitué une majorité.

⁴ J.-J. MARIE, *op. cit.* [n. 2], p. 18.

⁵ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

Le comité a été instauré sous la houlette du *Sovinformburo*, agence de presse créée le 24 juin 1941, deux jours après l'attaque de la Wehrmacht contre l'URSS. La principale mission du CAJ consistait à informer l'opinion publique occidentale des souffrances et de la résistance des juifs soviétiques pendant la guerre. En dehors des objectifs purement politiques, cette activité de propagande visait à recueillir des fonds pour financer l'effort de guerre soviétique. Le Comité a été présidé par Solomon Mikhoels, metteur en scène et directeur, depuis 1929, du théâtre juif d'État (GOSET), reconnu comme la principale référence culturelle des juifs d'URSS⁶. Cette organisation, qui a rassemblé l'élite culturelle et scientifique juive, éditait un journal en yiddish, *Eynikeyt (Unité)*, à destination de la communauté juive internationale. En 1943, Mikhoels et un autre membre illustre du comité, le poète Itzik Fefer, ont entrepris une longue tournée à travers les États-Unis, le Mexique, le Canada et l'Angleterre, lors de laquelle ils ont rencontré les communautés et les associations juives, ainsi que des personnalités telles qu'Albert Einstein, Thomas Mann, Lion Feuchtwanger, Charlie Chaplin, Jean Renoir et bien d'autres.

Le *Livre noir* représente le fruit le plus pérenne de l'activité du Comité antifasciste juif. Dès l'été 1943, le Comité a commencé à recueillir les témoignages des victimes et des témoins du génocide des juifs perpétré par les nazis dans les territoires occupés de l'URSS. Les informations ainsi recueillies ont été réunies dans 27 volumes qui comptaient, au total, 6211 feuillets. Elles contenaient de nombreux textes écrits par des victimes, des témoins et des responsables de l'extermination des juifs : journaux intimes, lettres, récits, dépositions, entretiens⁷. Une partie considérable de ces informations avait été collectée par le journaliste et écrivain d'origine juive Ilya Ehrenbourg. Envoyé souvent au front, en tant que correspondant de guerre, il avait la possibilité d'entrer en contact avec les populations locales. De plus, sa popularité lui assurait un flux constant de lettres, de missives et de documents témoignant du sort que les nazis réservaient aux juifs. Chargé par le CAJ de diriger l'ouvrage, Ehrenbourg a constitué une commission littéraire qui a entrepris le travail d'adaptation littéraire des données collectées. Un autre écrivain d'origine juive,

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Vassili Grossman, est devenu le directeur-adjoint de la commission. Le comité de rédaction de l'ouvrage, quant à lui, a réuni les dirigeants du CAJ, notamment Mikhoels et Fefer. Il faut préciser que le travail de la commission littéraire était loin d'être exclusivement « littéraire ». À plusieurs reprises, on a reproché aux auteurs de « s'étendre de façon excessive sur les actes ignobles perpétrés par les traîtres ukrainiens, lituaniens, et autres »⁸. Par conséquent, au cours de la rédaction, de nombreux faits attestant l'implication des populations locales dans l'extermination des juifs ont été progressivement éliminés⁹.

Quelques extraits du futur *Livre noir* furent publiés en 1944 dans les numéros 1 et 2 de la revue *Znamia*, sous le titre « Assassins du peuple » [*Narodoubijcy*]¹⁰. Dès 1943, en se référant au futur ouvrage, Ehrenbourg employait le titre « Livre noir »¹¹. Cette année-là, l'ouvrage *Black Book of Polish Jewry: An Account of the Martyrdom of Polish Jewry Under the Nazi Occupation*, paraissait à New York.

Dès la fin de la guerre, les relations entre le Comité antifasciste juif et les cercles du pouvoir soviétiques se sont dégradées. Sur fond de l'expansion de l'antisémitisme, non seulement chez la population, mais au sein même de l'Armée Rouge et du parti communiste, les dirigeants du Comité ont voulu s'orienter vers la lutte contre ce phénomène, toujours nié par le pouvoir. C'est de cette époque que datent les premières accusations contre le CAJ, soupçonné de mener une propagande du « nationalisme bourgeois

⁸ Préface d'Ilya ALTMAN dans I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *op. cit.* [n. 1], p. 26. Voir également p. 29-30.

⁹ Antonella SALOMONI, compte rendu de M. PARFENOV (dir.), *Le Livre noir* et de Y. ARAD, T. PAVLOVA, I. ALTMAN, A. WEISS, B. KAPTELOV, Š. KRAKOVSKI, Š. SPEKTOR (dir.), *Neizvestnaja černaja kniga. Svidetel'stvo oevoidcev o katastrofe sovetskih evreev (1941-1944)* [Le Livre noir inconnu. Récits des témoins oculaires de l'extermination des juifs soviétiques (1941-1944)], dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 52/3, 1997, p. 669-672.

¹⁰ Il'ja ERENBURG et Irina ERENBURG, *Ljudi, gody, žizn': vospominanija v treh tomah*, Moscou, Sovetski Pisatel', 1990, vol. 2/2, p. 440.

¹¹ Préface d'Ilya ALTMAN, dans Il'ja ERENBURG et Vasilij GROSSMAN, *Černaja kniga o zlodejskom povsemestnom ubijstve evreev nemecko-fašistskim zachvatčikami vo vremeno okkupirovannyh rajonach Sovetskogo Sojuza i v gitlerovskih lagerjah uničtoženija na territorii Pol'ži vo vremja vojny, 1941-1945 gg* [Livre noir : sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945], Moscou, Corpus, 2015, p. 7.

juif ». Cependant, l'existence du Comité, jouissant d'une grande renommée à l'étranger, fut tolérée pendant quelques années encore, d'autant que l'URSS avait initialement appuyé le projet de la création de l'État d'Israël. Mais l'apparition sur la carte de la « patrie du peuple juif » provoqua chez les juifs soviétiques une solidarité à laquelle les services de sécurité ne s'attendaient pas.

2. Le *Livre noir* entre l'URSS et l'Occident

L'instrumentalisation du CAJ et du *Livre noir* doit être abordée dans le contexte général des relations entre l'URSS et ses alliés de la Seconde Guerre mondiale. En effet, l'activité du Comité visait exclusivement l'opinion publique étrangère, alors que la propagande destinée aux Soviétiques passait sous silence les souffrances et l'héroïsme du peuple juif¹². Ainsi, en toute logique, selon le projet initial, le *Livre noir* devait paraître en anglais, puis dans d'autres langues, et s'adresser exclusivement au public étranger. Par ailleurs, l'idée même de publier un recueil de témoignages sur l'extermination des juifs venait de l'Occident. Elle a été avancée, dès 1942, par le physicien Albert Einstein, le journaliste Ben-Zion Goldberg et l'écrivain Sholem Asch. Le CAJ, puis les responsables du Département pour l'agitation et la propagande (*Agitprop*) ont approuvé ce projet, appelé à devenir un outil de propagande anti-nazie dans le monde. Ainsi, selon la conception initiale, le livre devait être le fruit d'une coopération internationale et raconter les souffrances des juifs dans toute l'Europe. En octobre 1944, le CAJ adressait 552 pages de documents au Comité, fondé cette même année aux États-Unis, en vue de la publication du *Livre noir*¹³.

Le projet de publier l'ouvrage en russe est né grâce à Ilya Ehrenbourg. En désaccord avec le projet initial du CAJ, il insistait sur la nécessité de se concentrer sur l'extermination des juifs au sein du territoire de l'URSS, et de la faire connaître au lecteur soviétique. Ayant convaincu les dirigeants du Comité, il soumit, en août 1944, une demande de publication de l'ouvrage en russe. Peu enclin à approuver cette idée, le directeur-adjoint de l'*Agitprop*, Alexandre Chtcherbakov, répondit par une formule

¹² Il'ja AL'TMAN, « Memorializacija Holokosta v Rossii: istorija, sovremennost', perspektivy » [Mémorialisation de l'Holocauste en Russie : histoire, actualité, perspectives], *Neprikosnovennyj zapas* 2-3/40-41, 2005.

¹³ Préface d'Ilya Altman dans I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *op. cit.* [n. 1], p. 24.

vague : « faites le livre, et s'il est bon, il sera publié »¹⁴. Cependant, Ehrenbourg était défavorable à la publication parallèle d'une version différente du *Livre noir* en Occident. Ayant appris que, sans son accord, le Comité avait envoyé en Occident les éléments du futur ouvrage, l'écrivain protesta, en affirmant « qu'il ne peut pas y avoir deux *Livres noirs*, l'un – pour le marché intérieur, l'autre – pour l'exportation »¹⁵. Ce conflit conduisit finalement à la démission d'Ehrenbourg, qui fut remplacé par Grossman. Selon Guennadi Kostyrchenko, le projet des deux livres aurait été maintenu artificiellement afin de provoquer la démission d'Ehrenbourg, car dès juillet 1945, il était question d'un seul et unique ouvrage. Achevé très rapidement, il fut remis au procureur soviétique afin de constituer une pièce d'accusation lors du procès de Nuremberg¹⁶.

Début 1946, les manuscrits furent envoyés dans des organisations juives de plusieurs pays, notamment des États-Unis, du Royaume-Uni, de France, d'Italie, d'Australie, de Palestine et de Roumanie – où une partie du livre fut publiée très rapidement¹⁷. Au printemps de la même année, *The Black Book: The Nazi Crime against the Jewish People*, livre de 560 pages, fut publié à New York par *The Jewish Black Book Committee*. Il s'agit d'un ouvrage sur l'extermination des juifs en Europe qui contient, entre autres, des extraits du texte préparé par la commission littéraire soviétique. Il est à noter que c'est sur l'insistance de la partie soviétique que la préface d'Albert Einstein, soutenant la mise en place d'une politique internationale de protection des minorités, n'apparaît pas dans ce livre.

¹⁴ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Finalement, seul le récit de Grossman, *L'Enfer de Treblinka*, servit de témoignage lors du procès de Nuremberg.

¹⁷ Le livre *Cartea Neagra*, signé Ilya Ehrenbourg, Vassili Grossman, Lew Ozerow, Vladimir Lidin, n'indique pas l'année de publication. Dans la majorité des sources, sa parution est datée de 1946. Néanmoins, selon Ilya ALTMAN, il aurait pu paraître début 1947 (Préface d'Ilya ALTMAN dans I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *op. cit.* [n. 1], p. 8). Dans tous les cas, cet ouvrage ne doit pas être confondu avec le volume homonyme de Matatias Carp, également disponible en français : Matatias CARP et Alexandra LAIGNEL-LAVASTINE, *Cartea Neagra : Le Livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie*, Paris, Denoël, 2009.

L'analyse de l'ouvrage, publiée cette même année par Hannah Arendt, ainsi que d'autres comptes rendus¹⁸ témoignent d'une réception attentive du livre par les milieux intellectuels américains. Cependant, à cette époque-là, il n'a pas révolutionné le regard que l'Occident portait sur l'extermination des juifs. Dans les deux décennies qui ont suivi la guerre, celle-ci était perçue simplement comme l'une des nombreuses dimensions d'une guerre terrible, que l'on cherchait à oublier au plus vite¹⁹. On ne peut que souligner le caractère précoce de cet ouvrage fondé, entre autres, sur les témoignages des rescapés, auxquels les pays occidentaux ne s'intéresseront que bien plus tard, vers les années 1960²⁰, quand s'ouvrira ce que l'on appelle « l'ère du témoin ».

Le *Livre Noir* a connu d'autres éditions, notamment en Israël, où il fut publié avec le soutien de Yad Vashem en plusieurs langues : en anglais (1970), en russe (1980), en yiddish (1981) et en hébreu (1994)²¹. La version parue en 1980 aux éditions Tarbut représente une compilation du manuscrit confié aux archives de Yad Vashem en 1965, des textes issus du travail de la commission littéraire publiés dans la presse soviétique, de quelques éléments supplémentaires traduits à partir de l'édition roumaine du livre, et, enfin, des extraits de l'œuvre de Grossman, *L'Enfer de Treblinka*²². Cependant, cette édition était incomplète, non seulement parce qu'elle contournait soigneusement la question des collaborateurs, mais aussi parce qu'elle omettait quelques passages illisibles du manuscrit et une partie du chapitre « Lettonie » qui avait été perdue.

¹⁸ Notamment Frederic EWEN, « Review of The Black Book: The Nazi Crime against the Jewish People; Hitler's Professors. The Part of Scholarship in Germany's Crimes against the Jewish People; An International Convention against Anti-Semitism », *Science & Society* 11/4, 1947, p. 391-394.

¹⁹ Jeffrey C. ALEXANDER, « On the Social Construction of Moral Universals: The "Holocaust" from War Crime to Trauma Drama », *European Journal of Social Theory* 5/1, 1^{er} février 2002, p. 5-85.

²⁰ Barbara LEFEBVRE, « L'enseignement de l'histoire de la Shoah dans le secondaire : état des lieux et perspectives », *Revue d'Histoire de la Shoah* 193/2, 2010, p. 109-128 ; Annette WIEVIORKA, « Comment la Shoah est entrée dans l'histoire », *L'Histoire* 294/1, 2005, p. 48-53.

²¹ « Black Book of Soviet Jewry », *Shoah Resource Center*, Jerusalem, Yad Vashem.

²² Il'ja ERENBURG et Vasilij GROSSMAN, *Černaja kniga* [Livre noir], Jérusalem, Tarbut, 1980, p. IX et XV.

3. Le Livre noir, victime de l'antisémitisme d'État et de la lecture soviétique de la Shoah

En revanche, en URSS, le *Livre noir* est resté, pendant des décennies, prisonnier de la vision officielle de la Grande guerre patriotique, qui ne favorisait guère la diffusion de la mémoire du génocide des juifs par les nazis. Cette vision officielle a débouché sur un ensemble de pratiques, plutôt que sur une politique officielle du parti²³, qui eurent pour objectif de ne pas dissocier les juifs des autres victimes de la guerre. Les origines de ces pratiques sont multiples : le récit officiel de guerre, avec sa grille de lecture marxiste-léniniste ; l'antisémitisme ambiant ; les campagnes anti-juives envisagées par Staline ; l'épineuse question des collaborateurs ; le nombre, objectivement élevé, des victimes autres que juives ; la crainte de favoriser l'éveil de la conscience nationale chez les juifs d'URSS, etc.

Le refus d'identifier les juifs comme des victimes à part de l'occupation nazie se traduit notamment par la coutume de les désigner comme « citoyens » ou « civils ». Cette invention, qui « privait [les juifs] de leur identité »²⁴, est attribuée au commissaire des affaires étrangères, Viatcheslav Molotov. Après une note du 6 janvier 1942 condamnant les meurtres des juifs en Ukraine, dans la note suivante, du 28 avril 1942, il remplaça la mention des juifs par celle des « populations civiles »²⁵. En février 1944, dans un communiqué sur les atrocités nazies, le chef d'*Agitprop* Gueorgui Alexandrov remplaça le mot « juifs » par « citoyens soviétiques pacifiques » [*mirnyje sovetskije graždane*], qui allait devenir l'expression officielle rituellement employée²⁶. La référence aux « citoyens » apparaît en particulier sur le premier monument érigé, en 1976, à Baby Iar, l'important lieu d'extermination des juifs à Kiev, ainsi que sur d'autres monuments édifiés sur des tombes communes. Nous la retrouvons, encore aujourd'hui, sur de nombreux lieux d'extermination.

²³ Zvi GITELMAN (dir.), *Bitter Legacy: Confronting the Holocaust in the USSR*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1997, p. 14.

²⁴ Maria FERRETTI, « La Russie et la guerre : la mémoire brisée », dans *Histoire et mémoire dans l'espace postsoviétique : le passé qui encombre*, Genève-Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2013, p. 101-127.

²⁵ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

²⁶ J.-J. MARIE, *op. cit.* [n. 2], p. 280-281.

Les rédacteurs du *Livre Noir* n'ont pas échappé à ce malaise face à l'origine ethnique des victimes. Après avoir lu le manuscrit, Grossman a exprimé son inquiétude face à la présence trop fréquente – 6 000 fois – du mot « juif » dans le texte, qui risquait d'« irriter le lecteur ». Ilya Ehrenbourg, quant à lui, insistait sur l'indication de l'appartenance ethnique des victimes²⁷.

Pendant, tout laissait penser que la version russe du *Livre noir* allait bel et bien paraître, en 1946, aux éditions en charge de la publication du journal yiddish *Der Emes*. Approuvé par la censure, le projet fut mis en attente par *Agitprop* qui, suite au changement de statut du CAJ, réclama l'approbation directe de Jdanov pour que la publication puisse se poursuivre. Mikhoels, Fefer, Grossman et Ehrenbourg adressèrent à ce membre du comité central, responsable de la propagande, la demande d'autoriser la publication du *Livre Noir*²⁸. Jdanov confia le nouvel examen de l'ouvrage à Alexandrov. Le rapport, rédigé par ce dernier le 3 février 1947, explique, en citant quelques extraits, que le livre crée « une fausse image du nazisme ». Il laisse penser que « les Allemands pillaient et exterminaient uniquement les juifs » et que « l'extermination des juifs » constituait l'objectif de l'invasion de l'URSS. Alexandrov conclut : « le département de la propagande considère que la publication du *Livre Noir* en URSS est inopportune [*sčitaet necelesobraznym*] »²⁹. Dominique Colas résume très bien l'essence de cette attitude à l'égard du livre : « en faisant apparaître la spécificité du génocide commis par les nazis, il aurait masqué, aux yeux des dirigeants communistes, les souffrances des Soviétiques, spécialement Russes, et aurait donné trop de reliefs à celles des Juifs »³⁰. Malgré ce verdict, le CAJ demanda à l'imprimerie de l'École supérieure du Parti d'imprimer le livre, remanié, une fois de plus, pour se conformer aux directives d'Alexandrov³¹. Les travaux furent suspendus le 20 août 1947, sur l'ordre de *Glavlit*, département chargé de la censure des

²⁷ Z. GITELMAN (dir.), *op. cit.* [n. 23], p. 19.

²⁸ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

²⁹ Archives d'État russes d'histoire sociale et politique (RGASPI), F.17. Op. 125. D. 438. L. 216-218.

³⁰ Dominique COLAS (dir.), *L'Europe post-communiste*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 89.

³¹ Préface d'Ilya Altman dans I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *op. cit.* [n. 1], p. 35-36.

publications. Le 18 septembre 1947, Mikhoels adressa à Jdanov une nouvelle lettre, insistant sur l'importance de la publication du livre³². Cependant, ce courrier resta sans réponse. La décision du Comité central du PCUS, qui règlera à tout jamais le sort du livre en URSS, a été prise le 7 octobre 1947³³. Elle stipulait que, puisque le livre contient « des graves erreurs politiques », il « ne pourra pas être publié »³⁴. Les feuilles déjà imprimées, ainsi que les plombs, furent déposés dans un entrepôt³⁵.

En 1948, après la fermeture du journal *Eynikeyt*, commencèrent les arrestations des membres dirigeants du Comité accusé de « propagande sioniste »³⁶. Torturés dans les prisons du MGB, certains signèrent des accusations absurdes et aberrantes contre leurs pairs. Solomon Mikhoels fut éliminé suite à une opération secrète, menée par le MGB, qui visait à présenter sa mort comme un accident. Un mois après la mort du président du CAJ, son successeur, Itzik Fefer, entreprit une dernière tentative pour « sauver » le *Livre noir*. Cependant, sa demande de terminer l'impression de 150-200 exemplaires, à usage restreint et strictement encadré, demeura elle aussi sans réponse³⁷. Afin de couper court aux autres demandes de publication, les plombs du *Livre noir* furent détruits³⁸. Le procès contre le CAJ s'acheva en 1952, et le *Livre noir* constitua l'une des pièces de l'accusation, en tant que preuve des liens entre les dirigeants du comité et les « nationalistes juifs des États-Unis »³⁹. À la suite de ce procès, monté de toutes pièces, treize membres du comité furent condamnés à la peine capitale.

Il a fallu attendre la Pérestroïka pour que ce texte interdit et oublié ressurgisse. En septembre 1989, le journal kiévien *Vechernii*

³² Archives d'État russes d'histoire sociale et politique (RGASPI), F.17. Op. 125. D. 438. L. 219-220.

³³ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

³⁴ Z. GITELMAN (dir.), *op. cit.* [n. 23], p. 19.

³⁵ Il'ja ERENBURG et Irina ERENBURG, *Ljudi, gody, žizn'*, *op. cit.* [n. 10], p. 358.

³⁶ Sur l'affaire du CAJ, voir notamment la postface de l'édition française du *Livre noir* par A. LUSTIGER, I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *Le Livre noir...*, *op. cit.* [n. 1], vol. 2, p. 658-672.

³⁷ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

³⁸ J.-J. MARIE, *op. cit.* [n. 2], p. 306.

³⁹ G. KOSTYRCHENKO, *op. cit.* [n. 2].

Kiev a publié un long article sous un titre très éloquent : « Le *Livre noir* existe réellement »⁴⁰. C'est également en Ukraine que parut la première édition, réduite, du *Livre Noir* destiné au lecteur soviétique. Il fut imprimé avec un tirage total de 100 000 exemplaires, en 1991, à Kiev, aux éditions Oberig, puis, la même année, à Zaporojié, aux éditions Interbuk. Ces publications étaient établies sur le texte édité en Israël en 1980. Une autre version en langue russe, plus complète et sans coupures, parut en 1993 à Vilnius, aux éditions IAD. Elle reproduisait les épreuves conservées clandestinement par une amie de Grossman, Ekaterina Zabolotskaïa, puis par Nikolai Kavérine, qui les avait transmises à Irina Ehrenbourg, la fille de l'écrivain. Ce texte a servi de base à une nouvelle édition en anglais, plus complète, parue en 2003 aux États-Unis, aux éditions Taylor & Francis, de même qu'à la première version française du livre, publiée en 1995 aux éditions Solin et Actes Sud.

Cependant, il fallut attendre 2015 pour que le *Livre noir* soit enfin publié en Russie, aux éditions AST Corpus, grâce à un financement participatif, une collecte de fonds ayant été lancée sur le site *Planeta.ru*. Il s'agit de l'édition la plus complète du livre, qui inclut de nombreux passages des documents originaux conservés dans des archives du MGB, transmis ensuite aux fonds secrets des Archives centrales d'État⁴¹, ainsi que des passages présents dans l'édition israélienne et absents dans les épreuves conservées clandestinement. Les textes sont également assortis de nombreuses notes de bas de page apportant des précisions, rectifications et informations complémentaires. De plus, cette publication est accompagnée d'un second volume, le *Livre noir inconnu*, dirigé par Ilya Altman. Il s'agit d'une réédition du texte qui avait été publié, en 1993, en Israël par Yad Vashem, avec le soutien des Archives d'État de la Fédération de Russie. Ce volume contient les documents que la commission littéraire avait rejeté, pour diverses raisons. On y trouve, sans surprise, de nombreux témoignages sur les dénonciations des juifs par leurs voisins, collègues, membres de la famille, etc. Certains documents avaient été égale-

⁴⁰ Sh. REDLICH (éd.), *War, Holocaust and Stalinism*, New York, Harwood Academic Publishers, 1995, p. 366, 368, cité dans Z. GITELMAN (dir.), *op. cit.* [n. 23], p. 32.

⁴¹ Préface d'Ilya Altman dans I. ERENBURG, V. GROSSMAN et M. PARFENOV, *op. cit.* [n. 1], p. 37.

ment écartés parce que la commission littéraire les avait trouvés « peu intéressants »⁴².

Ces parutions, très tardives, soixante-huit ans après la rédaction du texte original et presque un quart de siècle après la chute de l'URSS, aux tirages assez modestes – entre 9 000 exemplaires pour le *Livre noir* et 2 000 exemplaires pour le *Livre noir inconnu* – reflètent, à elles seules, l'ambiguïté qui accompagne la mémoire de la Shoah en Russie.

D'un côté, le gouvernement russe n'a jamais manifesté d'opposition, tout au moins formelle, à l'intégration de la mémoire du génocide des juifs par les nazis dans sa politique mémorielle. Bien au contraire, le discours politique et le cadre législatif ont créé des conditions globalement favorables à l'intégration de la mémoire de « l'Holocauste » – le terme le plus fréquemment employé pour désigner la Shoah en Russie – dans l'histoire publique. Si aucune loi spécifique visant à criminaliser la négation du génocide des juifs par les nazis n'a été adoptée à ce jour, le Code pénal de la Fédération de Russie⁴³ prévoit une peine pour la remise en cause des crimes du nazisme en général. De même, il existe une pratique d'interdiction d'ouvrages à caractère négationniste : certains d'entre eux sont inscrits dans la liste d'œuvres considérées comme extrémistes. On peut également évoquer l'intérêt de Vladimir Poutine pour le *Musée juif* et le *Centre pour la tolérance* à Moscou. Il a versé l'équivalent de son salaire mensuel pour financer la création du musée, et l'a visité à plusieurs reprises.

D'un autre côté, on relève la persistance de l'héritage historiographique soviétique, qui se caractérise par le refus de distinguer les juifs parmi les victimes du nazisme. Dans l'omniprésent discours sur la guerre, les références aux exterminations des juifs font figure d'exception. Sur le terrain, les associations et les fondations qui œuvrent en faveur de la commémoration et de l'enseignement de la Shoah rencontrent divers obstacles dans leurs activités⁴⁴.

⁴² Cf., par exemple, la référence au commentaire de V. Grossman au sujet du témoignage de Lev Iourovski, comptable de Simféropol. Il'ja AL'TMAN, *Neizvestnaja černaja kniga* [Le Livre noir inconnu], Moscou, AST : Corpus, 2015, p. 261.

⁴³ Art. 354.1.

⁴⁴ Ces difficultés ont été évoquées lors d'une série d'entretiens et d'observations menées à Krasnodar et à Moscou en octobre 2019.

Dans la Russie du xxi^e siècle, les causes qui expliquent ce faible intérêt pour la mémoire de la Shoah en général, et pour le *Livre Noir* en particulier, sont, dans une certaine mesure, les mêmes qui ont conduit à l'interdiction du livre en URSS. L'attachement à la trame soviétique du récit de la Seconde Guerre mondiale implique la difficulté d'admettre que certains peuples ont été « davantage victimes » que d'autres, car cela irait à l'encontre du mythe de la « guerre sacrée » menée par les nazis contre le « peuple soviétique ». Ainsi, l'attention particulière accordée aux juifs doit être constamment justifiée⁴⁵. Il faut également prendre en considération une longue tradition d'antisémitisme qui se perpétue, et la difficulté d'évoquer les soviétiques ayant contribué au génocide des juifs – même si ce phénomène a été beaucoup moins présent sur le territoire de la RSFSR que sur celui de certaines autres républiques soviétiques, comme l'Ukraine ou la Lituanie⁴⁶. On peut ajouter à cela les deux causes évoquées par Ilya Koukouline, et propres à la Russie actuelle⁴⁷. La première est la « dissolution » de la Shoah dans d'autres événements tragiques du xx^e siècle. En effet, l'extermination des juifs par les nazis est loin d'être la seule page du passé soviétique où de larges populations ont été meurtries et déshumanisées. Il y a eu la terreur de la guerre civile, les grandes famines, la dékoulakisation, les répressions et les camps du Goulag, les déportations des ethnies, etc. Même si la mémoire de ces événements rencontre également des difficultés à intégrer le « roman national », la plupart des Russes sont conscients de ce passé. I. Koukouline évoque, par ailleurs, la tendance à « considérer l'histoire de la Russie comme autosuffisante », et donc coupée du reste du monde. Cette « extériorisation » de la Shoah, présentée comme une page de l'histoire occidentale, et donc étrangère, est bien perceptible à travers les manuels scolaires d'histoire du xx^e siècle. L'histoire nationale, quant à elle, est centrée

⁴⁵ Entretien de l'auteur avec Svetlana Tihankina, responsable des programmes éducatifs du Centre et Fondation « Holocauste » (Russie). Date de l'entretien : 29 novembre 2019. La difficulté de justifier la nécessité de parler de l'extermination de six millions de juifs européens « alors que la guerre a fait 27 millions de victimes en URSS » a été évoquée à plusieurs reprises.

⁴⁶ Илья АЛ'ТМАН, *Holokost i evrejskoe soprotivlenie na okkupirovannoj territorii SSSR* [L'Holocauste et la résistance juive sur le territoire occupé de l'URSS], Moscou, Fonds Holokost, 2002.

⁴⁷ Илья КОУКОУЛИНЕ, « Pourquoi la Shoah n'est pas considérée comme événement à part entière dans l'histoire de la Russie », *Fabula Colloques*, 29 octobre 2015.

sur la « Grande guerre patriotique », dont le récit canonique peine souvent à mentionner la mise en œuvre de la « solution finale » nazie sur le territoire soviétique occupé. Les extraits du *Livre noir* pourraient donner davantage de relief à l'évocation, souvent passagère et formelle, de la Shoah dans des livres scolaires d'histoire russe. Mais, pour le moment, la question de la diffusion massive de l'ouvrage dirigé par Ehrenbourg et de Grossman à l'école ne se pose pas.

Ainsi, l'histoire tourmentée du *Livre noir* est loin d'être terminée. Si, en Occident, il a fini par intégrer le vaste corpus des témoignages sur le génocide perpétré par les nazis, il peine toujours à retrouver son lecteur russe. Il a fallu que des personnalités connues du monde littéraire, académique et médiatique fassent la promotion de l'ouvrage publié en 2015, en expliquant pourquoi ce livre est important⁴⁸. De même, si le *Livre noir* est évoqué à plusieurs reprises dans le Musée juif à Moscou, le musée lui-même n'attire pas autant de public que l'exposition, tout aussi récente et *high-tech*, « Russie mon histoire » [*Rossija moja istorija*]. Or, celle-ci évoque à peine la dimension antisémite du nazisme allemand et l'extermination des juifs. Le *Livre noir* témoigne donc, encore aujourd'hui, d'un mur qui existe entre la mémoire de la Seconde Guerre mondiale en Russie et en Occident.

⁴⁸ *Černaja kniga*, <https://www.corpus.ru/products/chernaya-kniga.htm>, consulté le 4 novembre 2019.

